

MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND

DU MÊME AUTEUR :

Format grand in-18

FANNY, un volume.

DANIEL, deux volumes.

CATHERINE D'OVERMEIRE, deux volumes.

LES QUATRE SAISONS, avec planches, un volume.

SYLVIE, un volume.

ALGER, un volume.

UN DÉBUT A L'OPÉRA, un volume.

MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND, un volume.

LE MARI DE LA DANSEUSE, un volume.

HISTOIRE DES USAGES FUNÈBRES ET DES SÉPULTURES DES PEUPLES ANCIENS, ouvrage publié sous les auspices de LL. EE. le ministre d'État et le ministre de l'Instruction publique et des Cultes; deux volumes grand in-4o accompagnés de cent grandes planches tirées à part, et de trois cents dessins sur bois imprimés dans le texte. — Le premier volume est en vente.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

MONSIEUR

DE

SAINT-BERTRAND

SUITE D'UN DÉBUT A L'OPÉRA

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1861


LIBRARY
JUN 24 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

MONSIEUR

DE

SAINT-BERTRAND

I

UN CHAPITRE OUBLIÉ DANS LE GUIDE DES BORDS DU RHIN

Baden-Baden est un *séjour enchanteur*, situé à quelques lieues de la frontière de France, à l'entrée de la forêt Noire, dans une vallée que baigne l'Oos, rivière pure, mais généralement peu pourvue d'eau. Ce que cette ville a de véritablement original, c'est sa physionomie particulière, qui ne ressemble à rien de connu en Europe, et lui a fait assigner une place à part dans les traités de géographie. En effet, elle ne présente pas, comme la plupart des capitales, une agglomération hybride de masures et de palais, et encore moins, comme un certain nombre de cités de second ou de troisième ordre, un assemblage pur et simple de bicoques moisissant au milieu d'un cloaque. Baden-Baden, au rebours de l'usage généralement admis

qui veut que, dans toute ville civilisée, les demeures des riches soient aux habitations des pauvres dans la proportion d'un à cent, Baden-Baden, dans toute son étendue, n'a jamais eu, en aucun temps, même au temps des Romains, même au temps des margraves, un seul toit qui pût être affecté à couvrir la tête des pauvres, car il n'y a jamais eu de pauvres à Baden-Baden, — si ce n'est les pauvres d'esprit.

Du haut en bas, cette jolie ville a spécialement été construite pour les millionnaires. On n'y voit donc que des hôtels et des palais. Il est vrai que ces palais manquent généralement de beauté architecturale. Mais ils sont vastes, bien aérés, et tous badigeonnés de la même teinte, d'un blanc cru, de la base à la gouttière. La plupart sont environnés de beaux jardins où dansent de petits jets d'eau au milieu de bassins très-propres; et même je crois bien qu'il y a quelques statues dans ces beaux jardins; mais ce sont toutes des statues *convenables*, c'est-à-dire des statues couvertes de draperies, badigeonnées, elles aussi, comme les maisons, de la même teinte agréable à l'œil.

Le caractère le plus tranché de cette jolie ville, c'est la propreté. Tout y reluit, les portes des habitations, comme les trottoirs et les bornes-fontaines. Le pavé brille ; il ne connaît pas plus la boue que la poussière. Jamais *l'impur ruisseau ne l'a déshonoré* de ses eaux fétides. De mémoire de balayeur, nulle ménagère ne l'a souillé d'un trognon de chou. Et les boutiques qui le bordent ne sont pas, comme on pourrait croire, de grossières boutiques de fruitier, de boucher, de boulanger, d'apothicaire, de marchand de vin Non, ce sont des boutiques aristocratiques.

On n'y vend que des bijoux, des dentelles, des étoffes de soie, de beaux meubles, des porcelaines. On y vend aussi de l'argent; car, par un esprit d'humilité des plus convenables, dans la noble cité de Baden-Baden, où le moindre passant est prince, vidame ou staroste, les banquiers, ne vous en déplaise, ne livrent pas à leur trafic au premier étage de quelque palais, comme chez nous; mais bien en de simples boutiques, ouvrant sur la rue, au rez-de-chaussée, comme s'ils étaient de vulgaires changeurs de monnaie — ou des épiciers.

Les *délicieux environs* de ce *séjour enchanteur* sont en rapport parfait avec lui. Ainsi les montagnes qui l'entourent n'ont rien de rébarbatif ni de sauvage. Dans la langue du pays on ne les qualifie pas même du nom de *montagnes*. On les désigne sous le nom plus aimable de *riants coteaux*. De même les rivières ne sont pas de ces rivières villageoises qui serpentent irrégulièrement au hasard des prés. Elles sont correctement alignées, partout d'égale profondeur, et coulent entre des talus gazonnés. Et les routes ne sont pas, non plus, de ces routes comme on en voit tant dans la France barbare, c'est-à-dire bordées de terres cultivées; ce sont des routes de parc, s'il vous plaît, décorées d'arbres rares, avec des bas côtés sablés à l'usage des promeneurs. Et, de distance en distance, on y découvre, — non pas de disgracieux champs de blé ou de pommes de terre — mais des massifs de fleurs, des bosquets et des boulingrins. Enfin l'œil n'y est pas offensé par la vue des rustiques étables et des maussades chaumières. Ce ne sont — dans toute l'étendue du bailliage de Baden-Baden — que kiosques, pavillons

galants, colombiers, berceaux, chalets en bois de sapin découpé à jour, si propres et si luisants, que, de loin, on les prend pour des jouets d'enfant.

Quant au climat de Baden-Baden, — cette jolie ville étant une ville d'eaux thermales, spécialement destinées à rendre la santé aux gens qui l'ont perdue,—on pourrait croire qu'il est sain, et, sous un certain point de vue, on n'aurait peut-être pas absolument tort. Le climat de Baden-Baden est sain, en effet, en ce sens que la fièvre typhoïde n'y fait pas de malséantes apparitions, non plus que le choléra et la petite vérole. Cependant, comme en été il y fait excessivement chaud, durant tout le jour, et outrageusement froid dès que le soleil est couché ; que d'ailleurs la rivière y entretient toute l'année une piquante fraîcheur, on y est assez volontiers exposé aux attaques soudaines de rhumatismes. J'en parle savamment, moi qui, faute de m'être enveloppé de fourrures en pleine canicule, me suis débattu pendant un bon mois sur mon lit. criant à scandaliser les passants, au grand désespoir de l'aimable et savant docteur Guggert.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans la nature badenbadenoise, c'est une particularité qui, j'en suis sûr, ne se rencontre en aucune autre localité, dans toute l'étendue du globe terrestre. Partout ailleurs, le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, les soupirs du vent dans les feuilles, invitent à la rêverie; et, selon que l'on est de complexion tendre ou religieuse, vous parlent de l'amour ou du bon Dieu. Là, pas du tout. Les oiseaux chantent, les ruisseaux murmurent, le vent soupire, — il soupire même très-fort dès le mois de septembre. — et, tout d'abord,

les gens naïfs seraient disposés à croire que la nature — à Baden-Baden — n'a rien de merveilleux et d'inattendu. Mais, si l'on est un tant soit peu observateur, et si l'on a l'oreille fine, on ne tarde guère à découvrir une chose vraiment extraordinaire, c'est que les oiseaux, les ruisseaux, le vent de Baden-Baden, ont un langage particulier, un langage à eux, unique, étonnant. Jugez-en :

Vous vous arrêtez sous un arbre où siffle un pinson. Vous croyez que ce pinson siffle là tout bonnement, et pour l'innocent plaisir de siffler. Non. Il parle. Il parle même très-distinctement. Il dit :

— *Rouge gagne et couleur.*

Cela vous étonne un peu, au commencement, parce que vous n'en avez pas l'habitude, d'entendre ce pinson s'exprimer ainsi ; et, croyant à une hallucination de votre esprit, vous vous éloignez de l'arbre en haussant les épaules. Quelques minutes plus tard, par malheur, vous vous promenez au bord d'un ruisseau ; et voilà le ruisseau qui gargouille. Comme je suppose que vous êtes une personne simple, vous n'entendez pas malice, dès le début, à ce gargouillis. Cependant, comme il s'accentue, vous prêtez l'oreille. Voilà le ruisseau qui parle à son tour.

— *Noire gagne*, dit-il, *et couleur perd.*

— C'est bizarre ! vous dites-vous.

Et encore :

— Qu'est-ce donc que ces vocables que j'ai dans la tête?

Mais voilà le vent qui souffle, et vous boutonnez votre paletot. C'est prudent. Malheureusement, les paletots, qui prémunissent le corps contre le vent, n'en garantissent pas les oreilles. Et le vent parle aussi, et le vent dit :

— *L'impair a passé dix-huit fois de suite à la roulette!*

Et ce ne sont pas seulement les oiseaux, les ruisseaux et le vent qui s'amusent à bavarder ainsi dans le joli pays de Baden-Baden ; c'est tout ce qui a une voix, exhale un son, produit un murmure ou un bruit. Les roues de la voiture criant sur le sable, disent :

— *Vingt louis au billet.*

Le cheval qui hennit, hennit :

— *Rien ne va plus !*

Le chien aboyant, aboie :

— *Maximum!*

La poule glousse :

— *Refait!*

Le pigeon roucoule :

— *Mille francs à l'inverse!*

La cloche des hôtels, s'agitant pour annoncer l'heure du dîner, bourdonne :

— *La banque vient de sauter!*

Et vous sautez vous-même d'impatience. Mais ne vous avisez pas d'écouter les conversations des amis ou le dialogue des amants qui se rencontrent sous *les verts feuillages;* car vous entendriez des choses dans le genre de celle-ci :

— *Je suis décavé;* je m'en vais.

Et encore :

— Diable m'emporte si l'on me reprend au *trente-et-quarante!*

Et :

— Mon cher cœur, je suis bien content, *j'ai gagné cinquante florins* ce matin.

Et enfin :

— Oh ! Marie (ou Agathe, le nom n'y fait rien) ! aimez-moi bien, car, pour avoir *joué la série*, je n'ai plus ni sou ni maille !

Tout vous parle du jeu à Baden-Baden. Tout vous invite au jeu. Tout vous y mène. Vous ne sauriez faire un pas sans le rencontrer, ouvrir les yeux sans le voir, les oreilles sans l'entendre. Il trône là, railleusement. Il est partout, comme Dieu, jusque dans l'air. Avez-vous formé la fallacieuse résolution de l'éviter ? Vous ne le pouvez, à moins de repasser immédiatement la frontière.

Voyez plutôt : la ville tout entière descend, d'un seul mouvement de terrain, vers la *Maison de conversation*, qui n'est autre que le temple du Jeu. Toutes les routes y aboutissent. Toutes les rues y convergent. Vous tournez bravement le dos à la ville, avec l'intention arrêtée de gravir quelque montagne. Vous marchez, vous marchez, et toujours tout droit devant vous. Tout à coup, comme si la montagne avait sournoisement pivoté sur elle-même, vous vous trouvez ramené à votre point de départ, c'est-à-dire au pied du temple. Avez-vous faim, le restaurant est à côté. Avez-vous soif, le café y aboutit. Voulez-vous fumer, les marchands de tabac sont en face. L'idée de lire un roman — ou les journaux — s'est-elle emparée de vous : le libraire loge porte à porte avec le dieu. Souhaitez-vous de contempler l'auguste demeure de Sa Majesté Très-Prussienne : elle touche à la demeure de Sa Majesté le Trente-et-Quarante. Aimez-vous la musique en plein air, l'orchestre est installé devant ses fenêtres. Préférez-vous la musique *de chambre*, le concert se donne dans le plus beau salon

de sa *maison*. La comedie a-t-elle pour vous quelque charme, le théâtre est monté dans un autre salon. Goûtez-vous les feux d'artifice, on les tire sur la pelouse, devant le péristyle. Avez-vous besoin d'un fiacre, la station longe cette pelouse. Recherchez-vous la société, on ne la rencontre que là. Vous plaît-il de lorgner quelques jolies femmes, ah! novices! ah! maladroites! elles se promènent de long en large devant le palais de leur rivale. Pendant le jour, le zéphyr ne souffle qu'aux environs de ce palais. Le soir, il est seul illuminé. Toute la vie, tous les plaisirs de Baden-Baden sont concentrés autour de ce monument terrible et charmant. On le fuit; alors on s'ennuie, et chacun se moque de vous. De guerre lasse, on y va comme les autres.

Tout le monde est heureux dans la jolie ville de Baden-Baden, même les joueurs qui perdent. Il y a dans l'air — malgré sa fraîcheur pernicieuse — je ne sais quoi de philosophique et de consolant. On a beau voir filer ses écus, il vous reste l'espoir de les rattraper, et cela fortifie toujours le cœur. D'ailleurs, tout le monde ne perd pas, au joli jeu de Baden-Baden. Il y a même des gens *nés coiffés* qui s'en vont, après un mois de séjour, emportant avec eux de beaux bénéfices. Ayez la chance! Il ne faut absolument que cela pour s'enrichir. La seule difficulté réelle, c'est d'avoir la chance pour soi.

Quand je dis que tout le monde est heureux dans la jolie ville de Baden-Baden, je commets une erreur. Entre les quinze mille personnes des deux sexes qui fréquentent ce lieu ravissant pendant l'été, il en est une, une seule! dont l'existence est pleine d'ennuis. En 1840, surtout, ses

ennuis étaient excessifs. La personne dont je parle est le fermier des jeux. Comme, avec un esprit de libéralité des plus rares, il avait eu l'idée de rendre au public une somme de distractions et de plaisirs au moins égale à celle que le public laissait sur le tapis vert, il avait appelé dans la jolie ville de Baden-Baden des artistes de toute orte : chanteurs, chanteuses, comédiens, comédiennes, musiciens, auteurs, compositeurs et tout le personnel que ces bonnes gens traînent à leur suite : régisseurs, souffleurs, comparses, habilleuses, coiffeurs; sans compter leurs nombreux serviteurs et leur famille. Et avec eux, nécessairement, étaient venus ces hommes terribles qui font et défont les réputations : chroniqueurs, correspondants des journaux, nouvellistes. Et derrière ces derniers une foule d'autres qu'on n'avait point appelés, et qui *brûlaient du désir* de se signaler devant un public aristocratique. De cette invasion de gens remuants et pourvus de très-peu d'amour-propre, il était résulté que le délicieux séjour de Baden-Baden avait pris un faux air de tour de Babel. Chacun chuchotait, complotait, cancanait, intriguait, qui pour jouer, qui pour chanter, qui pour empêcher de chanter les autres, qui pour faire représenter sa pièce ou exécuter son opéra; et c'étaient des allées et des venues perpétuelles de la ville à la maison de l'infortuné fermier des jeux; si bien que, des vingt-quatre heures que Dieu fait ordinairement chaque jour, il n'en avait plus une seule à lui, et qu'il ne pouvait plus sortir de chez lui pour vaquer à ses affaires ou se promener, sans rencontrer des gens inquiets ou irrités qui l'attendaient au coin des rues, les uns pour lui parler de leur comédie, les autres de leur

partition, d'autres encore des rôles qu'on leur avait donnés, qui ne leur plaisaient pas, et n'étaient pas, d'ailleurs, *dans leurs moyens* ou *dans leurs cordes.* S'avisait-il de tirer son mouchoir de sa poche, il en sortait en même temps des suppliques et des réclamations. Dépliait-il sa serviette pour déjeuner, il rencontrait sur son assiette des vaudevilles inédits qui ne demandaient qu'à *voir le jour*. La nuit, bravant les rhumatismes, entr'ouvrait-il sa fenêtre pour aspirer un peu d'air pur, il apercevait de tous côtés, dans son jardin, sortant des touffes de géranium et de rhododendron, des bras armés de menaçants rouleaux de papier, qui se tendaient vers lui avec des gestes convulsifs. On lui donnait des aubades pour lui prouver que l'on savait la musique. On déclamait des vers sur son passage pour lui montrer que l'on *possédait ses auteurs*. Les gazettes, qu'il recevait par charretées, étaient pleines de ses louanges. On le comparait à Nabuchodonosor, qui était un prince généreux, et à Sennachérib, qui aimait fort les beaux-arts. Pourchassé, tracassé, envahi, tiraillé, l'infortuné fermier expiait durement son idée libérale. Le bien qu'il avait fait — très-réel — ne lui causait que des embarras, et, pour avoir voulu encourager quelques artistes et distraire les étrangers, il était devenu la proie d'une foule de gens qui manquaient de discrétion et de savoir-vivre. Un jour, de désespoir, il planta un clou dans son mur, avec la résolution de s'y accrocher.

Cependant, il ne s'y accrocha pas, et il fit bien, car — lui parti pour l'autre monde — il y aurait eu, à Baden-Baden, bien des malheureux *dans la peine*. Je n'oublierai jamais, pour ma part, certaines bonnes actions que je lui

ai vu commettre, sans qu'il s'en doutât. Et plus d'un, que je connais bien, se promène à Paris, la canne à la main, qui, sans lui, aurait fait prématurément la grimace entre les planches d'un cercueil.

Maintenant, si quelque curieux me demande pour quelles raisons j'ai écrit — en hors-d'œuvre — ce chapitre sur le délicieux séjour de Baden-Baden, je répondrai d'abord que *je l'avais sur le cœur*. Ensuite, qu'il n'était peut-être pas absolument inutile de donner au lecteur une faible idée de ce lieu ravissant, au moment où, trois jours après le départ de Gaskell, le vicomte de Saint-Bertrand vient s'y installer pour trois mois, avec la charmante Barberine.

II

UNE CHAUMIÈRE ET SON CŒUR

Ce ne fut pas à Baden-Baden même que Saint-Bertrand alla demeurer. Comme tous les gens véritablement amoureux, pour la première fois de sa vie il se sentait attiré vers la solitude. Le monde ne lui rappelant guère que des choses tristes, il avait résolu de le fuir momentanément. Il choisit donc, à une demi-lieue de la ville, sur la route de Lichtenthall, un petit chalet élégamment meublé, qu'entourait un jardin plein de fleurs. La rivière bordait ce jardin d'un côté; de l'autre, il était circonscrit

par un sentier qui s'enfonçait, plus loin, dans la montagne. On n'aurait pu trouver un nid plus charmant et plus isolé dans tous les environs de Baden-Baden.

Pendant deux mois, Saint-Bertrand et Barberine vécurent là, aussi bien cachés qu'ils l'eussent été dans la vallée la mieux oubliée de la forêt Noire. Ils n'allaient jamais à la ville. Tapis sous la tonnelle de pampres de leur jardin, ils voyaient passer devant eux la foule des oisifs se promenant sur la grande route. Mais nul ne les apercevait, et ne se doutait, en regardant, de loin, le toit de leur cabane mignonne, qu'il y eût là deux êtres jeunes et parfaitement heureux.

Pour être toujours seuls, ils n'éprouvaient aucun ennui. Chaque jour, quand le temps était beau, tantôt à pied, tantôt à cheval, ils parcouraient les forêts, gravissaient les montagnes, se dirigeant en dehors des routes battues, découvrant mille endroits charmants et déserts; et se sauvant à toutes jambes dès qu'ils voyaient de loin surgir à l'horizon la veste jaune des postillons badois, ou qu'ils entendaient résonner les grelots des chevaux de poste.

Entre tous les talents que possédait Saint-Bertrand, il y en avait un surtout qui rendait sa société précieuse à Barberine. Mieux que personne, il connaissait l'art mystérieux d'occuper la vie. Non-seulement il l'occupait, mais encore il savait la rendre agréable et facile. Avec lui, les heures s'écoulaient sans qu'on s'en doutât et sans fatigue. Sa causerie délassait, n'étant ni profonde ni superficielle, mais amusante, pleine de traits et de faits curieux. Il faisait tout ce qu'on voulait. Il était bien partout. Il ne se

plaignait jamais. Que le temps fût clair ou maussade, qu'il eût peu ou longtemps dormi, qu'on le servît bien ou mal, il souriait toujours, et l'on trouvait toujours en lui le même homme : tolérant, caressant, silencieusement satisfait. Les *histoires* qu'il connaissait étaient innombrables. Il avait une manière de les raconter fort originale, imitant la façon, le langage et jusqu'à l'accent des personnages, et mettant en relief, avec un instinct de comédien, les côtés ridicules de ses portraits. Barberine ne se lassait pas de l'entendre. Il avait l'air si gai, si heureux! Il n'est pas besoin, au surplus, de violentes distractions entre deux êtres qui s'aiment. L'échange pur et simple de leurs pensées sera toujours pour eux le plaisir le plus délicieux.

Ils étaient donc toujours ensemble. Ils ne se quittèrent pas une seconde en deux mois. Saint-Bertrand ne se plaisait qu'avec Barberine. Barberine ne vivait que par Saint-Bertrand. Le matin, ils déjeunaient dans un petit pavillon à claire-voie construit au bord de la rivière. Ils mangeaient des truites du Rhin, du pain tendre assaisonné de cumin, et buvaient ce petit vin doré qui sent le caillou et qu'on nomme, je crois, *margraëfler*. Puis ils sortaient; puis ils rentraient, et, le soir, ils erraient encore sous les arbres. On eût dit deux fiancés allemands, préludant par un amour platonique aux pures joies du mariage.

L'avenir apparaissait radieux à Barberine. Le passé était momentanément comme supprimé pour Saint-Bertrand. Ses calculs, ses projets, ses ambitions, ses mauvaises passions, ses fautes; le monde qu'il n'avait que

trop fréquenté, et dont les tristes exemples avaient — à ses yeux — légitimé souvent sa conduite; sa jeunesse avec tous les secrets qu'elle enfermait; ses intrigues, jusqu'aux plus honteuses; ses anciennes affections, jusqu'aux plus dévouées, jusqu'à l'affection de Wanda, qui était, cependant, peu commune; ses haines—il en avait, et de profondes! on les connaîtra plus tard — tout cela était éparpillé, envolé, dispersé aux quatre vents du ciel. La passion de Barberine avait tout effacé de son esprit. Adorable puissance de l'amour! Il avait suffi d'un baiser à cette enfant pour faire un honnête homme de cet aventurier.

J'ai dit qu'il était heureux. Cependant — la conscience n'est donc pas une chose vaine? — il y avait parfois des moments où son front s'assombrissait tout à coup. Entre tous les endroits retirés qu'il fréquentait, il en préférait un à tous les autres, sans doute parce que son isolement était plus grand; et il y retournait souvent, surtout vers le soir, alors qu'il avait encore moins de chance d'y rencontrer personne; et Barberine, d'ailleurs, y voulait toujours revenir. Figurez-vous un pic isolé et sauvage, planté de vieux sapins, de fougères, très-élevé, où l'on n'entend d'autre bruit que le cri des écureuils. Ce pic porte le nom de Yburg. Il y a, je crois bien, quelques vestiges de ruines sur son sommet.

Quand on est parvenu à se hisser jusqu'à ces ruines, on découvre, à cinq cents pieds au-dessous, une étendue de terrain tout plat et considérable, une immense vallée verdoyante, au milieu de laquelle, calme et majestueux, coule le Rhin. Nul objet ne tire les yeux dans cette vaste

plaine. Elle vous apparait, sous le ciel légèrement voilé de l'Allemagne, semblable à quelque steppe désert, avec un grand fleuve tout bleu, mollement allongé comme un long serpent d'un horizon à l'autre; et nul murmure, que celui du vent d'été, ne monte de la plaine vers ce pic isolé, qu'embaument, quand le soleil luit, des parfums de foins en fleurs. Saint-Bertrand, comme si le doigt de Dieu l'eût poussé en cet endroit, pour éclairer son esprit par la majesté de ses œuvres, y revenait presque chaque jour. Il choisissait une place, à l'ombre, au pied d'un arbre, et, lorsque Barberine s'y était assise, il se couchait à son côté. Pendant le jour, il promenait longtemps ses yeux sur la vallée si paisible. Il regardait passer le soleil sous le crêpe troué des nuages, glisser dans l'azur ces nuages; et, de là, il se plaisait à suivre, sur le fleuve brillant, les bateaux aux flancs arrondis, qui descendaient lentement et sans bruit, se dirigeant vers quelque ville inaperçue, peut-être vers la vaste mer. Le soir, à ce moment où s'allument les étoiles; où la nuit, grave et recueillie, déploie ses voiles transparents; où la lune soulève à l'horizon son front charmant, puis se met à monter dans le ciel comme une lampe d'albâtre, il s'efforçait de reconstituer dans son esprit les contours des objets qui semblaient grandir avec des formes indécises. Alors, surtout, si quelque lueur scintillait au loin, rouge comme un flambeau devant une vitre; si le vent se mettait à soupirer; si venait de la plaine, affaibli, mais distinct, le chant d'un oiseau, le jeune homme silencieux baissait la tête. L'image d'un certaine existence obscure se levait dans son âme, avec des séductions incomparables. On

eût dit que *quelque chose parlait en lui*. Il hésitait, levait les yeux sur sa maîtresse interdite et attentive. On eût cru qu'il allait tout lui dire... Mais son orgueil le retenait. Il se levait avec un méchant sourire; puis, comme s'il eût voulu se délivrer des pensées qui l'obsédaient, il descendait la côte lentement, sans parler, sombre, et marchant à quelques pas devant Barberine.

Comment ne l'aurait-elle point aimé? Il était si bon, si tendre! Comment se serait-elle méfiée de lui? Il avait l'insouciance d'un enfant. Comment pouvait-elle craindre l'avenir? Certainement, son affection était sincère. Il ne trompait pas Barberine. Il ne se trompait pas lui-même. Il l'aimait bien réellement. Lui, si désillusionné, si sceptique, il s'était enfin laissé prendre à tout ce qu'il y a de candide et de purifiant dans l'affection d'une jeune femme. Il n'avait pas, d'ailleurs, grand mérite à cela : Barberine était belle; le bonheur avait ajouté des grâces infinies à sa beauté; elle s'était donnée à lui tout entière, sans arrière-pensée, avec tout son cœur. Dans l'âme de cet homme où les vices étaient associés à de brillantes qualités, on pouvait donc espérer qu'il ne restait plus rien de mauvais; on pouvait croire que l'amour avait opéré en lui une purification radicale.

Malheureusement, il est une fin à toutes choses, surtout aux meilleures. Saint-Bertrand, un beau jour, se lassa des promenades nocturnes, ou, du moins, parut regretter qu'il ne fût pas possible de les varier un peu plus. Il prolongeait ses stations dans le pavillon qui commandait la grande route où l'on voyait toujours circuler tant de monde. Ainsi que je l'ai dit, ce pavillon s'élevait au bord

de la rivière; mais un étroit sentier les séparait l'un de l'autre. Il ne passait qu'un petit nombre de promeneurs sur ce sentier.

Cependant, parmi ces promeneurs, il y en avait deux qui revenaient assez fréquemment, et qui, tous deux, connaissaient le vicomte. Le premier se nommait M. Grégoire. C'était un homme de cinquante ans environ, assez grand, au teint coloré, au nez fleuri, aux yeux gris et petits, pleins de bonne humeur. Il portait tous les jours, et dès le matin, le même costume : habit et pantalon noirs, gilet blanc, gants de peau, bottes vernies, chapeau reluisant. Ainsi paré, comme un monsieur qui se rend à la noce, M. Grégoire flânait au bord de l'eau en homme qui n'est pas fâché de respirer le bon air, et, chaque jour, du plus loin qu'il apercevait Saint-Bertrand dans le pavillon, il lui faisait de profonds saluts, en personne bien élevée et cérémonieuse.

Un matin, vers midi, comme il passait, — Saint-Bertrand, déjeunant dans le pavillon avec Barberine, — le vicomte avait l'air un tant soit peu désœuvré ce jour-là, et puis le vin n'était pas bon, par extraordinaire! Il appela M. Grégoire par son nom, lui demanda de ses nouvelles, et, comme l'autre s'était arrêté pour répondre et saluer, il le pria de s'asseoir. M. Grégoire se fit d'abord un peu prier. Cependant, après force excuses, il consentit enfin à prendre un tabouret de jardin, au bord duquel il se posa modestement, tenant son chapeau à deux mains, fort honoré de se trouver en si belle compagnie; et la conversation s'engagea aussitôt entre les deux hommes, Barberine n'y prenant aucune part. Elle n'y compre-

naît absolument rien, mais elle l'écoutait de toutes ses oreilles.

— Eh bien, monsieur Grégoire, qu'y a-t-il de nouveau à Bade? demanda Saint-Bertrand.

— Oh! mon Dieu! monsieur le vicomte, répondit l'autre, fort peu de chose. Nous avons toujours un grand nombre de gens à système.

— Ah! ah!

— Oui. Et vous savez, monsieur le vicomte, les systèmes... ça ne réussit jamais chez nous. Parlez-moi de la prudence, du coup d'œil, de la chance, — qui vient toujours tôt ou tard, — à la bonne heure! mais les systèmes, ça ne mène à rien que la ruine. Pendant dix ans, j'ai taillé le trente-et-quarante à Frascati. Alors, comme aujourd'hui, j'ai toujours vu les calculateurs s'*enfoncer*. C'est fatal!

— Et... la banque gagne-t-elle? dit Saint Bertrand.

— Peuh!... pas trop! elle gagnerait davantage si nous n'étions pas si souvent volés.

— Ah! oui, volés!

— Monsieur le vicomte, ça fait des progrès tous les jours. Figurez-vous que, maintenant, ces brigands n'ont plus de pudeur. L'autre jour, il y en avait un devant moi: je le guignais de l'œil; je voyais bien sur sa figure qu'il n'avait pas dans l'âme grand'chose de bon. Je ne m'y trompe jamais, moi. Il était assis. Il avait devant lui, à la rouge, trois billets de mille francs et un rouleau de cinq cents. Il dit: « Tout va à la masse: or et billets. » Remarquez bien, madame, *or et billets;* cela voulait dire qu'il jouait trois mille cinq cents francs d'un coup. Très-bien.

C'était à la roulette. Je fais tourner la roue. La noire sort. Naturellement, j'allonge mon râteau pour rafler ce qu'il avait devant lui. Mais voilà mon homme qui se fâche. Il soutient qu'il n'a pas dit : *Or et billets*, mais bien : *Hors les billets*. C'est-à-dire que, selon lui, il n'avait perdu que cinq cents francs, au lieu de trois mille cinq cents francs. *Hors les billets !* quel immoral jeu de mots, monsieur le vicomte !

Barberine regardait M. Grégoire en souriant de confiance. Tout ce qu'il avait dit était du grec pour elle. Il reprit :

— Et puis nous avons aussi les mendiants.

— Oui, oui, je sais, fit Saint-Bertrand.

— Par exemple ! s'écria M. Grégoire, je dois dire que ceux-là ont fait aussi bien des progrès. Je connais surtout des Anglais qui excellent dans l'art de se transfigurer. L'un d'eux, petit, sans barbe, et blond ! remarquez bien, avait peut-être perdu deux louis, un matin. Le voilà qui s'en vient pleurnicher chez moi, disant qu'il avait laissé plus de quinze cents francs sur le tapis, qu'il n'avait plus de ressources, qu'il devait à son hôtel, qu'il ne pouvait plus retourner dans son pays. Enfin, un tas d'histoires ! Je lui donne deux cents francs pour me débarrasser de lui. Très-bien ! Deux jours après, un grand monsieur noir, moustachu, barbu comme un sapeur, vient à son tour se lamenter à mon domicile. Celui-là était Italien, disait-il ; il avait perdu deux mille francs. Enfin, la même histoire, avec de légères variantes. Très-bien ! je lui donne cent écus, pour retourner à Naples ! Eh bien, monsieur le vicomte, il part, et, deux jours après, j'apprends qu'il n'avait pas plus perdu deux mille francs que vous et moi, et que

c'était mon Anglais de l'avant-veille, mon Anglais teint, postiché ! grandi ! déguisé ! Canaille, va ! si jamais je te rattrape !

— Vous dites donc que la banque gagne, monsieur Grégoire ? dit encore Saint-Bertrand.

— Oui, un peu, monsieur le vicomte ; mais ça ne durera pas. La *veine*, vous savez, ça tourne comme les girouettes.

— Et avez-vous quelques grands joueurs ?

— Que trop ! monsieur le vicomte, que trop ! Entre nous, je vous dirai, madame, reprit-il en se penchant vers Barberine, que nous n'aimons pas ici les grands joueurs. Ces messieurs, voyez-vous, c'est bon pour Hombourg, où le maximum est de douze mille francs. Ici, ce que nous aimons, ce sont les gens riches, ne risquant que leur superflu, leur trop-plein, qu'une dizaine de mille francs perdus ne ruine pas, et qui jouent là, mon Dieu ! comme à la bouillotte. Moi, je suis opposé au jeu, par principes. C'est étonnant, n'est-ce pas ? pour un croupier. Eh bien, voilà ! c'est comme ça ! je suis opposé au jeu. Je n'aime pas le jeu. Excepté, comme je vous l'ai dit, pour les gens très-riches. Mais, pardon ! voilà qu'il va se faire bientôt une heure, et il faut que je taille le trente-et-quarante jusqu'à l'heure de mon dîner. Je vous présente mes très-humbles respects, monsieur le vicomte et madame.

M. Grégoire partit, mais il revint souvent. Et toujours Saint-Bertrand le faisait asseoir dans le pavillon. Et il racontait constamment les mêmes histoires.

Le second personnage qui se promenait également sur le sentier se nommait M. Ducroquet. C'était un petit homme

dont le ventre pointu faisait saillie sur des jambes maigres. Il avait la tournure un peu roide des vieux militaires, la moustache grisonnante et taillée en brosse, portait un col de crin serré, qui l'obligeait à tourner tout le haut du corps avec la tête, et se coiffait, sur l'oreille, d'un petit chapeau aux bords cambrés. La démarche de celui-là n'était pas lente et majestueuse comme celle de M. Grégoire. Il marchait vite, en sautillant, et lançant les pieds en avant, comme s'il avait eu constamment des *inquiétudes* dans les jambes ; et il gesticulait en marchant, comme s'il y avait eu denx hommes en lui, discutant perpétuellement l'un avec l'autre. Ce Ducroquet était un ancien capitaine d'infanterie, très-brave, n'ayant jamais bronché au feu, mais qui avait l'esprit un peu fêlé pour s'être prématurément et surabondamment livré à l'étude des mathématiques. Il calculait toujours, la nuit comme le jour, et ses calculs s'appliquaient à toutes choses. Il comptait, par exemple, tous les pavés d'une rue, toutes les tuiles d'un toit, toutes les mailles d'une chaussette. Il multipliait la somme de ces pavés par celle des tuiles, soustrayait le nombre des mailles du produit obtenu, — tout cela de mémoire, — et puis il se frottait les mains et recommençait. A Bade, nécessairement, il ne manquait pas d'occasions pour se livrer à ses calculs. Le trente-et-quarante et la roulette lui en fournissaient à toute heure.

Il cherchait, disait-on, une martingale infaillible — à peu près aussi facile à trouver que le mouvement perpétuel. — Aussi se tenait-il constamment derrière les croupiers, surveillant le jeu de ses yeux de lynx, et ne laissant pas passer un seul coup sans constater ce qu'il

rapportait ou coûtait à la banque. Vers cinq heures, il allait dîner, puis, avant de retourner à la *Conversation*, il faisait, toujours calculant, une courte promenade, du côté de Lichtenthall.

Un soir où, selon son habitude, il passait sur le sentier, Saint-Bertrand, qui dînait, l'appela, le fit asseoir et le présenta à Barberine. Le petit capitaine ne se fit pas prier pour entrer, et, tout en bavardant à sa façon, c'est-à-dire en coupant ses phrases d'expressions interjectives, il se mit immédiatement à multiplier le nombre des fourchettes par celui des couteaux qu'il voyait sur la table. Cette opération ne fut pas longue. Il allait en commencer une autre — c'était, je crois, une division, — quand Saint-Bertrand lui fit soudain lever le nez, en touchant sa corde sensible.

— Eh bien, monsieur Ducroquet, lui dit-il, avez-vous enfin trouvé votre *martingale infaillible?*

— Oui, monsieur, répondit le capitaine en gesticulant. Et il y a longtemps que je l'ai trouvée. Écoutez! et je vais vous l'expliquer. Comprenez-vous? Ma martingale repose sur ce principe: *le hasard dompté par le hasard*. Écoutez! tout découle de l'observation. J'ai noté trente-trois mille coups; monsieur, comprenez-vous? Oui. Voici mes cartes. Ayez seulement devant vous cinq mille cinq cent cinquante-cinq francs: écoutez! Et maintenant, oui! Présentez-vous hardiment au trente-et-quarante. Proutt! Tirez de votre poche une de mes cartes, n'importe laquelle, comprenez-vous? et jouez le jeu qu'elle indique, en commençant par la somme de cinq francs, et doublant toujours, écoutez! Proutt! Après une taille, vous passez à

une autre carte, à l'infini, comprenez-vous ? Eh bien, monsieur, pour que vous perdiez, écoutez ! il faudrait que, non-seulement, l'inverse, comprenez-vous? l'inverse de la figure de votre carte fût reproduit par le jeu, écoutez ! mais encore que celui-ci, oui ! comprenez-vous ? c'est-à-dire le jeu coïncidât identiquement avec votre marche au même moment, écoutez ! c'est-à-dire que le premier coup de l'inverse de la figure que vous suivez, comprenez-vous ? oui ! arrivât juste à l'instant, écoutez ! où vous entamerez votre martingale, et se poursuivît jusqu'au bout ; comprenez-vous ?

— Oui, oui, je comprends très-bien, fit le vicomte en souriant.

— Proutt ! c'est très-évident ! oui ! Eh bien, monsieur, écoutez ! Il s'agit maintenant de passer à l'évaluation des bénéfices ; comprenez-vous? Oui ! Ce calcul est fort simple. En une heure, vous rentrerez au moins quatre-vingts fois, écoutez ! Ces quatre cents francs de gain, comprenez-vous ? cela donne quatre mille huit cents francs par jour, huit cent quarante-quatre mille francs par mois, un million sept cent vingt-huit mille francs par an, cent soixante-douze millions huit cent mille francs en dix ans, écoutez! Il est vrai que, pour atteindre ce résultat, il faut jouer douze heures par jour pendant dix ans, comprenez-vous ? Mais la chose en vaut bien la peine, écoutez ! Comprenez-vous ? Proutt ! Oui ! voilà !

Barberine mangeait sa serviette pour s'empêcher de rire. Quant au vicomte, il était sans doute habitué aux *proutt!* et aux *écoutez!* du petit capitaine, car il se contentait de sourire en dedans.

Le petit capitaine répéta cinq fois de suite l'explication de sa martingale infaillible, et Saint-Bertrand la trouva très-claire à la cinquième fois.

— Vous devez avoir fait une grande fortune, monsieur? lui demanda Barberine.

— Non, madame, répondit le petit capitaine. Proutt! il m'a toujours manqué les cinq mille cinq cent cinquante-cinq francs, comprenez-vous? Je ne possède au monde que ma pension de retraite. Écoutez! on ne va pas loin avec cela. Oui!

Le petit capitaine, lui aussi, revint souvent au pavillon. Il amusait Barberine autant, au moins, que M. Grégoire. Le résultat de leurs visites eut cependant quelque chose de fâcheux. A force d'entendre parler du jeu, Barberine en eut la curiosité. On connaît le pouvoir de la curiosité chez les femmes. Saint-Bertrand résista d'abord, puis il résista moins. Enfin, un soir que Barberine le suppliait avec des câlineries de jeune chatte, il lui promit de la conduire à la *Maison de conversation* dès le lendemain.

III

LE DIMANCHE A BADEN-BADEN

Ce fut par une splendide journée de la fin du mois de juillet que Saint-Bertrand, marchant auprès de Barberine, se dirigea vers la *Maison de conversation*. Il pouvait être

deux heures, l'air était chaud et embaumé ; un grand nombre de promeneurs circulaient à pied, en voiture, à cheval, sur la route ombreuse, et, de loin, on entendait un bruit confus d'instruments de musique, comme à l'approche de quelque fête villageoise. Le bruit devenait plus assourdissant, et la foule se faisait plus grande, à mesure qu'on approchait de la ville. Barberine, vêtue d'une robe de crêpe noir, le teint clair et les yeux brillants, le visage encadré dans un petit chapeau très-élégant, faisait déjà retourner toutes les têtes.

— Quelle est donc cette charmante femme ? disait-on autour d'elle.

Elle rougissait de plaisir, et Saint-Bertrand paraissait flatté.

Quand ils furent arrivés à la hauteur des premières maisons de la ville, ils tournèrent à gauche, suivant une longue avenue perpendiculaire à la grande route, et, tout à coup, un spectacle des plus singuliers se développa devant eux. Les deux côtés de cette avenue étaient bordés d'échoppes construites en planches, et des marchandises d'une espèce particulière : verreries de Bohême, ou passant pour telles, menus ouvrages en bois de Nuremberg et de la forêt Noire, gants du Tyrol, toile de Saxe, agates en jais d'Allemagne façonné, s'entassaient sur les rayons de ces échoppes. Devant chacune d'elles était placée une table ronde, avec des fauteuils de paille tout autour, et sur ces fauteuils, assises en grande toilette, des femmes causaient entre elles en travaillant à l'aiguille, et les hommes qui passaient les regardaient.

Les modes de l'année 1840 n'avaient presque rien

de commun avec les modes actuellement adoptées ; mais elles n'en étaient pas moins excentriques. La crinoline n'avait pas encore fait sa gracieuse apparition dans le monde; aucun signe même ne faisait alors prévoir qu'elle dût, tombant au ras du sol, jamais cacher autant de jolies jambes et de petits pieds. Ces adorables cages en fer, très-propres à balayer les rues, et qui font ressembler les femmes à des sonnettes, ne se balançaient point encore élégamment, comme aujourd'hui, pour tenter les personnes, aux devantures des boutiques; et l'on n'employait pas trente mètres d'étoffe pour faire une jupe; cinq ou six mètres suffisaient. Les femmes s'efforçaient alors de ressembler — non à des cloches — mais à des guêpes. C'était l'âge des corsets étroits, à bandes de fer. On se serrait à en mourir, et quelques-unes — les plus héroïques — en mouraient. D'autres, manquant de courage, se contentaient de boire du vinaigre pour se faire maigrir. D'autres, qui ne se sanglaient qu'à demi, avaient des cors sur les hanches, et des cors très-douloureux! produits par la pression du corset. Presque toutes étaient affligées de gastrites qui leur pâlissaient le visage ; mais aussi, comme elles étaient minces ! A la lettre, leur taille tenait dans la main. Leur costume, du reste, surtout leur costume de campagne était charmant ! Elles portaient des robes de mousseline blanche, collantes et découvrant le bout des pieds ; des manches tellement justes, qu'elles ne pouvaient plier les bras; de longs corsages en pointe, échancrés au sommet de la poitrine; pour ceinture, un large ruban, rose ou bleu, dont les bouts descendaient jusqu'aux chevilles; et, pour préserver leur teint du so-

leil, elles se coiffaient d'un *chapeau de bergère*, en paille d'Italie, aux larges bords, assez semblable à celui des moissonneurs, qu'on fixait sur la tête avec de fortes épingles, et dont les brides, toujours dénouées, longues de quatre pieds au moins, flottaient au vent. Ainsi vêtues, serrées, étranglées; et dandinant un tant soit peu leur taille souple; malades, secrètement torturées; elles trouvaient le moyen de sourire — et de plaire! Il est vrai qu'elles plairont toujours, quoi qu'elles fassent pour s'enlaidir. Aujourd'hui, quelques-unes des plus jeunes et des plus jolies se plâtrent le visage! Pourvu qu'elles n'aient pas l'idée de se crever les yeux!

Donc, autour de chaque table, il y avait des femmes assises, et les hommes papillonnaient autour d'elles. Le costume des hommes, alors, valait celui des femmes — pour la singularité. Ils avaient tous les cheveux bouclés et bien pommadés, portaient de hauts chapeaux luisants, aux bords arqués; des habits à petit collet, aux manches étroites, et serrant la taille; des gilets bombés, découpés en cœur, étriqués, sanglés. Quelques-uns — eux aussi! — mettaient des corsets. Mais c'était dans la forme de leurs pantalons que se manifestait le goût suprême des tailleurs. Ces pantalons collants, à longues raies, rigoureusement tendus, en haut par les bretelles, en bas par de larges sous-pieds, couvraient les deux tiers de la botte; et quelles bottes! Elles étaient petites! Elles étaient pointues! Elles avaient des talons de deux pouces! Elles brisaient les pieds, les enrichissaient de protubérances merveilleuses. Mais, aussi, comme on était bien chaussé! Et puis les pédicures étaient heureux.

Les hommes papillonnaient donc autour des femmes, et le milieu de l'avenue était encombré par la foule. Cette foule, je dois le dire, était un peu bariolée. On y voyait de jeunes officiers autrichiens à veste blanche, des officiers badois au casque de cuir, des paysannes de la forêt Noire, à taille courte, avec un gros nœud de cravate en taffetas noir sur la tête; et messieurs leurs époux en redingote, coiffés de ces tricornes que portaient autrefois les tabellions. Justement, ce jour-là était un dimanche, et il était venu beaucoup de paysans des environs. Ces braves gens regardaient les beaux messieurs et les belles dames, la bouche ouverte, interdits, et tournant leurs pouces. Ils avaient l'air de dire :

— C'est étonnant ! ils sont riches ! eh bien, ils ne semblent pas s'amuser beaucoup !

Mais c'était aux environs des derniers arbres de l'avenue que la foule ébahie était le plus grande. Là trônaient majestueusement, autour des tables, les membres les plus illustres de la noblesse de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie. Pas une femme qui ne descendît en ligne directe au moins d'un Witikind, d'un Harold, d'un Ruryk. Pas un homme qui ne portât au-dessus de son écusson la couronne de duc ou de prince, et n'eût autant de quartiers de noblesse que de millions de revenus. Presque tous manquaient de santé — et de beauté, — ce qui étonnait encore les bons paysans. Ils sont si naïfs ! Mais ils ne manquaient pas de morgue, s'estimant des êtres à part, dans les veines de qui ne coulait pas du sang, mais de l'ambroisie. Les hommes, bien qu'ils fussent assis, tenaient à la main, comme les femmes, des ombrelles ouvertes, afin de garantir leur teint

du soleil; et tous avaient l'air sérieux, comme il convient à des gens de poids, qui s'ennuient.

Barberine, poussée par la foule de ce côté, voulut voir les particuliers que chacun contemplait, et elle fut un peu étonnée de les trouver faits comme tant d'autres. Alors Saint-Bertrand lui dit les noms de quelques-unes de ces personnes illustres : le prince de Sigmazusterflute-Vinemachtansoite; le duc de Thundertentrouk, dont le château patrimonial fut célébré par Voltaire; le comte de Hildburgpatapince; le baron de Bergretchenforgiss-Gebenzimir : ceux-là étaient des Allemands. Parmi les nobles filles d'Albion, il lui fit remarquer les jeunes miss Whatfairfish, la marquise de Clackblackbagdog, la duchesse de Honeygraypretty-Castle. Parmi la noblesse russe, il lui désigna tour à tour : le prince Tzarevokokinskaïa, le prince Popostrogonoff, le prince Atchikoumskoïkoustouk; et, parmi les Polonais, il lui montra le comte Schweikochaneboguslaf, le comte Msçislawldroguépulltavi, et le comte Zsçittibabinowl. Barberine eut, d'abord, un peu de peine à se rappeler tant de noms aristocratiques; mais, comme elle ne manquait pas de mémoire, elle retint les premières syllabes de deux ou trois d'entre eux, et Saint-Bertrand, qui n'était point exigeant, s'en contenta pour le quart d'heure.

Cependant, les augustes personnages assis autour des tables, sous leurs ombrelles, ne tardèrent pas à remarquer le charmant visage de Barberine. On chuchota. Chacun poussa son voisin du coude. Bientôt, les dames, pour regarder plus commodément la nouvelle venue, s'armèrent de leur lorgnon, et les messieurs de leur binocle. Quelques-uns, qui se

trouvaient placés un peu en arrière, montèrent sur leurs chaises. Chacun s'entre-regardait donc, à loisir, jouant en même temps, dans cette représentation curieuse, le rôle d'acteur et de spectateur. Barberine fut enfin reconnue par quelques-uns des Russes et des Polonais qui l'avaient vue danser dans leur pays. Alors, ils se levèrent de leurs places sans fermer leurs ombrelles, la saluèrent, et lui firent fête. Mais les dames, aussitôt, prirent un air excessivement renfrogné. Cela les offensait, ces nobles filles issues des Pictes, des Hérules et des Varègues, que quelques-uns de leurs égaux daignassent, sous leurs yeux, serrer le bout des doigts d'une cabotine — plus jeune et plus jolie que la plupart d'entre elles.

Cependant la musique *allait son train.* C'était — disait un Italien en l'écoutant — une *bien drôle de musique!* En effet, un monsieur, doué d'une originale imagination, s'était avisé de rattacher les unes aux autres des phrases prises à tous les opéras connus; et flûtes et violons, avec accompagnement de grelots, de pétards, et de hurlements humains, exécutaient, tant bien que mal, ce fort morceau d'ordre composite. Il fallait voir comme le public était heureux! comme il s'amusait! « A la bonne heure! disait-on autour de l'orchestre. Voilà enfin de la musique telle qu'il nous en faut! Ce n'est pas là de ces musiques sérieuses, auxquelles on ne comprend rien, et qui vous agacent les nerfs! » Et les grelots grelottaient! et les pétards détonaient! et les hurlements montaient jusqu'au ciel!

Je n'ai pas besoin de dire que le morceau fut bissé! Quand l'orchestre l'eut exécuté pour la seconde fois, les musiciens consentirent à rester tranquilles pendant un

quart d'heure; la foule se dispersa de côté et d'autre, et Barberine, prenant le bras de Saint-Bertrand, se dirigea vers la *Maison de conversation*, dont le péristyle, élevé sur douze degrés, était encombré de monde.

Mais il était dit que tout les en éloignerait, ce jour-là. Au moment où ils allaient franchir le seuil de la porte, un groupe d'hommes qui sortaient en discutant les entoura. Saint-Bertrand reconnut parmi eux le comte de Perche et son ami La Gruelle. Hector de Larocheforte-en-Terre les accompagnait, avec quelques-uns des habitués de la loge infernale. Ce furent des exclamations, des poignées de mains, des félicitations, et les compliments les plus flatteurs à l'adresse de Barberine. On proposa aussitôt de ne plus se quitter, de dîner ensemble, de réunir des fonds pour faire sauter la banque. La Gruelle surtout ne se possédait plus.

— Je vais écrire à Héloïse, dit-il au vicomte; il faut qu'elle vienne ici, sur-le-champ. Nous ferons des *parties carrées*.

Cependant, comme ils étaient là, riant, parlant tous à la fois, gesticulant, et barrant la porte, un mouvement se fit au loin, au-dessous d'eux, dans la foule, et tous ensemble, ils se penchèrent sur la rampe du péristyle, pour regarder. Une femme avait quitté le cercle aristocratique et s'en venait lentement de leur côté. Chacun s'empressait de lui faire place. Elle marchait donc au milieu d'un espace vide qui faisait une sorte d'avenue bordée de monde, et elle ne semblait point gênée de tant de regards fixés sur les siens. On eût dit une reine habituée à voir tous les fronts se baisser devant elle; et pourtant le sentiment universel

qui se manifestait sur son passage tenait plus de la curiosité que du respect. Saint-Bertrand, qui l'examinait avec attention, lui trouva un air étrange. Elle était de moyenne taille, bien faite; mais l'expression de son visage asiatique avait quelque chose de cruel. Avec ses cheveux noirs, son teint sale, olivâtre, — ce teint malsain, coloré plutôt par la bile que par le sang, — ses yeux verts, ses oreilles en saillie, ses pommettes renflées, son nez écrasé, sa grande bouche aux lèvres violettes et minces, elle apparaissait comme une créature à la fois attractive et irritante; mais, à la regarder froidement, elle n'était rien moins que jolie. Son pied était un peu long et maigre; sa main, petite; quant à son costume, il était irréprochable d'élégance et de simplicité.

Saint-Bertrand, après avoir curieusement étudié le visage de cette femme, se tourna vers le comte de Perche, lui demanda qui elle était, et pour quelle raison tout le monde la regardait.

Le comte prit aussitôt un air d'importance et de mystère. A l'entendre, il y avait bien des choses à dire au sujet de la princesse Mélédine! des choses pour! des choses contre! et, pour sa part, il ne se souciait pas de les raconter devant tant de gens. Alors Saint-Bertrand, laissant Barberine au milieu de ses admirateurs, entraîna le comte à l'écart, et voici ce qu'il en apprit.

On ne connaît pas la famille de la princesse Mélédine. Elle est née au Caucase. Elle est veuve et n'a pas d'enfants. Les uns disent qu'elle est issue d'une Géorgienne, ou d'une bohémienne, et d'un grand seigneur. D'autres affirment qu'elle a du sang d'empereur dans les veines. On ne

sait quelle est sa fortune; il est certain qu'elle a de beaux revenus. Elle habite, à une lieue de Bade, du côté de Steinbach, un chalet situé à l'entrée d'une forêt de sapins. Elle y passe la plus grande partie de l'été, avec ses domestiques. Pendant l'hiver, elle voyage. On dit qu'elle est devenue veuve six mois après son mariage, et qu'elle a sur la conscience quelques scandales. Mais cela n'est pas prouvé. Elle est hautaine, impérieuse; on la voit rarement en ville; elle ne fréquente guère que les Russes. les Polonais et les Allemands. Elle vit seule, dans une sagesse apparente, presque austère, qui n'est peut-être que le résultat de la satiété. Parfois, on la voit passer à cheval, suivie d'un domestique; parfois, dans une voiture basse, une sorte de traîneau monté sur des roues, attelé de chevaux furieux, qui vont comme le vent, et qu'elle conduit elle-même, en casse-cou, les fouaillant à tour de bras. Quelquefois, elle joue à *la Conversation*, non pour gagner, mais pour trouver des émotions. Elle lit tous les jours, et longtemps, des livres abstraits, dit-on. Sa maison est tenue par un juif de Riga, à barbe jaune, à l'air excessivement humble, qui porte le nom de Gugenheim. Ce qu il y a de plus extraordinaire, de véritablement incroyable chez cette femme, c'est le régime qu'elle suit. Elle ne se nourrit que de tomates, de concombres, de groseilles, de raifort, de citrons, de fruits verts ou gâtés, de bonbons, de confitures acides, de graines de sorbier. Elle ne boit que du thé, du vin du Rhin, du kwass, qui est une boisson aigre produite par la fermentation de la farine de seigle délayée dans l'eau; on dit aussi qu'elle boit de l'absinthe, et même du laudanum. Du moins, a-t-elle tou

jours dans sa chambre, sur un guéridon, deux grandes carafes, l'une pleine d'une eau verte, l'autre d'un liquide roussâtre qui exhale une odeur vireuse. Enfin, elle fume constamment des cigarettes de tabac turc ambré, et sa chambre comme ses vêtements sont imprégnés d'un parfum de musc et de tubéreuse. Voilà tout ce que l'on sait — du moins tout ce que l'on dit — sur son compte.

Cepndant, tandis que le comte de Perche parlait, la princesse avait disparu, et Barberine, ayant congédié ses admirateurs, était venue retrouver Saint-Bertrand.

— Ne me ferez-vous pas voir le jeu? lui dit-elle.

Le vicomte, en entendant cette voix douce et fraîche qui contrastait délicieusement avec la fauve image de la princesse accentuée dans son esprit, laissa échapper un soupir de contentement; puis il se rendit au désir de la jeune femme, et, lui offrant le bras, il franchit avec elle le seuil de la *Maison de conversation*.

Le nouveau spectacle qui apparut alors à Barberine était beaucoup plus étrange encore que celui de l'*allée des boutiques*. Elle se trouvait dans une salle immense, de soixante pas de long, de quarante pieds de haut environ, au plafond soutenu par de grosses colonnes, et dont le parquet miroitait comme une glace. Les stores étant baissés devant les fenêtres, on avait peine à distinguer d'abord les objets. Ils étaient vaguement assombris dans une pénombre grise et froide; et un très-grand silence, à peine troublé, de temps à autre, par un petit bruit de pièces d'or, régnait dans cette salle, qui semblait déserte, et dont les dimensions étaient si vastes, qu'on s'y sentait rapetissé. Cependant, en portant les yeux vers la gauche, Barberine

aperçut des hommes debout autour d'une table ovale. Ils étaient silencicieux, attentifs, et regardaient la table, mais d'une façon particulière, comme si ce qui se faisait sur elle avait eu quelque chose de douloureux. Barberine ne voyait que les dos de ces hommes debout, et leurs profils. Ils étaient graves. Ils se baissaient un peu, allongeaient la main, se relevaient. C'est alors que l'on entendait le petit bruit de l'or accompagné de faibles murmures. Chose étrange que ces clameurs, cette joie, cette lumière, ce mouvement de fête au dehors; et cette obscurité, ce silence, ce groupe sinistre au dedans! On eût dit qu'un crime s'accomplissait là, qu'on y donnait la torture à un criminel. Mais... si l'on eût torturé quelqu'un, on eût sans doute entendu des cris. Non. Ces hommes étaient trop graves! trop contraints! trop froids pour une scène de torture! On eût plutôt supposé qu'ils assistaient à une autopsie.

Ce n'était point cependant une autopsie qu'ils regardaient. En s'approchant, Barberine vit que, devant les hommes debout, il y avait d'autres hommes assis, et au milieu de la table, parmi des liasses de billets de banque et des rouleaux d'or, tournait une grande roue de cuivre, bordée de compartiments et de numéros. Des femmes, tenant chacune une épingle à la main, faisaient, à chaque repos de la roue, des piqûres sur des cartes. M. Grégoire siégeait à la plus belle place, armé d'un râteau d'ivoire; et le petit capitaine se tenait derrière lui.

Tout à coup, promenant ses yeux sur la galerie, Saint-Bertrand ne put s'empêcher de tressaillir. Devant lui, assise, les deux bras posés sur la table, une femme le re-

gardait. C'était la princesse Mélédine. Et, auprès d'elle, un tout jeune homme qui semblait familier avec elle, le regardait également. C'était le prince Rogatchef!

Et une singulière transformation s'était opérée en quatre mois, dans les manières de ce dernier. Ce n'était plus cet enfant timide qui tremblait sous le regard d'un ennemi vindicatif. Ce n'était plus cet efféminé implorant en même temps secours et pitié. N'ayant plus de major à craindre, se croyant quitte envers Saint-Bertrand, voyant en lui, non un ami qui lui avait rendu un terrible service, mais une sorte de spadassin qui s'était mis un jour à sa solde et qu'il avait suffisamment rémunéré; voyant en lui, surtout, un témoin de sa couardise, un témoin qui ne pouvait parler sans s'accuser lui-même, il est vrai, mais un témoin, enfin, c'est-à-dire une preuve vivante de sa honte, son visage exprimait — non la reconnaissance et non plus la terreur — mais une sorte de hauteur assez inattendue et peu motivée, comme si ce lâche grand seigneur eût redouté je ne sais quelle familiarité malséante de la part de cet intrépide aventurier.

En apercevant inopinément ces deux personnes : l'une, si différente d'elle-même, et secrètement associée à lui par un meurtre, l'autre qui, à première vue, lui était apparue comme une créature funeste; et le Jeu entre eux! le Jeu vertigineux qui l'avait entraîné déjà au bord de tant d'abîmes, Saint-Bertrand se rejeta subitement en arrière, avec un geste de désespoir. Il lui semblait qu'un démon l'avait amené là, pour triompher de ses résolutions et lui arracher du cœur son amour, depuis deux mois sa sauvegarde. Cependant le prince l'avait salué poliment,

mais froidement, comme une connaissance de passage. Et, tandis que la Mélédine le regardait, lui, Saint-Bertrand, et fixement cette fois, de ses prunelles d'un vert faux, le prince attachait ses beaux yeux orientaux, noirs et brûlants, sur Barberine. Et Barberine souriait, regardant innocemment tourner la roulette.

Devant cet étrange croisement de regards, le cœur de Saint-Bertrand se serra, et ses genoux se choquèrent sous lui. On eût dit qu'il avait entendu retentir à ses oreilles je ne sais quelle prédiction pleine de menaces. Cependant, Barberine, qui souriait toujours, prenant au jeu terrible un plaisir d'enfant, lui dit, se penchant à son oreille avec une grâce enchanteresse :

— Arthur, je voudrais seulement risquer vingt francs. Faut-il?

Ce mot eut pour effet de rendre toute sa présence d'esprit à Saint-Bertrand. Il s'éloigna de la table, entraînant Barberine.

— Allons-nous-en, lui dit-il. Vous ne jouerez pas. Je ne le veux pas !

Barberine le regarda avec surprise. Il était toujours très-pâle. Elle le suivit, toute confuse, se demandant ce qu'elle avait fait de si mal! Cependant, quand ils furent exposés à la forte lumière du dehors, elle aussi tressaillit. Son amant, qu'elle avait trouvé d'abord un peu bizarre, lui fit soudain l'effet d'un homme tenté de commettre une mauvaise action et qui s'en défend de toutes ses forces.

IV

LES CAPRICES DE LA ROUGE ET LES TERGIVERSATIONS DE LA NOIRE

Barberine retourna chaque jour, vers deux heures, dans l'*allée des boutiques*. Son amant s'étant fatigué des promenades champêtres, elle retrouvait là de nombreux sujets de distraction. Elle s'asseyait devant une table, comme la plupart des autres femmes, et passait ses après-midi à regarder le *beau monde*, à écouter de loin les concerts en plein vent, et à broder. Elle eut bientôt autour d'elle une petite cour. Le comte de Perche, en homme un peu froid et parfaitement convenable, lui disait des *riens* en la regardant à la dérobée. La Gruelle l'entretenait de ses infortunes; il ne tarissait pas en imprécations et en menaces formidables à l'adresse de la superbe Héloïse, qui ne répondait point à ses lettres ; et il jurait ses grands dieux de ne la revoir de sa vie! Hector de Laroche-forte-en-Terre parlait chiens, chevaux, chasses, steeple-chase et *stud-book*, selon son habitude. Les abonnés de la loge infernale causaient entre eux de l'Opéra ; et tous lui adressaient de grands compliments sur son talent, ce qui ne laissait pas de la flatter ; car, ainsi que tous les artistes, elle était fort sensible à la louange.

Elle portait invariablement le même costume. Une robe de barége noir doublée de taffetas faisait valoir les contours harmonieux de sa taille. Cette robe, que lui imposait

son deuil, avait un prix tout particulier. Le jour où Gaskell força Barberine de prendre les soixante mille francs, — reliquat de leur association, — ne sachant, inexpérimentée comme elle était, quel usage en faire, elle ne trouva rien de plus prudent, pour bien garder ces précieux billets de banque, que de les coudre aux poches de sa robe. Elle employa une demi-journée à cette invention d'enfant.

De temps à autre, chaque jour, elle portait les mains sur ses poches pour voir si les billets étaient toujours à leur place.

Quelquefois, ses admirateurs voulaient la faire jouer. Mais elle résistait, malgré son secret désir, pour ne pas contrarier son amant. Alors les plus aimables d'entre eux allaient risquer quelques louis pour elle. Le plus souvent, elle gagnait, et riait aux éclats quand on lui apportait sa part de bénéfices, ce qui faisait froncer les sourcils au vicomte. Ses amis, le croyant jaloux, le raillaient. Il n'était pas jaloux, cependant; mais il aurait voulu que Barberine ne prît pas goût au jeu, sachant par expérience à quelles actions le jeu vous mène.

Il arriva un jour où Barberine observa certains changements inquiétants dans sa conduite. Il paraissait l'aimer toujours; mais il s'assombrissait, devenait rêveur, et la négligeait quelque peu. Depuis une semaine, il sortait chaque jour, après avoir déjeuné, vers midi, disant qu'il allait lire les journaux, ou s'exercer au tir au pistolet. Ses amis se regardaient avec des airs cachotiers quand on prononçait son nom; et le petit capitaine, et M. Grégoire, avaient cessé leurs visites. Un mercredi matin,

entre autres, le vicomte avait l'air tellement soucieux, que Barberine le crut souffrant et parla d'envoyer chercher le médecin; mais il la rassura en souriant du bout des lèvres, et sortit, lui disant qu'il irait la retrouver à la promenade vers trois heures. Barberine, ce jour-là, se demanda pour la première fois s'il était fidèle; si son trouble, ses rêveries, ne cachaient pas quelque trahison. A la douleur qu'elle ressentit alors, elle put mesurer l'étendue de son amour. Accablée par le doute, elle résolut aussitôt d'éclaircir ses soupçons. Elle quitta donc le chalet une demi-heure après lui, et, décidée à *tout savoir*, elle se dirigea vers la *Maison de conversation*.

Elle avait remarqué qu'il sortait de là, chaque jour, lorsqu'il venait la retrouver dans l'*allée des boutiques*, et que la princesse Mélédine en sortait également, quelques instants après lui. La première fois, Barberine lui avait demandé s'il avait joué. Il lui avait répondu non, mais d'un air assez maussade. C'était donc pour rencontrer cette femme qu'il allait au jeu? D'abord, elle le chercha dans l'avenue. Il n'y était point. Elle rencontra La Gruelle, lequel lui dit ne l'avoir pas aperçu. Elle continua à marcher, traversa l'*allée des boutiques*, passa, repassa plusieurs fois de suite devant le péristyle de la *Conversation*, et, retenue par une sorte de fausse honte, n'osant pas entrer seule dans la salle de jeu, espérant vaguement qu'il n'y était pas, et qu'elle allait le voir arriver, sans penser à mal et flânant, elle s'assit au pied de l'orchestre situé vis-à-vis de la porte, et, afin de se donner une contenance, tira d'un petit sac qu'elle portait au bras son *nécessaire à ouvrage*, et se mit

à travailler. Mais elle était trop agitée pour manier adroitement son aiguille; sa main tremblait en coupant son fil, et elle se piquait les doigts. Les gens qui passaient la regardaient. On ne comprenait pas qu'elle fût là toute seule. Il y eut un jeune homme, entre autres, qui, tournant de loin autour d'elle, attachait sur elle, à la dérobée, des regards ardents et timides : c'était le prince Rogatchef. Irritée de la curiosité dont elle était l'objet, dépitée de ne rien apprendre, elle se décida enfin à avoir *le cœur net* de ses soupçons; et, replaçant son nécessaire et sa broderie dans son petit sac de cuir, elle se leva, fit quelques pas au hasard, et, tout à coup, avec la résolution de la jalousie, elle entra dans le grand salon.

Il y avait, comme d'habitude, un grand nombre d'hommes debout autour de la table de roulette. Elle s'approcha; on lui fit place. Elle enveloppa le groupe d'un regard : son amant n'était pas là. Elle sentit alors son cœur se dilater voluptueusement, se reprocha ses doutes, et, souriant, fit quelques pas vers la porte. Mais un murmure confus, qui venait d'une seconde salle communiquant avec la première, attira son attention. Il y avait aussi une table de jeu dans cette salle, et beaucoup de monde allant et venant de côté et d'autre. Elle y entra.

Elle le vit aussitôt. Il se tenait debout auprès de M. Grégoire, qui, les cartes en main, taillait gravement le trente-et-quarante. Il avait le poing appuyé sur la table, à côté d'une petite liasse de billets de banque. La princesse Mélédine, assise en face de lui, le regardait. Mais lui, préoccupé, les sourcils contractés, suivait de l'œil anxieusement les cartes que le croupier jetait sur la table. Plus

vite que le capitaine Ducroquet, debout à son poste, il comptait, au fur et à mesure de leur émission, le nombre des points. Et, quand il avait perdu, et que son enjeu, attiré par le râteau, allait s'enfouir dans la *masse* de la banque, il souriait d'un sourire amer et poussait une sourde exclamation.

Barberine sentit s'envoler ses soupçons. Il lui avait suffi d'un coup d'œil pour tout voir et tout comprendre. C'était le jeu qui avait attiré là Saint-Bertrand, et non la princesse. Dans sa joie, et poussée aussi par le désir de voir jouer, — on sait qu'elle éprouvait une enfantine curiosité pour cette chose attractive, — elle s'approcha de son amant, lui toucha le coude, et passa familièrement son bras sous le sien. Pour lui, il s'était à demi retourné au contact de la main de la jeune femme; mais il ne parut point étonné de la voir. Il était tout au jeu. Il ne lui parla pas. Il avait commencé par gagner; maintenant il perdait; et, comme il jouait le maximum, c'est-à-dire six mille francs par coup, M. Grégoire lui adressait des regards de reproche et levait les épaules. Mais le vicomte paraissait s'en soucier peu.

Une chose intéressait la galerie : c'est que la princesse Mélédine jouait contre Saint-Bertrand. Elle pontait six mille francs par coup, comme lui, attendant qu'il eût placé son enjeu sur une couleur, pour poser le sien sur la couleur opposée. L'argent que Saint-Bertrand perdait ne profitait donc pas à la banque, mais à la princesse; et, froide, patiente, avec son masque de bronze et sa bouche fermée, elle attachait implacablement sur lui son œil de *jettatore*, comme si elle se fût senti le pouvoir de *lui por-*

ter malheur. Saint-Bertrand, cependant, mal à l'aise sous cet œil faux, cherchant en vain à l'éviter, y revenait toujours et lui renvoyait des éclairs de haine. On eût dit une hyène et une panthère posant la griffe sur une même proie, et se regardant.

Barberine comprit bientôt que la partie était sérieuse. — Si elle n'avait pas vu les billets de banque entassés sous la main de son amant s'envoler rapidement, les uns après les autres, sa pâleur lui aurait montré surabondamment le supplice qu'il endurait. Elle demeura, d'abord, comme interdite. L'expression du visage de la jeune femme était celle d'un enfant qui, avançant la main pour cueillir une fleur, aperçoit tout à coup la tête affreuse d'une vipère se dressant au-dessus du calice. Alors, elle voulut fuir, arracher celui qu'elle aimait au danger qu était là, présent, menaçant! Mais lui, débarrassant son bras avec un geste de fatigue, lança de nouveaux billets sur la table. Elle sentit que toute représentation était inutile, et, terrifiée par ce qu'elle voyait, elle ne bougea plus.

Le hasard, en ce moment, s'amusait à dérouter les calculs des joueurs. La noire passait, puis la rouge. Impossible de rencontrer une seule série, même de trois coups. Saint Bertrand, gêné par le regard de la princesse, jouait sans méthode, poursuivant une réussite insaisissable. *Il courait après son argent*, comme on dit en argot de tripot. Quelquefois, pour tâter la chance, il se contentait de risquer un louis. Il gagnait alors. Aussitôt, se croyant enfin sur la piste d'une série, il mettait devant lui six mille francs, et perdait; et la galerie s'exclamait,

A mesure que la liasse de billets s'amincissait devant lui, celle de la princesse enflait à vue d'œil. Ce combat muet que se livraient ces deux ennemis, par-dessus la tête des croupiers qui s'en irritaient, avait des péripéties assez étranges. Ainsi, trois fois le vicomte fut réduit à son dernier billet de mille francs, et trois fois, en quelques minutes, il regagna ce qu'il avait perdu. La dernière fois, il éprouva la tentation soudaine de se retirer. Barberine l'en sollicitait d'une voix suppliante. Mais l'orgueil du vicomte était engagé. Il voulut triompher de cette femme si calme, qui gagnait et perdait avec une égale indifférence. Alors, comme un soldat blessé qui retourne au feu avec l'impétuosité de la rancune, il rejoua, lutta dix minutes, et perdit tout ce qu'il possédait.

Pendant tout le temps que dura ce duel singulier, le bon Grégoire, désespéré, faisait des vœux secrets pour Saint-Bertrand. Mais ses vœux étaient superflus, et ce fut lui qui, finalement, consomma sa ruine de ses propres mains. Tout en tirant ses cartes, il adressait à Barberine des regards de pitié qui disaient : « Il va tout perdre. Emmenez-le donc ! » Quant au petit capitaine, il poursuivait, à part lui, sa martingale idéale, et, calculant qu'il avait déjà hypothétiquement gagné trente mille francs, il grommelait entre ses dents : « Que ne m'a-t-il écouté ! notre fortune, à tous deux, serait bientôt faite ! » La Gruelle, qui venait d'arriver là, jouait aussi et gagnait. Il en était de même du prince Rogatchef. Ce dernier, tout en jouant, attachait ses yeux sur les yeux de madame Mélédine. On eût dit qu'ils avaient un intérêt commun à ruiner le vicomte. Le fait est qu'au moment où ses derniers billets furent entraînés par

le râteau, ils échangèrent un regard de triomphe. Mais personne ne le remarqua.

Cependant Barberine avait fini par deviner l'antagonisme de son amant et de la princesse. Ne sachant à quelle cause l'attribuer, et la jalousie lui rentrant au cœur, elle s'imagina qu'il y avait eu entre eux, autrefois, une intrigue; que la princesse avait été quittée par Saint-Bertrand, et qu'elle s'en vengeait. La haine qu'elle avait vouée à cette femme s'en accrut. Elle prit, en quelque sorte, pour son propre compte une part dans le duel, et, au moment où elle vit Saint Bertrand, suivant de l'œil son dernier enjeu et tâtant vainement ses poches, un étrange projet lui vint à l'esprit, et, se dégageant de la foule, elle se retira à l'écart, dans un coin de la première salle, pour le mettre à exécution.

Les cartes étant épuisées, il y eut dans le jeu une sorte d'entr'acte. Cependant Saint-Bertrand demeurait debout à sa place. Il savait qu'il ne possédait plus rien, et il n'attendait rien du jeu, ni des autres, ni de lui-même; mais, comme un homme foudroyé, il restait là où le tonnerre l'avait frappé; un nuage était devant ses yeux, et il eût suffi du doigt d'un enfant pour le faire tomber sur la table. Tout le monde le regardait en silence. On se demandait s'il allait jouer encore, s'il avait encore de l'argent, si la banque lui ferait crédit. Tout à coup, M. Grégoire, ayant fini de mêler les cartes, les fit couper à son voisin, et, promenant leurs regards autour d'eux, les croupiers prononcèrent la phrase traditionnelle :

— Messieurs, faites le jeu.

Justement, en ce moment, Barberine rentrait dans la salle du trente-et-quarante. Il ne lui avait fallu que deux minutes pour tirer ses ciseaux de son nécessaire à ouvrage, couper les fils qui fermaient les poches de sa robe, et regagner sa place derrière Saint-Bertrand. Le vicomte était toujours debout en face de la princesse. Il avait encore une main appuyée au bord de la table, son autre main pendait à son côté. Le joueur *décavé* est toujours un peu ridicule, et il le sait. Il souffre dans son amour-propre autant, au moins, que dans sa cupidité. Perdre, c'est être vaincu, c'est se montrer inférieur à celui qui gagne; et avoir l'habitude de perdre donne au joueur une sorte de honte. Il se sent alors dans la piteuse situation d'un renard qui se serait fait prendre, plusieurs fois de suite, au même piége. Aussi le plaint-on peu, et raille-t-on sa déconvenue.

La galerie souriait donc en regardant Saint-Bertrand, qui ne bougeait pas, tandis que les autres joueurs faisaient leurs mises. Tout à coup, au moment où M. Grégoire soulevait la première carte, le vicomte sentit une liasse de papiers soyeux glisser dans sa main. Il se retourna, contractant les deigts, éperdu, avec une étrange dilatation de cœur, et rencontra le regard de Barberine. Il frémit alors et comprit; mais il n'hésita qu'un instant.

— Maximum! s'écria-t-il au moment où la carte tombait sur la table.

Et il plaça les billets de Barberine sur la rouge. Ils étaient justement au nombre de six.

— Maximum! dit en même temps la princesse.

Et elle mit son enjeu sur la noire. Le croupier retourna

d'abord trente-huit pour la noire, puis quarante pour la rouge. Saint-Bertrand perdit le premier coup.

Mais cela ne le découragea pas. Il avait déjà dans les mains d'autres billets. Sans réfléchir à l'action qu'il commettait, n'ayant plus dans le cœur qu'un désir, celui de triompher de son adversaire, il était ivre de fureur, bien que son maintien fût très-calme, et il eût certainement offert sa vie comme enjeu, si la banque en avait eu que faire et si Barberine ne lui en eût fourni un meilleur. Pâle, comme si tout son sang se fût échappé de ses veines en même temps que l'argent de ses doigts, les narines dilatées, les yeux cernés, la bouche sèche, il éprouvait une rage froide qui l'eût tué sur place, s'il avait été moins robuste et si son indomptable volonté ne l'eût soutenu. Barberine, espérant toujours qu'il finirait par *se rattraper*, lui donnait constamment de nouveaux billets de banque.

— C'est moi qui l'ai entraîné là, se disait-elle, c'est à moi de le sauver.

Cependant elle se désespérait de voir ses poches se vider avec tant de promptitude. Trente mille francs avaient déjà passé de ses mains dans celles de madame Mélédine, et elle voyait approcher avec terreur le moment où il ne lui resterait plus rien.

La fin de la partie fut intéressante. La Gruelle, le comte de Perche, Hector, le prince Rogatchef, et d'autres personnes encore, jouant toutes le même jeu que madame Mélédine, la banque se ruinait en même temps que Saint-Bertrand. Le petit capitaine poursuivait toujours son infructueuse martingale infaillible, et lui aussi continuait

à gagner — hypothétiquement — des sommes folles. Tout le monde rayonnait donc de sourires autour de la table, excepté le vicomte et les croupiers. Le malheureux, de moins en moins maître de lui-même, pontait toujours au hasard, désespéré par les caprices de la rouge et les tergiversations de la noire. Il était dit qu'il ne rencontrerait pas une seule série ce jour-là. Les deux couleurs se succédaient avec une sorte de régularité railleuse ; et la princesse, comme un Indien sur une piste, suivant son ennemi pas à pas, profitant de toutes ses fautes, l'acculait lentement au bord de l'abîme. Mais elle ne sourcillait pas, et, le regardant toujours dans les yeux, elle empilait tranquillement devant elle les débris de sa fortune.

La situation devenait critique, car Saint-Bertrand perdait de plus en plus. Dix-huit nouveaux billets de mille francs étaient sortis des poches de Barberine. Mais, comme s'il eût jugé son trésor inépuisable, le vicomte lui tendait toujours les deux mains. La pauvre enfant avait un peu envie de pleurer en assistant à ce désastre. Son visage avait d'abord été rouge, puis il était devenu très-pâle. Elle apprenait à ses dépens, et cruellement, qu'il ne faut pas toucher au jeu. Le petit prince ne la perdait pas un moment de vue. Il soupirait en la regardant, comme si, seul dans toute l'assemblée, il eût su que l'argent qu'elle donnait à Saint-Bertrand n'était pas à lui, mais à elle. Quant à La Gruelle, il frappait a table à grands coups de poing, et riait à se déchirer les poumons. Hector avait l'air ahuri. Le comte de Perche demeurait calme. Et les croupiers se regardaient entre eux, consternés, comme des gens habitués à battre les autres et qui se sentent roués de coups.

Saint-Bertrand perdit six mille francs de plus, et Barberine lui passa ses derniers billets, sans rien dire. Il les plaça sur la noire et perdit encore. Alors il lui tendit les mains, fiévreusement, comme s'il eût été certain que la noire allait passer cette fois ; les croupiers attendaient ; la princesse regardait ; il se fit un très-grand silence, et l'on entendit Barberine qui disait :

— Je n'en ai plus.

Le comte de Perche les emmena. Quand ils furent arrivés sous le péristyle, la lumière qui les aveuglait leur fit fermer les yeux à tous les deux. Les paupières de Saint-Bertrand étaient enflammées comme au contact d'un fer rouge ; celles de Barberine étaient humides. Ils s'en allèrent cependant, essayant de faire bonne contenance ; mais ils ne traversèrent pas l'*allée des boutiques*, plus que jamais encombrée de monde. Ils prirent l'avenue de gauche, où ne passe personne. Et pendant qu'ils cheminaient vers leur maison, sans parler, madame Mélédine se levant, les mains pleines de billets de banque, disait au prince Rogatchef :

— Maintenant, aidez-vous, mon cher, et le ciel vous aidera !

V

LA MÊME CAUSE PRODUIT DES EFFETS DIFFÉRENTS

Pendant la durée du trajet de Bade au chalet de Lichtenthall, Saint-Bertrand ne prononça pas une syllabe. Il

était littéralement écrasé. Barberine lui avait pris le bras et le regardait en silence. Le désespoir de son amant lui avait déjà fait oublier sa propre mésaventure. Elle soupirait à petit bruit.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! se disait-elle, qui m'aurait fait prévoir cela ce matin? C'est moi qui suis la cause de ce désastre. Mais pourquoi se désole-t-il? Ce n'est que de l'argent perdu, après tout!

Puis elle réfléchissait en marchant, et recommençait à discuter avec elle-même.

— Jamais je ne l'aurais cru capable d'un tel accablement. Il est donc ruiné? Il n'a donc plus rien à lui, comme on l'avait dit à Gaskell? Mais alors que va-t-il devenir?

Et soudain, elle se mit à le plaindre et à l'aimer davantage. Que d'autres, à sa place, se seraient trouvées plus à plaindre que lui!

Elle n'osait lui parler. Il avait l'air de tant souffrir, qu'il lui faisait peur. Terrifié surtout par la répétition d'une même catastrophe, et ne se sentant plus, comme au bal du comte de Perche, sous les yeux du monde, au lieu de réagir orgueilleusement, de faire bonne contenance, il s'abandonnait lâchement. L'expression de son visage n'était pas celle d'un malheureux que l'on torture, mais celle d'un homme qui se sent devenir fou. Il allait devant lui, machinalement, ne sentant ses pieds ni ses jambes. Barberine espéra que la marche finirait par le distraire, et elle reporta sa pensée sur les circonstances de l'événement.

— Comme elle le hait, cette femme! se disait-elle. Et pourquoi? que lui a-t-il fait? Et ce prince qui semblait

s'entendre avec elle... Pourquoi donc me regardait-il ainsi?

Quand ils furent arrivés au chalet, Saint-Bertrand alla se jeter sur un divan, et, là, pâle, les yeux secs, renversé sur le dos, une main contractée dans les cheveux, sous la tête, l'autre pendante, il demeura silencieux; mais son silence était plein de menaces, et les pensées tourbillonnaient follement dans son cerveau. Barberine s'approcha de lui, s'assit à terre sur un coussin, lui prit la main, et, se décidant enfin:

— Arthur, parle-moi, lui dit-elle. Je t'en supplie, ne te désole pas ainsi. Je le vois bien, c'est à cause de moi que tu souffres. Mais cela n'en vaut pas la peine. Qu'est-ce que cela me fait, cet argent! Je n'y tenais pas; je n'en ai pas besoin. Tu le sais bien.

Et elle osa ajouter, avec un courage de femme:

— Sois tranquille: j'aurai bien vite regagné ces soixante mille francs. Il ne me faudra pour cela que quelques pirouettes. Tu vas voir comme je vais travailler! Quels succès je vais obtenir! Va, *nous* ne manquerons jamais de rien. Et, d'ailleurs, reprit-elle en rougissant de sa hardiesse, c'est bien fait! le bon Dieu m'a punie. Tu as fait ce que tu as pu pour m'empêcher d'aller au jeu, toi. Mais je suis une sotte! j'ai voulu jouer. Eh bien, j'ai perdu; me voilà corrigée, je ne recommencerai plus. Toi, tu as perdu aussi *ton* argent; mais c'est moi qui ai perdu le mien. N'était-ce pas pour moi que tu jouais? J'aurais joué sans toi. J'ai joué, déjà, sans que tu le saches. Ainsi, ne te fais pas de reproches, mon cher Arthur.

Disant cela, elle se leva et lui jeta les bras au cou.

Mais il ne lui rendit pas son baiser. Il avait toujours l'air égaré.

— Elle aussi! se disait-il. C'était pourtant assez de Wanda et de Rogatchef...

Et il la regardait avec stupeur, presque avec colère.

En effet, elle aussi maintenant lui représentait une honte. Et son orgueil saignait d'autant plus qu'il comprenait la délicate intention de ses paroles. Il l'aurait volontiers battue, si elle avait pu comprendre cette action.

Un autre, un honnête homme, accidentellement détourné de la probité, s'il avait été à sa place, se serait dit:

— Je suis puni par mon propre vice. A chaque pas que je fais, je m'enfonce dans un bourbier. Tout est leçon pour moi. Rien ne me profite. J'ai voulu vivre d'une existence que j'avais à peine le droit de souhaiter. Existence inutile aux autres, sans honneur pour moi, n'engendrant que la satiété et le dégoût de moi-même! Existence stupide! Et, pour goûter les plaisirs enfiellés de cette vie de brute, je me suis vu forcé de déployer cent fois plus de courage, de patience, d'habileté qu'il ne m'en eût fallu pour conquérir une place honorable parmi les heureux... Les heureux ne sont pas ceux qui luttent perpétuellement pour atteindre un but honteux ou puéril; qui passent leurs jours à ruser comme des lièvres, ou à convoiter bêtement comme des envieux. Les heureux sont les gens qui obéissent au devoir, qui ne font pas de transactions avec leur conscience, et peuvent aller partout, le front haut, sans craindre de rencontrer un de ces terribles regards qui vous disent : « Tu as mal agi ! » Non-seulement j'ai donc manqué d'honnêteté, mais j'ai manqué d'intelligence. J'ai semé le

mal, croyant moissonner le plaisir, et c'est le désespoir que j'ai récolté.

« Mais je suis homme, et ne manque pas de courage. Il n'en faut que bien peu à celui qui veut racheter son passé. Efface donc ton passé. Change de route, misérable! Pour la première fois de ta vie, tourne la face du côté qui n'a jamais vu que tes talons. Regarde cette chose qui te causait une peur d'enfant : le travail. Le travail sans lequel l'existence humaine n'est rien qu'ennui, dégoûts, satiété, maladie. Travaille donc. Et sévèrement. Sois patient! Apprends quelle est la valeur d'une pièce d'argent honorablement gagnée. Connais le plaisir de manger un morceau de pain bien acquis. Et sache souffrir. La souffrance est à l'âme comme sont les amers au sang de l'homme : elle la purifie. Ces facultés que la nature t'a données, qui jusqu'ici n'ont servi qu'à l'assouvissement de tes passions, dirige-les dans le sens du bien. Tu ne jouiras plus alors, il est vrai! Tu ne brilleras plus dans la troupe des oisifs! Ces gens désœuvrés, de peu de mérite, qui sont aux sociétés humaines comme les frelons aux ruches des abeilles, ne te citeront plus comme un modèle de goût, d'élégance, de bon ton. Et aussi on ne te verra plus, charmant mannequin, t'accouder à l'angle d'une loge de spectacle, pour te faire regarder par les jeunes femmes! Et enfin, tu ne seras sans doute plus un objet d'admiration pour les sots. Mais tu te délivreras à jamais de ces angoisses qui te torturent, et, à leur place, tu connaîtras cette satisfaction qui console de tous les maux, de tous les chagrins, — qui console de la vie elle-même : — l'estime de soi.

Malheureusement, la conscience humaine n'est pas *une*. Elle varie en raison de l'éducation et du caractère de l'individu. Elle ne parle pas la même langue à l'âme élevée ou grossière, vaillante ou timide, éclairée ou bornée. Pour chacun, elle est une lumière; mais tous n'en peuvent soutenir l'éclat. Cette faculté, presque divine, par laquelle tout homme se connaît et se juge, pousse les gens à des actes bien différents. Aux uns, momentanément fourvoyés et qui ont l'âme droite, elle dit :

— Tu t'es trompé, retourne en arrière !

Aux autres, qui ont l'âme faussée, elle tient le stupide langage de la rancune.

Elle dit :

— C'est vrai, tu t'es trompé; mais il est trop tard pour t'amender. Poursuis ton chemin.

L'âme de Saint-Bertrand était de ces dernières. Et il est bon de connaître la viduité de ces âmes. Quelles que soient ses qualités extérieures, le roué est toujours un pitoyable raisonneur. Le cœur droit seul fait le bon sens. Il se disait donc, s'excitant lui-même avec rage :

— C'est fini ! tu es plongé trop avant dans la fange. Quoi que tu fasses, tu ne parviendras pas à t'en tirer. C'était assez de Wanda. C'est trop de Barberine. La mesure est comble. Accepte ta honte... subis-la, comme un accident.

« Et maintenant, sois conséquent. Mets d'accord ta conduite avec la fatalité qui te violente. Aimer est une chose noble. Cela ne t'est plus permis. Tu vas cesser d'aimer Barberine. Pas de transaction ! pas de faiblesse ! Tu ne l'aimes déjà plus.

« Réfléchis donc : malgré toi, tu remets toujours les pieds sur le même sentier. Tu es fait pour marcher là, et nulle autre part. Le jeu te tient comme un vice. L'exploitation des femmes, cette action, la plus basse, la plus méprisable, antisociale, antihumaine!... maintenant elle n'a plus rien d'effrayant pour toi. Elle est devenue pour toi *une habitude*. L'habitude, pour l'homme, c'est comme la glu pour l'oiseau. Plus il veut s'en débarrasser, plus il s'y empêtre. Tu ne sortiras pas plus de la glu de ton habitude que du filet de ton vice, pauvre bestiole! Et cet argent honteux, ce sale argent, ne te produit rien. Le jeu te l'a toujours repris. Il te le reprendra toujours. C'est le châtiment! Il y a un proverbe là-dessus : « Ce qui vient de la flûte retourne au tambour. »

— Eh bien, après?

En proférant cette bravade, son âme se tournait tout entière vers le ciel, comme si, dans sa démence, elle eût compté sur un châtiment immédiat. Et, comme le ciel ne tonnait pas, il haussa les épaules et continua ses divagations :

— C'est un défi! se dit-il. C'est bon! j'irai plus avant. Jusqu'à présent, ma conscience, cette radoteuse, ne parle que de la mort d'un imbécile et de l'exploitation de deux femmes. Je m'en vais lui fournir de plus belles occasions de discourir. J'accepterai tout, jusqu'aux moyens les plus ignominieux, les plus lâches! — en est-il donc de plus lâches, ô ciel! que ceux employés ici? — Eh! qu'est-ce que je veux, après tout, sinon de vivre! Tant pis pour moi, si je suis condamné à vivre ainsi!

C'est ainsi que, lui qui avait été jusqu'alors si maître

de soi — il avait suffi d'un événement pour le faire sortir de son naturel — il s'enfonçait dans sa folie et dans sa rage. Mais, tout en divaguant, comme font les gens en colère, il demeurait très-clairvoyant. De même que l'ivrogne commence sa ridicule destinée par le vin et la termine par l'absinthe, après avoir débuté dans la vie par des méfaits, il entrevoyait devant lui des choses infâmes, des crimes peut-être, tout au bout ; et il osait les regarder. Cependant, s'étant cuirassé l'esprit de sophismes, avec cette résolution qui ne lui avait jamais fait défaut, il se mit tout à coup à chercher le moyen de sortir d'embarras. Il se fit dans sa pensée une rupture violente et soudaine. Il ne s'excitait plus, déjà, à mal faire ; il examinait froidement les causes de sa ruine, afin d'en conjurer les suites, s'il se pouvait.

— Voilà une singulière répétition du même événement ! se dit-il. Aujourd'hui, comme il y a quatre mois, je perds tout ce que possède, en présence de ce Rogatchef. Mais il n'y a plus de service possible entre nous. Il a tout oublié, lui ; c'est naturel. Je lui parlerais du passé, il nierait. En effet, où est la preuve du passé ? Et, d'ailleurs, le passé n'a-t-il point été payé ? Mais quelle étrange chose que la haine de cette Mélédine ! Je ne l'ai pourtant jamais vue. Elle me hait donc, comme cela d'instinct ? Elle m'a donc ruiné, pour le plaisir ? Non. Il doit y avoir *quelque chose* entre elle et moi. Mais quoi ? Sa haine serait-elle de l'amour ? Il est certain qu'on ne se met pas, sans motif, à regarder les gens avec des yeux de vipère. Mais quel est son motif, à cette buveuse de poison ? Pardieu ! c'est une sommation que sa conduite. Après son équipée de ce ma-

tin, elle doit m'attendre, j'en jurerais. Mais que peut-elle me vouloir?

Parlant ainsi, avec lui-même, il s'enfonça sur les coussins du canapé, ferma les yeux, rêva encore; puis il se dit :

— Ce soir, je le saurai.

Cependant Barberine, qui, le cœur gros, assistait aux atroces débats de cette pensée, sans les entendre, Barberine, soutenue par son amour et son dévouement, voyant son amant fermer les yeux, espéra que le sommeil allait calmer son désespoir. Alors elle se leva, tira les rideaux devant les fenêtres, et, se penchant sur sa face pâle, elle dit, avec un soupir :

— Comme il souffre!... Pauvre garçon!

VI

QUI VA CHERCHER DE LA LAINE S'EN REVIENT TONDU

Quand le soir fut venu, Saint-Bertrand, à qui il avait suffi d'une heure de sommeil pour rentrer en possession de lui-même, demanda à Barberine si elle était disposée à sortir. Mais la jeune femme éprouvait à son tour le contre-coup des émotions de la matinée. Elle se sentait maintenant sans force et sans courage.

— Va prendre l'air, lui dit-elle, cela te fera du bien. Moi, je garderai la maison.

Et, comme son amant lui tendait la main, elle se leva, et lui passant un bras autour du cou :

— Tu ne vas pas retourner au jeu, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'un voix suppliante.

— Enfant! comment veux-tu que je joue? répondit-il. La banque, ici, ne fait pas crédit aux joueurs.

Ces mots rassurèrent Barberine, et elle le laissa partir.

Il avait alors retrouvé son sang-froid. Humilié de s'être ainsi laissé dominer par les événements, il souriait avec mépris au souvenir de sa récente colère. Lentement, avec le calme qui avait toujours accompagné ses actions, sans remords de ce qu'il allait faire, il se rendit, à pied, de Lichtenthall à la station des fiacres. Il faisait nuit quand il y arriva. Il monta dans un fiacre et dit au cocher de le conduire à Steinbach. Mais, avant de partir, le cocher se dirigea vers la première boutique de l'avenue pour allumer ses lanternes. Cette boutique était occupée par un marchand de dessins. Il y avait un jeune homme auprès du comptoir, caché aux regards par la devanture. Il s'occupait ostensiblement à feuilleter des albums, et, secrètement, à guetter les gens qui passaient. C'était le prince Rogatchef.

Il avait vu Saint-Bertrand monter dans le fiacre. Quand le cocher entra dans la boutique, il lui demanda « s'il allait loin? »

— Pas plus loin que Steinbach, monsieur, répondit le Badois d'un air simple.

Rogatchef, à ces mots, ne put retenir un sourire. Et quand le cocher, montant sur son siége, eut lancé ses chevaux sur la route de gauche, dans la direction de

Steinbach, le prince quitta sa cachette et s'achemina, par la route de droite, vers le chalet de Barberine.

Nous accompagnerons d'abord Saint-Bertrand.

Après une demi-heure de marche, le fiacre dans lequel il était monté s'arrêta, et, dès qu'il eut mis pied à terre, le cocher lui indiqua, du bout de son fouet, une maison située à vingt pas de la route et à demi cachée sous les arbres. Un grand jardin l'entourait. Il était bordé d'une haie vive, et, au milieu de son côté le plus étroit, s'ouvrait une porte en bois, à claire-voie. Au moment où le vicomte approcha de la porte, il tombait une petite pluie fine, la lune n'était pas encore levée, et l'obscurité s'étendait à travers le ciel et sur la terre. En touchant la porte des mains, il s'aperçut qu'elle était entre-bâillée. Alors il la poussa doucement et mit le pied dans le jardin.

Le jardin était planté de grands arbres, très-espacés, et entre chacun d'eux il y avait des massifs de fleurs. Il contourna quelques-uns de ces massifs, se dirigeant lentement et les bras tendus vers une lumière qui brillait au haut d'un perron, dans un large vestibule. Mais il ne voulait pas entrer dans la maison avant de l'avoir examinée. Il s'arrêta donc à vingt pas du perron, puis il tourna vers la droite, se tenant toujours à distance. Les murs étaient tapissés, du haut en bas, de plantes grimpantes, et, vers le milieu du côté que longeait Saint-Bertrand, une lueur affaiblie se jouait à travers les feuilles. Cette lueur l'attira. Il s'approcha. En écartant des mains les rameaux humides du lierre et de la vigne vierge, il vit qu'elle s'échappait d'une petite fenêtre grillée et placée à hauteur

d'appui. Alors il s'approcha davantage encore, posa les coudes sur l'appui de la fenêtre, avança la tête. Voici ce qu'il avait devant lui :

Une chambre, mais une chambre singulière, plus longue que large. Les quatre murs, comme le plafond, étaient matelassés et recouverts d'un cuir souple, gaufré, d'une teinte blonde, et rehaussé de palmes d'or. Un tapis très-épais, de couleur sombre, s'étendait sur le parquet. En face de la fenêtre, une couchette de maroquin, large et très-basse, avec des coussins orientaux, ronds, brodés, également en maroquin, était accotée au mur. Et sur cette couchette la Mélédine allongée, le coude sur une pile de coussins, la tempe dans la main, les cheveux à demi défaits, fumait, en souriant, au souvenir de je ne sais quoi de cruel.

Son costume était bizarre et tout d'une pièce. Il consistait en une grande robe en satin d'un jaune mat, damassé, à palmettes en relief, qui lui serrait le cou et les poignets, de telle sorte qu'on ne voyait pas le moindre chiffon de linge ou de dentelle sur sa personne. Ses cheveux noirs et luisants s'appuyaient par grosses tresses sur le sommet de son corsage, et l'extrémité de ses jambes, chaussées de bas de soie bleuâtres, sortait de sa large robe. Elle avait les pieds découverts, ses mules de peau noire étant tombées sur le tapis.

La fumée de la cigarette qu'elle portait à ses lèvres l'enveloppait d'un nuage. Auprès d'elle, par terre, sur un plateau de laque rouge, il y avait deux carafons à monture d'argent, un gobelet de vermeil, et une sébile chinoise remplie de tabac. Une haute glace de Venise, posée

debout sur le tapis, en face de la couchette, reflétait son visage. Une table d'ébène, chargée de livres, s'élevait dans un angle de la pièce. Des siéges de cuir, peu nombreux, étaient disséminés à droite et à gauche, et la lampe de bronze qui descendait du plafond avec son immense abat-jour, projetait une vive lumière sur le tapis.

Un air chaud, fortement saturé de musc, émanait de cette chambre, et affadissait le cœur de Saint-Bertrand. Cependant il restait devant la fenêtre, étudiant avec attention le visage de la princesse, qui, ne se sachant point épiée, bâillait, se grattait la racine des cheveux du bout de l'ongle, portait sa cigarette à sa bouche et lançait par les narines des flots de fumée. Avec ses pommettes renflées, son nez écrasé, ses larges oreilles en saillie, ses yeux verts, son teint mat, et son costume oriental, elle avait l'air d'une statue d'or et de basalte étendue sur un tombeau. Les dents serrées, le corps immobile, les yeux mouvants, concentrée dans une violente méditation, elle fumait machinalement, — attrayante et terrifiante en même temps, — comme ces plantes exotiques dont les larges et belles fleurs recèlent un poison subtil.

Quand il l'eut attentivement examinée, Saint-Bertrand s'écarta de la fenêtre.

— Elle m'attend ! se dit-il.

Il chercha aussitôt comment il pourrait pénétrer dans la maison sans être aperçu. Auprès de la fenêtre, il y avait sur le mur une place entièrement dégarnie de feuillage. Il s'approcha, se baissa, avança les mains, et toucha le panneau d'une porte. La clef sortait de trois doigts de la serrure.

— Elle a tout prévu! dit-il encore. Oh! c'est une femme très-intelligente!

Et il se mit à sourire avec amertume. Puis, posant la main sur la clef, il hésita un instant, et promena dans le jardin un long regard. Il ne vit rien que les arbres lentement remués par le vent. La lune s'était levée et projetait obliquement de grandes lames d'argent entre les troncs des sapins. La pluie avait cessé de tomber. Les feuilles s'égouttaient sur les herbes; et, de loin, on entendait les rumeurs confuses de la forêt, puissantes comme celles des flots traînés sur le sable.

La lueur de la lune frappait en plein le visage de Saint-Bertrand. Il tourna la clef doucement, poussa la porte, qui tourna sans bruit, sur ses gonds huilés, entra; le pêne claqua dans la serrure. A ce bruit, la Mélédine tressaillit, mais elle ne bougea pas. Ses yeux seuls se portèrent vers celui qui venait de pénétrer si cavalièrement chez elle. Pour lui, il se tenait debout sur le seuil, en souriant. Elle se mit à sourire aussi, avec une expression de triomphe. Puis, de la main, elle lui fit signe d'approcher.

Il s'avança, posa son chapeau sur la table, poussa du pied un tabouret auprès de la couchette, et s'assit un peu de côté, de telle sorte qu'il avait un genou à terre. Il ne restait alors plus rien, sur son visage, des angoisses qui l'avaient récemment torturé. Jeune, beau, souriant, l'air modeste et vainqueur, il se sentait à l'aise; il paraissait heureux. N'était-il pas certain de réussir? Qui lui avait jamais résisté? La Mélédine n'avait rien, d'ailleurs, qui sentît la pruderie. Elle le regardait, de tout près cette fois,

en ouvrant faiblement sa bouche aux lèvres minces. On eût dit qu'elle l'admirait. En effet, jamais elle n'avait contemplé de plus belle image. Et il y avait tout un monde d'espoir dans ses yeux.

— Je viens... un peu sans façon, vous voyez, madame... mais enfin je viens pour faire ma paix avec vous, dit-il d'une voix douce et câline.

Elle rit de son rire méchant et répondit :

— Que n'êtes-vous venu plus tôt!

— Je ne regrette pas ce que me coûte cette visite, reprit-il après un moment de silence. Dieu m'est témoin que, s'il l'eût fallu, je l'eusse payée un plus haut prix.

Elle fit semblant d'être offensée, et, avec une voix un peu aigre :

— Comment, un plus haut prix?

— Je veux dire... payée de mon sang.

— Vraiment? Vous êtes bien aimable.

— Non. Je dis ce que je pense.

— Êtes-vous donc de ces gens qui prennent feu tout de suite?

— Mais... tout de suite... D'abord, il y a huit jours au moins que je vous connais, que je vous admire.

— Flatteur! Vous m'admiriez si bien, que vous n'avez pas eu l'idée de vous faire présenter à moi par Rogatchef.

— Je n'ai pas osé demander cette faveur au prince. Je le connais fort peu, d'ailleurs.

— Ah!

— Oui.

— Mais vous, madame, êtes-vous donc liée avec lui?

— Moi? Pas plus qu'on ne l'est, en pays étranger, avec un compatriote.

Disant cela, elle se renversa sur ses coussins et se mit à rire. Il y eut donc une petite pause dans la discussion. Ils en profitèrent pour s'examiner. Saint-Bertrand était un peu étonné déjà de voir que cette femme eût l'esprit si libre. Elle semblait n'éprouver d'autre désir que de le railler.

— Dites-moi donc, reprit-il tout à coup, croyant l'embarrasser par une apparence de brutalité, pourquoi vous vous êtes amusée à me ruiner?

La riposte fut inflexible.

— Mais pour profiter de votre ruine.

— Bah ! vraiment ! pour cela?

— Oui.

— Je croyais, j'espérais du moins qu'un autre motif vous faisait agir.

— Voulez-vous pas que je vous dise que je vous ai gagné votre argent pour vous faire venir ici?

— Cela me ferait plaisir à entendre.

— Je ne vous le dirai pas cependant.

Il y eut ici une seconde pause. Ils se regardèrent encore.

— Il a l'air un peu déconfit, se dit-elle.

— Où diable veut-elle me mener? se dit-il.

Ce fut elle qui l'attaqua cette fois. D'abord, elle le regarda fixement, puis elle rit d'un air un peu méprisant, en levant les épaules.

— A quoi pensez-vous, madame? demanda-t-il.

— A ceci : que les Français ont la langue dorée!

— Ne croyez-vous pas au sentiment qui m'anime?

— Si fait!

— Eh bien, alors?...

— Nous ne sommes sans doute pas d'accord sur la nature de ce sentiment.

Il devint tout à coup sérieux; se crut joué, deviné, se méfia, et dit :

— Qu'entendez-vous par là, madame?

Mais elle lui glissa dans les mains comme un reptile, et, son regard démentant l'inoffensivité de ses paroles :

— Vous voulez me faire croire que vous m'aimez? Moi, je crois à une simple curiosité de votre part.

Il se rassura aussitôt.

— Franchement, lui dit-il, vous avez tort.

— Comment, tort?

— Sans doute. Ma curiosité, toute légitime qu'elle est, n'irait pas jusqu'à me pousser chez vous, sans que vous m'y eussiez invité.

— Alors, c'est donc de l'amour?

— Mais... oui.

Il avait pris sa main et la caresssait.

— Comment voulez-vous que je vous croie? lui dit-elle. Avez-vous donc le cœur assez vaste pour y loger plusieurs amours?

— Qui vous dit, madame, que je loge plusieurs amours dans mon cœur?

— Mais quand ce ne serait que cette charmante sylphide qui ne vous quitte pas.

— Rien ne prouve que je vous aime toutes deux, fit-il en riant.

Sur ce mot, elle prit un air offensé.

— Vous êtes bien hardi, monsieur, de dire que vous me préférez cette femme.

— Je n'ai pas dit cela, madame. Il est certain que, entre elle et vous, il en est une que je préfère.

— Si ce n'est elle, c'est donc moi?

— Pouvez-vous le demander?

Elle l'écrasa d'un regard.

— Depuis que je vous ai ruiné, n'est-ce pas?

Cette parole amena une troisième pause. Saint-Bertrand commençait à trouver la Mélédine *un peu plus forte* qu'il ne l'avait d'abord supposé. Maintenant, il sentait bien qu'il ne pouvait plus être question de galanterie entre eux; mais il voulait savoir ce qu'elle attendait de lui. Il cherchait un nouveau moyen de l'étonner pour lui tirer son secret. Elle ne lui laissa pas le temps de le trouver.

— Ainsi, dit-elle avec une feinte compassion, vous n'aimez déjà plus cette pauvre demoiselle Barberine?

Saint-Bertrand répliqua durement. Le dépit commençait à le mordre, et, d'ailleurs, il éprouvait enfin un certain scrupule de conscience à renier Barberine, en songeant à ce qu'elle avait fait pour lui.

— Pourquoi ne l'aimerais-je plus? répondit-il.

Il croyait fâcher la princesse. Mais elle se mit à rire aux éclats. Il lui dit :

— De quoi riez-vous, madame?

— De vous. Du levain de sincérité qui vous reste au cœur. Je m'en doutais : vous n'êtes pas mûr pour le rôle de séducteur! Vous ferez bien de le quitter.

— Mais...

Elle l'interrompit.

— Allez! fit-elle avec un geste théâtral. Vous étiez fait, monsieur, pour l'existence honnête de la famille. Vous avez toutes les vertus de la bourgeoisie. Croyez-moi, épousez *votre* danseuse, et qu'il ne soit plus question de rien entre nous.

Saint-Bertrand se sentit piqué au vif. Il voulut faire cesser ce badinage. Il comprenait, mieux que jamais, que la Mélédine avait *autre chose* à lui dire, et il voulait le lui faire dire tout de suite. Il se leva et mit la main sur son chapeau.

Mais elle, voyant cela :

— Eh bien, où allez-vous donc? s'écria-t-elle.

— Je vais, madame, suivre votre conseil, épouser *ma* danseuse et faire preuve de vertu.

Elle le rappela :

— Allons, revenez ici. Ici, vous dis-je. Plus près. Là... où vous étiez tout à l'heure : à mes pieds.

Il hésita et reprit sa place.

— Comme vous êtes susceptible ! dit-elle.

— N'est-ce pas?

— Oui. Aussi, je ne plaisante plus. La vérité, c'est que je ne suis pas jalouse de mademoiselle Barberine. Je vous crois trop bon goût, d'abord, pour me préférer une danseuse ; et puis vous ne seriez pas homme, si vous ne donniez toujours la préférence à la nouveauté.

Ainsi, elle recommençait à le railler. Mais il était redevenu patient.

— Je suis heureux de voir que vous me jugez bien, lui dit-il.

— Tant mieux ! Les hommes tels que vous ne sont pas faits pour vivre avec des femmes qui n'ont d'esprit que dans les jambes. Aussi, la... vrai!... ce n'est pas de mademoiselle Barberine, toute gentille qu'elle est, que je pourrais être jalouse. Si les renseignements que l'on m'a donnés sont exacts, et si j'étais assez simple pour vous écouter, j'aurais à redouter une bien autre rivale. Oh! une charmante femme, celle-là !

— Et qui donc? demanda Saint-Bertrand.

— Je parle d'une de mes amies, d'une de mes bonnes amies, de... Wanda.

Saint-Bertrand se leva comme s'il eût été mordu par un aspic.

— Une de vos amies ! s'écria-t-il.

— Oui. Pourquoi cela vous étonne-t-il ? Ne sommes nous pas du même monde, presque du même pays ?

— Mais... elle ne m'a jamais parlé de vous ?

— Belle raison ! C'est que, vous connaissant pour un volage, elle craignait que vous ne devinssiez amoureux de moi. Nous nous sommes beaucoup fréquentées à Varsovie, il y a deux ans. De plus, à la fin du mois de mars dernier, passant ici en retournant en Pologne, elle est venue loger chez moi pendant trois jours.

La princesse parlait avec tant de naturel, que Saint-Bertrand se sentit rassuré.

— Ah ! vous êtes liées ? dit-il.

— Oui, beaucoup. Wanda me fait toutes ses confidences.

Saint-Bertrand ne put dissimuler un sourire.

— Vous riez ! dit la Mélédine. Voulez-vous que je vous le prouve ?

— Je ne vous en empêche pas.

— Eh bien, approchez-vous, car ceci est grave... C'est Wanda qui est à la tête de la conspiration polonaise.

A ces mots, Saint-Bertrand se rejeta en arrière.

— Quelle conspiration ? balbutia-t-il.

— Faites donc l'enfant ! répondit-elle. Parce que je suis née en Russie, croyez-vous que je ne sympathise pas avec ces malheureux Polonais, si dignes d'estime ? Nous autres femmes, nous ne sommes d'aucun pays, d'aucun parti, si ce n'est du parti des persécutés.

Mais son air démentait étrangement ses paroles. A la voir et à l'entendre, un observateur l'eût comparée à un serpent déployant au soleil sa robe bigarrée pour éblouir et attirer à lui un enfant placé hors d'atteinte.

Saint-Bertrand, sentant arriver un danger, résolut de ne plus parler.

— Cette preuve ne vous suffit-elle pas ? reprit la princesse. En voici une autre. Wanda est depuis quinze ans épiée par la police russe, et elle le sait. Si on a gracié dix fois son mari, ce n'est pas par esprit de charité évangélique. C'est parce que, en le laissant libre, on est sûr de saisir un jour entre ses mains tous les fils de l'éternelle conspiration.

— Vraiment ?

— Oui. Mais je vois que cette preuve ne vous suffit point encore. Je vous en donnerai donc une troisième. Approchez-vous. Wanda, en passant ici, m'a dit avoir été fort embarrassée pour trouver une personne sûre qui voulût

se charger de ses papiers. Elle eut l'idée de me les confier ; mais elle n'était pas certaine de me rencontrer à Bade. C'est pourquoi, comme elle vous avait sous la main, elle vous a prié de les garder.

Le vicomte fit un haut-le-corps.

— Moi ? cria-t-il.

— Eh bien, oui, vous.

— Vous êtes dans l'erreur, madame. La comtesse ne m'a rien confié.

— Bon ! voilà que vous faites encore l'enfant !

— Mais non, je vous assure.

— Alors, qu'est-ce donc que ce portefeuille que vous portiez sous le bras en sortant de chez elle, la nuit qui précéda son départ ?

Saint-Bertrand se dit aussitôt qu'il avait été épié, cette nuit-là, soit par un domestique de Wanda, soit par une personne blottie dans un angle de la rue.

— Ce portefeuille ! dit-il d'un air étonné.

Il se rappela que l'étui de cuir de Russie étant enveloppé de papier, on n'avait pu le reconnaître. Ce fait confirma ses soupçons.

— Ce portefeuille, reprit-il en souriant, c'était un châle de dentelles que la comtesse avait pris, *à condition*, chez Delisle.

La princesse se mit à rire :

— Allons ! je vois que vous êtes discret ! dit-elle. Mais cela ne sert à rien, car Wanda m'a tout appris.

Mais Saint-Bertrand sentait qu'il avait remporté un avantage immense sur la Mélédine. Il savait maintenant

pourquoi elle avait cherché à le voir : c'était uniquement pour savoir s'il était le dépositaire des papiers de Wanda. Son amour-propre en souffrait un peu ; mais il n'en laissait rien paraître. Et, voyant le danger grandir, il se tenait d'autant mieux sur ses gardes.

Cependant, après avoir un peu réfléchi, la princesse l'attaqua d'un autre côté.

— Maintenant que je vous ai donné des preuves de l'amitié de Wanda, lui dit-elle, revenons à moi.

— Je le veux bien.

— Vous dites donc que vous m'aimez ?

— Mais, oui, madame.

Il la voulait toujours voir venir, mais il ne pouvait plus, comme au début, mettre son air et l'expression de sa voix au ton de ses paroles.

— Comme vous dites cela, fit-elle.

— Je le dis sérieusement.

— Eh bien, je vous crois, vrai ! D'abord, j'ai six ans de moins que Wanda. Et puis, Wanda étant partie, votre affection n'a pas dû résister à l'absence.

— Les hommes ne sont pas des anges, madame.

— C'est certain... Je vous crois donc, quoique vous n'ayez pas l'air très-épris, en ce moment, du moins. Cependant, vous pensez bien que je ne vais pas me contenter de votre parole.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si, un jour, je dois vous montrer quelque faiblesse, c'est bien le moins que vous me donniez d'abord votre confiance.

— J'y suis tout disposé, madame.

— Tant mieux ! mais je vous préviens que je vais mettre cette confiance à une rude épreuve !

— Faites.

— Versez-moi d'abord un peu de cette eau verte dans ce gobelet.

Saint-Bertrand laissa tomber dans le gobelet une partie du mélange d'eau et d'absinthe. Elle le but lentement, en le savourant. Puis, s'appuyant de nouveau sur le coude, elle regarda le jeune homme dans les yeux.

— D'abord, dit-elle en souriant, il est bien entendu que toutes relations cesseront entre vous et mademoiselle Barberine.

— C'est trop juste, fit le vicomte.

— Ensuite, vous allez me promettre de ne jamais chercher à revoir Wanda.

— Je vous le promets.

— De plus... c'est là le point important, vous allez avouer, sur-le-champ, que vous êtes le dépositaire de ses papiers.

Il voulait toujours la voir venir.

— J'avouerai tout ce que vous voudrez, répondit-il.

— Très-bien. Vous voilà devenu raisonnable. Mais il est une dernière condition sans laquelle les autres ne sont rien.

— Si vous daignez me la faire connaître...

— Voici : comme je veux que vous me donniez une bonne preuve de confiance, j'espère bien que vous me croyez honnête femme, et incapable de trahir un secret, n'est-ce pas ?

— Cela ne se demande point.

— Vous allez me confier ces papiers.

Le vicomte savait enfin ce qu'il voulait savoir. Il se leva.

— Oh ! ne supposez pas, reprit-elle, que ce soit la curiosité qui me pousse. Je ne lirai pas ces papiers, je vous le jure. Je ne décachetterai même pas le paquet. Seulement, je veux le tenir dans mes mains, pour voir si, réellement, vous m'aimez bien, comme vous dites.

Mais Saint-Bertrand, qui avait pris les papiers de Wanda uniquement pour avoir un moyen de la retrouver au besoin ; Saint-Bertrand, qui était venu chez la Mélédine avec l'idée de commettre une certaine action qui, à ses yeux, passait — au plus — pour une peccadille amoureuse, fut révolté de l'infamie qu'on lui proposait. Toutes ses grandes, toutes ses sauvages résolutions de la matinée s'évanouirent devant l'ignoble réalité qui se dressait devant lui. Comme un malheureux qui a pris son parti du vol et qui se voit sommé de commettre un assassinat, il recula avec horreur. Cependant, il jugeait inutile de discourir. Allant donc prendre son chapeau, il s'avança vers la porte.

La Mélédine, voyant cela, se mit à rire.

Saint-Bertrand ne l'entendait même pas.

Il touchait la porte ; il mit la main sur le bouton, le tourna, secoua la porte. Tentative inutile! Elle avait été fermée en dehors.

Alors, il fit volte-face. La Mélédine, accroupie sur la couche de cuir, dans sa robe jaune, était pâle et le regardait en serrant les poings.

Le vicomte fit un geste de dédain ; puis, rassemblant ses forces, il se jeta contre la porte. Mais cette porte résista comme si elle eût été scellée à la muraille.

Et la fenêtre était grillée, et il n'y avait pas d'autre ouverture apparente dans la pièce matelassée.

Pour le coup, Saint-Bertrand eut peur.

VII

UNE LEÇON DE PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE

Quand il se vit ainsi prisonnier dans cette maison qui maintenant lui faisait l'effet d'un coupe-gorge, Saint-Bertrand prit stoïquement son parti. Trompé dans son espoir, blessé dans son orgueil, il éprouvait la rage froide du renard qui, sautant sur sa proie, est tombé dans une trappe et regarde celui qui vient l'achever. Debout, les bras croisés, la tête couverte, adossé au mur, il attendit le coup de grâce, se promettant, quoi qu'il pût voir et entendre, de ne pas prononcer un mot.

Cependant la Mélédine s'était levée. Elle avait chaussé ses mules de cuir, relevé ses cheveux et s'était avancée vers la table.

— Puisque vous n'avez pas voulu me comprendre à demi-mot, lui dit-elle, je m'en vais m'expliquer d'une façon plus claire.

Elle frappa du doigt sur un gong. A ce bruit, une porte masquée s'ouvrit dans le mur, un homme entra dans la chambre, et la porte se referma

Cet homme était un petit vieillard au dos voûté, qui portait le costume des juifs de Russie : culottes sombres, bas blancs, souliers grossiers, longue pelisse de soie noire maintenue sur les reins par une ceinture de laine où pendait un trousseau de clefs. Sa tête était couverte d'un énorme bonnet de fourrure; deux longues mèches de cheveux nattés descendaient le long de ses joues ; et sa barbe jaune, inculte, se hérissait autour de ses lèvres.

Ses vêtements étaient usés, luisants, maculés. Le peu qu'on apercevait de ses pommettes et de son front présentait un bizarre enchevêtrement de rides. Il avait de gros sourcils, réunis au-dessus du nez par un bouquet de poils gris ; et ses petits yeux étincelaient comme ceux du chat sauvage.

Il entra et se tint contre le mur, l'échine courbée, dans une attitude humiliée : mais ses regards semblaient voltiger autour de lui avec une expression d'inquiétude.

— Gugenheim, lui dit la Mélédine, va me chercher la cassette.

Le visage de Gugenheim exprima un étonnement naïf. Cependant, comme il était habitué à obéir, il sortit sans dire un mot et rentra au bout d'une minute, portant entre les bras un coffret de cuir à bandes de métal. Il posa ce coffret sur la table ; puis, regardant encore la princesse avec crainte et Saint-Bertrand avec une surprise mêlée d'envie, il resta là, les bras ballants.

— Va-t'en, Gugenheim, dit la Mélédine.

Le juif sortit.

Alors la princesse, prenant entre ses doigts une petite clef de vermeil suspendue à son cou, ouvrit le coffre et

rejeta le couvercle en arrière. L'intérieur du coffre apparut, plein jusqu'aux bords, de liasses de billets de banque.

Il y en avait pour près d'un million.

La Mélédine posa la main sur les billets empilés; puis, se tournant du côté de Saint-Bertrand :

— Combien voulez-vous vendre les papiers de Wanda ? lui dit-elle.

Saint-Bertrand, toujours debout et les bras croisés, laissa tomber un regard sur la cassette ; puis, relevant les yeux, il les arrêta avec mépris sur ceux de la Mélédine ; puis il les reporta à ses pieds.

— Voyons, parlez, reprit-elle. Est-ce assez de cent mille francs ? En voulez-vous deux cent mille ?

Et elle jeta sur la table un monceau de billets de banque.

Saint-Bertrand ne disait rien.

— Allons, faites un effort ! ajouta-t-elle. Trois cent mille francs ! voulez-vous ?

Saint-Bertrand devint pâle et serra les lèvres.

Elle reprit :

— Nous irons, s'il le faut, jusqu'à quatre cent mille francs.

Et elle jeta sur la table un nouveau monceau de billets.

Saint-Bertrand leva les épaules.

Voyant qu'elle ne parviendrait pas à le tenter, la Mélédine remit les billets dans le coffre et ferma le couvercle avec violence; puis elle alla reprendre sa place sur le canapé.

— Monsieur a des scrupules! dit-elle avec un air de dédain.

Et, le regardant en face, elle ajouta:

— Vous oubliez que vous avez perdu le droit d'en avoir, depuis que vous avez accepté l'aumône de Wanda.

Saint-Bertrand tressaillit, mais il ne dit rien. Elle reprit :

— Quelle différence voyez-vous entre l'action que vous avez faite et celle qu'on vous propose? Il n'y en a pas. Allez! vous êtes fou de bouder votre désir. Vous n'en serez pas plus estimé pour cela.

Il ferma les yeux comme s'il avait craint que sa pensée ne fût trahie par son regard.

Elle éleva la voix.

— Croyez-vous qu'on ne connaisse pas votre vie?

Il tressaillit encore.

— Mais je vous ai dit, déjà, que la maison de Wanda n'avait pas de secrets pour nous. En y mettant les pieds, vous êtes devenu *notre chose*. Vous avez été épié, observé. Tout ce que vous avez dit, ou fait, nous est connu. Nous savons tout de vous, depuis que, avec l'étourderie d'une mouche qui se joue parmi les toiles de l'araignée, vous vous êtes approché de nos intrigues. Et, si nous ne sommes pas remontés plus loin, et jusqu'au début, dans la recherche de votre existence, c'est que nous n'en avions pas besoin.

Saint-Bertrand respira.

— S'ils n'en savent pas davantage, se dit-il, ils ne savent rien.

— Ainsi, reprit la Mélédine avec une voix claire et vibrante, nous savons quel jour, comment, et dans quelle forme délicate la comtesse Wanda vous a doté d'un demi-million. Comment vous avez joué cette fortune. Comment vous l'avez perdue. Comment, un jour, à bout de res

sources, criblé de dettes, vous vous êtes trouvé détourner sur vous une haine vouée à Rogatchef. Nous savons que vous avez tué son ennemi devenu le vôtre. Et, comme vous avez payé une partie de vos dettes quelques jours plus tard, il ne nous a pas été difficile de supposer que Rogatchef vous en avait fourni le moyen. Rogatchef nie le fait, il est vrai, mais qu'importe! Il ne vous restait rien de l'argent de Wanda. Donc, lui aussi a dû conclure avec vous un marché. Et, d'ailleurs, nous connaissons peut-être Rogatchef! — Maintenant, ce matin, on a vu votre Barberine, au jeu, vous mettre dans les mains des billets de banque. Le monde supposera que ces billets vous appartenaient. Nous qui vous connaissons, nous affirmons qu'ils étaient à elle. Ils ne pouvaient être qu'à elle! Ainsi, jusqu'à présent, vous avez vécu des libéralités d'autrui. Qu'est-ce donc, alors, que vos scrupules?

Il ne répondait rien encore. Elle chercha le moyen de l'exaspérer, pour lui tirer un mot.

— Ah! vous croyez, s'écria-t elle, que l'on commet impunément des actions pareilles! Vous avez beau faire, vous nous appartenez. Sans fortune, sans état, obscur aventurier, vous avéz voulu tâter de la vie des riches. On ne parvient pas à cela, quand on n'y a nul droit, sans y laisser quelques bribes de son honneur. Et, quand une fois, pour son malheur, on a connu cette existence, on ne peut plus s'en passer. Il faut y retourner, coûte que coûte. C'est comme l'opium que vous voyez là : qui en a pris une fois en prendra toujours. Et, comme le corps s'habitue à ce poison, chaque jour, pour retrouver la même ensation, on est obligé d'augmenter la dose. Il en sera

de même de vous. La *chose défendue* vous est venue trouver; séduisante d'abord, et facile. Vous n'avez pas eu à rougir quand Wanda vous a donné cet argent. Elle ne vous l'a pas mis dans la main, en vous regardant dans les yeux, comme un pauvre dont les haillons vous répugnent et dont on a peur. Non. Elle vous l'a envoyé! Vous ne vous êtes même pas cru tenu de la remercier. Vous ne lui en avez seulement pas parlé, sans doute. La seconde fois, vraisemblablement, même délicatesse ou même prudence de procédés de la part de Rogatchef. Rien de dit. Ri n de convenu. Un regard. Un fait. Mais déjà, voilà de l'argent moins facile à gagner, monsieur. Il vous a fallu d'abord exposer votre vie; puis vous avez dû prendre celle d'un autre. Chose atroce! On dort mal, avec *cela* dans ses rêves. Puis, la troisième fois, le fait n'est plus esquissé, sous-entendu. Il n'est même plus terrible. Il est humiliant, voilà tout. Accepter l'aumône des millionnaires, cela peut passer. Mais celle d'une malheureuse fille qui n'a, qui ne peut avoir d'autre argent à elle; qui l'a gagné, cet argent, en donnant sa personne en spectacle! en faisant peut-être pis encore!...

Elle s'arrêta. Saint-Bertrand avait les yeux ouverts et la tête levée. Quelque chose qu'il voulait crier vivait dans sa gorge; mais, résolu à se taire, il se coupait la lèvre avec les dents.

— Eh! ne vous emportez pas! reprit-elle. Si cela n'est pas fait, cela se fera. Cela se fait peut-être, en ce moment! Et vous en profiterez, comme du reste!

Elle le regardait. Mais, comme s'il eût été cloué au mur et bâillonné, il ne dit rien, et ne fit pas un mouvement.

Elle admirait cette puissance. Cependant, elle espéra la fatiguer.

— Oui. Je dis que, si vous n'avez pas encore commis de telles actions, vous ne pouvez les éviter; vous y marchez tout droit, car vous êtes sur une pente. C'est la loi des progressions : le taquin devient méchant; la coquette devient coquine; le finaud devient voleur; le spadassin devient assassin! Et vous qui avez fait ce que j'ai dit, vous êtes condamné à faire pis! Prenez-en votre parti Les mauvaises actions sont des fleurs dont les crimes seront les fruits. Tout se tient dans le monde moral.

« Direz-vous, reprit-elle en se levant et marchant par la chambre avec des éclairs dans les yeux, direz-vous que vous êtes instruit par l'expérience, et que vous allez redevenir honnête homme? Je vous en défie! On est, monsieur, ou on n'est point un honnête homme. Quand on a cessé de l'être, on ne le redevient pas. C'est une fatalité, cela. Qui a bu boira. Voyez plutôt : je passe pour une créature intelligente. Je suis jeune, riche, il ne manquerait rien, si je voulais, à mes passions. Eh bien, parce qu'une seule fois, pour m'étourdir, j'ai eu l'idée de toucher à ces poisons, je ne peux plus demeurer une demi-journée sans en prendre. Et je sais qu'ils me torréfient les entrailles. Honnête homme, vraiment! cela fait rire. Mais les honnêtes gens, monsieur, quand ils naissent sans le sou, commencent la vie par le travail. Voyons que savez-vous faire? Rien, que vous bichonner comme une femme; piaffer comme un cheval de sang; parader, comme un muguet de cour, devant les dames! Honnête homme! C'est dur, cela. Ne l'est pas qui le dit; et, surtout, ne l'est

pas qui veut. Mon jardinier est un honnête homme, monsieur. Il gagne trois francs par jour et bêche la terre douze heures sur vingt-quatre.

Elle s'arrêta encore. Certes, il y avait bien des choses à reprendre dans sa logique. Ni elle cependant ni Saint-Bertrand n'étaient de ceux qui pouvaient s'en apercevoir. Elle lui répétait, sous une autre forme, ce qu'il s'était dit, dans sa démence, le même jour. Mais il était devenu sourd à tous les conseils, et n'écoutait que sa résolution. Pour elle, debout dans sa robe éclatante, les cheveux tordus sur la nuque, les prunelles dilatées, les narines effroyablement distendues, elle avait l'air de ces esprits du cauchemar qui torturent les rêves. Insolente, railleuse, elle exagérait sa colère pour mieux l'accabler. Elle l'avait bafoué. Elle lui avait jeté sa honte à la face. Elle lui avait proposé un marché infâme. Maintenant, elle lui faisait de la morale.

C'était trop.

— Accepterez-vous, à la fin ! cria-t-elle en frappant du pied.

Il ne dit rien. Il conservait sa supériorité. Elle le sentit et sa voix devint grave, comme si elle se fût laissée aller à penser tout haut.

— Moi aussi, j'ai été une honnête femme, reprit-elle, et j'ai connu le bonheur de vivre en paix avec soi. Mais un jour — je n'étais qu'une enfant volée je ne sais où, par des bohémiens — un grand seigneur me vit, m'acheta, et me jeta de plein bond dans les splendeurs d'un luxe effroyable. Je m'y fis. J'étais éblouie. Cela me ravissait de voir les jeunes hommes à mes pieds, de dormir sur un lit

de satin brodé de perles. Cependant, au bout de deux ans, mon amant se lassa de moi. Il me chassa. Je voulus me venger. Il conspirait, lui aussi. Je le dénonçai. On l'envoya pourrir en Sibérie. Mais, moi, punie par ma délation, le souvenir de ma délation devint mon supplice. On peut pardonner à autrui : on ne se pardonne pas à soi-même. La conscience est impitoyable. Et d'ailleurs, à quoi m'eût-il servi d'étouffer ma conscience ? En dénonçant mon amant, je m'étais livrée à des gens pour qui les créatures ne sont que les ressorts d'une immense machine impassible, et je ne m'appartenais plus. On me maria à un prince imbécile, une sorte de Rogatchef de soixante et dix ans qu'on tira de prison pour cette belle œuvre. Et, depuis, tout ce que j'ai convoité, je l'ai eu. La fortune, le luxe, un titre, les hommages, l'amour, les âpres satisfactions d'un pouvoir occulte : tout ! Rien au monde ne m'a manqué. Excepté que je sais que je ne suis plus une honnête femme !... et que je ne peux pas le redevenir !

Elle s'arrêta dans sa marche. Elle était auprès du plateau sur lequel miroitaient les carafons dans leurs cercles d'argent.

Elle posa la main sur eux.

— C'est alors, reprit elle d'une voix rauque et tremblante, que j'ai cherché l'oubli dans ces poisons. J'y ai trouvé un nouveau supplice. D'abord, je ne puis demeurer toujours sous leur influence. Et puis ils me tiennent à leur tour, avec l'énergie du mal, car ils sont le mal, eux aussi ! J'y ai touché. Je ne peux plus m'en passer. Buvez-en. Vous oublierez ce que je vous ai dit.... Quoi ! vous n'en voulez pas? Vous avez tort.

Ses insultes n'avaient pu venir à bout de Saint-Bertrand. Sa douleur le toucha.

Il desserra les lèvres.

— Pourquoi me haïssez-vous? demanda-t-il.

— Je ne vous hais pas, répondit-elle. Mais, désespérée comme je le suis, il me plait de désespérer les autres.

Et, au bout de quelques secondes, elle ajouta :

— Je m'y suis mal prise, avec vous. Je vous avais mal jugé. Il paraît que vous avez encore une certaine pudeur. Tant pis. Vous en souffrirez...

Un peu plus tard, en souriant, elle dit encore :

— Oui, je m'y suis mal prise. J'aurais dû vous rendre amoureux de moi.

Et, pour voir s'il souriait, lui, elle le regarda de côté. Mais il n'avait même pas envie de sourire. Alors, d'une voix plus douce, elle continua :

— Nous aurions mutuellement consolé nos remords; nous aurions anéanti ce dépôt qui vous perdra ; nous nous serions sauvés si loin, et si bien cachés, qu'on ne nous aurait jamais découverts.

Elle le regardait encore ; mais son visage était impassible comme un masque de pierre. Elle vit qu'elle perdait ses ruses et son temps.

Alors, elle se plaça devant lui, et, tout à coup :

— Voulez-vous cinq cent mille francs ? lui dit-elle.

Il ne répondit pas.

— Soit! fit-elle. Puisque vous tenez tant à ces papiers, gardez-les. Je vais vous laisser partir. Mais, d'abord, écoutez : si nous ne les pouvons avoir par vous, nous les aurons malgré vous. Nous les avons déjà, peut être. Et,

quand même nous ne pourrions vous les tirer des mains, ce qui m'étonnerait, quelque jour, avant peu, vous-même, en suppliant, vous viendrez nous les offrir. Mais alors, nous ne nous montrerons pas généreux, comme aujourd'hui. Vous nous les donnerez contre un morceau de pain.

Et, tout en continuant à parler, elle s'avança vers la table.

— Partez maintenant.

Disant cela, elle pressa du pied un ressort caché sous la table, et la porte s'ouvrit toute grande.

Saint-Bertrand sortit à reculons.

VIII

LES DEUX TIMIDES

La princesse Mélédine, afin d'être plus sûre de vaincre Saint-Bertrand, avait eu l'idée de le faire attaquer indirectement par Rogatchef, tandis qu'elle l'attaquerait en face.

Elle avait d'abord cherché à savoir si — comme le prétendait l'agent secret chargé de surveiller le vicomte, et qui avait trouvé moyen de se faire inviter au bal costumé du comte de Perche, — Saint-Bertrand s'était réellement fait insulter par le major Carpentier pour attirer sur lui le danger qui menaçait le petit prince.

Rogatchef niait ce fait avec l'énergie d'un poltron qui veut dissimuler son infirmité. Il se défendait surtout d'avoir aidé Saint-Bertrand de sa bourse. Mais il avouait avoir *entendu dire* que le vicomte n'avait rien à lui, ou presque rien, et vivait d'expédients, depuis quelque temps déjà, ayant perdu au jeu de fortes sommes.

Les dénégations de Rogatchef étaient faites avec tant de prolixité, qu'elles eurent pour résultat de fortifier les soupçons de la Mélédine. Elle s'avisa de questionner, après l'avoir convenablement rémunéré, *l'homme de confiance* du petit prince. L'homme de confiance — on n'est jamais trahi que par ceux-là — avoua ce qu'il savait : le voyage qu'il avait fait à Montmorency pour s'enquérir des résultats du duel, et la commission dont son maître l'avait chargé au moment de son départ pour Varsovie, qui n'était autre que la remise d'une lettre extraordinairement lourde et volumineuse entre les mains du vicomte. Ces deux faits semblèrent suffisants à la Mélédine. Elle savait que Rogatchef était avare. Il ne ferait donc plus le moindre sacrifice pour obliger Saint-Bertrand. Elle résolut aussitôt de le faire concourir au succès de ses desseins en le poussant à enlever Barberine, qui, dans sa pensée, représentait la dernière ressource du vicomte.

Elle avait remarqué que Rogatchef regardait beaucoup Barberine. Elle l'interrogea, le poussa, le plaisanta. Le prince avoua trouver la danseuse *fort à son goût*. Il y avait, disait-il, quelque chose d'étrange et de singulièrement attrayant dans la fixité de ses yeux. Et puis elle était si bien faite! — La Mélédine en convint, et, pour mieux aviver son caprice, elle lui vanta le talent de

Barberine. Il ne faudrait, disait-elle, qu'une liaison de quelques mois avec une telle femme pour *poser* convenablement un jeune homme de bonne famille. On l'y aiderait, s'il voulait. Cela n'était pas difficile. Le vicomte et la danseuse devaient *avoir assez* l'un de l'autre. La gêne de Saint-Bertrand avait dû refroidir beaucoup leur amour. Et puis Barberine devait s'ennuyer à Bade. C'était une occasion!

Afin de mieux exciter Rogatchef, elle le railla sur sa pusillanimité, soutenant qu'il n'oserait jamais entrer en rivalité avec Saint-Bertrand.

Le prince, de son côté, se voyant ainsi conseillé, crut que la Mélédine *avait du goût* pour le vicomte et voulait se servir de lui, Rogatchef, pour le séparer de Barberine. Il n'y était que trop disposé. Ce jeune homme, entre autres bizarreries de caractère, avait une singulière manie. Il lui était impossible de désirer une femme qui n'appartînt à personne. Les amants seuls avaient le privilége de signaler à ses yeux des charmes qui, s'étant déjà laissé vaincre, étaient plus ou moins tombés, selon lui, dans le domaine public. Cette infirmité d'esprit n'est pas rare chez les gens qui manquent d'initiative, et Rogatchef en était absolument dépourvu, comme on le sait. Au surplus, il n'admettait pas un moment que la danseuse pût préférer un aventurier à lui, prince, et cinquante fois millionnaire.

La seule considération qui l'arrêtât était, comme l'avait dit la Mélédine, sa pusillanimité. Et puis cela lui avait déjà bien peu réussi de prendre la maîtresse d'un autre. Saint Bertrand pouvait ne pas se montrer plus ac-

commodant que le major Carpentier. Et, dans l'idée de ce couard grand seigneur, le vicomte apparaissait comme un homme terrible !

Cependant, en y réfléchissant, il se dit que Saint-Bertrand ne devait rien avoir de la farouche susceptibilité du major. Puis que, probablement, il ne lui serait sans doute pas désagréable qu'un ami le débarrassât de Barberine — qui devait *lui coûter gros.* — Le prince jugeait les liaisons des autres d'après les siennes. Puis qu'il y avait un très-bon moyen d'échapper à la colère du vicomte s'il prenait mal *les choses* : c'était d'enlever Barberine et de s'enfuir avec elle à Varsovie, où il avait un oncle assez puissant pour empêcher les gens vindicatifs de passer la frontière. Et que, enfin, s'il le fallait, s'il n'avait pas d'autre ressource pour réussir — le vicomte ayant déjà fait, à sa connaissance, *certaines choses particulières* pour de l'argent, — lui, Rogatchef, ferait un nouveau sacrifice afin d'apaiser sa rancune.

L'amour — ou le désir, du moins, mais un très-vif désir — achevait de pousser Rogatchef. Quand il eut assisté à la ruine de Saint-Bertrand, il n'hésita plus. Les seules choses auxquelles il ne songea même pas furent celles-ci : que, d'abord il était *plus que vif* d'enlever la maîtresse d'un homme qui lui avait en quelque sorte sauvé la vie ; puis que Barberine pouvait fort bien éprouver un amour désintéressé pour le vicomte.

Mais Rogatchef, en homme habitué à n'estimer rien que l'argent, n'avait pas plus la vertu de la reconnaissance que la qualité du courage. Ce fut donc sans remords, comme sans arrière-pensée, que — lorsqu'il vit Saint-Bertrand se

diriger du côté de Steinbach, — il s'achemina, lui, vers le chalet de Lichtenthall.

Rogatchef, cependant, avait un grand défaut qui devait toujours le gêner dans ses entreprises. Il était timide. Il savait, en temps et lieu, se servir de sa fortune, ainsi qu'on l'a vu; mais la force que cette fortune lui donnait ne lui faisait pas trouver d'aplomb. Elle n'avait jamais servi, entre ses mains, qu'à lui fournir le moyen d'esquiver les choses. Il avait invariablement recours à elle aussitôt qu'il se sentait embarrassé, comme à l'unique ressource pour tout dominer; mais l'expérience, parfois, lui prouvait que l'argent ne vient pas à bout de bout. Le soir où il devait s'embusquer dans l'échoppe du marchand de dessins pour y guetter le passage de Saint-Bertrand, il avait été d'abord chez le joaillier Mellerio, bien connu à Bade pour l'élégance de ses bijoux, et il lui avait acheté un bracelet orné de diamants de la valeur de dix mille francs, qui devait, selon lui, vaincre les scrupules de Barberine. Mais, tout en mettant l'écrin dans sa poche, il se demandait déjà comment il s'y prendrait pour l'offrir à la jeune femme, et s'il n'aurait pas mieux fait de le lui envoyer avant de se présenter chez elle.

Il était huit heures environ lorsqu'il se mit en route, la main sur son écrin, et marchant lentement sous les arbres. Il se sentait perplexe, quoiqu'il eût été intelligemment *seriné* par la Mélédine.

— Comment ferai-je pour pénétrer dans la maison? se disait-il. De quel prétexte me servirai-je pour motiver ma visite? Barberine me recevra-t-elle? et que lui dirai-je pour débuter? Je ne peux pas lui donner mon écrin, comme

cela, sans préambule. Et si Saint-Bertrand allait revenir? Ah! j'aurais bien mieux fait d'emmener quelqu'un avec moi pour mettre *en train* la conversation : La Gruelle, par exemple, qui n'est jamais embarrassé pour parler, ou de Perche, qui ne s'émeut pas plus qu'une souche!

Parlant ainsi, il continuait à cheminer. Tout à coup, comme il était arrivé à la hauteur de Stephanienbad, il se heurta contre un homme qui marchait en sens inverse. Le hasard lui envoyait le compagnon souhaité en la personne d'Hector de Larocheforte-en-Terre.

Il lui saisit le bras et lui fit rebrousser chemin. Cocodès, bon enfant comme on le sait, se laissa faire. Le prince lui dit simplement qu'il allait rendre visite à Barberine et l'emmenait. L'autre ne demanda pas d'explications, ne dit ni *si!* ni *mais!* ni *comment!* Aller à Lichtenthall ou à la *Conversation*, c'était tout un pour lui. Il lui était même agréable de suivre Rogatchef chez une jolie femme.

Malheureusement pour le prince, Cocodès était au moins aussi timide que lui. Le secours qu'il pouvait lui apporter était donc à peu près nul. Cependant, il n'y songea point. Enchanté de tenir son ami sous le bras et son écrin dans sa poche, il allongea le pas pour abréger la longueur de la route.

Tout en marchant, aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes, il dit à Cocodès qu'il *voulait faire un peu la cour* à Barberine, et qu'il comptait sur lui pour animer la conversation.

Cocodès, qui avait depuis longtemps sur le cœur certains mots gouailleurs attribués à Saint-Bertrand, et que la petite Azéma lui avait charitablement répétés — en les enjo-

livant — promit à Rogatchef de l'aider de *toutes ses forces.* Cette promesse — effrayante pour quiconque connaissait Hector — donna de la hardiesse au prince. Voilà donc les *mauvais sujets* bras dessus, bras dessous, franchissant la porte du jardin : l'un, sanglé dans sa petite taille, avec ses beaux yeux noirs et son air d'enfant maladif; l'autre, avec sa démarche de jockey, le chapeau planté en arrière et le nez au vent. On eût dit deux étourneaux en train de se fourvoyer aux environs du nid d'un faucon. Mais le faucon n'était point au nid ; ils ne songèrent même pas à lui; et ce fut avec des airs triomphants qu'ils entrèrent dans le vestibule.

Cocodès tira le cordon de la sonnette, et Barberine se présenta devant eux. Elle sortait d'un petit salon, situé à côté de la porte, où elle était occupée à broder. — Elle brodait gentiment, étant aussi adroite des mains que des pieds. Coiffée d'un bonnet flamand, tout plat, avec des barbes de dentelles, vêtue d'un peignoir de deuil, tenant sa broderie à la main, elle les regarda et parut surprise. Mais, comme elle connaissait Hector pour l'avoir rencontré à l'Opéra, et comme elle avait vu Saint-Bertrand saluer Rogatchef, elle démasqua la porte du salon, et n'hésita pas à les recevoir, se demandant pourtant ce que les jeunes gens pouvaient avoir à lui dire.

Telle était la situation : Hector croyait Rogatchef déjà lié avec Barberine. Rogatchef comptait sur Hector pour engager la conversation. Et Barberine attendait une explication.

Ils étaient assis tous trois.

Barberine, elle, n'était pas timide. Aussi, après les premiers compliments :

— Puis-je savoir, messieurs, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

Cocodès, à ces mots, leva le nez d'un air ahuri, et Rogatchef regarda le bout de ses bottes.

Cependant, comme il fallait répondre et que Rogatchef ne trouvait rien à dire, Cocodès balbutia en rougissant :

— C'est le prince... le prince qui... qui...

Il avala le reste de la phrase.

Barberine s'était tournée du côté de Rogatchef. Au rebours de Cocodès, dont le visage avait la couleur du coquelicot, sa face était pâle comme la cire.

— Monsieur de Saint-Bertrand n'a pas été heureux au jeu aujourd'hui, dit-il enfin.

La nécessité lui avait fait trouver un trait de génie. Barberine, brusquement ramenée à la cause de ses chagrins, ne songea plus à parler aux jeunes gens du motif de leur visite.

Elle soupira :

— Non, il n'a pas été heureux!

Et aussitôt, avec un instinct de femme, pensant que le vicomte pouvait être soupçonné d'avoir accepté son secours, elle ajouta :

— Non-seulement il a perdu une trentaine de mille francs qu'il portait sur lui, mais soixante mille francs qu'il m'avait donnés à garder. Tout y a passé en une heure.

— Tiens! il avait disposé des relais de fonds! dit Hector. A la chasse à courre, on place sur le passage de la bête des relais de chiens.

Barberine, qui connaissait la faible de Cocodès, ne s'étonna pas de cette comparaison. Mais elle dit à Rogatchef:

— Vous n'avez pas eu à vous plaindre du jeu, prince.

— Oh ! moi, fit Rogatchef, je n'ai pas gagné grand'chose. C'est madame Mélédine qui a eu les honneurs de la journée.

Second trait de génie — involontaire, comme le premier. — Barberine entendant prononcer le nom de cette femme, voulut savoir qui elle était.

— Vous paraissez lié avec elle ? dit-elle à Rogatchef.

— Oh ! lié ! répondit-il. Je la connais un peu. Voilà tout.

— Ah !... Dites-moi donc ce que vous savez sur son compte.

— Eh bien, madame Mélédine est veuve. Elle est riche. Elle voyage, et se passe toutes ses fantaisies.

Barberine avait sur les lèvres une question qu'elle ne savait comment énoncer. Elle cherchait à lui donner une forme particulière. Elle ne trouva que ceci :

— Pensez-vous que M. de Saint-Bertrand la connaisse ?

— Comment ! s'il la connaît ! s'écria Rogatchef. Mais il est chez elle en ce moment. C'est-à-dire, se hâta-t-il d'ajouter, je le suppose, ne le voyant point ici.

Et il pâlit de nouveau, se demandant avec effroi s'il n'avait pas fait une grande faute.

— Chez elle ?... ce soir ?... fit Barberine.

Et, songeant à ce qu'elle avait fait le matin même pour son amant, ses mains qui tenaient sa broderie tombèrent sur ses genoux.

— Il ne vous l'a donc pas dit, le sournois ? demanda Cocodès.

Barberine répondit : « Non, » d'une voix sourde.

Rogatchef, se rappelant enfin les conseils de la Mé'édine, voulut exciter la jalousie de la jeune femme, mais il n'osait plus :

— Je regrette de vous avoir fait de la peine, balbutia-t-il.

— Vous ne m'avez fait aucune peine, monsieur, dit Barberine avec noblesse.

Et, stimulée par sa fierté, elle ajouta :

— Je suis sûre de l'affection d'Arthur.

— Tant pis !

— Comment, tant pis?

— Non, tant mieux ! je veux dire.

Il y eut alors un moment de silence.

— Que diable faisons-nous ici? se disait Cocodès. *On* ne s'amuse guère !

Barberine se disait :

— Mes soupçons ne m'avaient donc pas trompée ! Ah ! je suis bien punie de mon dévouement !

Et Rogatchef se disait, lui :

— Comme elle est jolie! Comme elle l'aime ! Quel malheur ! Si je lui donnais mon écrin? J'ai envie de lui proposer cent mille francs pour l'enlever. Cela la tentera peut-être.

Et puis il avait la lâche idée de se sauver sans rien dire.

Ce fut Cocodès qui renoua la conversation. Il le fit avec son tact habituel.

— Si nous allions chez Weber? demanda-t-il.

Weber est le restaurant *à la mode* de Bade.

— Souper? fit Barberine surprise; pourquoi?

— Mais pour souper! dit Cocodès. Venez donc! Nous rirons! Nous ferons dire au vicomte qu'on l'attendra les pieds sous la table.

— Merci, monsieur, dit Barberine.

Elle ne savait si elle devait rire ou se fâcher.

Cependant Rogatchef, à force de s'exciter en secret, s'était décidé à faire un acte de courage.

Il tira tout à coup l'écrin de sa poche, et, pressant le ressort, il fit étinceler sous la lampe les diamants du bracelet.

— Mademoiselle, dit-il en tremblant, je voudrais vous demander un conseil. Voici : c'est un cadeau pour une dame. Un bracelet. Le trouvez-vous à votre goût?

Barberine prit l'écrin, souleva le bracelet, le mit à son bras, le regarda :

— Il est fort joli, répondit-elle.

Et, faisant jouer l'agrafe, elle replaça le bracelet dans l'écrin, puis elle le rendit au prince.

Le prince étouffait d'émotion. Certainement, il aurait remis l'écrin dans sa poche s'il n'avait redouté les railleries de la Mélédine.

Il fit un effort désespéré.

— Il est en si belles mains! balbutia-t-il. Mademoiselle, vous devriez me faire un plaisir.

— Lequel, monsieur?

— Ce serait de garder ce bracelet.

Barberine ne comprenait pas.

— Comment! le garder? demanda-t-elle.

— Eh! oui! fit Cocodès, Rogatchef vous prie de l'accepter. Vous voyez bien.

Lui aussi frémissait, faisant acte de hardiesse.

— L'accepter? dit Barberine.

— Oui, mademoiselle, dit le petit prince.

La jeune femme les regarda. Comme deux enfants pris en faute, ils rougirent et baissèrent les yeux.

Elle ne ressentit aucune colère, le bracelet étant fort beau, et l'offre était faite poliment, quoique gauchement.

— Merci, monsieur, dit-elle enfin. Je ne puis accepter ce bijou.

— Pourquoi? fit Cocodès.

— Parce que je n'accepte de cadeau de personne.

— Ah! ben! dit Cocodès en riant, par exemple! vous avez tort.

Rogatchef tenait toujours l'écrin dans ses mains. Il fit un nouvel acte de courage en le posant sur le guéridon.

Mais Barberine le lui rendit.

— Gardez donc *votre* bracelet, monsieur, lui dit-elle.

Cette fois, elle fronçait les sourcils, car elle se rappelait les regards passionnés du jeune homme, et elle commençait à comprendre.

— Quel guignon! dit Hector, Rogatchef qui se faisait *une fête* de vous voir porter ce bijou! C'est pour vous qu'il l'a acheté? A qui le donner, maintenant? Le joaillier ne voudra pas le reprendre! Et il ne peut pas le porter lui-même.

— Le prince peut l'offrir à madame Mélédine, répondit la danseuse.

— Ah! c'est très-méchant, ça! dit Cocodès. Et l'on voit bien que vous êtes jalouse.

Cependant Rogatchef se dépitait de voir *son affaire* si mal *embarquée.* Les railleries de la Mélédine, qu'il entendait par avance, le terrifiaient. Il fit un nouvel effort. Celui-là était l'effort d'un sot aux abois :

Il dit :

— Vous n'auriez pas la curiosité de voir Saint-Pétersbourg, mademoiselle?

— Je connais Pétersbourg, monsieur, répondit Barberine.

— Si vous vouliez, reprit Rogatchef, je pourrais mettre mon hôtel à votre disposition. Vous seriez là comme chez vous. Vous ne manqueriez de rien, allez!

L'imbécile, quoi qu'il fît, ne pouvait arracher un mot de son cœur ou de son esprit. Il ne savait, il n'avait jamais su que proposer des marchés : et même il ne les proposait pas ouvertement. Quand il aurait dû prendre un air protecteur, comme un homme qui ne peut être refusé, il avait l'air d'un pauvre qui n'ose demander l'aumône.

— Je vous remercie, monsieur, dit enfin Barberine, mais je n'ai pas envie de revoir la Russie.

Rogatchef, se sentant à bout de ressources, ne dit plus rien.

Cocodès, exaspéré par le silence de son compagnon d'infortune, ne trouva que ceci :

— Il fait bien chaud ce soir.

— Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre? demanda Barberine.

Et tout à coup, revenant à sa première idée, elle leur demanda à quoi elle devait attribuer le plaisir de leur visite.

— Mais... nous passions, dit Rogatchef, nous nous promenions. Nous avons vu chez vous de la lumière...

— Alors nous sommes entrés! tous les deux! ajouta Cocodès.

— Nous voulions... je voulais du moins, reprit Rogatchef, vous faire mes offres de service.

— A moi? dit Barberine.

— Non. A M. de Saint-Bertrand.

— Je vous remercie pour lui, monsieur. Mais comment êtes-vous venu le chercher ici, sachant qu'il était chez madame Mélédine?

Rogatchef baissa les yeux et ne répondit pas.

Cocodès déchirait ses gants, aussi bien par dépit que pour se donner une contenance.

Alors Barberine, après les avoir attentivement examinés, hocha doucement la tête, comme si la vérité lui était enfin apparue. Puis elle se leva, et, soulevant la lampe :

— Il se fait tard, messieurs, et je voudrais me reposer.

Les deux timides se levèrent.

Barberine les précéda dans le vestibule. Arrivé là, le petit prince fit une suprême tentative :

— Ainsi, dit-il, vous ne voulez pas, mademoiselle?

— Quoi, monsieur?

— Me comprendre.

— Peut-être vous comprendrais-je si vous daigniez vous expliquer.

— Eh! c'est très-clair! fit Cocodès. Le prince est amoureux de vous. Voilà!

Barberine regarda d'abord Hector, qui, ayant remis son chapeau, avait l'air d'un palefrenier vêtu des habits de

son maître. Puis elle regarda Rogatchef, dont les beaux yeux avaient alors une piteuse expression de déconvenue. Enfin, ne pouvant plus résister au ridicule de la situation, elle se mit à sourire, assez tristement, et, les poussant dehors :

— Messieurs, je vous souhaite à tous deux une bonne nuit, leur dit-elle.

IX

DE CHARYBDE EN SCYLLA

— On dirait qu'elle nous a mis à la porte! dit Cocodès à Rogatchef quand ils furent arrivés à l'angle de l'avenue.

Rogatchef leva les épaules. Il était horriblement mécontent de lui-même.

Les jeunes gens suivirent la route sans parler. Cocodès sifflotait un air de chasse, et le prince, en marchant, fouettait les herbes avec sa canne.

A la hauteur de Stephanienbad, Cocodès, qui continuait à s'amuser peu, tourna la tête et bâilla en regardant les vitres de son logis. Puis, prenant une subite résolution, il souhaita le bonsoir à Rogatchef.

— Je m'en vais me coucher, lui dit-il; je dois me lever demain de bonne heure pour essayer un cheval.

Et il alla se mettre au lit.

Rogatchef continua à marcher sous les arbres. Il n'y avait personne sur la route, zébrée en travers de rayons de lune. La nuit était belle, claire, un peu humide. Il ne faisait pas de vent, et l'on entendait de loin le murmure de la rivière.

Quand il eut fait trente pas environ, seul, et cherchant de quelle défaite il se servirait pour expliquer sa gaucherie à madame Mélédine, Rogâtchef aperçut un homme qui s'en venait au-devant de lui. Cet homme disparaissait en passant dans l'ombre des arbres, et, quand il traversait les parties éclairées du chemin, on le revoyait tout à coup, pendant une minute; puis il disparaissait encore. À quatre pas, le prince le reconnut. C'était le vicomte de Saint-Bertrand.

Saint-Bertrand, en quittant le chalet de la Mélédine, était monté dans son fiacre. Mais, quand il fut arrivé à l'entrée de la ville de Bade, il mit pied à terre pour essayer de calmer ses émotions par la marche. Lui qui s'était mis en campagne avec le vague espoir de trouver un secours, et qui n'avait rencontré que périls et humiliations, il se sentait profondément démoralisé. Il allait devant lui, incapable de réunir deux idées. Il avait le cœur serré, l'âme toute sombre.

Il entendit le pas de Rogatchef, leva la tête et le reconnut. Il ne parut point surpris de le voir à cette heure — il était près de minuit — sur la route. Il salua machinalement, et voulut passer. Mais Rogatchef s'arrêta avec l'intention apparente de lui parler.

Une idée était venue au petit prince.

Jusqu'alors, ces deux hommes ne s'étaient jamais dit

un mot. Il y avait entre eux un terrible secret ; mais l'un n'avait jamais paru se soucier d'en parler plus que l'autre. Et, s'ils se saluaient, c'est qu'ils se connaissaient de vue déjà, avant l'événement qui les avait tacitement liés. Saint-Bertrand fut donc surpris de voir le prince s'arrêter, et, quoiqu'il n'y eût personne auprès d'eux, supposant qu'il allait l'entretenir de ce qui venait de se passer entre lui et la Mélédine, il se tint sur ses gardes.

Après un court échange de politesses, Rogatchef rebroussa chemin, et les deux hommes se mirent à marcher côte à côte.

Rogatchef avait toujours une idée fixe : c'est que, Saint-Bertrand s'étant ruiné de nouveau, Barberine devenait une charge pour lui. De plus, il se croyait à peu près sûr de *l'entente cordiale* de la Mélédine et du vicomte. Ce dernier revenant à minuit de Steinbach, ne devait plus, dans sa pensée, tenir que bien peu à la danseuse. Tout cela l'enhardit. Et puis, l'obscurité cachant son embarras, il se sentait beaucoup moins timide. Et enfin, il était profondément dépité, et amoureux.

Il parla donc le premier. Il dit :

— Je viens de chez vous, monsieur.

— Vraiment ? fit Saint-Bertrand avec surprise.

— Oui, continua le petit prince. Je vous ai vu perdre une forte somme, ce matin. J'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de consolations, et même... pourquoi ne le dirais-je pas?... d'un peu d'aide.

Saint-Bertrand tressaillit. Depuis longtemps, il était si bien habitué à rencontrer chez les hommes l'indifférence, l'ingratitude, les mauvais sentiments, la trahison, qu'il

éprouvait une grande stupéfaction d'en trouver un, enfin, qui se montrât reconnaissant et serviable. Cela le remua tellement, qu'il ne put prononcer un mot.

Et puis, en ce moment, il ressentait une sorte d'affaissement intellectuel, réaction de l'énergie qui l'avait soutenu en présence de la Mélédine.

Le prince reprit :

— Si cette pensée m'est venue, c'est que vous aviez l'air contrarié en quittant la *Maison de conversation*. J'ai dû croire que vous étiez momentanément embarrassé. Enfin, *nos anciennes relations* m'autorisaient à me présenter chez vous, en quelque sorte.

Il se tut.

— Le maladroit ! se dit Saint-Bertrand. A quoi bon faire allusion à mon duel? Est-ce que j'en parle? Est-ce que j'ai l'air seulement de m'en souvenir? Il ne voit pas qu'il s'humilie en me le rappelant, et qu'il m'humilie avec lui !

Il ne trouvait rien à répondre. Le prince paraissant disposé à l'obliger, il aurait voulu qu'il s'y prît indirectement, comme la première fois.

Ils firent quelques pas sans rien dire.

Tout à coup Saint-Bertrand se rappela un fait qui l'avait frappé, entre autres, parmi tous ceux que lui avait révélés la Mélédine.

Il se tourna vers le prince.

— Est-ce que vous avez parlé de *cela* à quelqu'un? lui demanda-t il en baissant la voix.

Rogatchef ne comprenait pas.

Il dit :

— Quoi, *cela?*

Saint-Bertrand craignit aussitôt d'avoir mal compris le petit prince, et il battit en retraite.

— Je veux parler, dit-il, de votre intention de m'obliger.

— Oh! non! fit Rogatchef.

Mais il rougit.

Ils firent encore quelques pas en silence. Le vent s'était levé et jouait dans les feuilles. On entendait crier doucement le sable sous leurs pieds.

— Vous êtes gêné, n'est-ce pas? dit enfin Rogatchef. Vous n'avez plus rien devant vous?

— Mais cela n'a pas de sens! se disait Saint-Bertrand. Est-il fou de me forcer à m'appesantir sur ma ruine! de m'obliger à lui demander un nouveau service! A quoi cela sert-il? Veut-il se faire supplier?

Cependant, il fallait répondre. Il dit en biaisant:

— Si le jeu me rendait ce qu'il m'a pris, je serais riche.

Rogatchef, désarçonné par cette façon d'éluder les choses, s'écria:

— Moi, je n'ai pas à me plaindre du jeu.

— L'eau va toujours à la rivière, se dit Saint-Bertrand avec amertume.

Rogatchef reprit un peu confiance. Ils marchèrent encore. Enfin:

— La chance se lassera peut-être de m'être défavorable, dit Saint-Bertrand. Alors je pourrai m'acquitter envers vous.

Il était écœuré de se voir obligé de parler ainsi, et il éprouvait une vive colère contre cet imbécile qui avait désappris à agir avec convenance.

Mais Rogatchef, qui n'avait pas la moindre intention d'obliger gratuitement Saint-Bertrand, pensa qu'il faisait allusion à l'argent qu'il lui avait envoyé le soir de son duel, et Saint-Bertrand lui parut par trop scrupuleux :

— Oh ! ne parlons pas de *cela*, dit-il avec un air de bonhomie.

— Ce n'est pas malheureux ! se dit Saint-Bertrand. Voilà la première parole convenable qui lui échappe. Mais pourquoi en parle-t-il, lui ?

La situation était si scabreuse, que, malgré tout son esprit, Saint-Bertrand ne trouvait plus rien à dire.

— Savez-vous que mademoiselle Barberine est charmante ! dit enfin Rogatchef.

— Bon ! voilà que nous retournons aux choses oiseuses ! se dit Saint-Bertrand.

Cependant, il répondit en souriant :

— Oui, je le sais.

— Elle est peut-être un peu susceptible, reprit Rogatchef. Trouvez-vous pas ?

— Oh ! susceptible ! fit le vicomte, elle ne l'est guère plus que les autres femmes. Est-ce que vous l'avez vue, ce soir ? ajouta-t-il.

— Oh ! mon Dieu, oui. Je suis resté quelques instants auprès d'elle.

Tout à coup, un atroce soupçon traversa l'esprit de Saint-Bertrand. Il jugeait le prince si bête, qu'il le crut capable d'avoir commis une énormité.

— Est-ce que..., dit-il, vous lui auriez parlé de... ?

Il ne savait comment achever sa phrase

— De quoi ? fit Rogatchef.

— De nos *anciennes relations*, dit le vicomte en appuyant sur les mots.

— Me prenez-vous pour un sot? demanda le petit prince.

Saint-Bertrand avait bien envie de répondre affirmativement, mais il se sentait rassuré. Il répondit :

— A la bonne heure!

— J'avais emmené Hector avec moi, dit le prince.

— Qui, Hector?

— Eh! Cocodès.

— Ah! oui, je sais, fit Saint-Bertrand. — Singulière idée, se dit-il, d'amener un témoin pour faire aux gens des offres de service! — Je préfère, reprit il à haute voix, que l'affaire se traite entre nous.

Rogatchef interpréta ce désir à sa manière.

— Oui, n'est-ce pas? Cela vaut bien mieux.

— Sans doute.

— J'étais sûr que nous finirions par nous entendre.

— C'est un prêt qu'il va me proposer, se dit Saint-Bertrand, un prêt garanti par une quittance, par un acte notarié, peut-être; il en est capable. Eh bien, j'aime mieux cela, après tout! Je referai fortune avec la somme qu'il me prêtera; je lui rendrai tout ce que j'aurai reçu de lui, et nous serons quittes.

Il dit à haute voix :

— Je vous écoute.

Alors, le petit prince, se croyant enfin certain du succès, recommença l'éloge de Barberine, un éloge long, diffus, mais passionné

Saint-Bertrand était tout oreilles.

— Que diable la beauté de Barberine vient-elle faire ici? se disait-il.

Cependant Rogatchef continuait. Il avait perdu sa timidité. Et Saint-Bertrand écoutait toujours.

Il arriva un moment où, à sa grande surprise, il parut au vicomte que Rogatchef blâmait sa liaison.

— Quoi! se dit-il, est-ce que, avant de me prêter de l'argent, il voudrait m'engager à faire des économies? Voilà qui passerait tout!

Mais le prince, s'échauffant en parlant, devenait de plus en plus explicite. Et, comme il ne prévoyait plus d'obstacle possible, l'infâme proposition sortit enfin de ses lèvres.

Si, tout à coup, le sol se dérobant sous les pieds de Saint-Bertrand, eût ouvert devant lui un abîme, il n'eût pas éprouvé de plus grande stupeur. En entendant cet homme qui lui devait la vie, cet homme qu'il croyait vouloir l'obliger, lui proposer de lui vendre Barberine, il ressentit en même temps une telle colère et une telle humiliation, qu'il ne trouva pas un seul mot à lui répondre. Ce qui le stupéfiait, ce n'était pas qu'on lui offrît ce marché, c'était qu'on le crût capable de l'accepter. Il avait fait volte-face ; il s'était arrêté devant Rogatchef. Pâle, les lèvres frémissantes, il serrait énergiquement les poings. Enfin, ne sachant quelles paroles employer pour protester, et sa fureur étant décuplée par son impuissance, il saisit le petit prince par les bras, et, rassemblant toute sa force, il l'envoya rouler à dix pas de lui, sur la route.

Rogatchef, convaincu que Saint-Bertrand en voulait à sa vie, poussa un cri lamentable. Puis, comme l'autre le

laissait dans le ruisseau, il se releva, souillé, meurtri, et, sans prendre le temps de ramasser son chapeau, il se sauva à toutes jambes dans la direction de la ville.

— Que suis-je donc devenu? se dit Saint-Bertrand, pour que, deux fois de suite, dans la même soirée, on me propose ainsi de tels marchés, à moi, face à face? Vendre les secrets d'autrui! Vendre une femme!...

Il fit une centaine de pas en trébuchant comme un homme ivre. Il y avait un banc dans l'allée. Il posa la main sur le siége et s'y assit, ou plutôt s'y laissa tomber. La lune avait disparu. Écrasé par le dernier coup qui l'avait frappé, sa pensée descendit au plus profond de lui-même. En une minute, il revit et jugea toute sa vie. Et alors, son orgueil laissant pour un moment parler sa conscience, il se dit :

— Ils ont raison. Après ce que j'ai fait déjà, leur conduite est très-naturelle. Ils me prennent pour le plus abject, pour le plus lâche des misérables... Je l'ai mérité!

Cependant, à l'autre extrémité du banc, étaient assis deux jeunes étudiants allemands qui, dans la solitude de la nuit, s'entretenaient de leurs amours. Ils avaient de longs cheveux blonds, les yeux bleus, et la veste de chacun d'eux, en velours vert, était boutonnée sur sa poitrine.

Ils crurent que Saint-Bertrand était un amoureux, lui aussi, qui venait méditer là. Ils ne lui parlèrent pas. Mais, après l'avoir un peu regardé, le plus jeune, parlant à demi-voix, continua ses confidences.

— Gretchen a maintenant vingt-deux ans, disait-il à son

camarade. Il y a quatre ans que nous nous aimons. Dans trois mois, mes derniers examens seront passés. J'ai ma place toute prête à Mannheim, dans le comptoir du vieux Mathias. La première année, je gagnerai trois cents florins; six cents, la seconde. En montrant de l'application, j'en gagnerai bien mille la troisième. Alors, je commencerai à mettre la moitié de mes appointements de côté pour monter le ménage. Il me faudra deux ans pour tout acheter. Ainsi, dans cinq ans et trois mois, si rien ne vient déranger mes prévisions, j'épouserai ma Gretchen.

Saint-Bertrand avait l'oreille fine, et il comprenait l'allemand. Cette voix douce et contenue, exprimant cet espoir honnête avec une angélique résignation, lui sembla descendre du ciel. Il se leva sans dire un mot, et, marchant vite, cette fois, en dix minutes il atteignit le chalet de Lichtenthall.

Barberine l'attendait avec une fiévreuse impatience. Elle avait le cœur gros, trop plein. Elle voulait reprocher sa conduite à son indigne amant, le chasser et ne le revoir de sa vie. Mais, en l'apercevant, elle ne sut que se précipiter dans ses bras. Il comprit aussitôt que le prince avait dû exciter la jalousie de la jeune femme. Alors, lui serrant les mains, il lui dit :

— Ne t'effraye pas. Je t'ai trompée. J'ai voulu jouer. De Perche m'a prêté de l'argent. J'ai perdu. Mais je suis corrigé. Et, pour te le prouver, nous retournerons à Paris, dès demain, et nous ne reviendrons jamais à Bade.

Barberine, ravie de ce triste aveu qu'elle n'attendait point, eut honte de ses soupçons. Heureuse, elle se mit à pleurer, doucement, incapable de prononcer une parole.

Elle n'eut même pas l'idée que Saint-Bertrand pouvait mentir. En effet, le vicomte aurait-il eu cet air accablé, si, comme l'avait dit Rogatchef, il avait passé la soirée en tête-à-tête avec madame Mélédine?

X

LE BIEN EST DIFFICILE A FAIRE

Montaigne décrit quelque part, dans son admirable livre des *Essais*, les souffrances que ressent un homme grièvement blessé, au moment où il reprend connaissance. Ces douleurs aiguës, succédant à l'engourdissement d'une syncope qui tient les sens affaissés, ne sont rien auprès de celles que devait endurer Saint-Bertrand essayant d'opérer une transformation radicale dans son existence. Tout lui semblait résister à ses efforts. Les événements les décourageaient. La force des choses leur opposait des obstacles qu'il jugeait invincibles. Patient comme un malade qui se sent atteint dans les sources mêmes de la vie, et qui croit se guérir en obéissant scrupuleusement aux prescriptions du médecin, il luttait chaque jour, avec une égale énergie, aussi bien contre les mauvaises inspirations qui revenaient l'assiéger, que contre la malignité des circonstances. Mais plus il se roidissait contre le Mal, plus le Mal se faisait puissant. Le sceptique ne savait pas que

a plus pure, presque la seule récompense du bien, n'est pas dans la réalisation des souhaits légitimes, mais dans la pratique du bien même. Parce qu'il voulait redevenir honnête homme, il pensait rencontrer toute sorte de facilités pour l'y aider, ne songeant pas que, s'il en était ainsi dans les choses du monde, la probité serait alors de peu de mérite, et que les mauvaises actions n'auraient plus de raison d'être. Il se disait, — comme se disent les hommes imparfaitement convaincus en pareil cas, — que c'était *une fatalité*, qu'il avait fait ce qu'il pouvait faire, qu'à l'impossible nul n'est tenu, et que, si cela devait continuer longtemps, il lui faudrait enfin se rendre. Cependant, la leçon qu'il avait reçue à Bade était si rude, qu'il lutta consciencieusement pendant plus de six mois pour se sauver de lui-même. Et Dieu sait que Saint-Bertrand ne manquait ni d'intelligence ni de courage.

Le jour même de son retour, il put juger de l'acharnement de ses ennemis. Ses meubles avaient été forcés pendant son absence. Les gens qui avaient intérêt à s'emparer des papiers de Wanda ne s'étaient pas arrêtés devant une violation de domicile. Ils avaient poussé leurs recherches jusque sous les tapis, les parquets, dans la doublure des rideaux, l'épaisseur des siéges et le cadre des glaces. L'ameublement de Saint-Bertrand avait été passé en revue de bout en bout, et, en se retirant, les *curieux* avaient laissé toutes choses intactes, mais en désordre. C'était un avertissement qu'on lui donnait. Cela le fit réfléchir. Il ne dit rien, n'alla pas se plaindre à la police ; mais, prévoyant qu'il allait être épié plus rigoureusement que jamais, et peut-être exposé à de nouvelles visites do-

miciliaires, il résolut de se débarrasser sur-le-champ, et coûte que coûte, du dépôt qui avait introduit dans sa vie une si grande cause de tourments et d'inquiétudes.

Avant de partir pour Bade, par suite d'une méfiance vague qui lui conseillait de ne pas se séparer de la correspondance de Wanda, il l'avait emportée avec lui, dans un double fond de sa malle. Non-seulement il ne songeait pas maintenant à conserver ce moyen de retrouver la comtesse, mais, voulant rompre jusqu'au dernier des liens qui l'attachaient à son passé, il avait formé la résolution de ne jamais la revoir. Il connaissait l'adresse du comte Wolski, à Paris. Le matin même de son retour, pendant qu'il changeait de toilette, il fit atteler son coupé. Puis, au moment de se rendre chez le comte, pensant que, si on le voyait sortir portant sous son bras le portefeuille si bien connu, on le suivrait certainement pour savoir en quelles mains il l'allait déposer, il se décida à forcer la serrure de ce portefeuille; et, partageant la correspondance en quatre paquets, il glissa deux d'entre eux dans les poches de sa redingote, et les deux autres dans celles d'un large pardessus dont il se couvrit. Les poches étant profondes et les liasses d'un volume assez exigu, il n'en paraissait rien au dehors.

Il monta dans son coupé et se fit conduire chez le comte Wolski. Une triste nouvelle l'y attendait. Le concierge de l'hôtel lui apprit que le comte était mort à Naples. Saint-Bertrand demanda quels étaient ses héritiers. On lui répondit que le seul héritier du comte était un petit-cousin arrivé à Paris depuis huit jours pour liquider les affaires de la succession; mais qu'il allait bientôt

retourner à Saint-Pétersbourg, étant rappelé par son service, car il avait le grade de général dans l'armée russe et remplissait les fonctions d'aide de camp auprès de l'empereur Nicolas. Saint-Bertrand, en apprenant cette dernière circonstance, abandonna l'idée qu'il avait eue de déposer les papiers de Wanda entre les mains de l'héritier du comte Wolski. Et, soudain, prenant son parti, il remonta dans sa voiture et se fit conduire chez l'agent de change qui avait été autrefois chargé de vendre l'inscription de rentes de la comtesse, et à qui il redevait une vingtaine de mille francs. Là, il enferma sous un même pli les quatre liasses qu'il tira de ses poches. Puis il dit à l'agent de change que ce pli contenait des *valeurs* représentant le quintuple de sa dette, qu'il ne voulait pas les vendre, mais le priait de les lui garder, *et de n'en pas parler*, ayant de par le monde quelques créanciers qui, s'ils connaissaient l'existence de ce dépôt, pourraient bien avoir l'intention de s'en saisir.

L'agent de change, croyant avoir entre les mains des titres garants de sa créance, que toute autre créance — ne provenant pas, comme la sienne, de spéculations non reconnues par la loi — eût primée, lui promit de se taire et déposa immédiatement les prétendues *valeurs* dans un tiroir secret de sa caisse.

Saint-Bertrand, en mettant ainsi à l'abri les papiers de Wanda, s'était donné une peine bien inutile. La Mélédine, que le hasard avait poussée devant lui à Bade, au moment où elle allait venir l'attaquer à Paris, n'ayant pu se procurer ces papiers de gré ni de force, avait résolu d'amener le vicomte à les lui offrir de lui-même. Exaspérée

par l'insuccès de sa tentative, cette femme, trop passionnée pour se conduire toujours avec l'adresse et le sang-froid nécessaires à la réussite de ses intrigues, avait fait de la possession de la correspondance de Wanda une affaire personnelle. Elle s'était engagée envers le gouvernement russe à la lui mettre prochainement dans les mains, si *on la laissait faire.* Ce n'était plus maintenant l'espoir de triompher dans une mission difficile qui la poussait : c'était la volonté de prendre une revanche éclatante sur celui que n'avait pas ébloui son excentricité, et que n'avaient séduit ni l'offre d'une fortune, ni celle — chose mille fois plus mortifiante! — de sa personne. Et Saint-Bertrand, qui pressentait tout cela, ne voulait laisser les papiers de la comtesse chez l'agent de change que jusqu'au jour où il pourrait les rendre à elle-même; car il avait été tenté, et, bien que, une première fois, il fût sorti victorieux de l'épreuve, il se connaissait!

En effet, ce n'est jamais vainement que l'on offre une fortune à un homme du caractère de Saint-Bertrand, surtout le jour où il se voit criblé de dettes, et qu'il n'a plus un sou vaillant. Il s'indigne d'abord, il refuse. Mais il se souvient. Et la pensée — qu'on ne violente pas, mais qui vous violente — amène tôt ou tard les hésitations. Le vicomte s'irritait de ses hésitations, et, pour n'y pas succomber, il projetait tantôt de brûler les papiers de Wanda, tantôt de se mettre lui-même dans une impossibilité absolue de les livrer dans une heure de défaillance. Il est peu de résolutions durables chez les hommes, et il est très-peu d'hommes complets, *tout d'une pièce*, dans le

mal comme dans le bien. A peine Saint-Bertrand avait-il échappé au mal. Il se sentait tout neuf encore dans son nouveau rôle d'honnêteté. Et il avait été obligé de vendre un de ses chevaux et tous ses bijoux, ne voulant plus emprunter, pour trouver une dizaine de mille francs dont il avait besoin pour vivre.

Mais comment se débarrasser de ces papiers? Il avait écrit à Wanda; mais il pensait que sa lettre serait lue par la police russe, et il avait été obligé de lui donner une forme dubitative, parlant d'un dépôt de tableaux qu'on *voulait lui voler*, disait-il, qu'il ne savait comment défendre, et qu'il avait bien de la peine à cacher *chez lui*. Cette lettre, nécessairement, n'expliquait rien ou presque rien à Wanda. Saint-Bertrand ne pouvait lui dire : « Délivrez-moi de ce dépôt à tout prix, car je suis horriblement tenté de le vendre. » Il pouvait encore moins lui demander l'autorisation de le brûler. On propose de brûler des papiers compromettants; on ne propose pas de brûler des peintures. Cette lettre, au surplus, ne parvint pas à son adresse, non plus que les autres que le vicomte écrivit par la suite. On les retint toutes à la frontière. Et quant à celles que Wanda avait déjà écrites à son ancien amant, quoiqu'elles fussent en langage figuré, elles furent également confisquées. Une seule fois, un Polonais, arrivant du pays, vint trouver Saint-Bertrand et lui remit un billet de la comtesse, qui lui disait d'avoir confiance dans le porteur. Saint-Bertrand, enchanté, mit l'émissaire de Wanda au courant des tentatives de la Mélédine, et lui demanda ce qu'il fallait faire. L'autre déconseilla formellement la destruction des papiers, ne vou-

lut pas les prendre, et s'engagea à retourner immédiatement à Varsovie, à prévenir la comtesse et à revenir à Paris pour transmettre ses instructions au vicomte. Mais, comme on l'avait vu entrer chez Saint-Bertrand, qu'il avait été reconnu, il fut suivi, arrêté avant d'avoir pu gagner Varsovie, interrogé, accusé de conspirer. Et, comme il ne voulut rien dire, il ne revit jamais la comtesse ni le vicomte. On le fit périr sous le fouet.

Cependant ces embarras et ces tourments n'étaient pas les seuls que Saint-Bertrand eût à supporter. Décidé à vivre honnêtement, il ne savait comment s'y prendre. Quel état chercher? Quelle carrière poursuivre? Il ne suffit pas de beaucoup de bonne volonté, et même de belles relations, pour trouver une place à Paris. Saint-Bertrand ayant à son service de bonnes manières, une certaine instruction, du courage, de l'esprit, de l'intelligence, mais pas une aptitude ni de connaissances spéciales, se croyait propre *à tout;* il n'était, en réalité, propre *à rien*. D'abord il ne voulut confier son secret à personne, et il fit bien. Qui l'eût trouvé digne d'intérêt, cet aventurier éclairé par de poignantes humiliations, et qui voulait rentrer dans la bonne voie? Le monde n'a pas de pardon pour les fautes avouées, constatées. L'expiation, toute dure qu'elle est, le repentir, même sincère, ne lui suffisent pas. A Saint-Bertrand avouant ses méfaits, il eût à jamais tourné les talons, et pourtant il les avait à peu près devinés ou pressentis, ces méfaits. Mais le vicomte pouvait les nier ; il n'y avait pas eu d'éclat, de retentissement ; personne ne s'était plaint. Donc, le vicomte *appartenait encore au monde.* Mais quoi! que vou-

lait-il? Une place? Et pourquoi? Il n'avait pas commis la faute de dire qu'il était ruiné, pensant qu'on l'eût trouvé alors beaucoup trop intéressant, et que chacun se serait empressé de le fuir. Il disait qu'il s'ennuyait, qu'il était las du désœuvrement, qu'il voulait s'occuper; et les uns, devinant la vérité, le raillaient méchamment, en cherchant à le dissuader de son *dessein ridicule;* d'autres, le croyant riche, lui offraient des emplois aussi honorables que peu rétribués. Et il était fort embarrassé pour les refuser avec des prétextes plausibles.

Il faut s'être trouvé, une fois au moins, dans cette atroce position qui fait dépendre un homme de *tout le monde*, pour connaître les suprêmes dégoûts dont Saint-Bertand fut abreuvé. C'était à qui, de tous ses amis, se montrerait le plus froidement hideux, le plus sèchement dur, le plus *convenablement* indifférent pour des maux devinés, sentis; car, en très-peu de temps, le vicomte fut criblé à jour, et personne ne douta bientôt plus de sa ruine. Cela les ravissait, les vaniteux! d'humilier de leur pitié celui qui, si longtemps, les avait écrasés de ses succès, celui que, jusqu'alors, ils avaient considéré comme un maître. L'humanité n'est jamais belle pour l'œil qui la regarde de près. Elle est horrible pour le malheureux qui a besoin d'elle. Sur cent hommes à qui l'on demande un service *facile*, à peine en est-il un qui vous le rende; et il n'en n'est pas deux sur mille qui se sentent heureux de vous obliger. Et combien en est-il qui tirent un lâche plaisir du spectacle des maux d'autrui! sans compter ceux qui viennent ajouter à ces maux le supplice de leurs conseils! Au bout de quatre mois de démarches, les seuls

emplois, à peu près acceptables, que trouva Saint-Ber trand, se réduisirent à ceci :

La Gruelle, qui avait un intérêt dans une entreprise de bateaux à vapeur faisant le trajet de Marseille aux échelles du Levant, lui offrit la direction de l'agence de Constantinople. La place était de quatre mille francs. Elle exigeait un travail minutieux et assidu, et ne présentait que peu de chances probables d'avancement.

Le comte de Perche, qui avait de belles relations dans le monde des ambassades, lui proposa un poste de consul au Mexique, avec des appointements de cinq mille francs.

Enfin, un abonné de la loge infernale dont le frère venait de fonder une maison de banque, s'engagea à lui faire obtenir une place de confiance dans cette maison. Les appointements ne seraient que de mille écus, pour commencer, car le vicomte n'était pas au courant des affaires ; mais il dépendrait de lui seul d'améliorer sa position.

Ce fut tout. Et, poussé à bout par la misère qui l'enserrait déjà de toutes parts, Saint-Bertrand hésita longtemps avant de refuser ces propositions. Ce qu'il voulait, en effet, ce n'était pas s'en aller, disparaître, et végéter dans un coin éloigné du monde ; c'était trouver une chance de parvenir honorablement et rapidement à la fortune ; et cette chance, il ne l'avait pas en *s'enterrant*, comme il disait, au Mexique ou à Constantinople. Et, quant au métier de commis de banque, outre qu'il répugnait étrangement à ses habitudes d'indépendance, le vicomte ne croyait pas pouvoir atteindre dix ans, vingt ans peut-être,

le temps nécessaire enfin pour se créer une position. Cependant, il y avait, dans les affaires, une chance probable pour lui de faire fortune. Et, en dehors des affaires et de l'exil, il ne lui restait guère d'autre ressource que de s'engager comme soldat. Mais, soldat! à vingt-six ans! c'était un état bien dur. Et pour parvenir à quoi, au surplus?

Il avait aussi la ressource d'épouser Barberine. Et il y songea. Mais il craignit le ridicule qui s'attache au mari d'une femme — même sage — donnant sa personne en spectacle. Puis une certaine pitié le retenait, car, encore une fois, il se connaissait. Il aimait toujours Barberine, ou, du moins, il éprouvait alors pour elle un reste de désir et d'affection. Mais, quand l'habitude aurait amorti ce désir, l'affection demeurerait-elle? Et quelle triste récompense pour le dévouement de cette charmante femme, que de la lier à lui, irrévocablement! Saint-Bertrand se savait d'humeur changeante. Il y eut une certaine honnêteté, une honnêteté relative, dans sa résolution de briser le plus tôt possible les liens qui l'attachaient à Barberine. L'epouser, d'ailleurs, n'était-ce pas simplement légaliser un fait qui, maintenant, lui faisait horreur? Le monde ne dirait-il pas, avec raison, qu'il vivait de sa femme, du travail de sa femme? ne supposerait-il pas, comme l'avait fait déjà la Mélédine, qu'il finirait, grâce à sa femme, par vivre de *quelque chose de pis?* Loin d'exhausser son désir honorable, ce mariage le replongerait plus avant que jamais dans les souillures de son passé, ces souillures dont il voulait se laver à tout prix, qu'il voulait effacer, oublier; qu'il voulait fuir.

Malheureusement pour Saint-Bertrand, il ne possédait que très-imparfaitement la qualité la plus indispensable à tout homme placé dans sa situation : je parle du courage moral. Quand il eût dû attaquer résolûment le fond des choses, il se débattait à la surface. Sa nature féminine se préoccupait des détails. Il ignorait ou il oubliait que, pour parvenir aux premiers degrés de l'échelle sociale, il faut commencer par poser le pied sur les premiers, et que, qui veut s'élancer de plein bond sur ceux du milieu, ne saisit dans ses mains que le vide. Il oubliait aussi qu'en toutes choses, il y a un apprentissage à faire, que tout s'achète, et que le meilleur moyen de conquérir l'estime publique est et sera toujours de la mériter. Agissant plutôt par calcul que par suite d'un sentiment profond de l'amour du bien, au lieu de prendre une attitude nette vis-à-vis du monde, il rusait ; et le monde, qui n'était pas dupe de ses ruses, les décourageait. A sa place, un homme véritablement énergique et loyal — l'homme qu'il essayait de paraître — eût fait précisément ce qu'il ne voulait pas faire. Sans avouer ses antécédents, il aurait accepté hardiment le premier emploi proposé. Il faut le dire et le répéter à satiété pour fortifier le cœur des gens de bon vouloir : il n'est pas de situation si désastreuse dont on ne se tire, à la longue, avec de la patience et du courage. Rien n'est perdu pour nous quand nous reste le désir de bien faire, et la ligne droite sera toujours le plus court chemin pour aller à tout. Ce que ne sentait pas Saint-Bertrand, en ce moment suprême de sa vie, ce que personne ne lui dit, pour son malheur, c'est que le but qu'il poursuivait était au bout des voies ouvertes devant lui. Il au-

rait accepté la proposition de La Gruelle qu'en peu d'années, s'il l'eût voulu, à force de services rendus, il se fût imposé à ses directeurs; il leur eût démontré que leur intérêt les obligeait à lui faire une part dans leur exploitation. Consul, Saint-Bertrand eût recherché les occasions de se distinguer. Il en eût trouvé au moins une. Ce ne sont pas les occasions qui manquent aux hommes, mais les hommes aux occasions. On ne l'eût pas laissé au Mexique. Et enfin, passant par-dessus ce qu'il y a réellement de répugnant dans le métier de commis, s'il eût été assez fort pour attendre, il fût parvenu comme tant d'autres à la fortune, il eût été au moins dix fois à même de payer ses dettes, il eût eu dans les mains un état, enfin, un état qu'il dépendait de lui seul de faire honorable. Et que pouvait souhaiter de plus un aventurier aux abois comme l'était alors Saint-Bertrand?

Mais il aurait fallu commencer par travailler, souffrir, endurer des fatigues et des privations de toute sorte: *abdiquer* aux yeux du monde; supporter les remarques des niais et des sots; cesser d'être un homme à la mode, un élégant, un *lion;* changer de place, de milieu; se priver de mille choses inutiles; *mettre bas* — comme on dit — sa voiture et ses chevaux; quitter l'appartement de la rue Saint-Georges; désapprendre le chemin de la loge infernale et de l'Opéra; ne plus se faire friser, bichonner le matin pendant une heure; se lever tôt, se coucher tard; consentir — chose mortifiante! — à ne plus décider du succès des danseuses et de la forme des cravates; et paraître inférieur au sieur La Gruelle! et supporter le regard étonné du comte de Perche, le regard ahuri de Cocodès,

le regard méprisant de la Mélédine, et le regard de pitié d'un Rogatchef! Et encore, il eût fallu, consul, se préoccuper sérieusement des intérêts futiles d'autrui; représentant d'une grande compagnie, s'ingénier à toute heure à l'enrichir; et, enfin, commis de banque, se mettre au niveau de gens souvent ennuyeux, parfois assez mal élevés, — violents, tourmentés et jetés hors des gonds, comme ils sont, par l'irritation des affaires; — et complaire à son patron! et se faire bien venir de ses clients! que sais-je! Souffrir enfin, patienter, travailler, vivre de la vie de luttes concentrées des gens dépendants. Tout cela était douloureux, pénible, humiliant, sans doute. Mais cela valait-il pas mieux que d'être... ce qu'il était, ce que son orgueil et sa faiblesse le condamnaient à toujours être?

Après avoir hésité, réfléchi, lutté contre lui-même; ne trouvant rien de ce qu'il voulait, ne pouvant se décider à rien d'énergique, le désespoir le reprit. Il redevint amer, se laissa entraîner par le flot de débauche qui l'avait longtemps charrié dans son écume. Puis il se rit de lui, se moqua de ses remords, de ses scrupules, s'étourdit; se dit que nul, à sa place, n'hésiterait autant qu'il l'avait fait; et cependant, ne voulant pas se salir davantage, essayant de concilier sa résolution de vivre droitement avec ses désirs de fortune facile, retourna au jeu, joua petit jeu, gagna, perdit, regagna; vécut d'une vie cachée, souterraine; se lassa de Barberine, la trompa sans savoir pourquoi, par désœuvrement, pour la tromper, mais ne la quitta pas; opposa de vagues dénégations à son chagrin, et je ne sais qnelle froideur polie à son amour de plus en plus profond et désintéressé; la négligea, revint à elle, ne lui

dit rien de sa résolution, de ses luttes ; se moqua spirituellement, mais cruellement, de sa jalousie. Et, cherchant vaguement une occasion, observant minutieusement toutes choses autour de lui, épiant, écoutant, aux aguets, en arrêt devant le hasard ; décidé toujours à se débarrasser des papiers de Wanda, mais n'osant les brûler ; les gardant aussi bien par devoir que — peut-être, à son insu — comme une suprême ressource !... attendant tout du temps et de sa volonté, il usa une année ainsi, résolu, patient, et parfaitement décidé à saisir aux cheveux la première circonstance qui se présenterait, et à lutter, cette fois, jusqu'à la mort, pour en finir avec cette vie d'expédients dont le résultat le plus clair avait été pour lui un suprême dégoût de la vie et de lui-même.

XI

UTILITE DES LOGES DE SPECTACLE A CLOISONS MAL JOINTES

Vers la fin du mois de juillet 1841, l'occasion qu'attendait Saint-Bertrand se présenta, mais d'une façon assez singulière. Ne voulant pas quitter Paris, il avait fait racheter les quatre mois de congé de Barberine par le directeur de l'Opéra, et Barberine, docile comme toujours, avait consenti à danser pendant tout l'été devant une salle à peu

près déserte. Le public parisien, son public à elle, était aux eaux. Souvent, elle dansait pendant un mois sans apercevoir une seule figure de connaissance à l'orchestre et dans les loges d'avant-scène. La loge infernale demeurait vide, comme si les *lions* qui étaient restés à Paris pendant la canicule eussent trouvé indigne d'eux d'y faire alors la moindre apparition. Saint-Bertrand seul y venait, de temps à autre, quand il n'avait rien de mieux à faire et qu'il voulait tuer le temps.

Un soir, il y était venu, et de fort bonne heure. Il s'ennuyait, la chaleur était suffocante, il ne savait *que faire de lui* ce soir-là. Il arriva comme le rideau se déroulait, pendant que résonnaient les dernières notes de la petite pièce. L'entr'acte devait durer près de trois quarts d'heure. Il s'avanca vers la rampe de la loge, promena des regards fatigués sur la salle mal éclairée, où l'on voyait au moins autant de places occupées — et bourgeoisement occupées — que de vides; puis, hésitant quelques secondes, il se demanda s'il n'irait pas tenir compagnie à Barberine, qui s'habillait; et enfin, se déterminant avec ennui, il se jeta dans un fauteuil placé au fond de la loge, avec l'intention de dormir en attendant le ballet.

Il venait à peine de fermer les yeux, quand un murmure de voix partant de la loge de baignoire, séparée de la sienne par une cloison de planches assez mal jointes, attira son attention. La porte de cette loge s'était ouverte, puis refermée; un homme était rentré, et il échangeait quelques compliments avec un autre homme et deux femmes dont l'accent méridional trahissait l'origine bordelaise.

Tout d'abord, Saint-Bertrand trouva de peu d'intérêt la conversation qu'il entendait. Appliquant l'œil à l'une des fentes de la cloison, il avait aperçu un vieux monsieur à l'air insignifiant, puis deux femmes entre deux âges, et enfin un jeune homme d'apparence modeste, timide et craintive — *un bon jeune homme* — comme on eût dit quelques années plus tard; c'était lui qui venait d'entrer dans la loge. Le vicomte n'avait jamais vu aucune de ces quatre personnes. Il se rencogna donc dans son fauteuil; mais il lui fut impossible de dormir, car ses voisins parlaient à haute voix, ne sachant pas qu'on les écoutait.

La plupart des *affaires* les plus graves n'ont pas d'origine moins vulgaire et moins imprévue que celle-ci. Le hasard qui gouverne le monde se plaît à faire sortir les événements d'une rencontre fortuite, souvent d'un mot prononcé en l'air.

— Eh! bonjour, monsieur d'Aigreville! s'étaient écriées les deux femmes en voyant entrer le jeune homme.

Celui que l'on venait d'accueillir ainsi salua, serra les mains, s'assit. On entendit le bruit des siéges dérangés pour lui faire place. Puis il dit:

— Je me suis présenté chez vous aujourd'hui pour vous faire mes adieux; mais vous étiez sortie, madame.

— Et où allez-vous donc? lui dit-on.

—Cela se demande-t-il? reprit une voix rieuse. M. d'Aigreville ne peut aller qu'à Vichy.

— C'est, en effet, à Vichy que je vais, madame.

— Est-ce que les Valmaseda sont à Vichy?

— Mais oui.

— Ah ! vous m'en direz tant !

On riait ; le jeune homme ne disait plus rien. L'une des voix de femme reprit :

— Vous êtes le plus édifiant modèle de constance que je connaisse, monsieur d'Aigrevillé.

— Mais..., madame..., balbutiait le jeune homme.

— Allons ! reprit affectueusement la voix rieuse, allez-vous faire le discret avec nous !

— Je vous assure, madame...

— Eh ! ne rougissez pas ! On n'a parlé que de vos amours, à Bordeaux, pendant quatre ans. Tout le monde les connaît. C'est le secret de Polichinelle. Il n'y a que M. Valmaseda qui ne les ait jamais soupçonnées. Et nous n'irons pas lui apprendre que vous faites le bonheur de sa femme ; soyez tranquille.

— Madame..., vous m'embarrassez beaucoup... vraiment ! Je vous en prie, ne parlons plus de cela, balbutia le jeune homme.

Saint-Bertrand appliqua de nouveau l'œil à la cloison. Il ne pouvait s'y tromper : il avait devant lui deux bonnes commères qui s'amusaient à tourmenter un innocent. L'innocent était venu les trouver avec toute sorte d'aimables intentions, et, comme toujours, on abusait de son inoffensivité. Méchant, on eût respecté ses secrets : il est si naturel d'accabler celui qui ne peut se défendre !

— Comptez-vous rester longtemps à Vichy? lui dit-on.

— Deux mois, madame.

— Dites donc, ce sera peut-être bien dur de supporter *le Valmaseda* pendant deux mois.

Le bon jeune homme aurait dû *trouver un mot* et se reti-

rer, voyant qu'on allait continuer à le taquiner ; mais, conciliant par nature, il aima mieux faire des concessions.

— Le fait est que M. Valmaseda n'est pas amusant, répondit-il.

Les deux femmes saisirent aussitôt la balle au bond.

— N'est-ce pas? s'écria l'une.

— Toujours geignant, grondeur, soupçonneux, jaloux et avare ! ajouta l'autre.

— On le mènerait au bout du monde pour gagner cent sous, reprit la première.

— On lui ferait voir des étoiles en plein midi quand son intérêt est en jeu, riposta la seconde.

— Il est cependant bien riche ! dit le vieux monsieur, pour dire quelque chose.

— Oh ! bien riche !

— Il a deux millions en rentes d'Espagne, interrompit d'Aigreville.

— Bah ! croyez-vous ?

— J'en suis certain.

— Au fait ! vous devez le savoir, si sa femme vous l'a dit. Et *tout cela* doit-il donc revenir à sa charmante nièce ?

— Oui, madame. M. Valmaseda n'a pas d'autre héritier que mademoiselle Éveline.

— Eh bien, monsieur d'Aigreville, moi qui ne suis qu'une femme de bon sens, si j'étais à votre place, j'aimerais mieux épouser la nièce que de continuer à faire le bonheur de la tante. D'abord, ce serait plus lucratif ! plus moral ! Et puis Éveline est si bien élevée ! si jolie !

Le jeune homme parut scandalisé.

— Oh ! madame !... balbutia-t-il.

— Pourquoi vous récriez-vous? lui dit-on.

— Mademoiselle Éveline est promise au comte de Bugny.

— Ah! bon! promise! Un homme qui n'a rien à lui! qui est militaire! chef d'escadron! qui tient garnison en Afrique! Ce n'est pas un fiancé sérieux, cela! Valmaseda ne doit point tenir à M. de Bugny, j'en suis sûre. Si vous disiez un mot, il se dépêcherait de le remercier. Et d'ailleurs, vous le savez bien : en amour comme en affaires, les absents ont toujours tort.

Saint-Bertrand commençait à trouver la conversation intéressante. Il appliqua de nouveau l'œil à la cloison. Les deux femmes se renvoyaient des regards malicieux. Le vieux monsieur bâillait, et le bon jeune homme, aussi embarrassé que scandalisé, secouait la tête.

— Quoi qu'il en soit, dit-il comme s'il eût répondu à une objection secrète de sa conscience, je ne me marierai jamais.

— Et pourquoi?

— Parce que...

— Parce que vous craignez qu'on ne vous fasse ce que vous avez fait à tant d'autres, mauvais sujet! lui dit-on.

D'Aigreville, flatté, se mit à rire. Les femmes riaient plus haut que lui. Elles auraient voulu le battre.

— Non, ce n'est pas cela, dit-il enfin. Mais je n'ai pas la vocation.

Nouveaux éclats de rire. Quelques personnes se retournèrent au parterre et à l'orchestre. Le vieux monsieur était choqué.

— Ma femme!... mesdames!... balbutiait-il.

— Allons ! allez-vous faire le dragon de vertu? lui dit sa *joyeuse moitié.*

— Non, cela ne me siérait pas, fit le vieux monsieur en tourmentant le nœud de sa cravate; mais riez moins haut, je vous en prie.

D'Aigreville profita de la discussion matrimoniale pour s'esquiver. Mais la langue des commères était excitée. Aussitôt qu'il eut refermé la porte de la loge, elles s'en donnèrent à cœur joie.

— Quand on pense, dit l'une, qu'un jeune homme bien né, riche et de bonne tournure, comme ce d'Aigreville, compromet son avenir pour une folle telle que madame Valmaseda, cela vous donne mal aux nerfs !

— Une femme de quarante ans ! fit l'autre.

— Quarante-deux, s'il vous plaît ! Et pas jolie du tout !

— Oh ! pas jolie ! fit le vieux monsieur. Elle est encore très-agréable.

— Allons donc ! Elle est haute comme une botte ! Elle s'habille *en dépit du bon sens.* Elle porte des talons de trois pouces, et des chapeaux *impossibles* pour se grandir. Et elle se met, au bal, un oiseau de paradis dans les cheveux.

— Et elle est extravagante et ridicule ! Elle ne rêve que de chiffons ! A Bordeaux, elle aurait mis le feu à la ville pour se procurer, la première, une mode nouvelle.

— N'habite-t-elle plus Bordeaux? demanda le vieux monsieur.

— Mais non. Vous savez bien : son mari a vendu son vignoble de Barsac pour acheter une maison à Versailles. Ils sont retirés à Versailles depuis six mois.

— Et que vont-ils faire à Vichy? dit le vieux monsieur.

— Je crois que Valmaseda a une maladie de foie, répondit sa femme. Du moins, depuis qu'il a quitté l'Espagne, son pays, pour venir s'installer à Bordeaux, je l'ai toujours entendu se plaindre du foie.

— Est-ce que sa femme est Espagnole? dit encore le vieux monsieur.

— Non. Elle est née à Paris.

En ce moment, le rideau se leva sur le premier acte du ballet. Les femmes se turent, et Saint-Bertrand sortit, sans bruit, de la loge.

Il alla se promener sur le boulevard.

— Une femme de quarante-deux ans, à peu près folle, se disait-il en marchant lentement, les mains croisées derrière le dos, une femme qui n'est pas dominée par son amant, mais qui le domine; car elle le domine, cet imbécile! cela ne fait pas de doute pour moi. Un mari bête, crédule, malade, jaloux et avare!... Une jeune fille... charmante... elle doit l'être si les femmes en conviennent; et elle doit être bien pressée de se soustraire, par le mariage, à la société de tels parents... Et elle doit détester ce d'Aigreville!... Que de leviers pour soulever cet héritage de deux millions! Il n'y a guère que ce fiancé qui m'inquiéterait, reprit-il. Heureusement qu'il est en Afrique. On se bat en Afrique. Il peut se faire tuer d'un jour à l'autre. Et, ne se ferait-il pas tuer, d'ailleurs, on peut le faire... oublier. Fiancé!... à quoi cela engage-t-il, aujourd'hui? A rien du tout. Mais que dire à Barberine pour motiver un voyage à Vichy?

Il se promena pendant deux heures. Dans tout Paris,

dans toute l'Europe peut-être, il n'y avait que lui qui fût assez aventureux pour former le dessein de tenter une semblable entreprise avec si peu de chances de succès. Épouser une fille riche, lui qui ne possédait que des dettes, cela lui avait toujours paru la chose la plus légitime. Il ne se dit même pas que, agir ainsi, c'était continuer son passé, le couronner honteusement, en quelque sorte. Le mariage, à ses yeux, comme à ceux de tant de gens, légitimait ce qu'il y a d'abject chez un homme à *devoir tout* à une femme. Quel autre moyen, d'ailleurs, avait-il pour en finir avec l'existence qui l'obsédait? N'était-ce pas là, enfin, cette occasion qu'il attendait, qui devait l'enrichir tout d'un coup, sans que le monde, cette fois, y pût trouver rien à redire? Et terminer ainsi sa liaison avec Barberine, n'était-ce pas ce que Barberine elle-même pouvait souhaiter de plus *convenable?* Tous les hommes se marient. Donc, il se mariait. Elle n'avait pas compté vraisemblablement que leur amour serait éternel. Il y avait bien entre eux certains services particuliers, — ce sacrifice de soixante mille francs fait à Bade par exemple; — mais, une fois marié, il comptait bien lui rendre *tout cela*. Au surplus, Barberine était bonne fille. Et ce n'était pas elle qui voudrait lui enlever l'unique chance qu'il eût de se tirer d'affaire. Il n'y avait donc pas à hésiter. Il ne réussirait peut-être pas; ce comte de Bugny, ce fiancé, ne se laisserait pas évincer sans lutter vigoureusement, sans doute. Mais enfin, il ne fallait laisser échapper aucune occasion. A quoi cela l'engageait-il, d'aller à Vichy? A rien. Donc, il fallait y aller. *Il fallait voir!*

Il rentrait à l'Opéra juste au moment où le ballet venait

de finir. Barberine se rhabillait dans sa loge. Il alla l'y retrouver. Elle ne s'aperçut pas, d'abord, de son air soucieux.

Saint-Bertrand s'était assis sur le canapé pendant qu'elle nouait les rubans de son chapeau devant un miroir.

— Je suis venu à l'Opéra, lui dit-il; mais je me suis senti mal à l'aise...

Elle se tourna tout à coup vers lui, s'approcha, le regarda, lui prit les mains. Elle le trouva un peu pâli, et il avait les mains brûlantes. Aussitôt elle changea de ton, s'excusa de l'avoir si mal accueilli, et dit à l'une de ses habilleuses d'aller chercher le médecin de service.

Saint-Bertrand ne demandait point autre chose. Cependant, en voyant entrer le docteur Berthaud, il se mit à sourire et leva les épaules.

Le bon docteur Tant-Mieux, que l'habilleuse avait rencontré à la porte du théâtre, — où il attendait une jeune personne qui avait accepté l'offre de son bras pour rentrer chez elle, — s'assit auprès de Saint-Bertrand. Barberine lui ayant appris que le vicomte se sentait malade, il l'interrogea, lui tâta le pouls, hocha la tête en homme entendu, et Saint-Bertrand se défendait, souriant toujours.

— Voyons, faites-moi connaître ce que vous éprouvez, monsieur le vicomte, disait le docteur.

Après s'être laissé gronder par Barberine, Saint-Bertrand consentit à dire que, depuis deux mois, il ressentait une grande lassitude, de fréquents maux de tête, un besoin de dormir presque continuel, et une douleur sourde au côté droit.

— C'est le foie! dit aussitôt le docteur Tant-Mieux. Vous

avez eu sans doute de vives contrariétés, ou vous ne vous êtes pas suffisamment observé dans votre régime. Je suis certain que vous veillez, que vous buvez du vin de Champagne!

— Oui, tous les jours, dit Barberine.

— C'est très-mauvais pour la santé, fit le docteur

— Eh! le champagne n'est pour rien dans cette indisposition! s'écria Saint-Bertrand. Depuis que je me connais, j'ai toujours ressenti des douleurs au côté droit.

Le bon Tant-Mieux le regarda avec inquiétude.

— Le fait est que vous avez le teint un peu jaune. Et ne vous a-t-on jamais conseillé d'aller à Vichy? lui demanda-t-il.

Saint-Bertrand se leva tout à coup.

— Oh! ne me parlez pas d'aller à Vichy! Je ne veux pas quitter Paris. Barberine ne pourrait m'accompagner, d'ailleurs. Je suivrai le régime qu'il vous plaira de m'indiquer, mais je n'irai pas m'enterrer là-bas, tout seul, car ce serait à y périr.

— Voyons, voyons, monsieur le vicomte, soyez donc un peu raisonnable, répondit le naïf docteur. Que diable! six semaines sont bien vite passées.

— Merci!

— Vous nous reviendrez guéri, je vous le promets, avec un teint de lis et de roses.

— Ce serait l'acheter trop cher que d'aller à Vichy.

Barberine n'avait certes pas envie de se séparer de Saint-Bertrand. Aussi, dès qu'elle entendit le docteur prononcer le nom de Vichy, se récria-t-elle avec autant d'énergie que le vicomte. Mais son impersonnalité la fit bien-

tôt revenir sur ce premier mouvement. Ses soupçons ne pouvaient s'éveiller devant la répulsion que montrait son amant. Elle ne dit rien d'abord; puis, réfléchissant qu'il valait encore mieux se priver de le voir pendant six semaines que de courir la chance de laisser s'aggraver son indisposition, elle joignit ses prières aux instances du docteur Tant-Mieux.

Mais Saint-Bertrand était trop rusé pour se rendre ainsi tout de suite. Après s'être fait proposer le séjour de Vichy, il voulait qu'on le suppliât d'y aller. Il sortit de la loge avec Barberine, opposant aux observations du docteur les dénégations les plus formelles. Le lendemain, il était très-pâle; le surlendemain, encore davantage, et il avait les yeux cernés, s'étant volontairement privé de sommeil pendant deux nuits, et n'ayant pris que du thé vert, pour se donner la migraine. Barberine, effrayée, ne le quittait plus. Elle l'engageait vainement à manger. Lui, tout en lui parlant, s'endormait parfois auprès d'elle. Le troisième jour, il éprouvait des vertiges, des frissons. Il en fit tant enfin, que Barberine se mit à pleurer, le suppliant de partir, ne fût-ce que pour un mois.

— Le voyage seul, le changement d'air vous fera déjà beaucoup de bien, lui répétait à satiété le bon docteur.

Mais Saint-Bertrand résista encore, et ce ne fut qu'après huit jours de larmes, de prières, de discussions, qu'il consentit à se laisser vaincre.

S'il lui fallait un si long temps pour se décider à faire ce qu'il voulait, c'est qu'une raison secrète l'obligeait à demeurer quelques jours de plus à Paris. Sa bourse était *à sec,* et il ne pouvait se mettre en route sans la remplir. On ne vit

malheureusement nulle part sans argent, pas plus à Vichy qu'ailleurs. Mais comment trouver de l'argent? Il fallait une quinzaine de mille francs au vicomte pour couvrir ses frais de voyage, et solder, avant de partir, quelques dettes criardes. Après avoir longtemps réfléchi, et par un scrupule de conscience qui ne l'excusait en rien, ne voulant, à aucun prix, en cette occasion, s'adresser à Barberine, qui avait déjà fait — tant à Bade qu'à Paris, depuis un an, — assez de sacrifices pour lui, il se rendit un jour chez un *jeune escompteur* qu'il connaissait et qui l'avait obligé déjà, mais obligé un peu rudement, lui prêtant de l'argent à un taux usuraire.

Le vicomte trouva M. Cerveiro dans son salon, entouré de sa petite famille. Cet escompteur ressemblait peu aux Gobseck et aux Gigonnet immortalisés par Balzac. J'entends qu'il leur ressemblait peu par les dehors ; car, pour le fond, il était à peu près le même. M. Cerveiro avait alors environ trente ans. C'était un grand et très-beau garçon, élégant, aux yeux châtains, dont la moustache noire faisait valoir le teint mat. Il s'était marié très-jeune à une demoiselle Mainz de Francfort, qui successivement lui donna cinq beaux enfants. M. Cerveiro adorait ses beaux enfants. Comme il était passablement riche, qu'il faisait de bonnes affaires, il vivait *décemment*. Son logis spacieux était bien meublé, c'est-à-dire qu'il y avait des meubles neufs, en bon état et couverts de housses dans toutes les chambres. Pendant l'hiver, il y faisait peut-être un peu froid, les feux étant petits et l'appartement se trouvant exposé au nord ; — au midi, le loyer eût été de mille francs de plus par année ; — mais on y pouvait

vivre, et même assez bien vivre, à ce qu'il semblait, car les jeunes Cerveiro paraissaient forts et bien portants, comme il convient à des gaillards appelés à jouir quelque jour d'une *honnête* fortune. Et madame Cerveiro, quoique se montrant *très-regardante* avec sa cuisinière, n'économisait guère sur le menu des repas. Ces repas étaient suffisants pour des gens sobres qui ne se font pas *un dieu de leur ventre*. Somme toute, ces époux fidèles édifiaient leur quartier par une conduite exemplaire. Ils n'allaient point au spectacle, si ce n'est à l'occasion, quand, par exemple, on leur donnait des billets d'auteur. Le mari se servait de commis à lui-même ; la femme se faisait habiller par sa jeune sœur ; et ils s'aimaient de tout leur cœur, ayant la conscience tranquille, et étant absolument faits l'un pour l'autre.

En apercevant Saint-Bertrand, M. Cerveiro congédia ses enfants, qui folâtraient sur ses genoux, et sa femme, qui, en ce moment, reprisait des chemises ; puis il offrit un siége au vicomte et le laissa parler en le regardant.

Le vicomte, qui connaissait de longue main son Cerveiro, ne perdit pas de temps en préambules. En deux minutes, il lui eut exposé son cas. Il lui fallait quinze mille francs tout de suite, et pour six mois. Il n'avait pas de gage à donner, pas de caution. Rien que sa signature. Quand il eut cessé de parler, l'escompteur, qui l'avait attentivement écouté, se leva, s'adossa à la tablette de la cheminée, et, avec une voix nette, posée, coupante comme une lame de rasoir, s'exprima ainsi :

— Monsieur le vicomte, je ne vous cacherai pas que l'argent est cher. Ce matin, j'ai refusé de prendre une

part dans une affaire qui pouvait me donner quatre cents pour cent de bénéfices en deux ans. J'avais les fonds suffisants, mais je ne veux pas me dégarnir. Quinze mille francs, c'est beaucoup! vous pouvez mourir. Vous devez avoir des dettes. Que resterait-il à vos créanciers? votre mobilier? Ce n'est point assez. Si vous vivez, vous payerez, car vous avez *de la surface,* et, d'ailleurs, j'obtiendrais prise de corps contre vous, et l'on ne vous laisserait pas mettre à Clichy, je suppose? Mais, si vous mourez, je perds tout. En conséquence, et comme vous savez que, dans une affaire, le produit doit toujours être en proportion des risques à courir, je dois vous dire que, si je vous prête mon argent, ce ne sera pas pour rien.

— Quelles conditions me ferez-vous? dit le vicomte.

— Voici : dix mille francs de commission pour six mois.

— C'est bien cher, monsieur Cerveiro.

— Non. Et, comme vous ne pourrez payer à l'échéance, je m'engage à l'avance à vous laisser renouveler votre billet. Mais vous ne le renouvellerez qu'une fois, et pour trois mois. Cela vous coûtera cinq mille francs de plus.

— C'est bien cher, dit encore Saint-Bertrand, mais j'ai besoin d'argent. J'en passerai par où vous voudrez.

Cerveiro fit alors entrer le vicomte dans son cabinet d'affaires. Ce cabinet ressemblait, à la fois, au boudoir d'une jolie femme et au petit salon d'un artiste. Il y avait des tableaux sur les murs, des bronzes, des porcelaines de Sèvres et de Saxe dispersées sur les meubles, des armes rares en trophée, un peu de tout enfin, jusqu'à deux vitrines d'ébène pleines de livres — splendidement reliés — qu'on ne lisait pas.

Saint-Bertrand signa un billet de trente mille francs, à neuf mois d'échéance, et en échange duquel M. Cerveiro lui remit quinze billets de mille francs. Puis il le reconduisit poliment jusqu'à la porte, et, poussant un soupir, il retourna jouer avec ses enfants.

Saint-Bertrand partit pour Vichy le soir même. Il y resta six semaines, pendant lesquelles il écrivit assez régulièrement à Barberine. Ses lettres ne racontaient rien — ou presque rien — de sa vie. Il disait qu'il s'ennuyait, mais que sa santé devenait meilleure, et qu'il avait grande hâte de reprendre *ses chères habitudes*. Barberine, de son côté, ne s'amusait guère. Aussi, le jour où Saint-Bertrand revint à Paris fut-il pour elle un jour de fête. Sa joie, cependant, ne l'empêcha pas de remarquer en lui un changement assez singulier. Il avait fort bonne mine, mais il avait l'air plus concentré, plus sérieux que d'habitude. Je ne sais quelle apparence de résolution calme et froide brillait dans ses yeux. Et sa mise, quoique toujours élégante, était aussi modifiée. Elle avait moins de laisser aller; elle sentait moins *le jeune homme*. Elle était correcte, presque grave, comme doit l'être celle d'un homme fait, honorablement posé dans le monde de la politique ou des affaires.

Barberine lui prit les deux mains, s'écarta de lui, le regarda des pieds à la tête, et lui dit en riant :

— Si ce n'était ta barbe, on te prendrait pour un magistrat ou pour un banquier.

Mais Saint-Bertrand devait l'étonner bien davantage, par la suite. L'automne et l'hiver se passèrent sans qu'on le vît plus de trois ou quatre fois à l'Opéra. Il ne fréquentait

plus ses amis. On ne le rencontrait plus nulle part. Il allait voir, presque chaque jour, la danseuse chez elle, mais à heure fixe, et il exigeait qu'elle fermât sa porte pour tout le monde pendant qu'il lui tenait compagnie. Barberine, en revenant de Bade, avait loué un appartement rue Taitbout. Cette rue ne lui plaisait pas, étant triste et sale; mais elle voulait se trouver à portée de son théâtre. Saint-Bertrand lui donna toute sorte de bons conseils pour meubler son appartement. Il s'occupait aussi beaucoup de sa toilette. Elle n'était jamais assez élégante, selon lui. Et enfin, il la poussait tant qu'il pouvait à se divertir, à voir du monde, disant qu'une danseuse doit toujours avoir autour d'elle une petite cour, une foule de soupirants connus et bien posés qui la vantent partout, la font *mousser*, préparent ses succès et maintiennent sa réputation. Quant à lui, il connaissait Barberine, il savait qu'elle était incapable de le tromper; et, d'ailleurs, il n'avait jamais eu de jalousie. S'il se prodiguait moins qu'autrefois, s'il vivait maintenant d'une vie rangée, c'est qu'il avait perdu sa fortune, qu'il ne voulait pas faire de nouvelles dettes et travaillait, étudiait, *apprenait les affaires* pour se créer une position. Barberine, à la fois inquiète et charmée de sa sagesse, se demandait parfois s'il était sincère. Elle manquait d'expérience, mais elle était femme; et l'esprit de méfiance et d'instinctive pénétration, qui est la sauvegarde de son sexe, lui faisait épier et noter dans sa mémoire les plus futiles variations de langage et de conduite qu'elle observait chez son amant. Parfois, elle le soupçonnait de vouloir la pousser à le quitter pour former une autre liaison avec un de ses intimes. Ne lui avait-il pas

vanté La Gruelle! de Perche! Cocodès! même Rogatchef!... Quoique cela lui parût bizarre, elle s'indignait contre elle-même de cette vilaine pensée. Mais, tout en s'indignant, elle ne se sentait point rassurée. Elle éprouvait de vagues appréhensions comme si quelque malheur eût plané sur elle.

Quand revint le printemps, Saint-Bertrand commença à négliger plus sérieusement Barberine. A peine venait-il la voir deux ou trois fois chaque semaine. Il était outrageusement poli avec elle. Il trouvait le moyen d'éluder ses questions ; il haussait les épaules en souriant si elle lui laissait voir le moindre soupçon. Et Barberine, qui maintenant se sentait dupée, trahie, abandonnée! — mais ne savait pour qui ni comment, — pleurait toutes les nuits et devenait de plus en plus triste.

XII

UN HOMME COMME IL EN EST PEU

Pendant que ces incidents, qui menaçaient d'apporter de si cruels changements dans l'existence de Barberine, se multiplaient à Paris, de l'autre côté de la Méditerranée, sur la côte d'Afrique, il s'en préparait d'autres, que ne prévoyait pas Saint-Bertrand. Ils allaient, cependant, l'obliger à soutenir prochainement une lutte terrible.

Au commencement du mois de juin 1842, le gouver-

neur général Bugeaud, voulant achever la pacification de la province d'Alger, était sorti de Milianah avec une colonne de trois mille cavaliers. Il avait descendu la vallée du Chelif, puis il s'était dirigé vers le petit port de Cherchell, et recevait sur son passage les marques de soumission de toutes les tribus. Vers le milieu du mois de juin, il s'était arrêté à Cherchell pour organiser l'administration dans cette ville conquise depuis deux ans, mais qui, étant peuplée de marabouts fanatiques, détestait notre domination et n'attendait qu'une occasion pour la secouer. Cette entreprise ayant réussi au gré du général, il avait envoyé un détachement de trois cents chasseurs d'Afrique vingt lieues plus loin, à Ténez, pour prendre possession de la ville, qui s'offrait à nous. Ce détachement était commandé par le fiancé d'Éveline Valmaseda, le chef d'escadron de Bugny.

Le comte de Bugny avait alors trente ans. C'était un homme d'un caractère doux, humain. Il était estimé de ses supérieurs et adoré de ses soldats. Son père, grand seigneur un peu philosophe, ruiné par l'émigration, et revenu en France en 1815, à la suite des princes, lui avait donné des principes d'honneur et d'humanité dont il ne se départit jamais.

— *Regarde*, lui avait-il dit un jour où son fils lui demandait comment occuper sa vie, le monde est un théâtre où la pièce, à la fois drame et comédie, est toujours intéressante et toujours nouvelle.

Et comme l'enfant sentait en lui d'autres aspirations, des aspirations plus élevées et plus généreuses, et comme il demandait au vieillard de lui indiquer une carrière qui

pût le mettre à même de les satisfaire, le vieillard, souriant, lui avait répondu :

— L'état importe peu; ce qui importe, c'est d'avoir une conscience nette. Fais-toi soldat, comme tes aïeux, si tu veux me complaire. Les armes sont la seule profession qui nous reste, à nous qui n'avons eu de raison d'être que par les armes; mais, quelle que soit la profession que tu embrasses, rappelle-toi toujours ceci : c'est que, dans toutes les circonstances de la vie, à tout âge et avant tout, il faut d'abord *faire le bien.*

Ce principe devait gouverner toutes les actions du jeune homme. A vingt ans, en sortant de l'École militaire, il s'était trouvé déjà dans l'obligation de choisir entre son intérêt et son devoir, et il n'avait pas hésité. Son père venait de mourir, laissant pour tout héritage une douzaine de mille francs de rente. L'officier avait une jeune sœur. Il lui abandonna sa part de l'héritage paternel et lui fit épouser un homme qu'elle aimait. Puis, comme l'existence désœuvrée des garnisons lui était insupportable, il avait demandé à servir en Algérie, et, là, au rebours de tant de jeunes gens qui ne songeaient qu'à guerroyer, il s'était fait attacher à la section la plus intelligente de l'état-major, et bientôt on lui confia un poste important dans la direction des affaires de la colonie. Le comte de Bugny, en peu de temps, montra, dans les fonctions délicates qui lui furent attribuées, tout ce qu'on pouvait attendre de son savoir-faire. Dès son arrivée en Afrique, il avait appris la langue des indigènes, et s'était mis promptement au courant de leurs usages. A peine eut-il entamé quelques relations avec eux, qu'il résolut de

se vouer exclusivement à leur bien-être et de les défendre contre tant de gens qui avaient intérêt à les dépouiller. Il surveillait les tribus du cercle dont il avait le commandement, prévenait les luttes intestines qu'elles étaient toujours disposées à entamer avec leurs voisines, signalait leurs menées hostiles, calmait les violences de leurs chefs, arrêtait les désordres, punissait les exactions et les abus de pouvoir, présidait aux transactions des marchés publics, poursuivait, dénonçait les menées sourdes des premiers colons qui, souvent, songeaient moins à défricher leurs concessions qu'à exploiter les Arabes; et, tour à tour, soldat, juge, administrateur; conciliant, intelligent, passant la moitié de ses nuits au travail, ses journées à courir en tous lieux où sa présence était utile, il faisait preuve, à toute heure, d'un courage indomptable et d'une abnégation complète.

Lorsqu'une expédition avait été décidée contre une tribu insoumise, c'était lui qu'on envoyait chercher le premier. Il indiquait, à l'avance, au commandant de l'expédition, les lieux propres au campement des soldats. Les fontaines, les sources, les sentiers, les défilés du pays à parcourir lui étaient connus. Il savait comment éviter telle forêt, tourner telle montagne qui devait recéler une embuscade. Il indiquait les gués des rivières, la quantité de fourrages qu'on devait trouver sur un territoire, le plus ou le moins de danger qu'il y avait à le traverser. Pendant le combat, il conduisait les tirailleurs, guidait les colonnes d'attaque, pénétrait le premier dans le *douar* ou le village incendié. Et, la lutte finie, c'était lui qu'on envoyait, tout seul et au loin, porter les propositions de

paix aux vaincus. Souvent son ascendant sur eux était si grand, qu'il faisait, des cavaliers de la tribu la plus hostile aux Français, les alliés les plus sincères. En dix ans, ce jeune homme conquit la place la plus honorable dans l'esprit de ses chefs. Il fut, aux yeux de tous, l'un des plus dignes et des plus habiles, dans ce petit groupe d'officiers souvent méconnus, parfois calomniés, qui, seuls, rendirent possible la pacification de l'Algérie.

Aussi, le gouverneur, qui le connaissait, s'était-il bien gardé de l'oublier, en organisant son expédition; et, comme toujours, il lui avait confié le poste d'honneur. En allant à Ténez, en avant-garde, avec ses trois cents cavaliers, le comte de Bugny savait qu'une grande responsabilité pesait sur lui.

L'année précédente, sa santé s'étant trouvée compromise par des accès de fièvre pernicieuse, il avait obtenu l'autorisation de passer quelques mois en France, pour se retremper dans l'air pur du pays natal. Sa sœur habitait Bordeaux; il n'avait pas d'autre parent que cette sœur; il l'aimait d'une affection vraiment fraternelle : il était donc allé à Bordeaux. Ce fut là qu'il vit la belle Éveline. Tout d'abord, et presque sans lui avoir dit un mot, il découvrit en elle une nature d'élite. Éveline, orpheline, et placée dans la dépendance d'un oncle avare et d'une tante à peu près folle, n'était point heureuse. Elle avait pénétré de bonne heure le vice de l'un, les faiblesses de l'autre. Elle ne se sentait point à sa place dans leur maison. De Bugny devina tout ce qu'il y avait de douleurs cachées dans cette âme chaste et désintéressée, que blessaient chaque jour de mauvais exemples. Il osa le lui

dire. Il lui demanda de l'autoriser à l'arracher du milieu où la nécessité la retenait. Éveline, se voyant si vite et si bien comprise, ne trouva, pour répondre à celui qui l'aimait ardemment déjà, que des paroles de reconnaissance. Peu à peu, cependant, leurs âmes se lièrent étroitement. Madame Valmaseda, grâce au jeune d'Aigreville, avait autre chose à faire que de surveiller sa nièce; et son mari, toujours en quête de placements d'argent, ne voyant en Éveline que la future maîtresse de sa fortune, ne l'aimait point assez pour se préoccuper beaucoup de ses actions. Pendant plus de trois mois, les jeunes gens se trouvèrent donc à peu près livrés à eux-mêmes. D'autres auraient peut-être abusé de leur liberté. Eux l'employèrent à s'éprouver mutuellement, à explorer mutuellement les moindres détours de leur caractère. Il y eut quelque chose de très-digne et de touchant dans les relations de ces deux amants qui faisaient honneur à l'espèce humaine. Tout en se sentant heureux des facilités qu'ils avaient de se rencontrer, ils ne voulaient pas que le monde pût en médire. Ils firent en sorte qu'il y eût toujours un tiers présent à leurs entrevues. La sœur du jeune officier, sur sa prière, l'accompagnait donc chez madame Valmaseda. Leurs maisons se touchaient, et les jardins spacieux de ces deux maisons n'étaient séparés que par une haie d'épines. Quand Éveline venait rendre visite à la sœur du comte de Bugny, jamais celui-ci n'entrait au salon sans être certain que sa sœur y était descendue avant lui. Au surplus, comme leur affection n'avait rien à dissimuler, étant pure et légitime, ils ne se sentaient point gênés de l'exprimer devant les autres. Le plus so

vent, c'était dans l'un des deux jardins qu'ils causaient. On était alors au printemps. Ils trouvaient un grand charme à s'entretenir, en marchant à pas comptés dans les allées sablées et bordées de rosiers en fleur. Quelque chose de la douceur et de la pureté du ciel du Midi descendait alors dans leur cœur et poétisait leurs paroles. Les formes de l'amour sont toujours plus ou moins les reflets du milieu où vivent les amoureux. Éveline et de Bugny, dès le début de leur liaison, vécurent d'une vie en dehors et au-dessus des platitudes de la vie réelle. Cette inappréciable faveur de se connaître, de se posséder intellectuellement, avant de se lier matériellement et à jamais, si équitable! si indispensable au bonheur futur des époux! qui devrait être accordée à tous, en vue précisément de la moralité du mariage, qui est la véritable et infaillible épreuve des mariages dans toute l'Europe, — excepté toutefois en France, où l'on a trop d'esprit pour avoir du bon sens, — le hasard la fournit à ces jeunes gens qui n'en avaient pas besoin pour s'apprécier, mais qu surent en profiter cependant, avec le gracieux abandon de leurs natures expansives.

Mais il n'est pas de bonheur parfait. De Bugny comprenait que, pour obtenir la main d'Éveline, il lui fallait complaire à ses parents, et il lui était souvent pénible de faire bon visage à madame Valmaseda, qui dissimulait par trop peu sa liaison avec d'Aigreville. Cela coûtait grandement à sa dignité de serrer la main d'un jeune homme qui prenait, de l'aveu de tous, la femme d'un autre, et n'avait même pas la pudeur de fuir la maison de celui qu'il trahissait. Cependant il le sentait tellement nul, et sa complice

lui semblait si totalement dénuée de jugement, qu'il éprouvait pour eux moins de dégoût que de pitié. Et quant à Valmaseda, en le voyant toujours préoccupé de ses trafics, il lui faisait l'effet d'un malade, et il le plaignait. Son attitude devant ces personnes peu dignes qui tenaient son bonheur dans leurs mains lui futsur tout inspirée par celle d'Éveline. Elle aimait ses parents, malgré leurs travers et leurs fautes; elle feignait de ne pas apercevoir ces travers et d'ignorer ces fautes, qu'elle n'avait le droit de condamner que dans sa conscience; et elle leur payait en soins, en déférences de toute sorte la reconnaissance qu'elle leur devait. Quant à d'Aigreville, elle était on ne peut plus réservée avec lui, plus que réservée, glàciale, ne l'estimant point assez pour le détester; et sa tante, qui lui croyait une antipathie d'instinct pour son amant, tout en s'en étonnant naïvement, s'en montrait heureuse, car elle y trouvait une garantie pour sa jalousie.

De Bugny modela donc étroitement sa conduite sur celle d'Éveline. Sans descendre jamais jusqu'à flatter la passion du vieil Espagnol, il sut lui plaire par son esprit d'ordre, son entente des affaires, et sa tenue, plus sérieuse que ne l'est d'ordinaire, aujourd'hui, celle des jeunes gens de trente ans. Avec madame Valmaseda, il fut convenable et prévenant, comme il l'était pour toutes les femmes; il la traitait même moins en femme qu'en enfant gâté, et cela ne déplaisait pas à la pauvre folle, car elle voulait, avant tout, qu'on s'occupât d'elle. Avec d'Aigreville, il fut excessivement réservé, et cela lui réussit, car il lui fit peur. Le malheureux ne pouvait rencontrer ses regards sans pâlir. Le comte produisait sur lui l'effet de sa con-

science, et, bien qu'il ne l'aimât pas, il se serait cru un homme mort, si, même en tête à tête avec madame Valmaseda, il se fût avisé de prononcer un mot contre lui. Cette conduite eut pour résultat de placer de Bugny sur un pied respectable dans une maison où tout — à l'exception d'Éveline — ne lui offrait que des sujets de répulsion. Et la jeune fille lui sut un gré infini de la seconder dans les nécessités que lui imposait son devoir. Ce devoir lui semblait d'ailleurs plus facile à remplir, depuis que ses exigences étaient partagées.

Mais, en dehors du caractère et des actions des parents d'Éveline, il y avait encore une chose, dans le mariage souhaité, qui répugnait étrangement au comte de Bugny. C'était précisément le fait qui eût souri à tant d'autres. Cet homme droit, fier, qui devait ce qu'il était à lui-même, qui n'aurait jamais voulu, dans sa profession, demander rien à la faveur, qui rougissait comme une jeune fille quand ses supérieurs récompensaient par un grade ou par un ruban les services qu'il avait rendus à son pays, au prix de son sang ; cet homme simple, dont les goûts étaient trop élevés pour que quelque chose de matériel pût les satisfaire, se désolait à l'idée qu'Éveline était l'héritière de son oncle, et qu'elle devait alors posséder un jour près de deux millions. Il était littéralement malheureux de se voir enrichi par sa femme. Cet argent déflorait son amour. Et s'il eût su, dès le début, qu'il lui faudrait épouser cent mille francs de rente en même temps qu'Éveline, il se serait sauvé en Afrique et ne l'aurait revue de sa vie. Heureusement pour la jeune fille, quand la sœur du comte, un beau jour, s'a-

visa de traiter avec lui la question *affaires*, il était déjà lié à Éveline, et à jamais. Mais, depuis, il y eut quelque chose d'un peu contraint dans son affection pour elle. Je ne trace pas ici le portrait d'un homme *ordinaire*, mais celui d'un personnage exceptionnel dans la société moderne, et c'est précisément parce que je l'ai connu que je ne me fais aucune illusion sur son *étrangeté*. Non-seulement le comte de Bugny ne tenait point à la fortune : il la redoutait, la considérant comme une charge, une pierre d'achoppement, une cause de dérangements oiseux, de mauvaises tentations, dans une existence vouée au bien public comme la sienne. Sa solde suffisant et au delà à ses besoins, il ne désirait pas la voir augmenter, et, si l'État eût consenti à se charger de ses dépenses et à bénéficier du surplus de son traitement, il aurait été enchanté. Il n'était pas assez simple, cependant, pour ignorer qu'une épouse, en entrant dans une maison, y apporte un certain surcroît de dépenses ; mais il pensait qu'une pension modique faite à Éveline par M. Valmaseda suffirait largement à sa femme pour vivre en Afrique ; et, quant à quitter l'Afrique, il n'y songeait seulement pas ; et surtout les contrats, les discussions d'affaires à propos de mariage lui étant souverainement odieuses, il ne voulait même pas qu'on lui en parlât. Il fallut que sa sœur le ramenât, avec toute sorte de ménagements, à des idées un peu plus pratiques. Mais tout ce qu'elle put obtenir de lui, fut qu'il accepterait purement et simplement la dot que M. Valmaseda consentirait à donner à sa nièce, et que, si, par hasard, le vieil avare ne lui voulait rien donner de son vivant, elle lui permettrait de passer outre et de ne pas s'en affliger.

Toute vertu porte en soi sa récompense. Le désintéressement, peut-être outré, du comte de Bugny fut précisément le fait qui fit agréer sa demande par M. Valmaseda. Le comte lui plaisait comme homme. Il n'avait pas d'objections à faire contre sa profession. Il lui était même agréable d'avoir un neveu bien posé, respecté, quelque chose de son honorabilité pouvant rejaillir jusque sur lui-même. Quand il vit que, loin de le pousser à doter richement Éveline, le jeune homme se contentait de la pension de six mille francs qu'il lui proposait, il s'empressa de le prendre au mot, lui serra la main, lui dit qu'il avait sa parole, que *c'était une affaire faite.* Cependant, sa nièce étant encore un peu jeune pour le mariage, —elle avait dix-sept ans à peine, —il voulut que la cérémonie fût remise à un an et demi de là, époque où, selon toute apparence, le comte serait promu au grade de lieutenant-colonel. Valmaseda avait demandé des renseignements sur lui en Afrique, et il avait appris que de Bugny, dans l'opinion de ses chefs, porterait certainement les épaulettes de général au bout de dix ans.

Madame Valmaseda ne fit pas d'opposition au mariage. En eût-elle fait, d'ailleurs, son mari s'en serait probablement peu soucié. De Bugny, ne pouvant parvenir à vaincre l'entêtement de son futur oncle, se résigna à attendre pendant dix-huit mois, comme il le voulait. Et le jour arriva où, son congé étant expiré, il lui fallut se séparer d'Éveline.

Leur dernière entrevue eut quelque chose de solennel. Le jeune homme se tenait debout devant sa fiancée, et la regardait en silence. Il portait l'uniforme de petite tenue

de son régiment : le pantalon large, le gilet, et la veste bleue flottante, bordée de fourrures. De moyenne taille, bien fait, simple sous ce costume un peu théâtral, avec ses cheveux coupés en brosse, sa barbe blonde et son front pur, il avait une gravité douce, et ses façons rappelaient, ce jour-là surtout, encore mieux l'homme du monde, d'habitudes sérieuses, que le soldat. Éveline, debout aussi, gênée alors par la présence de son oncle et de sa tante, refoulait son émotion dans son cœur, et elle se sentait pâlir. Il était impossible de rien voir de plus poétique que cette grande et belle fille. Son origine espagnole se trahissait dans la matité de son teint, dans sa voix à la fois rude et harmonieuse, dans la petitesse de ses pieds. Elle avait les épaules larges, la taille excessivement mince, un corsage irréprochable; et ses cheveux d'un noir de jais, ses yeux châtains, très-longs, très-ouverts, tiraient un éclat inouï des larges cercles de bistre qui s'arrondissaient au-dessous. Elle ne sut que lui dire quand il lui tendit les deux mains; mais l'expression de son visage parlait avec une véhémence pathétique.

— Eh bien, ne l'embrassez-vous pas? dit tout à coup étourdiment madame Valmaseda à de Bugny.

Les deux jeunes gens tressaillirent. Ils se regardèrent Ils avaient un monde de pensées dans les yeux. Mais, quand Éveline sentit les lèvres de son amant sur sa joue, la présence d'esprit lui revint.

— On se bat en Afrique. Je ne veux pas que vous soyez tué, lui dit-elle à voix basse.

— Votre volonté sera faite, répondit-il en souriant.

Il partit. Et, pendant quinze mois, sa sœur, qui était

restée à Bordeaux, lui écrivit régulièrement toutes les semaines. Elle lui apprit qu'Éveline avait suivi ses parents à Versailles ; qu'elle avait fait un séjour de deux mois à Vichy ; mais elle ne lui parla pas du vicomte de Saint-Bertrand, ne le connaissant pas, même de nom, ignorant nécessairement qu'il se fût introduit dans la famille du vieil Espagnol. Au moment où le gouverneur de l'Algérie envoya le jeune chef d'escadron à Ténez, il avait encore trois mois à attendre pour revenir en France épouser sa fiancée. Il était plein de confiance. Cependant les préoccupations de son amour ne lui faisaient rien négliger de ses devoirs. Le lendemain du jour où il arriva à Ténez, un événement des plus graves l'obligea de se livrer à eux tout entier.

XIII

CE QUI SE PASSAIT A TÉNEZ AU MOIS DE JUIN 1842

Ténez était alors, comme elle est encore aujourd'hui, une vieille bourgade de pirates, plantée au revers d'un rocher, à une demi-lieue de la mer :

Ville bâtie sur du cuivre,
Son eau est du sang,
Son air est du poison.

C'est en ces termes que l'a décrite le poëte Sid-Ahmed-

ben-Yusuf. Ses habitants descendent, d'après la légende arabe, de ces sorciers que Pharaon fit venir en Égypte pour contrefaire, et dépasser, s'il se pouvait, les miracles de Moïse. Rien de plus misérable que leur repaire. Des rochers exfoliés, verdâtres et disposés par longues feuilles obliques l'entourent de toutes parts. Le ciel bleu apparait au-dessus, resserré entre leurs têtes sinistres, et, tout en bas, une flaque d'un vert sale fume parmi des blocs éboulés, comme l'eau tiède et bourbeuse d'une lessive. La ville toute blanche, à maisons cubiques, sans toits, s'échelonne sur la pente de la montagne. Elle est entourée de murs crénelés que couronnent les palettes des figuiers de Barbarie, et l'on parvient à ses deux portes surmontées de tours par des degrés en ruine. Au bord de l'eau, un palmier immobile, à l'abri du vent, projette en l'air son bouquet de feuilles. Plus loin, un pont ogival enjambe la triste rivière. Et la forteresse turque qui surplombe ce morne paysage, est tout environnée de fumées bleues qui montent des cours et tendent sur son front un voile transparent sillonné de déchirures.

Le matin du 12 juin, à peine le soleil eut-il doré la cime des monts, qu'une troupe d'Arabes, à pied, gravit lentement les degrés rompus de la vieille ville. C'étaient les chefs des tribus du voisinage qui venaient discuter les conditions de leur soumission. Le comte de Bugny les attendait sur une petite place, au pied de la fontaine publique. Quelques officiers l'entouraient, assis comme lui à terre, et, au loin, on apercevait, par-dessus les terrasses, les escadrons français, campés sur un plateau, avec leurs chevaux maintenus aux piquets par des entraves. En

voyant approcher les chefs, de Bugny se leva, puis les salutations s'échangèrent. Enfin, il les fit asseoir en cercle. On apporta les pipes, le café, et la discussion commença.

Ce fut le jeune chef d'escadron qui porta le premier la parole. Il s'exprimait en arabe avec facilité. Il engagea ceux qui l'écoutaient à agir avec bonne foi, à se soumettre en toute sincérité, les Français ne pardonnant pas la trahison, et n'abandonnant jamais des alliés fidèles.

—Désormais, leur dit-il, il n'y aura plus de distinctions entre vous et nous. Nous vous regarderons comme des frères. Nous combattrons ensemble. Vous pourrez toujours compter sur notre bienveillance et notre protection. Nous ferons relever les murailles de votre ville. En revanche, vous emploierez votre influence auprès des tribus encore insoumises, afin de les disposer à reconnaître notre pouvoir.

Pendant que l'officier parlait, les chefs, assis en cercle autour de lui, se tenaient immobiles et portaient la tête basse. Les uns appuyaient leurs bras sur leurs genoux repliés; les autres tenaient un de leurs pieds dans la main; leurs manteaux blancs s'évasaient sur la natte, et, derrière eux, les souliers de peau qu'ils avaient ôtés pour s'asseoir formaient une sorte de grande couronne. Les habitants de la ville, debout et pressés aux angles des rues, l'air sombre, presque menaçant, assistaient de loin à la conférence. Quelques-uns étaient accoudés sur les parapets des terrasses; des femmes vêtues de longs voiles blancs et masquées passaient derrière eux; mais de toute cette foule ne s'échappait aucun bourdonnement, aucun

murmure ; et l'on n'entendait que le petit bruit de l'eau tombant dans la vasque de marbre de la fontaine, et la voix sonore et grave du comte de Bugny.

Quand il eut cessé de parler, un vieux chef souleva la tête et jeta un regard vers la plaine qui s'étendait au loin, par delà les murailles de la ville. Puis, n'y voyant rien apparaître, il dit :

— Dieu bénit votre domination. Quant à nous, nous ne voulons que le bien, la tranquillité ; mais, si nous nous soumettons à votre pouvoir, qu'adviendra-t-il de notre commerce ?

— Le commerce, répondit l'officier, sera libre entre vous et nous. Et vous trouverez chez nous de grands débouchés pour vos grains, vos bestiaux, vos récoltes d'huile.

— Que Dieu prolonge tes jours, dit le vieux chef ; cela est bon. Mais nos mœurs ne sont pas les vôtres.

— Elles seront respectées.

— Et respectera-t-on notre religion ?

— Vous l'exercerez librement. Vous pourrez bâtir des mosquées, et vos marabouts seront sacrés pour nous comme nos prêtres.

— Que Dieu fasse durer sur nous ton autorité ! dit le vieux chef.

Et il regarda de nouveau vers la plaine.

Alors un autre chef prit la parole. Celui-là était jeune et il avait un air de mépris dans les yeux.

— La vérité est avec toi, dit-il au comte de Bugny ; dis-nous donc ce que tu feras, si nous préférons rester libres.

Les Arabes, en entendant cela, inclinèrent la tête plus bas encore. Quant au comte, au lieu de montrer de l'irritation, comme l'eussent fait à sa place tant d'autres officiers, il donna à sa voix une douceur excessive, comme s'il se fût adressé à des enfants.

— Habitants de Ténez, hommes des tribus, répondit-il, pourquoi m'obligez-vous à employer la menace? Vous nous avez appelés ici. C'est pourquoi j'y suis venu avec un esprit de paix. Croyez-moi, ne déclarez pas la guerre à un peuple puissant qui, pour vous vaincre et vous détruire, n'aurait qu'à le vouloir. A quoi bon faire couper vos arbres, brûler vos tentes, enlever vos bestiaux? Vous vous épargnerez de grands maux en tenant fidèlement vos promesses.

— Que Dieu sèche ma langue si j'ai mal parlé ! dit le vieux chef.

Et il décocha un regard de reproche à son imprudent compagnon.

La patience arabe est au moins égale à sa duplicité.

Pendant une heure, on répéta les mêmes questions, qui furent invariablement suivies des mêmes réponses. Les Arabes se regardaient entre eux, à la dérobée; le vieux chef portait toujours les yeux du côté de la plaine. On eût dit qu'il attendait quelque chose ou qu'il voulait gagner du temps. Enfin les paroles de paix furent échangées.

Cependant, depuis quelques instants déjà un léger sillon de poussière courait sur la plaine. C'était comme une petite fumée poussée par le vent qui roulait sur elle-même en approchant du pied de la montagne. Bientôt on distingua l'avant-corps d'un cheval, et puis un manteau rouge

flottant sur ses flancs. Les Arabes, reconnaissant le burnous des spahis sur le dos du cavalier lancé au galop, se regardèrent avec inquiétude; puis, comme cela ne leur coûtait rien, ils multiplièrent leurs protestations de fidélité. Le comte de Bugny, lui aussi, voyait avancer le spahis, et il demeurait assis sur la natte. En moins de cinq minutes, le cavalier atteignit le bord de la rivière, et, sans perdre de temps à la remonter pour chercher le gué, il lança son cheval au milieu de l'eau. Des hennissements retentirent alors dans le camp français, sur la montagne. Puis on vit le spahis pousser son cheval sur les degrés de la ville. Il les montait par bonds énormes, avec un bruit de fer, en arrachant des étincelles du pavé. En quinze bonds, il arriva sur la place, auprès de la fontaine. Alors il mit lestement pied à terre. C'était un nègre superbe. Son manteau rouge descendait sur ses éperons, et il était coiffé du turban blanc. Il ne dit rien en approchant du comte de Bugny; mais il lui mit dans les mains deux lettres qu'il tira de sa veste.

L'officier, sans changer de place, décacheta la plus grande des deux lettres. L'autre, la plus petite, portait le timbre de France et l'écriture de l'adresse lui était inconnue. Les Arabes le regardaient avec anxiété pendant qu'il lisait le message officiel. Il lui était adressé par le gouverneur de la colonie :

« Vous êtes entouré d'ennemis, lui disait-il. Les tribus du Dahra sont soulevées, et je crains que les gens de Ténez, avec leurs offres de soumission, n'aient voulu simplement vous attirer dans un piége. Tirez-vous de leurs mains. Revenez immédiatement à Cherchell. Je marche au-devant de vous avec tout ce que j'ai de cavaliers. Si

vous ne perdez pas de temps, nous nous rencontrerons aux deux tiers de la route. »

Le visage du comte resta impassible pendant qu'il lisait ce message. A peine les Arabes qui l'épiaient purent-ils remarquer qu'en respirant, ses narines s'ouvraient un peu plus que d'habitude. Il ne dit rien quand il eut terminé sa lecture, mais il porta les yeux sur le spahis, qui, tenant son cheval mouillé par la bride, demeurait immobile comme une statue. L'autre, comprenant l'interrogation de son chef, abaissa lentement les paupières. Alors le comte fit signe à un jeune officier qui s'élança vers le camp; puis il déchira la lettre en méditant profondément. Enfin, il se leva et salua les Arabes.

Mais eux, se levant aussi, avec confusion, et chaussant leurs souliers, en se poussant, et parlant tous en même temps :

— Est-ce que tout n'est pas bien, commandant?

— Est-ce que nous allons être attaqués?

— Laisse-nous la moitié de tes cavaliers pour nous défendre.

Il leur répondit avec calme :

— Je ne vous laisserai point mes cavaliers. Vous ne serez point attaqués. Vous savez bien que le pays est en paix. Je vais au-devant du gouverneur, qui vient vous rendre visite avec trois mille hommes.

— Qu'il soit le bienvenu, commandant! Loué soit Dieu! disaient les Arabes en se regardant avec inquiétude. Mais nous allons t'accompagner, faire la *fantasia* sur la route.

De Bugny s'était alors approché du camp. Les trompet-

tes avaient sonné le boute-selle et les cavaliers l'attendaient, rangés sur deux lignes.

Il se tourna vers les Arabes.

— Je ne veux pas de fantasia, leur dit-il d'un ton sévère. Je ne veux pas qu'on tire un seul coup de fusil. Et ne me suivez pas. Attendez-moi ici. Je serai de retour dans deux heures.

— Mais il n'est pas de bonne paix sans fantasia, tu le sais bien.

— Aussi ferez-vous la fantasia quand vous aurez signé la paix avec le gouverneur. Au revoir. Faites place. N'oubliez rien de ce que j'ai dit.

Et, au moment de donner l'ordre du départ, promenant tristement les yeux sur les femmes et les enfants qui assistaient de loin à la discussion, il étendit la main et s'écria :

— Je prends Dieu à témoin qu'il dépend de vous seuls d'être traités par nous comme des frères.

Les Arabes, ne se sentant point en force, livrèrent le passage. De Bugny était en selle. Il lança devant lui une avant-garde de vingt chevaux. Puis, avec le reste de ses hommes, il descendit lentement les degrés de la ville.

Le spahis s'était placé à son côté.

— Qu'as-tu rencontré sur la route? lui dit-il.

— Personne, mon commandant. Mais, en passant à une lieue en arrière du Raz-el-Tarf, j'ai vu, au loin, tourbillonner une grande poussière.

— Alors, nous serons certainemeut attaqués avant d'avoir rejoint le général, dit le comte.

— Si vous voulez, mon commandant, je vous ferai

passer par un sentier qui raccourcit d'une lieue la distance.

— Est-il praticable, ce sentier?

— A peu près.

— Prenons-le donc.

Ils traversèrent à gué la rivière. Les chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre, et les Arabes, groupés sur les murs de la ville, péroraient et gesticulaient en les regardant défiler.

Les escadrons prirent le trot en sortant de la rivière. Ce fut alors seulement que le comte de Bugny songea à décacheter la seconde lettre apportée par le spahis.

Il rompit le cachet, tout en courant. La lettre ne contenait que quelques mots, et elle était signée d'Éveline.

« Revenez ! disait la jeune fille à son fiancé ; *on veut me marier à un autre.* »

Le spahis, qui se tenait toujours à côté du chef d'escadron, le regardait pendant qu'il lisait. Tout à coup, il le vit chanceler sur sa selle. Le sang lui avait jailli au visage, et il fut obligé de se cramponner à la crinière de son cheval pour ne pas tomber. Mais, réagissant immédiatement, il supprima son émotion. Et alors, se tournant vers ses cavaliers, avec une voix claire, vibrante :

— Prenez le galop ! s'écria-t-il.

La route que suivait le comte de Bugny à la tête de ses cavaliers était toute plate. Elle s'étendait sur une plaine de sable limitée à gauche par la Méditerranée, à droite par une chaîne de montagnes. Le soleil s'était alors élevé sur l'horizon, le ciel était bleu et transparent, la mer tran-

quille, et d'un azur un peu plus sombre. Une brise venant du large tempérait la chaleur. L'avant-garde de vingt chevaux courait à deux cents pas devant les escadrons, disposées par pelotons, et pas un mot ne s'échangeait entre les hommes. On n'entendait que le bruit des sabots martelant précipitamment le sable durci, et parfois celui d'un fourreau de sabre choquant un étrier de fer.

Ils coururent ainsi pendant vingt minutes, puis ils furent obligés de ralentir l'allure des chevaux. Les montagnes de droite, décrivant une longue courbe, leur barraient la route. Elles descendaient vers la mer par des pentes onduleuses et parallèles, et de vieux arbres étaient disséminés sur ces pentes. Il devint nécessaire de modifier la disposition de la marche pour s'engager sur le sentier qu'on voyait au loin rayer la montagne par une ligne blanche très-accusée.

Le spahis se tenait toujours derrière de Bugny. Il lui dit :

— Combien nous faudra-t-il de temps pour franchir ce passage?

— Une heure, en marchant vite, mon commandant.

De Bugny rappela l'avant-garde. Mais, en se retournant, il vit une chose qui lui fit froncer les sourcils. Un nuage de poussière s'élevait dans la direction de la ville. Il fut évident pour lui que les gens de Ténez s'étaient décidés à le suivre. Il se dit :

— Nous allons être pris entre deux feux.

Il fit mettre pied à terre à la moitié de ses hommes. Presque tous étaient de durs soldats habitués au danger et rompus à la fatigue. Chacun d'eux accrocha son sabre

à son ceinturon et prit en main sa carabine. Les carabines furent chargées.

De Bugny, prenant avec lui la moitié de ces hommes à pied, — ils étaient au nombre de soixante et quinze, — les lança en tirailleurs sur les pentes de droite de la montagne. A cent mètres au-dessous d'eux, un peu en arrière, les cavaliers restés en selle s'avancèrent alors, conduisant en main les chevaux libres. Deux cents mètres plus loin, formant l'arrière-garde, les derniers soixante et quinze hommes à pied, commandés par un vieil officier, se chargèrent de surveiller les gens de Ténez. Ce fut dans cet ordre de marche que la petite troupe s'engagea dans le défilé.

Ce défilé était un sentier arabe, une sorte de ravine si étroite, que deux chevaux n'y pouvaient passer de front. De vingt pas en vingt pas, il était coupé en travers par de larges fissures produites par l'écoulement des eaux de l'hiver. Il n'y avait pas la moindre parcelle de terre dans ces fissures, ni sur le chemin. Les roches nues, grises, polies par le vent et le soleil, reluisaient comme du métal à perte de vue. Et sur ces roches, il n'y avait ni un arbrisseau, ni une broussaille, ni même un brin d'herbe Un vieux chêne seulement, de distance en distance, surgissait du sol éclatant avec son large fût couronné de feuilles. Les chevaux se cabraient, sur ce sol glissant; ils tombaient sur les genoux; on les relevait avec la bride ou l'éperon; alors, en hésitant, ils avançaient prudemment un pied, puis un autre. Les tirailleurs s'entr'aidaient pour monter, se tirant par les mains. Ils avaient le visage en sueur, enflammé; car le soleil tombait d'à-plomb sur

cette gorge. Quant à de Bugny, debout sur le sommet de la plus haute crête, il s'arrêtait de temps à autre, écoutait ; puis, portant ses regards au-dessous de lui, il regardait les tirailleurs disséminés, rampant sur les talus comme des oiseaux sur un toit ; tout en bas, les chevaux s'avançant sur une longue ligne ; derrière eux l'arrière-garde disposée par groupes, avec ses mousquetons étincelants ; et, enfin, au fond de la plaine, le *goum* des tribus de Ténez caracolant dans un nuage de poudre.

En reprenant sa marche, il se disait :

— Si nous pouvons sortir d'ici, nous nous en tirerons peut-être.

Et, reportant sa pensée sur Éveline, il sentait son cœur se serrer.

Il sortit du défilé au bout d'une heure avec tout son monde. L'arrière-garde se replia aussitôt sur le gros de la troupe, et les hommes qui avaient mis pied à terre remontèrent sur leurs chevaux.

Cependant une seconde plaine s'allongeait devant eux, plate comme la première, mais un peu moins spacieuse. Pendant l'hiver, une source la coupait par trois rigoles descendant parallèlement vers la mer. Mais ces rigoles étaient alors à peu près taries, et l'on ne distinguait leur emplacement que par trois lignes de lauriers en fleurs qui, coupant la plaine en travers, apparaissaient, de loin, comme des haies couronnées de roses. La plaine était fermée à portée de fusil de la dernière ligne des lauriers par un nouveau retour de la montagne. Mais le défilé qui s'ouvrait dans sa face perpendiculaire à la mer était praticable. Taillé dans la roche vive, il avait l'apparence

d'une route carrossable, et sa chaussée était assez bien nivelée.

Il s'agissait, pour de Bugny, de traverser la plaine, puis de franchir le second défilé.

— Au delà, disait le spahis, on pouvait être certain de rencontrer le général.

Mais, au moment où le dernier des hommes de l'arrière-garde venait d'enfourcher son cheval, le chef d'escadron comprit que tout espoir de rejoindre ses compatriotes était à peu près perdu. Les crêtes qui, partant de sa droite, s'inclinaient vers la mer, disparaissaient sous des tourbillons de poussière. Une troupe innombrable de cavaliers se pressaient sur toutes les pentes, descendant vers la plaine, afin de lui couper le passage, et des Arabes, à pied, armés de longs fusils, au nombre de deux ou trois cents, s'embusquaient dans les roches, de chaque côté du défilé. On les voyait courir de loin, brandissant leurs fusils; on les entendait s'appeler; et, sur les monts, parmi les groupes de chevaux, les burnous blancs et les étendards, retentissaient des cris de guerre et des tintements de cymbales.

Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était bien l'ennemi qui venait là. Les cavaliers du général n'eussent pas marché dans un tel désordre, et, d'ailleurs, ils ne pouvaient arriver que par le passage. Que faire? Sans la lettre d'Éveline, de Bugny eût probablement suivi le conseil de ses officiers, qui était de rentrer dans la montagne, de s'embusquer dans les roches, de fusiller à bout portant le *goum* de Ténez, et de soutenir l'assaut des tribus révoltées jusqu'à l'arrivée du général, qui ne pouvait beaucoup tarder

maintenant. Le chef d'escadron préféra risquer le tout pour le tout. D'abord, il n'avait pas un moment à perdre pour se rendre, s'il le pouvait, à Alger; le bateau qui faisait alors une seule fois par semaine le trajet de cette ville à Marseille partant le surlendemain. Ensuite, l'expérience lui avait appris qu'à la guerre les tentatives les plus hardies sont les plus sûres. Il se détermina donc à forcer le passage avant que le gros des Arabes l'eût occupé.

Aussitôt, disposant ses trois cents cavaliers par quatre de front, le comte commanda de serrer les rangs; puis, se plaçant, tout seul, en tête, il les enleva d'un seul cri au galop de charge. Ils s'élancèrent d'un seul bond.

Alors les Arabes qui s'étaient embusqués dans les roches assistèrent à un émouvant spectacle. A deux portées de fusil environ, une colonne de soixante et quinze chevaux de profondeur, sur quatre de face, toute droite, bien massée, tendue, arrivait sur eux avec le bruit, l'inflexibilité, le tourbillon de poudre et l'effrayante vitesse d'un convoi de chemin de fer. Seulement, au lieu de la trépidation des roues du convoi, il s'échappait de cette colonne un résonnement pareil à celui qu'auraient produit les fléaux d'un millier de batteurs en grange. Les trois cents chevaux et leurs cavaliers ne faisaient qu'un seul bloc rectangulaire. Les chevaux s'allongaient comme des lévriers au ras du sol. Les hommes avaient tous le sabre au poing et les épaules ployées. Des officiers couraient sur les flancs, et le commandant, isolé en avant, apparaissait comme le front aigu de cette machine de guerre qu'on nomme un *bélier*, poutre colossale qui servait autrefois à enfoncer les portes des villes.

Quand ils furent arrivés à portée, une grêle de balles traversa leurs lignes. Mais ils allaient si vite, qu'elles leur passèrent presque toutes par-dessus la tête. En même temps, les cavaliers arabes atteignaient le pied de la montagne et décrivaient un large cercle afin de les envelopper. Des hurlements partaient de leur foule qui se déployait au loin, peu à peu, comme une aile d'oiseau gigantesque. D'autres, plus vagues, plus lointains, leur répondirent. C'était le *goum* de Ténez qui déjà galopait dans la plaine. Ainsi, ayant la mer à gauche, la montagne devant eux, l'ennemi derrière eux et sur la droite, les malheureux chasseurs d'Afrique étaient cernés de toutes parts.

Ils franchirent les lignes successives des lauriers-roses sans la moindre oscillation, avec la rectitude du boulet de canon qui, de plein fouet, dévore l'espace. Les lauriers s'abattaient en claquant sous les jambes des chevaux, puis ils se relevaient à demi derrière eux, et l'on voyait alors la trouée que les escadrons avaient faite à travers la verte barrière. Devant eux, parmi les rochers blancs, s'ouvrait la bouche du défilé, noire, étroite, assez large pourtant pour les engloutir. Les chevaux redoublaient de vitesse pour la dépasser. Ils ronflaient, tout en galopant, et, les naseaux tendus, pesaient sur leur mors. Les balles, maintenant, les frappaient en face. Quelques hommes tombèrent. Leurs chevaux gardèrent les rangs.

Ils touchaient l'ouverture du défilé. A peine en étaient-ils à portée de pistolet. Tout à coup, une foule d'Arabes surgit en travers, avec des gestes démesurés et des cris de bêtes fauves. Terrible obstacle ! il suffisait d'un seul cheval hésitant pour disjoindre la masse des trois cents

cavaliers ; et c'était leur compacité qui faisait leur force Heureusement, le cheval du chef d'escadron qui entraînait tout, ne broncha pas, stimulé qu'il était par de longs éperons. Le comte voulait passer. Il n'avait qu'une pensée dans l'âme : celle d'Éveline. On eût dit qu'il sentait sa fiancée devant lui. Quant il fut à vingt pas du passage, il secoua le bras en l'air pour entraîner ses hommes. Eux, qui virent le geste, y répondirent par un formidable hourra. En vain les balles se croisaient parmi eux, les Arabes à pied s'entassaient devant l'ouverture, et le cercle des cavaliers, se rabattant de côté, menaçait de les aplatir sur les roches. Ils firent un suprême effort. Comme une trombe, comme le bloc lancé par une catapulte, d'un même mouvement, tous ensemble, ils enfoncèrent la vivante muraille. Le jour se fit devant eux. Un clameur monta jusqu'au ciel. En vain !

Ils avaient déjà disparu.

Le *goum* de Ténez, qui arrivait sur leurs talons, à bride abattue, se précipita sur leurs traces, et, à sa suite, se jeta la foule des cavaliers, repliant tout à coup sa grande aile. Alors on entendit un tel vacarme dans les roches, qu'on eût dit que dix mille hommes s'y égorgaient. Il n'y en avait guère moins. Au moment où de Bugny atteignait à toute course l'extrémité du passage, il entendit tout à coup sonner des fanfares. Puis des commandements retentirent du haut en bas de la montagne. Un officier parut, à droite, entouré d'un éclatant état-major. Quatre décharges successives détonnèrent dans les rochers. Fusillés à bout portant, les Arabes firent volte-face. Ils étaient déjà poursuivis à leur tour. On les tailla en pièces. Il en resta

cinq cents sur la poussière, avec d'affreuses blessures dans le dos.

De Bugny, lui, n'avait perdu que vingt hommes. Quand les fuyards eurent été dispersés, ou plutôt vigoureusement reconduits par un millier de cavaliers qui devaient faire la *razzia* de leurs troupeaux, tout ce qui restait là de Français reprit au pas la route de Cherchell. Le comte fut félicité devant la troupe. Mais, malgré la surexcitation du combat, il était trop préoccupé cette fois pour se montrer confus des louanges qu'on lui adressait. Il laissa défiler devant lui le groupe de l'état-major, et, voyant s'avancer le colonel de son régiment, il l'attendit au passage. Le colonel lui serra la main.

— Vous ne sauriez croire, lui dit-il, combien je suis heureux de vous retrouver sain et sauf. Embrassez-moi, mon cher ami.

Sans que ni l'un ni l'autre descendissent de cheval, le jeune homme et le vieux soldat s'étreignirent. Ils avaient longtemps combattu ensemble.

— Mon colonel, dit enfin de Bugny quand leur émotion mutuelle fut dissipée, depuis dix ans que j'ai l'honneur de servir sous vos ordres, vous ai-je jamais rien demandé?

— Non, répondit le colonel. Je vous rends cette justice.

— Eh bien, probablement vous ne nierez pas que j'aie acquis des droits à votre bienveillance?

— A plus que cela, mon cher, à toute mon affection, et vous savez qu'elle est solide.

— Voulez-vous m'autoriser à mettre cette affection à l'épreuve, mon colonel?

— Faites.

— Je vais vous demander une très-grande faveur.

— L'épaulette de lieutenant-colonel, n'est-ce pas? J'en ai déjà parlé au général. Vous l'aurez.

— Non, ce n'est pas cela. Et même, si vous pouvez me faire obtenir ce que je désire, j'attendrai volontiers cette épaulette quelques années de plus.

— Vraiment! Ce que vous avez à demander est donc bien grave?

— Très-grave, mon colonel. Et je puis ajouter que ma vie en dépend.

Le vieux soldat le regarda au visage.

— Votre vie! murmura-t-il. Qu'est-ce donc?

— Je voudrais obtenir un congé de deux mois pour aller en France.

Le colonel fit un bond sur sa selle.

— En France! s'écria-t-il. Un congé! Et juste au moment où nous sommes en pleine guerre. Ah çà! pourquoi diable voulez-vous aller en France?

Et, comme de Bugny ne répondait rien, il ajouta:

— Certainement, vous ne risqueriez pas de compromettre votre avenir pour une amourette?

— Ce n'est pas une amourette, mon colonel, dit sérieusement de Bugny.

— J'espère que votre sœur...

— Ma sœur n'a pas besoin de moi.

— Alors, dit le colonel en baissant la voix, c'est donc une affaire d'honneur?

— Oui, mon colonel, une affaire d'honneur. Vous l'avez dit.

— S'il en est ainsi, dit le vieux soldat, il n'y a pas à *barguigner*. Attendez-moi ici. Je vais parler au général.

Il piqua son cheval, atteignit le groupe de l'état-major, et revint au bout de dix minutes.

— Le général, dit-il, n'est pas content. Mais il n'a rien à vous refuser aujourd'hui. Vous avez votre congé.

— Merci, mon colonel.

— Il ne faut pas me remercier. Vous n'auriez rien obtenu sans cette maudite escarmouche.

— Vraiment !

— Je vous en réponds.

— Et pourrai-je partir tout de suite?

— Vous partirez quand vous voudrez.

— Merci encore.

— Quand donc partirez-vous?

— Je quitterai Cherchell dès ce soir. Je marcherai toute la nuit. J'arriverai à Alger demain, dans l'après-midi. Et je m'embarquerai après-demain.

— Allons, fit le colonel, il paraît que vous êtes pressé. Bonne chance !

De Bugny fit comme il l'avait dit. Et, cinq jours après celui où il avait si miraculeusement échappé aux Arabes, il débarquait à Marseille.

Comme il n'y avait pas de place disponible dans la malle-poste, il écrivit immédiatement à Éveline pour lui annoncer son arrivée, et, le soir même, il se mit en route pour Paris dans le coupé de la diligence.

Quatre jours plus tard, à Versailles, dans la maison occupée par la famille Valmaseda, il se passa des événements tout à fait imprévus et d'une importance majeure.

XIV

DISCUSSION DE FAMILLE.

La maison que M. Valmaseda habitait à Versailles était située à cent pas de la ville, à peu près au milieu du boulevard du Roi. C'était une lourde bâtisse assez triste, datant de Louis XIV, avec de hautes pièces, et un vaste jardin planté de tilleuls et de marronniers. Le rez-de-chaussée se composait d'un salon, éclairé par trois portes vitrées ouvrant sur le jardin. Ce salon servait de lieu de réunion à la famille du vieil Espagnol.

Le 18 juin, vers deux heures, il n'y avait personne dans cette pièce, dont les portes étaient ouvertes. Tout à coup, un bruit de voix retentit dans le jardin, et Évelme s'élança dans le salon, poursuivie par son oncle, qui pérorait en tenant une lettre à la main. M. Valmaseda, ce jour-là, était effrayant à voir. Il portait, malgré la douceur de la saison, une longue redingote boutonnée jusqu'au menton et descendant sur ses chevilles. Sa tête nue, couverte de cheveux ras, s'agitait, secouée par la colère ; ses yeux verts flamboyaient sous ses gros sourcils ; ses lèvres tremblaient en parlant, et sa face, habituellement jaune et terreuse, était toute blême.

— Comment, jeune imprudente ! jeune inconsidérée !

criait-il en courant derrière sa nièce autour des meubles, tu as la prétention de me faire excuser ta conduite?

— Mais, mon oncle..., balbutiait Éveline.

— Il n'y a pas de *mon oncle!* Quel motif honnête, quel motif raisonnable, dis-moi, peux-tu alléguer pour avoir écrit à un homme?

Éveline s'arrêta soudain et fit volte-face.

— M. de Bugny est mon fiancé, répondit-elle.

— Il l'était! riposta le vieillard. Il ne l'est plus, tu le sais bien!... Tais-toi.

La jeune fille joignit les mains avec douleur.

— Mon cher oncle, je vous en supplie, écoutez-moi.

Mais la colère de l'autre ne faisait que grandir.

— Non! criait-il, tu es une fille sans principes! une fille dépourvue de tout sentiment de pudeur!

— Oh! mon oncle!... fit Éveline, indignée de cette brutalité.

— Écrire à un homme! répétait l'avare.

— Que lui ai je écrit, après tout? dit Éveline.

— Oui, que lui as-tu écrit? Voyons : regarde-moi.

— Rien qu'un mot : *Revenez.*

— C'est cela : *Revenez.* Et lui te répond : *J'accours.* Et il accourt! J'avais bien besoin de lui! Il quitte l'Afrique et son régiment. Il abandonne tout, pour t'obéir!... Quand je pense qu'il y a des gens assez bornés pour croire à la candeur des jeunes filles!

— Pourquoi manquez-vous de parole à M. de Bugny? demanda Éveline.

— Eh! je m'embarrasse bien de ma parole et de ton M. de Bugny! A Bordeaux, on pouvait le prendre au sé-

rieux; nous ne connaissions pas alors Saint-Bertrand. De Bugny nous semblait un parti sortable. Il n'a pas de fortune; mais il est chef d'escadron, décoré...

La jeune fille l'interrompit.

— Il a l'âme droite, mon oncle. Il est bon, il est doux, prévenant, brave.

— Qu'est-ce que cela me fait, qu'il soit brave? répliqua durement le vieillard. Sa bravoure fait-elle entrer un sou dans ma poche?

— N'êtes-vous donc pas assez riche, mon oncle? dit Éveline.

— Et si je suis riche aujourd'hui, à qui le dois-je? N'est-ce pas à Saint-Bertrand? N'est-ce pas à ses conseils, tout au moins, que je dois l'accroissement de ma fortune? Et tu ne veux pas que je mette cet homme-là, dans mon esprit, au-dessus de tous les hommes de la terre?

La jeune fille voulut encore l'interrompre, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Tu ne comprendras donc jamais, reprit-il, que, grâce à lui, la dot que je te destinais sera doublée? Et n'est-ce rien, par le temps qui court, qu'une rente de douze mille francs? Cela se trouve-t-il sous un pavé? On voit bien que tu ne connais pas le nombre vraiment effrayant de jeunes filles, et de très-jolies jeunes filles, qui sèchent sur pied, à Paris, et coiffent sainte Catherine, faute d'une dot. Tu crois qu'on se marie, comme cela, parce qu'on a les yeux en coulisse et la bouche en cœur? Eh bien, vas-en chercher des maris qui se contenteraient de ta beauté!

— M. de Bugny ne m'aime pas par intérêt, dit Éveline.

— Il a tort! s'écria l'avare.

— Il a tort!... A vous entendre, on dirait que toutes les actions de la vie doivent avoir l'argent pour mobile.

— C'est qu'il en est toujours ainsi, et ceux qui pensent différemment sont des fous.

La jeune fille, cependant, reprenait peu à peu courage.

— Ainsi, dit-elle, vous apprendriez, par exemple, que M. de Saint-Bertrand ne voit en moi qu'un moyen d'hériter de votre fortune, vous l'approuveriez?

— Oui! fit Valmaseda.

— Et vous continueriez à le recevoir?

— Fort bien!

— Et vous m'obligeriez encore à l'épouser?

— Certes!

— Tenez! fit Éveline avec un regard de reproche, vous vous moquez de moi, mon oncle; je ne veux pas discuter avec vous.

— Eh! je ne veux pas, non plus, que tu discutes. Tu n'as que trop discuté, depuis quinze jours!

— Enfin, dit la jeune fille, si vous me permettez de vous le dire, je me suis attachée à M. de Bugny, et...

— Tu t'es attachée à lui! belle raison! interrompit Valmaseda. Pourquoi ne me dis-tu pas que tu l'aimes?

— Hélas! mon oncle! fit douloureusement Éveline.

— Hélas! ma nièce! fit l'oncle en contrefaisant son accent. Mais, malheureuse enfant, reprit-il, est-ce qu'on se marie aujourd'hui..., est-ce que je me suis marié par amour, moi? Demande à ta tante.

Éveline joignit les mains de nouveau, mais il les lui rabattit avec dureté.

— Enfin, dit-il, retiens ce que je vais te dire, car je n'aime pas à dépenser mes paroles : Saint-Bertrand est un homme de bon conseil; Saint-Bertrand m'a rendu le plus grand des services, m'ayant fait gagner de l'argent, beaucoup d'argent ! et ne m'ayant rien demandé pour sa peine. Je veux m'acquitter envers lui, en vous mariant. C'est clair, cela! Ainsi donc, toi qui es à ma charge depuis ton enfance, car ton père et ta mère, en mourant, n'ont même pas laissé de quoi payer ton éducation, je compte formellement que tu vas oublier tout de suite M. de Bugny, qui ne m'a jamais rien fait gagner, lui! et que tu vas enfin faire bonne mine à Saint-Bertrand! et dès aujourd'hui! ou sinon, je t'emmène en Italie, et je t'enferme dans un couvent pour le reste de tes jours.

— Mon cher oncle, dit Éveline en pleurant, au nom de ce que vous avez de plus cher, écoutez-moi...

En ce moment, madame Valmaseda fit une entrée majestueuse dans le salon, et la jeune fille, prévoyant qu'elle allait se joindre à son oncle pour l'accabler, ne put retenir un geste de douleur.

Madame Valmaseda portait sur la tête un bonnet des plus galants.

— Eh ! mon ami, dit-elle tranquillement en rectifiant les plis de sa robe, qu'avez-vous donc? Vous parliez si fort tout à l'heure, que je vous entendais de mon boudoir.

— Ah! vous voilà, madame, répondit le vieillard. J'ai des félicitations à vous adresser. Vous avez fait un beau sujet de votre nièce.

— Qu'as-tu donc fait, mon enfant? demanda la tante.

— Elle a..., criait Valmaseda, je vous le donne en mille! Elle a écrit à M. de Bugny pour l'engager à revenir.

— Ecrit? elle a écrit? dit sa femme avec indignation. Mais cela est très-déplacé, Éveline.

Éveline pleurait toujours.

— Ah! ma tante! bégayait-elle, ne vous tournez pas contre moi, vous aussi. Je suis si malheureuse!

— Malheureuse! fit madame Valmaseda. Pourquoi?

— Je n'aime pas M. de Saint-Bertrand. Vous le savez.

— Ah! quel dommage! Il est si bien! plus grand que M. de Bugny, de trois doigts! spirituel! serviable! ayant toujours un mot gracieux sur les lèvres! Mon bijou, tu n'y entends rien. M. de Saint-Bertrand, vois-tu, c'est un homme qui ferait tourner la tête à toutes les femmes.

— Mais..., ma tante..., disait Éveline.

— Je sais ce que tu vas me dire, interrompit madame Valmaseda. Tu as le cœur pris, et c'est un peu de notre faute. En te laissant t'engager avec M. de Bugny, nous avons eu tort.

Et, se tournant vers son mari :

— Oui, monsieur, nous avons eu tort. Un mariage avec lui est plein d'inconvénients. Il est militaire; il ne vit pas en France; son état offre mille dangers.

Et elle ajouta, s'adressant à sa nièce :

— Crois-tu donc que ce soit agréable pour une jeune femme de se voir liée, toute sa vie, à un homme qui fréquente les cafés, jure, s'emporte au moindre mot, et vous

parle toujours la pipe à la bouche et d'un air de commandement, comme s'il s'adressait à des soldats ?

— Mais..., ma tante..., disait encore Éveline.

— Je sais ce que tu vas me dire encore une fois, répondit la tante. M. de Bugny n'a pas les défauts que je signale...

— Il ne jure jamais, reprit Éveline. Il ne s'emporte pas. Il parle très-doucement, et je suis sûre que, de sa vie, il n'a mis les pieds au café.

— C'est possible! fit madame Valmaseda, — mais ça ne fait rien, il y a tant de militaires qui vivent comme je dis. Et puis, M. de Bugny peut être éborgné dans une affaire; songes-y donc!

— Eh! ma tante, répondit la jeune fille poussée à bout, vous ne me disiez pas cela, l'an dernier.

— C'est que nous ne connaissions pas alors M. de Saint-Bertrand.

— Vous parlez comme mon oncle! dit Éveline.

— Eh *ben!*... fit le vieillard avec une voix d'ogre.

— Voyons, ma belle chérie, reprit madame Valmaseda, sèche tes larmes, ou tu auras les yeux rouges.

— Ah! que me font mes yeux, maintenant! dit Éveline. Je voudrais mourir!

— La!... j'attendais cela! s'écria l'avare. Tu voudrais mourir! Et pourquoi faire, sotte? Est-ce qu'on vit plus d'une fois?

Sa femme s'interposa de nouveau, et ce fut avec son tact habituel.

— Tu n'y as pas assez réfléchi, Éveline; M. de Saint-Bertrand est libre, tout à fait libre. Il pourra te promener toute la journée, t'accompagner dans les magasins, t'aider

à choisir tes bijoux et tes toilettes. Il a tant de goût! N'est-ce rien que cela!

— Un homme qui..., s'écriait Valmaseda en levant les bras.

Sa femme l'interrompit, s'adressant toujours à sa nièce :

— Tu ne te doutes seulement pas de l'existence que tu mènerais avec lui. Il se connaît en toutes choses. Il achèterait une petite maison dans le quartier le plus *comme il faut* de Paris. Il me l'a dit. Et il t'y arrangerait une véritable bonbonnière. Tu aurais un petit coupé, tout bas, tout bas, tu sais! avec un grand cheval qui piafferait, et un cocher anglais, à perruque! Tu donnerais à dîner toutes les semaines, et tu aurais ta loge aux Italiens. Enfin, tu ferais tout ce que tu voudrais ; car M. de Saint-Bertrand n'est pas tracassier, ni avare, comme tant d'autres.

— Un homme qui..., s'écriait encore Valmaseda en levant les bras.

Mais Éveline avait résolu de lutter jusqu'à ce qu'elle fût à bout de forces.

— Le bonheur, ma tante, consiste-t-il donc dans la satisfaction des besoins matériels?

— Oui! dit Valmaseda avec l'accent de la plus entière conviction.

— Il me semblait, à moi, qu'on devait le trouver dans une affection réciproque.

— Où diable a-t-elle été chercher des idées aussi biscornues? fit l'avare. Unè affection réciproque! Va donc offrir cette monnaie chez le boulanger, et tu verras ce qu'on te donnera en échange.

Sa femme s'interposa de nouveau, charitablement.

— Voyons, consens à épouser M. de Saint-Bertrand, ma chérie, ne serait-ce que pour faire plaisir à ton oncle.

— Non! répondit Éveline en se levant. Je sens en moi quelque chose qui me dit de me défier de M. de Saint-Bertrand. Je ne sais ce que c'est; mais vous verrez plus tard que j'ai raison de le haïr. Vous m'avez permis d'aimer M. de Bugny. Vous n'avez retardé notre mariage que parce que, il y a quinze mois, vous me trouviez trop jeune encore. Aujourd'hui, vous ne pouvez, vous ne devez pas me manquer de parole.

Valmaseda ne se possédait plus; sa face rasée grimaçait; il serrait les deux poings et frappait du pied

— Ah! c'est trop fort, ingrate! Et je ne sais qui me retient de te déshériter, pour ton entêtement!

Et, s'approchant de la jeune fille, il lui saisit le bras avec colère, il le lui secoua comme s'il avait voulu le briser. Il y avait quinze jours déjà que cette abominable discussion, recommençant à tout propos, épuisait les forces d'Éveline. Elle ne savait plus que faire pour y échapper. Cependant, ce jour-là, au moment où son oncle lui meurtrit le bras, elle ressentit une telle indignation, que son courage lui revint tout entier.

— Vous pouvez me déshériter, lui dit-elle, mais vous ne me ferez pas mentir à la foi jurée.

L'avare, exaspéré, leva les poings. En vain sa femme le retenait en le tirant par les pans de sa redingote. Une seconde plus tard, sa lâche main, son ignoble main d'usurier allait frapper la jeune fille. Elle attendait le coup, abîmée de douleur, mais résignée. Heureusement pour elle, un

incident inattendu l'en préserva. C'était un incident des plus prosaïques. La femme de chambre entra dans le salon, annonçant une visite; et Éveline, ne voulant pas être surprise par un étranger, bouleversée comme elle était, se retira dans sa chambre.

Sa tante, continuant à la sermonner, sortit sur ses pas.

XV

UNE RENCONTRE PRÉVUE PAR L'UN, INATTENDUE POUR L'AUTRE

Le personnage qu'introduisit la femme de chambre dans le salon de M. Valmaseda était un grand et beau vieillard de soixante-cinq ans environ, et de tournure un peu excentrique. On le nommait le chevalier Florimond de Bel-Assise, et il exerçait l'ingrate et très-remuante profession de courrier d'ambassade depuis quarante ans. Il y avait bien peu de contrées en Europe que le digne chevalier n'eût parcourues. Il était constamment sur les routes, chargé, tantôt des dépêches du ministère des relations extérieures, tantôt de celles des ambassadeurs, et il se faisait assez volontiers illusion sur l'importance de ses fonctions. Valmaseda avait fait sa connaissance en Espagne, à l'époque de l'expédition du duc d'Angoulême. Il l'avait revu depuis, à Bordeaux. Chaque fois que le chevalier traversait cette ville pour se rendre

à Madrid, il allait passer quelques heures dans la famille du vieil Espagnol. Au bout de quelques années, il devint, en quelque sorte, le commensal de sa maison.

Ce brave homme, naïf, tendre, crédule,— c'est du chevalier que je parle, — n'avait pas eu beaucoup de chance dans ses amours. L'unique fredaine qu'il eut le loisir de commettre dans tout le cours de son existence — c'était vers le milieu de l'année 1815, et la guerre générale le laissait alors fort inoccupé — devait lui coûter horriblement cher. Un ami l'ayant présenté à une actrice bien connue à Paris sous le prénom de Suzanne, il était devenu éperdument amoureux d'elle. Cette actrice n'était point heureuse, c'est-à-dire qu'étant médiocrement rémunérée par le directeur de son théâtre, elle s'était depuis quelque temps endettée. Le tendre Florimond eut pitié d'elle. Il paya sur ses économies ses petites dettes. Un an plus tard, ne trouvant pas de meilleur moyen de le récompenser, Suzanne le rendit père. Ce fut une immense joie pour le chevalier. Il eut aussitôt l'idée d'épouser l'actrice. Mais le ministre dont il dépendait alors, étant fort dévot, ne plaisantait pas sur la question des mœurs. Il n'eût jamais permis qu'un de ses employés, si infime qu'il fût, donnât l'exemple d'un tel scandale. On effraya le chevalier. Il était craintif à l'excès, pusillanime. Sa conscience eut donc beau le stimuler, il n'osa même pas reconnaître son enfant, dans la peur de perdre sa place. Mais il le fit élever avec soin, et le bambin se mit à pousser comme une mauvaise herbe. Cependant, quatre ans après sa naissance, le chevalier, se trouvant alors à Berlin, apprit par les journaux que sa chère Suzanne venait de mourir. Il

eût mieux valu pour le chevalier que la mort eût frappé son propre fils. A son retour, il avait placé cet enfant dans un collége de province, et il allait le voir aussi souvent que les exigences de son service le lui permettaient. Il adorait ce marmot, dont la précoce intelligence et la beauté charmaient tout le monde. Un jour, pourtant,— le marmot était alors devenu presque un homme, — le proviseur du collége écrivit au père que son fils avait disparu, en enlevant la femme d'un de ses professeurs ; que, pour surcroît d'indignité, cette femme avait emporté avec elle une somme assez importante appartenant à son mari ; et que le mari, exaspéré aussi bien, et peut-être plus, par la perte de son argent que par l'inconduite de sa femme, avait fait condamner les deux fugitifs, par contumace. En apprenant cette catastrophe, le malheureux chevalier pensa mourir de honte et de douleur. Cependant il n'hésita pas à se dépouiller du reste de ses économies pour désintéresser l'époux outragé. Et, depuis, il ne cessait d'accuser son fils d'avoir empoisonné le bonheur de sa vieillesse. Par suite de la mansuétude de son caractère, le vieillard ne confia jamais à personne le fait de l'enlèvement, et encore moins celui de la soustraction d'argent. Il se contenta de dire vaguement que son fils avait *mal tourné;* qu'il était un dissipateur, un libertin, et qu'il ne voulait jamais le revoir. Il le faisait chercher partout, cependant ; mais, malgré ses démarches, il n'entendit jamais parler de lui. La mésaventure du chevalier eut pour résultat de lui faire *prendre en grippe* tous les jeunes gens qui, de près ou de loin, ressemblaient à son fils. Il ne pardonnait à aucun d'être jeune, beau, brillant, spirituel,

séduisant surtout! soutenant que ses brillantes qualités ne pouvaient cacher que des vices. Le seul homme à qui il consentit à faire grâce fut le comte de Bugny, qu'on lui présenta à Bordeaux, et pour qui il manifesta, dès le premier jour, une sympathie extraordinaire. Sa réserve lui plut, le sérieux de son caractère le désarma ; aussi engagea-t-il Valmaseda à lui faire épouser sa nièce. Quant à d'Aigreville, il le détestait de toute son âme, s'étant aperçu, comme bien d'autres, de la liaison qu'il entretenait avec la femme du vieil Espagnol.

Le jour où nous présentons le chevalier Florimond au lecteur, il venait d'arriver de Naples, et le plaisir de revoir ses anciens amis épanouissait son visage. Il portait son costume habituel, datant du Directoire : habit à longs pans étroits, culotte de nankin, bas chinés, souliers à boucles, large gilet, linge fin ; et ses cheveux poudrés, disposés sur les tempes en ailes de pigeon, descendaient en forme de petite queue entre ses épaules. Cette queue remuait perpétuellement ; le chevalier, malgré sa grande taille et son âge, ayant toute la vivacité d'un écureuil.

A peine eut-il pénétré dans le salon, que, serrant la main de Valmaseda, il s'informa d'Éveline et de son fiancé. Mais l'avare, qui se trouvait encore sous l'impression de sa récente colère, répondit avec un air des plus renfrognés :

— Il est bien question du comte de Bugny, maintenant! nous avons rencontré mieux que lui, mon cher.

Le chevalier resta stupéfait. Il demeura d'abord les yeux écarquillés et la bouche ouverte ; puis il dit :

— Qui donc avez-vous rencontré?

— Un homme parfait! répondit l'avare.

— Halte-là! dit alors le chevalier, subitement mis en défiance. Je suis payé pour ne pas croire aux gens parfaits, moi.

— Eh! il ne s'agit point de votre fils! dit Valmaseda avec humeur.

— Et de qui s'agit-il?

— De M. de Saint-Bertrand. Arthur de Saint-Bertrand.

— Saint-Bertrand? Connais pas! Mais qu'en dit mademoiselle Éveline?

— Elle le trouve fort à son goût, répondit impudemment Valmaseda.

— Quoi! vraiment?

— S'il n'en était point ainsi, il faudrait qu'elle fût bien difficile.

— Et elle a oublié le comte de Bugny pour songer à ce monsieur?

— Oui.

— C'est surprenant!

— Pas du tout!

Le chevalier, de plus en plus étonné, réfléchit quelques secondes; puis il dit :

— Ah çà! où l'avez-vous déniché, ce Saint-Bertrand?

— A Vichy, l'année dernière.

— Et comment fîtes-vous sa connaissance, à Vichy?

— Voici, reprit le vieil Espagnol. Tous les matins, lorsque je me rendais à la source, je rencontrais un jeune homme charmant qui, dès qu'il me voyait, se mettait à sourire aimablement, et me saluait avec la plus parfaite politesse. A table d'hôte, à déjeuner, il s'asseyait auprès

de moi et plaçait invariablement les meilleurs morceaux sur mon assiette. Si nous allions à la promenade, nous étions certains de le voir passer à cheval, et il ne manquait jamais de mettre pied à terre pour s'entretenir avec nous. A dîner, nous le retrouvions encore, et, le soir, au Casino, il cherchait à nous égayer avec toute sorte de propos spirituels.

Le chevalier, qui, en écoutant ce récit, avait hoché la tête comme un homme fort peu convaincu, lui coupa soudain la parole.

— J'en sais assez! s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous donc? fit Valmaseda.

— Je suis édifié sur le compte de M. de Saint-Bertrand.

— Ah çà! devenez-vous fou? dit l'avare.

— Non, non. Je m'y connais, vous verrez!

— Pardieu! parce que votre fils vous a donné du fil à retordre, faut-il pas que tous les jeunes gens... ?

Le chevalier l'interrompit encore.

— Je ne crois pas aux jeunes gens trop prévenants. Mais continuez; vous allez voir.

— Eh bien, reprit Valmaseda impatienté, il n'y avait pas de petits soins que M. de Saint-Bertrand n'eût pour nous; il nous prêtait ses journaux; il faisait faire nos commissions par son domestique, et il me racontait tous les *cancans* de la ville.

— Comment, les *cancans?* fit M. de Bel-Assise.

— Sans doute, reprit l'avare. Figurez-vous que d'Aigreville était avec nous.

— Ah!

— Oui. Il nous avait rejoints, à cause de son estomac qui lui donnait des inquiétudes. Eh bien, prétendit-on pas qu'il *faisait la cour* à ma femme!

— Lui! par exemple! dit le chevalier charitablement.

— Vous comprenez, reprit Valmaseda en riant de son rire de bête fauve, que je n'étais pas homme à tolérer cela, moi. Aussi, comme je ne pouvais m'en prendre aux médisants, car les médisants, à ce qu'il paraît, c'était *tout le monde*, je priai d'Aigreville de ne plus remettre les pieds chez moi.

— Eh bien, dit Florimond, franchement, mon cher ami, vous avez agi avec sagesse.

— N'est-ce pas? d'autant plus que, à ce que j'ai su, M. de Saint-Bertrand, du moins, l'a dit à ma femme, ce gringalet de d'Aigreville pour qui tout était *de bonne prise*, ne se contentant pas de soupirer dans mon ménage, avait une intrigue à Vichy avec je ne sais quelle donzelle; — il s'en défendait, lui, de toutes ses forces, mais le fait paraissait certain. — Or, je n'aime pas, moi, les gens qui s'affichent!...

— Vous avez grandement raison, dit le chevalier; mais revenons à M. de Saint-Bertrand. Vous a-t-il fait connaître sa famille?

— Il est orphelin.

— Ah! Et a-t-il quelque fortune?

— Sans doute. Est-ce que je lui donnerais ma nièce sans cela? Et puis il est si obligeant! Et il nous a rendu tant de services!

—Quels services vous a t-il donc rendus?

— D'immenses, mon cher! Pour ne citer que le plus

important, vous savez que, en quittant Bordeaux, ma fortune était placée en rentes d'Espagne, et il y avait des troubles là-bas, à cause de la régence d'Espartero. Eh bien, à force de démonstrations, Saint-Bertrand est parvenu à me faire employer tout ce que je possède en fonds français. Il disait que le gouvernement allait faire un emprunt, qu'il n'en avait pas fait depuis dix ans, que la rente monterait forcément. Et ça n'a pas manqué! Le trois pour cent était alors à soixante et quinze francs; il est à quatre-vingt-deux aujourd'hui; et j'ai gagné six cent mille francs pour avoir suivi ses conseils. Qu'est-ce que vous en dites?

Le chevalier fut abasourdi.

— Je dis..., grommela-t il. Ma foi! c'est fort heureux pour vous. Mais, reprit-il avec un reste de méfiance, que vous a demandé M. de Saint-Bertrand pour sa peine?

— Rien du tout! répondit l'avare. Et je lui offrais, moi... des sommes folles. Mais ma générosité le mit en colère, et il ne voulut rien accepter de nous qu'une méchante petite bourse en soie qui valait bien... six francs, et avait été brodée par ma femme.

— Oh! oh! dit Florimond en hochant la tête.

Il se croyait sûr maintenant que Saint-Bertrand avait fait évincer d'Aigreville pour prendre sa place dans le cœur de madame Valmaseda; mais il ne comprenait plus alors qu'elle lui laissât épouser sa nièce.

Cependant le vieil Espagnol riait d'un air sarcastique en se frottant les mains.

— Saint-Bertrand, reprit-il, me rendra bien d'antres

services encore. Le mois prochain, il doit me faire entrer dans une affaire de mines; une affaire magnifique!

— Ah çà! dit Florimond, qui suivait toujours son idée, vaus dites que votre nièce en tient pour ce monsieur; c'est très-bien! mais... ce mariage..., qu'en dit votre femme?

— Elle le trouve des plus convenables.

En entendant ces mots, le chevalier, scandalisé, fit un haut-le-corps. Il se croyait sûr de son fait, et cependant il se sentait absolument dérouté. Ce Saint-Bertrand, qui faisait gagner des six cent mille francs au mari, rompait la liaison de la femme, prenait la place de l'amant renvoyé, recherchait la main de la nièce, se faisait préférer par elle à son fiancé, obtenait l'agrément de l'oncle, et surtout celui de la tante! cela lui faisait l'effet d'un pur logogriphe, et il ne savait à qui s'adresser ni à quoi se prendre pour le déchiffrer. Cependant, comme Valmaseda était le dernier de tous ceux dont il pouvait réclamer les lumières, il ne lui parla pas de ses doutes; mais, désireux de les éclaircir, il lui demanda s'il ne lui ferait pas l'honneur de le présenter à M. de Saint-Bertrand.

— Vous n'avez qu'à rester à dîner ici, dit l'avare; nous l'attendons pour nous mettre à table.

— Bien volontiers, dit le chevalier.

Valmaseda, qui ne se gênait guère avec personne, et surtout avec ses amis, quitta le salon pour aller changer de toilette, et le chevalier demeura seul.

Il y avait peut-être deux minutes qu'il était là, debout devant la fenêtre ouverte, et toujours perplexe, quand il vit arriver de loin, dans l'allée du jardin qui aboutissait

au perron, un jeune homme marchant lentement entre les tilleuls. Ce jeune homme, d'excellente tournure, du reste, avait dans la démarche un je ne sais quoi que le bon chevalier croyait reconnaître. A mesure qu'il avançait, le vieillard interrogeait sa mémoire, mais il lui était impossible de se rappeler à quelle époque et en quel lieu il l'avait vu. L'autre ne le regardait pas. Cependant, quand il eut posé le pied sur la première marche du perron, il aperçut M. de Bel-Assise, et, le reconnaissant, lui, et tout à coup! il ne put s'empêcher de tressaillir. En même temps la voix de Valmaseda, qui partait d'une fenêtre du premier étage, cria :

— Eh! monsieur de Saint-Bertrand, arrivez donc!

Saint-Bertrand ne répondit pas à cette voix; mais, préparé depuis longtemps à rencontrer le chevalier, — car on lui avait surabondamment parlé du bonhomme dans la famille, — il marcha droit à lui. Et lui, le regardant toujours avec curiosité, s'inclinait vaguement, d'un air niais.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas? lui dit le vicomte.

En entendant sa voix, le vieillard recula comme s'il se fût trouvé devant un spectre. Et, trébuchant, il se cramponna au dossier d'un siége.

— C'est lui, mon Dieu, lui ici! bégayait le malheureux père. Et il a pris un faux nom! Sa barbe m'avait empêché de le reconnaître! Mais c'est lui! Comme il est grandi!

Et, dominé par l'aisance, l'aplomb, les façons de son fils, il n'osait le traiter en fils. Il n'osait même lui parler. Et, s'adressant à lui-même, comme s'il eût discuté avec sa conscience, il disait :

— Et il est l'amant de la tante! et il veut épouser la nièce! Ah! ce ne pouvait être que lui!

Son premier mouvement avait été de sauter au cou de Saint-Bertrand pour l'embrasser; le second, de le saisir à l'épaule et de le chasser; maintenant, halluciné par une sorte de tourbillonnement de sensations, il demeurait comme stupide.

Cependant, Saint-Bertrand lui avait pris la main.

— Mon père, ne me trahissez pas, lui dit-il. Remettez-vous. Je suis toujours digne de vous.

Et, comme, alors, il entendit ouvrir la porte du salon, il ajouta, avec un regard expressif:

— Je vous expliquerai tout, demain.

Le père avait un monde de choses à répondre. Mais, voyant tout à coup entrer ses hôtes, il demeura muet.

Cependant madame Valmaseda, qui ne se doutait guère de leur parenté, les présenta l'un à l'autre avec toute sorte de mines charmantes.

Saint-Bertrand s'inclina cérémonieusement.

Le chevalier hésita; puis, entraîné par l'exemple — et par son cœur — il s'inclina de même, très-bas, sans rien dire.

— Je suis sauvé! se dit Saint-Bertrand.

XVI

LOUIS BÉRAUD

Huit heures sonnaient, le lendemain, quand le chevalier Florimond, poudré, rasé, mais un peu pâli, et vêtu de son costume habituel, sonnait à la porte de l'appartement de la rue Saint-Georges. Ce fut Saint-Bertrand qui lui ouvrit. Il avait congédié ses domestiques dans la crainte que son père ne les fît parler; et lui aussi, contrairement à ses habitudes, était habillé à cette heure matinale.

Il ne fit pas entrer le vieillard dans son cabinet de toilette, qui sentait trop l'homme *à bonnes fortunes*. Ce fut dans le salon qu'il l'introduisit. Cette pièce, comme toutes celles qui composaient l'appartement de Saint-Bertrand, était alors un peu *défraîchie*. Le meuble n'ayant pas été renouvelé depuis trois ans, les étoffes avaient jauni et s'étaient éraillées par places. Le tapis montrait la trame aux environs des portes; les rideaux de vitrage s'effrangeaient un peu, par le bas, et, dans les candélabres de bronze, quelques bougies à demi consumées avaient étalé des larmes de cire sur leurs bobèches de cristal.

Le chevalier Florimond trouva cependant ce salon d'un luxe extravagant; mais il n'en dit rien, ayant des préoccupations plus sérieuses. Il avait pris un air en harmonie avec la gravité de la circonstance. Il était à la fois

11.

solennel et attristé. Il choisit le plus large fauteuil pour s'y asseoir, et, quand, la porte ayant été refermée, son fils se fut assis à son côté, il se tourna vers lui, et, ne sachant quelle question choisir dans le nombre de celles qui lui venaient en même temps à l'esprit, il hésita un peu, le regarda, et lui dit enfin :

— Je vous écoute, monsieur.

Quelle pouvait être la nature de l'affection que Saint-Bertrand avait pour son père? Il eût été difficile de s'en rendre compte, en ce moment, du moins. Il était sérieux, lui aussi, réfléchi, et, comme toujours, parfaitement maître de lui-même. Dans les yeux du vieillard, comme sur ses lèvres fermées, on pouvait voir les signes d'un attendrissement qu'il avait bien de la peine à contenir. Le visage du jeune homme n'exprimait rien de semblable. Cependant il y avait longtemps déjà qu'il n'avait vu son père! Mais, depuis le jour où il avait appris qu'il devait se rencontrer avec lui chez M. Valmaseda, il n'avait songé qu'aux moyens de l'empêcher de traverser ses desseins.

— Monsieur, dit-il d'une voix posée, je ne me plaindrai pas de la froideur de votre accueil. J'ai des torts envers vous, de très-grands torts. Mon plus grand fut de vous avoir laissé tout ignorer de moi, pendant six ans. Si vous aviez été un homme sévère, au cœur dur, peut-être n'aurais-je point agi ainsi. Mais je vous savais indulgent; je craignais d'augmenter vos chagrins en me rappelant à votre mémoire. Que pouvais-je vous apprendre qui, pour vous, ne devînt une cause de regrets?

Le vieillard le regarda, ouvrit la bouche, puis détourna

la tête et soupira sans rien dire. Le jeune homme continua :

— Je vous dirai tout, aujourd'hui.

Ici, il respira avec effort, et, reprenant avec une subite indignation :

— D'abord, l'accusation qui pèse sur moi est une accusation inique!

— Comment, monsieur? dit le chevalier stupéfait.

— Laissez-moi parler, monsieur, répondit le vicomte. Enlever une femme mariée, ou plutôt, accompagner une femme mariée dans sa fuite, c'est une action!.. Je ne me ferai pas meilleur que je ne suis... Je dirai cependant que, si j'ai mal agi, j'avais l'excuse de mon abandon et de ma jeunesse. Et le monde, d'ailleurs, est tout plein de telles actions. Mais, quant à l'aggravation qu'on lui a donnée, je m'en défendrai jusqu'à la mort. Quinze jours après ce maudit enlèvement, trouvant dans un journal, par hasard, accolée à mon nom, cette accusation de complicité dans une soustraction d'argent..., je ne me rappelle plus ce que je fis, mais je me souviens qu'on arracha de mes mains une femme à demi morte, et cette misérable femme, je ne l'ai jamais revue, depuis.

Le vieillard le regarda de nouveau. Il se sentait un poids de moins sur le cœur. Il ne pouvait se méprendre à l'expression du visage de son fils. Certes! en ce moment, il était sincère, et l'horreur qu'il manifestait n'était pas jouée. Lui, si calme d'habitude, on eût dit qu'il allait étouffer, suffoqué par la colère. Il était affreusement pâle, il ne respirait plus que par secousses, et l'outrage fait à son orgueil, et le sentiment de l'injustice dont il avait

été victime, et le regret anxieux et vain de sa vie manquée se réunissaient pour l'emporter hors de lui dans un élan de passion désespérée. Il reprit :

— C'est à cette femme que je dois tous les malheurs de ma vie. Sans elle, comme tant d'autres, et mieux que bien d'autres, j'aurais pu me créer une position élevée, malgré l'*irrégularité* de ma naissance...

Le chevalier se sentait un peu mal à l'aise.

— Pourquoi avez-vous changé de nom? lui dit-il.

— Pouvais-je conserver le nom de ma mère stigmatisé par une condamnation?

— Vous auriez dû vous présenter devant vos juges, purger votre contumace.

— Non; car on m'eût condamné. On n'aurait pas voulu croire à mon innocence, et, même innocenté, j'aurais traîné toute ma vie, comme un boulet, cette accusation qui, à elle seule, constituait une flétrissure.

Le vieillard luttait toujours contre son émotion.

— Malheureux enfant! se disait-il.

Cependant, d'autant plus réservé en apparence, qu'il était plus profondément affecté, et ayant, au surplus, bien d'autres faits à éclaircir dans la conduite de son fils :

— Quel est ce titre, dit-il, ce nom que vous avez pris?

— Voici, répondit Saint-Bertrand. Je m'étais réfugié dans une petite ville de la Saxe. Là, je fis connaissance d'un jeune Français atteint d'une maladie de poitrine et à qui il ne restait que peu de temps à vivre. Je le soignai. Il me conta son histoire. Elle n'était guère moins triste que la mienne. Ses parents, nés à Saint-Domingue, étaient allés s'établir en Angleterre, à la suite de quelques revers de

fortune. Il eut le chagrin de les voir mourir, son éducation étant à peine achevée, et comme se manifestaient en lui, déjà, les premiers symptômes du mal qui devait le tuer. Les médecins, renonçant à l'espoir de le guérir, — ainsi qu'ils font toujours en pareil cas, — lui avaient conseillé de voyager. Au moment où je le connus, personne au monde ne s'intéressait à lui, car il n'était connu de personne. Et, de plusieurs millions qu'avait possédés sa famille, il lui restait à peine un millier de francs. De même qu'il m'avait tout appris de lui, je ne lui cachai rien de moi. Notre communauté d'infortune nous lia comme deux frères. Il me fit son héritier, l'héritier de son nom, du moins, et de ses papiers de famille. Lui mort, je quittai la Saxe, et, voulant me faire oublier, avant de rentrer en France, je passai en Belgique, où je demeurai quatre ans sous mon nom d'emprunt, vivant, végétant plutôt, du produit des leçons de français que je donnais aux enfants d'une famille noble.

Le chevalier se tourna vers lui. Il se sentait des larmes dans les yeux; mais, en se rappelant les étranges choses qu'il avait apprises de Valmaseda, la méfiance lui rentrait au cœur. Il lui dit:

— Comment êtes-vous rentré en France?

— Le dégoût de mon métier de professeur m'avait pris, répondit Saint-Bertrand. Je voyageai pendant quelque temps.

— Et de quoi viviez-vous?

Saint-Bertrand, à ces mots, se sentit rougir. Le souvenir de Wanda lui était venu à l'esprit. Cependant, il n'eut garde de parler d'elle.

— Je m'arrêtais dans les villes d'eaux thermales, répondit-il, je jouais...

Ce dernier mot supprima radicalement l'élan de sensibilité du vieillard.

— Comment! vous jouiez, monsieur? fit-il d'un air scandalisé.

— Sans doute! reprit Saint-Bertrand. Avais-je donc d'autres ressources?

Mais le vieillard n'entendait point cette logique. Il avait d'ailleurs depuis six ans un sermon sur le cœur, et il n'attendait qu'une occasion pour le débiter. Il n'y manqua pas. Cela ne lui servit point à grand'chose. Saint-Bertrand, irrité maintenant, et faisant secrètement remonter jusqu'à l'illégitimité de sa naissance la cause première de sa vie faussée, ne songea plus qu'à se défendre, à l'avance, contre tout ce dont son père pourrait l'accuser par la suite, si jamais le hasard lui révélait la vérité.

— Eh! pour l'amour de Dieu! monsieur, s'écria-t-il interrompant le vieillard au beau milieu de la question de principes qu'il avait oiseusement soulevée, élevez-vous donc au-dessus des préjugés de votre siècle. Il a si bien fait son dieu de l'argent, qu'il n'admet plus qu'on cherche à s'enrichir commodément et un peu vite. Cependant, que peut faire un pauvre diable, sinon de jouer?

— Vous aviez un état, dit le chevalier, pourquoi l'avez-vous quitté?

— Un bel état! reprit Saint-Bertrand.

Et alors, d'autant plus éloquent qu'il se sentait plaider pour toutes les actions de sa vie :

— Écoutez! s'écria-t-il. J'avais, en venant au monde,

les goûts du luxe et l'horreur du travail. C'est un malheur! mais ce n'est pas moi qui me suis fait. Et que peut devenir, aujourd'hui, un homme sans famille et sans fortune? De votre temps, encore, il eût pu se tirer d'affaire. Il y avait alors, ouverte devant tous, une carrière qui pouvait vous faire casser la tête à vingt ans, mais pouvait aussi vous élever jusqu'aux plus hautes positions, quand on avait un peu de chance et du courage. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. L'Europe regorge d'habitants, et c'est à peine si l'on se bat! Cela fait qu'un grand nombre de jeunes gens en sont réduits aux expédients, et un plus grand nombre encore aux intrigues. Ils se sentent nés pour dépenser cent mille francs par an, et ils n'ont jamais eu vingt francs à eux dans leur poche. Alors il leur faut bien chercher le moyen de vivre sans trop contrarier leurs goûts. Est-ce que vous croyez que ce n'est pas un véritable crève-cœur, pour eux, de voir tant d'imbéciles manger de bons dîners, habiller de charmantes femmes, rouler dans des carrosses bien suspendus, ne rien faire du matin au soir, et n'avoir jamais à trembler pour leur avenir, quand eux sont là, plein d'appétits et sans le sou! Ils jouent donc, pour essayer de s'enrichir. Ils cherchent à se lier avec les personnes capables de leur rendre service. Ils se lancent à la poursuite de quelque beau mariage. Ce sont des aventuriers, direz-vous. Pourquoi cela?

— Il y a, dit sévèrement le chevalier, des moyens de s'enrichir qui sont honorables et d'autres qui le sont moins.

Et, rappelé soudain à la cause première de la discussion par les derniers mots de son fils, il ajouta :

— Vous aussi, à ce qu'on m'a dit, vous êtes de ceux

qui cherchent à s'enrichir par le mariage; mais comment vous y prenez-vous? Vous trahissez ce malheureux Valmaseda, qui a mis en vous sa confiance, et, amant de sa femme, vous osez rechercher la main de sa nièce. Allez, monsieur, vos sophismes n'abuseront pas un honnête homme comme moi.

En entendant cela, Saint-Bertrand fit un geste de surprise.

— Je ne suis pas l'amant de madame Valmaseda, s'écria-t-il.

— Ah! c'est trop fort!

— Bien loin de là! Je connaissais sa liaison avec d'Aigreville, et je m'y suis si bien pris, que je suis parvenu à rompre cette liaison.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que j'ai fait précisément le contraire de ce dont vous m'accusez.

— Je ne vous crois pas! Non, je ne vous crois pas, reprit le vieillard; car, enfin, elle vous aime, cette femme! Cela crève les yeux. De plus, elle est encore *passable*, inoccupée, un peu folle. Et son mari est tout juste assez séduisant pour lui inspirer le désir de le tromper une fois de plus. Vous devez être son amant?

Saint-Bertrand sourit à demi et dit :

— Pas si bête!

— Comment? fit le chevalier.

— Si j'étais son amant, me laisserait-elle épouser sa nièce?

Le vieillard fit un mouvement.

— Écoutez, reprit Saint-Bertrand. J'appris que madame

Valmaseda, ne pouvant obtenir qu'une pension insuffisante de son mari, avait contracté de nombreuses dettes. Elle ne savait que faire pour les payer. Elle allait être poursuivie. Désirant lui être agréable, je lui prêtai la somme dont elle avait besoin : une vingtaine de mille francs. Voyez-vous du mal à cela?

— Ma parole d'honneur! je ne sais plus où j'en suis! s'écria le père. Il se vante de suborner les gens, comme de l'action la plus honorable, et...

Saint-Bertrand lui coupa la parole.

— Seriez-vous fâché, par hasard, que je ne sois pas l'amant de madame Valmaseda?

— Je ne plaisante pas, monsieur, répondit le chevalier. Mais vous ne m'avez pas tout dit encore. Procédons par ordre. J'en ai long à vous demander, au sujet de ce mariage. Comment vous y êtes-vous pris pour capter la confiance de Valmaseda?

— Je n'ai pas capté sa confiance. J'ai mérité de l'obtenir par les moyens les plus légitimes. Cet homme est très-cupide. Je lui ai proposé mes conseils pour mener à bien ses affaires, et, le hasard aidant, le succès a dépassé mes prévisions.

— Oui! s'écria le vieillard avec mépris. Et vous vous êtes enrichi en même temps que lui, par le même moyen sans doute?

— Hélas! se disait Saint-Bertrand, je voudrais bien qu'il en fût ainsi! La vérité était que le crédit lui avait manqué au moment où il en avait le plus besoin. Pendant que, par ses conseils, Valmaseda achetait une somme de rentes considérable, il n'en put acheter, lui qu'une très-

minime. Aussi ne gagna-t-il tout juste que les vingt mille francs prêtés à madame Valmaseda.

Cependant il ne voulut pas l'avouer à son père, et, haussant les épaules, il ne répondit rien.

Mais la colère du vieillard grandissait d'autant mieux qu'il sentait Saint-Bertrand le dominer de plus en plus par son attitude flegmatique.

— Et c'est après avoir ainsi vécu d'expédients, s'écria-t-il, que vous avez formé le dessein d'épouser Éveline? Heureusement que je suis là !

— En vérité, monsieur, dit Saint-Bertrand, je ne comprends rien à votre colère. Quel mal fais-je donc ici, après tout? Je recherche la main d'une jeune fille qui sera très-riche, un jour. Un mariage avec elle me permettra de réaliser vos souhaits et les miens, en vivant d'une existence honorable et régulière. Et vous, loin de m'encourager dans mon dessein, vous vous emportez, vous me menacez. Voyons, vous voulez donc que je retourne à mes vieux péchés!...

— Péchés ! s'écria Florimond exaspéré. Il appelle péchés...

— Eh ! interrompit Saint-Bertrand, je n'ai pas commis de crimes, peut-être. Voyons, ajouta-t-il avec douceur, jugez-moi donc avec impartialité. Mon plus grand tort fut de n'avoir point de famille. Ce tort, convenez-en, provenait un peu plus de vous que de moi. Vous avez pris soin de mon éducation : la belle affaire! mais vous étiez toujours en voyage. C'est à peine si je vous ai vu quinze fois dans toute ma vie. Ma mère est morte quand j'étais encore un enfant. Je me sentais abandonner. J'ai fait une première

faute en m'échappant du collége. Mais... n'avez-vous jamais commis de fautes, vous?

Le chevalier, irrité de voir qu'il le ramenait toujours au même point, l'interrompit à son tour, et, se levant :

— Je n'ai jamais enlevé, monsieur, les femmes de mes professeurs!

— C'est que les femmes de vos professeurs étaient laides, ou que vos professeurs n'étaient point mariés.

— Je n'ai jamais eu recours au jeu pour me créer des ressources!

— C'est que, n'ayant point à rougir de votre naissance, vous aviez toute sorte de facilités pour trouver un état.

— Je me suis toujours contenté d'un traitement minime pour vivre!

— C'est que vous aviez des goûts modestes!

— On ne m'a jamis accusé de...

Saint-Bertrand l'interrompit :

— De quoi, monsieur? Prétendez-vous me faire un crime d'un malheur? Vous savez maintenant que cette accusation est injuste. De quel droit me la reprochez-vous?

Le père sentit qu'il s'était laissé emporter trop loin par la colère. Il se rassit, sans mot dire; puis, voulant aussitôt racheter la cruauté de son reproche :

— Ne parlons plus de cette abominable affaire, dit-il à son fils. J'ai remboursé ce malheureux dont vous aviez enlevé la femme. Et, depuis, j'ai su qu'il l'avait reprise avec lui. L'accusation a donc été mise à néant. N'y pensez plus.

Un éclair de triomphe traversa tout à coup les yeux de Saint-Bertrand. Il saisit les mains de son père.

— Vous avez fait cela? lui dit-il. Alors, je ne crains plus rien, maintenant!

Mais, se rappelant aussitôt combien d'obstacles lui restaient encore à surmonter pour réussir dans son entreprise, il redevint sombre, et, avec une douceur pleine de séductions, il dit au vieillard :

— Je vous en prie, achevez ce que vous avez commencé. Aidez-moi, car vous ne savez pas... vous ne pouvez pas le savoir... mais il faut que ce mariage se fasse...

— Vous aider? interrompit le chevalier, un peu radouci. Et comment voulez-vous que je vous aide?

— Valmaseda sait-il que vous avez un fils?

— Hélas! oui.

— Eh bien, pour plus de précautions, ne dites pas de mal de ce fils.

— Eh! j'en ai dit, déjà!

— Comment! fit Saint-Bertrand, vous avez pu...?

Et, se dominant tout à coup, il ajouta :

— Qu'avez-vous dit à Valmaseda?

— J'ai dit que mon fils était un mauvais sujet, un vaurien.

— Voilà tout?

— Un débauché, un libertin.

— Avez-vous dit autre chose encore?

— Non.

— Tant mieux! Cependant, gardez-vous bien de me reconnaître pour votre fils, maintenant!

— Ah! vous pouvez être tranquille! Mais, si vous vous entêtez à ce projet de mariage, je ne réponds plus de mon silence.

— Comment, s'écria Saint-Bertrand, vous allez recommencer?

— Oui. Une fois l'époux d'Éveline, vous joueriez encore. Je ne veux pas avoir à me reprocher le malheur de cette enfant. Au surplus, elle a bien oublié de Bugny pour vous, elle vous oubliera pour un autre.

Saint-Bertrand resta stupéfait.

— Qui vous a dit qu'elle avait oublié M. de Bugny?

— Son oncle.

— Son oncle! dit Saint-Bertrand. Hélas! s'il en était ainsi!...

— Quoi! fit le chevalier, Valmaseda aurait-il menti? Mais, alors, comment êtes-vous assez fou pour vouloir épouser une fille qui aime un autre homme?

— Eh! répondit Saint-Bertrand avec irritation, elle ne l'aime pas. Elle croit l'aimer. Je connais les femmes, peut-être. Les jeunes filles n'aiment pas; ou, si elles aiment quelque chose au monde, c'est le mariage. On a fiancé mademoiselle Éveline à M. de Bugny; elle s'était habituée à l'idée de l'épouser; elle tient donc à lui; c'est pourquoi elle me résiste encore.

— Je dois vous dire, interrompit le chevalier, que je connais M. de Bugny. Il n'est pas homme à quitter la partie.

— Qu'il la quitte ou ne la quitte pas, si vous me secondez, je ne crains rien.

— Comment cela?

— Je suis accepté par la famille Valmaseda, je suppose.

— Bon! mais, en admettant que je ne m'oppose plus à

votre mariage, le comte de Bugny ne se retirera pas comme cela, pour vous faire plaisir ?

— Il faudra bien qu'il se retire, cependant ! reprit Saint-Bertrand d'un air de menace.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que j'aime Éveline. Je l'aime d'autant plus qu'elle affecte de me mépriser. Ses dédains m'ont mis dans le cœur une passion que je ne me croyais pas capable de ressentir. Il faut donc qu'elle soit ma femme ! Elle le sera en dépit de son fiancé. D'ailleurs, je suis fatigué de la vie que je mène. Je veux avoir, comme tant d'autres, une famille, une fortune, une position qui me permette d'aller partout, le front haut. Cela m'obsède de ne tenir à rien ici-bas, de vivre comme un oiseau de passage, un jour sur une branche, le lendemain sur une autre. J'ai assez de cette existence de fille, de joueur, de bohémien qui fut la mienne. Le désordre me fait horreur. Ce qu'on nomme *le plaisir* me donne des nausées. Après m'être *amusé* comme on dit, pendant six ans, je me suis aperçu d'une chose, c'est qu'il n'est rien d'écœurant comme le vice. Et — je ne chercherai point à vous abuser, vous ! — c'est par calcul intelligent, c'est par raison, c'est au nom du bon sens, autant et plus que par devoir, que je veux me ranger maintenant et vivre en honnête homme, en homme de bien !

Le bon chevalier ne s'attendait point à cette *exposition de principes*. Cependant il ne pouvait douter de la sincérité de son fils. En ce moment encore, Saint-Bertrand le dominait parce qu'il parlait avec l'accent profond de la passion.

— Ah! vous m'en direz tant! s'écria le père. Si vérita-
lement vous voulez vous ranger..., il n'est jamais trop
rd pour cela, et mon devoir est de vous y encourager
toutes mes forces. Mais qui me prouve qu'une fois ma-
é ces belles résolutions ne s'en iront pas en fumée?

— Le dégoût que ma vie passée me cause à moi-même,
t le vicomte. Je veux essayer du travail, car je suis las
désœuvrement. Depuis plus d'un an que j'aime Éve-
ne, j'ai cherché à me rendre digne d'elle. J'ai appris
tte science difficile qui conduit à tout aujourd'hui : *les
faires.* Le croriez-vous? cela m'intéresse. C'est un
rame dont les péripéties se succèdent sans vous laisser
temps de respirer. Valmaseda a pu vous parler d'une
ntreprise que nous devons monter pour l'exploitation de
ines de plomb en Catalogne. Il y mettra, lui, sa fortune;
y apporterai, moi, tout ce qui m'a été départi d'intelli-
ence, de courage, de patience ; et nous réussirons, vous
ouvez en être certain. J'en fais serment par la volonté
ue j'ai de m'élever dans l'estime publique : avant deux
ns, je serai mort à la peine, ou j'aurai gagné des mil-
ions.

Le père s'était levé. Il serra la main de son fils. Le bon-
homme n'avait pas le coup d'œil assez juste et assez per-
çant pour voir que cette belle profession de foi, au fond,
était une *affaire de nerfs* ; que Saint-Bertrand, sincère en
ce moment, n'était pas homme à tenir parole ; que c'étaient
surtout la misère, les humiliations, le dépit des dédains
d'Éveline qui le faisaient parler. Il crut à ses promesses.
Il avait intérêt à y croire. D'ailleurs, il aimait son fils, et
sa conscience lui reprochait secrètement d'avoir été la

cause première de ses désordres. Il l'avait fait élever; mais il ne l'avait pas même reconnu! Au surplus, il ne pouvait plus conserver de doutes sur le fait de la soustraction d'argent qui, d'abord, avait prêté les apparences d'un crime à la première faute de sa jeunesse.

— Mon plus grand chagrin, lui dit-il, sera toujours de ne pouvoir te reconnaître pour mon enfant.

Cependant, en y réfléchissant, il pensait que bien des obstacles s'opposaient encore au mariage de Saint-Bertrand et d'Éveline, et il se crut en droit de le lui rappeler.

— Épouse-t-on une jeune fille malgré sa famille? demanda Saint-Bertarnd.

— Non, répondit le père. Mais on épouse encore moins une fille malgré elle.

— Eh bien, dit Saint-Bertrand d'un air qui annonçait la certitude du triomphe, n'ayez pas d'inquiétude à cet égard. Si, au dernier moment, mademoiselle Valmaseda me fait l'injure de repousser ma main..., je la connais: elle est fière! mais je la connais!... — Ici, une incroyable expression de menace s'imprima sur ses lèvres — Je sais un bon moyen pour l'obliger à l'accepter.

— Quel moyen? dit le chevalier.

— Vous le saurez plus tard. Pour le moment, ce que je vous demande, c'est de ne révéler mon véritable nom et nos liens de parenté à personne. Et aussi, quels que soient les événements qui surviennent, de ne vous y mêler en rien, sous aucun prétexte. Agissez comme s'il n'y avait jamais rien eu de commun entre vous et moi.

XVII

ON TRIOMPHE MOINS FACILEMENT DES AVARES QUE DES ARABES

Le comte de Bugny était arrivé à Paris vingt-quatre heures après la lettre qu'il avait écrite à Éveline. Sans même prendre le temps de quitter son uniforme, poussé par cet esprit de résolution qui ne lui faisait jamais défaut, il courut à la gare du chemin de fer de Versailles, monta dans le train qui était sur le point de partir, et, au bout de trois quarts d'heure, il franchissait le seuil de la maison Valmaseda.

Il traversa le jardin sans rencontrer personne. La porte-fenêtre du salon étant ouverte, il entra dans cette pièce, se préoccupant assez peu de ne pas être annoncé. Éveline était assise au fond du salon, seule, brodant et soucieuse. En entendant un bruit de pas, elle leva la tête. Alors, elle aperçut son amant, poussa un cri, s'élança vers lui. Il la reçut entre ses bras.

— C'est donc vous! vous, enfin! s'écria-t-elle. Je ne serai donc plus seule à lutter maintenant.

Il lui serra les mains, la fit asseoir, s'assit à son côté, l'apaisa, l'interrogea ; et, quand elle lui eut raconté les événements qui s'étaient passés en son absence, il lui dit doucement :

— Aviez-vous douté de moi, Éveline?

— Non. Mais je me sentais si abandonnée, que, par

moments, je craignais qu'une circonstance, indépendante de votre volonté, ne vous empêchât de venir à mon secours.

— Quoi ! fit le comte.

Mais elle l'interrompit.

— Ne m'accusez pas, je vous prie : la souffrance rend les femmes défiantes, et vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert. Depuis le jour où l'on nous fiança l'un à l'autre, j'avais pris l'habitude de penser à vous comme si nous étions mariés, et, quand, il y a un mois, sans que j'y fusse en rien préparée, mon oncle me dit brusquement que je devais renoncer à vous épouser, je ne sais ce que j'éprouvai, mais le déchirement de mon cœur n'aurait pas été plus douloureux, si l'on fût venu me dire que vous étiez mort. Je résistai cependant de toutes mes forces ; mais, à partir de ce moment, que d'angoisses il me fallut supporter ! Chaque jour, j'étais obligée de subir les regards, la parole, et jusqu'aux attentions d'un homme dont la présence dans cette maison était un outrage pour vous, et, pour moi, un supplice de toutes les heures. Mes parents, depuis bien longtemps, m'avaient ordonné d'accueillir cet homme, de lui faire bon visage. Je pensais, reprit-elle en rougissant, que ce n'était pas pour moi qu'il venait dans la maison. Tout à coup, ils me commandèrent d'agréer ses soins; et, peu à peu, comme ils me reprochaient mon indifférence, j'en arrivai à voir en eux des ennemis. J'étais seule ! je ne savais à qui demander appui, à qui même confier mes peines. Je n'osais écrire ni à vous ni à votre sœur. Je sentais cependant que mon salut était en vous. Déjà, je me voyais la femme de ce Saint-Bertrand,

que chacun admire ici et que je déteste. Et il y avait des jours, des nuits surtout ! où — pardonnez-le-moi, mais vous n'étiez pas là pour dissiper mes terreurs — je me disais que les morts étaient bien heureux de ne pas souffrir comme nous !

— Pauvre enfant ! murmura le comte.

— Non, voyez-vous, reprit-elle en portant la main à son front, c'est une chose dont je ne puis supporter l'idée, que mon oncle ait le droit de nous désunir. Mon Dieu ! j'ai peut-être tort de parler ainsi. Les jeunes filles, selon le monde, ne doivent donner leur cœur que le jour même où le mariage les y autorise, et vous écrire, vous accueillir ici, comme je le fais, vous supplier de m'arracher à la destinée qu'on me prépare, c'est peut-être mal agir, je n'en sais rien. Mais je sens que renoncer à vous, maintenant, ne m'est pas possible, que...

Ici, les larmes lui coupèrent la parole, et, s'affaissant sur son épaule, elle s'écria :

— Tenez ! ne pensez pas de mal de moi ! mon excuse est dans ma douleur !

— Penser du mal de vous ! fit le comte.

Et, confus de sentir des pleurs dans ses yeux, il détourna la tête. Puis, tout à coup, l'homme d'action reparut en lui.

— Tranquillisez-vous, lui dit-il de la même voix confiante : le temps n'est plus où des parents aveuglés pouvaient obliger une enfant à violenter ses sentiments les plus intimes. Pour moi, je n'admettrai jamais que nous agissions mal en nous aimant; et, tenez ! je ne sais si le bonheur de vous revoir a réchauffé mon courage, mais

je me sens plein de confiance, comme à la veille d un combat.

— Mais... que faire? dit Éveline.

— Voyons, mon enfant, répondit le comte, raisonnons un peu. Croyez-vous que vos parents n'y regarderont pas à deux fois, avant de me faire un affront en face? Qu'on refuse de s'allier à un homme qui, pour un motif ou un autre, ne vous convient pas, cet homme peut s'affliger de votre refus, il n'a pas le droit de vous en vouloir; on ne l'a pas outragé en l'éconduisant. Mais, après un engagemet réciproque et solennel, abuser de la sécurité d'un absent pour accueillir un autre à sa place : on peut en avoir l'idée, le désir; au dernier moment, on hésite. Dans quel monde commet-on de telles actions?

— Ah! vous ne connaissez pas mon oncle! dit Éveline.

— Bon! reprit affectueusement de Bugny, quand j'étais à quatre cents lieues d'ici, poussé peut-être par l'espoir de me voir oublier ma parole, votre oncle, regrettant d'ailleurs, je ne sais pourquoi, de m'avoir donné la sienne, a pu former le dessein de la reprendre. Mais je suis ici, maintenant.

— Ainsi, dit la jeune fille, vous comptez le faire revenir sur sa détermination?

— Je l'espère, du moins, dit le comte.

— Vous ne le connaissez pas! reprit-elle. Je vous dis que vous ne le connaissez pas!

— Allons! fit-il en souriant. — Il cherchait avant tout à la rassurer. — Il ne faut pas se hâter d'accuser les gens. Votre oncle... il y a bien des choses à dire sur son compte, il est vrai! mais je ne le crois pas un malhonnête homme.

Pour votre tante..., elle est fantasque et elle a la tête faible, mais elle a le cœur excellent. Quand ils verront à quel point nous nous aimons; quand nous serons là, devant eux, à les supplier, ils ne voudront point nous réduire au désespoir. On ne sépare pas, sans motifs, deux cœurs que l'on a poussés l'un vers l'autre!

— Mais, je vous dis..., fit Éveline en se levant avec dépit.

Il l'interrompit :

— Eh bien, donc, à la grâce de Dieu! Les circonstances détermineront mes actions.

Et, se levant aussi, il lui prit la main.

— De nouveau, je vous engage ma vie. Me donnez-vous la vôtre?

— Oui, lui dit-elle.

— Alors, que le Ciel nous protége! Quand vos parents se montreraient aussi impitoyables que perfides, vous serez ma femme, Éveline, ou je mourrai.

Comme il disait cela, la porte s'ouvrit tout à coup, et madame Valmaseda, suivie de son mari, entra dans le salon.

Les deux époux restèrent comme cloués sur le seuil; la femme s'écriant avec stupeur :

— M. de Bugny!

Et l'avare grommelant :

— Mauvaise affaire!

Puis ils détournèrent le front.

Le comte était resté à sa place, au fond de la pièce. Il avait quitté la main d'Éveline, et, quelque temps, il demeura occupé à les observer, les tenant tous les deux sous

son regard. Enfin il fit quelques pas de leur côté, et, d'une voix grave, émue, mais claire et posée :

— Monsieur, et vous, madame, en arrivant ici, je voulais conserver un doute sur vos intentions à mon égard. Mais l'accueil que vous me faites anéantit ce doute, à l'instant. Il y a quinze mois, je vous quittais, confiant dans vos promesses; aujourd'hui, je suis obligé de prendre l'humble attitude d'un suppliant, pour solliciter de vous leur exécution. Qu'ai-je donc fait, cependant, que vous détourniez de moi vos regards? Ai-je démérité de votre estime? Ne suis-je plus le même qui vous agréait naguère? Ou bien, avez-vous résolu d'éprouver l'affection que je porte à votre nièce? Croyez-le, cette affection n'a fait que se fortifier par l'absence. Je reviens plus épris que je ne le fus jamais. Allons! tendez-moi la main. C'est un fils qui vient vous demander la réalisation de son plus précieux espoir. Vous hésitez? C'est mal à vous! Pourquoi me brisez-vous le cœur?

Les époux étaient interdits. Comme deux écoliers pris en faute, ils se tenaient auprès l'un de l'autre, et ils échangeaient des signes.

— Allons, parlez! dites-lui quelque chose! murmurait le mari en poussant la bras de sa femme.

— Non. Commencez, répliquait-elle, je n'ose pas.

— Je ne sais que trouver.

— Moi non plus.

Éveline baissait les yeux, par pitié pour ses parents.

Mais de Bugny n'avait pas de pitié, lui :

— Me ferez-vous la grâce de me répondre? dit-il de la même voix lente et claire, ou dois-je vous quitter sans

avoir appris l'étrange motif qui vous a fait manquer à votre parole? Vous ne dites rien encore. Puis-je espérer que vous regrettez votre détermination? Convenez-en ; je ne vous ferai pas de reproches... Un mot de vous suffira pour enlever de ma mémoire le souvenir du mal que vous m'avez fait.

Il se tut. Le piteux manége recommença entre les deux époux.

— Parlez-lui donc, disait la femme. C'est insupportable!

— C'est le commencement de ce que je veux lui dire qui ne me vient pas, répliquait Valmaseda.

— Rien ne me vient, à moi, ni le commencement ni la fin.

— Il faudrait cependant vous décider.

— Je vois que vous vous consultez, reprit de Bugny. Par grâce! si vous hésitez encore, ne vous hâtez point de me répondre. Pesez bien votre réponse, tout au moins. Ma vie est dans vos mains, et je ne crains pas d'ajouter, la vie aussi de votre nièce. Ah! — reprit-il avec un accent qui les fit tous deux tressaillir, — si l'un et l'autre vous avez jamais aimé, rappelez-vous-le maintenant!

Sur ce mot qui l'avait mordu au cœur, l'avare dressa sa tête pelée, et, dur, impitoyable, arrêtant ses yeux gris sur la jeune fille :

— D'abord, ma nièce, s'écria-t-il, il ne convient pas que vous assistiez plus longtemps à cette discussion. Faites-moi donc le plaisir de vous retirer tout de suite.

Deux cris partirent en même temps :

— Mais, monsieur!... fit de Bugny.

— Mon cher oncle! dit Éveline.

— C'est bon! c'est bon! interrompit Valmaseda. Je sais ce que je fais, peut-être.

Et, se tournant, vers sa femme, il lui montra la porte du geste, disant :

— Allez aussi, vous.

Quand les deux femmes furent sorties, l'avare regarda le jeune homme avec malveillance, et, s'approchant de lui :

— Maintenant, monsieur, parlons raison, lui dit-il. Sans doute, ma femme et moi, nous sommes flattés des choses que vous nous dites; mais, vous savez, dans les affaires, *on* laisse de côté le sentiment. Je ne nie pas que, autrefois, il n'ait été question de vous donner la main de notre nièce. Mais la réflexion est venue. Il n'y a jamais d'engagement absolu pour un mariage. Nous avons trouvé des inconvénients dans une alliance avec vous; des inconvénients... graves. Ils ne proviennent pas de votre personne *en elle-même;* vous êtes un honnête homme; ni de votre caractère, nous l'estimons beaucoup; ni de votre profession, elle est des plus honorables; ni de votre famille, nous la respectons on ne peut plus. Mais notre position s'est heureusement modifiée depuis un an. Vous ne trouverez donc pas mauvais que nous ayons d'autres idées sur l'établissement de notre nièce.

Chacune de ces paroles tombait sur la tête du comte comme autant de coups de hache. Mais il ne baissait pas le front.

— Quelle meilleure idée pouvez-vous avoir, répondit-il, que de rendre votre nièce heureuse?

L'avare dit :

— Une femme peut être heureuse avec une certaine personne comme avec une autre.

— Je ne le pense pas, monsieur.

— Enfin, monsieur, notre résolution est prise. dit Valmaseda.

Et, écartant les bras :

— Vous comprenez... ajouta-t-il.

De Bugny s'était promis de demeurer calme.

— Je comprends... répondit-il. Je ne puis cependant consentir à voir mes espérances anéanties sans essayer de les défendre. Voyons, ajouta-t-il avec douceur, réfléchissez, monsieur...

— J'ai réfléchi, fit rudement Valmaseda. C'est pourquoi je vous dis que toute insistance est inutile. Mais on m'attend là-haut. Excusez-moi.

Et il fit alors un pas vers la porte. De Bugny lui saisit le bras. Cette fuite ressemblait trop à une offense.

— Comment! monsieur, s'écria-t-il, je discute avec vous les intérêts les plus sacrés de ma vie, et vous me répondez qu'on vous attend? On vous attendra, je vous le jure! Allons, reprit-il avec chagrin, je m'emporte! Je ne devrais cependant pas envenimer cette discussion. Eh bien, que me répondez-vous, monsieur?

Mais l'avare, se voyant violenté, résolut de se soustraire à la discussion.

— Rien! lui dit-il d'un ton bourru.

— Rien? fit le comte. Ainsi, quoi que je dise ou que je fasse... ?

— Rien! répéta l'avare.

— Un mot encore. En agissant comme vous le faites, n'êtes-vous point arrêté par la crainte de briser l'existence de votre nièce?

— Non.

— Ni... — attendez, monsieur ! — ni par celle de me pousser à quelque acte de désespoir?

— Non.

— Ni par le souvenir de cette affection que vous avez encouragée, vous et votre femme, et qui me lie à mademoiselle Éveline?

— Non.

— Alors, n'êtes-vous point arrêté par le respect de votre parole?

— Non.

De Bugny se dirigea vers la porte :

— C'est bien, monsieur. Je sais ce qu'il me reste à faire maintenant.

En entendant cela, le caractère irascible du vieil Espagnol se montra tout entier. Ses lèvres minces blanchirent tout à coup, et, boutonnant sur sa poitrine les revers de sa redingote :

— Ah çà ! monsieur, s'écria-t-il, seriez-vous venu ici pour me menacer, par hasard? Je vous trouve bon de le prendre avec moi sur un ton aussi tranchant. Je suis le tuteur de ma nièce, monsieur, c'est-à-dire le maître de ma nièce, et je n'ai de comptes à rendre à personne sur l'usage que je fais de mon autorité. Il se peut que j'aie tort d'agir comme je le fais; mais je ne veux pas qu'on me le dise. Ma nièce n'est pas pour vous, entendez-vous? Prenez-en votre parti.

— Oh! mon parti est tout pris, monsieur, dit le comte.

— Et que ferez-vous, donc? Voyons! répliqua Valmaseda d'un air de défi. — Je serais curieux de le savoir. Auriez-vous l'intention d'enlever ma nièce?

— Eh! monsieur!... fit de Bugny avec impatience.

— Bon! vous ne l'enlèverez pas! dit l'avare. C'est fort aimable à vous. Alors, vous attendrez sa majorité pour l'épouser, n'est-ce pas? Mais, monsieur, vous oubliez que ma nièce n'a rien à elle, et qu'il dépend de moi de la déshériter.

— Que m'importe!

— Très-bon! vous voulez l'épouser sans dot. C'est très-bien! Mais vous avez donc fait, depuis peu, quelque héritage? Je ne vous connaissais pas de fortune, l'an dernier.

— On peut se passer de fortune, dit le comte. Mon traitement suffira pour deux.

— Votre traitement! s'écria Valmaseda en riant de son rire d'ogre. — Tenez! si vous n'avez pas d'autres ressources pour contrarier mes volontés, vous ne me faites pas grand'peur. Ah! vous comptez sur votre traitement pour épouser ma nièce! Mais vous oubliez, monsieur, qu'un officier ne peut se marier sans l'autorisation du ministre de la guerre, et que cette autorisation ne se donne que lorsque *la future épouse* prouve qu'elle apporte en mariage un revenu suffisant pour subvenir à ses besoins. Car votre traitement, monsieur, ne vous est pas donné pour nourrir et nipper vos femmes, et l'État n'a que faire que vous vous mariiez! Eh!... vous voyez, monsieur, que je suis ferré sur la loi! même sur la loi militaire! On ne me prend pas sans vert, moi... Serviteur!

Il était impossible de congédier plus grossièrement un galant homme. L'avare sortit, en faisant au comte une révérence ironique, enchanté de l'avoir maté — comme il le pensait. — Mais, quand il fut parti, l'officier qui, d'abord, était resté là, abasourdi par le dernier coup qu'il avait reçu, haussa les épaules, et, prenant le képi qu'il avait, en entrant, jeté sur la table, il s'en couvrit et dit :

— Puisque je n'ai pu rien obtenir de ce tuteur imbécile, c'est à mon rival que je parlerai.

XVIII

NÉCESSITÉ, POUR UN HOMME SÉRIEUX DE SE MÊLER A LA MAUVAISE COMPAGNIE, UNE FOIS PAR HASARD

Le comte de Bugny, ayant fort peu vécu à Paris, n'y connaissait presque personne. Il n'y avait qu'un seul ami : c'était un jeune homme de son âge et de très-grande famille, qu'il avait connu à l'École militaire, et que sa santé délicate avait éloigné du service après un essai de quelques mois. Le duc de la Tour-d'Authon, à l'âge de vingt-quatre ans, se trouva dans cette bizarre position de posséder cent mille écus de rente, de porter l'un des plus beaux noms de France, d'avoir une figure charmante, des dehors on ne peut plus séduisants, une instruction solide

et variée, de l'esprit, l'humeur bienveillante, et de savoir qu'il n'avait que quelques années à vivre. Un jour, fatigué de toujours souffrir, il avait été trouver son médecin, et l'avait prié de lui dire toute la vérité sur la maladie qui le torturait depuis son enfance. Le jeune duc était poitrinaire. Il le savait; mais il ignorait à quel degré. Le médecin l'interrogea, l'ausculta; puis, supposant que, s'il ne lui cachait rien de son état, le malade suivrait ses conseils, il lui dit :

— Vous avez une phthisie trachéale. Si vous pouvez prendre sur vous de résider au bord de la mer, dans un climat égal et tempéré, à Cannes ou à Naples, par exemple ; de vous couvrir de flanelle, d'éviter tout refroidissement, de ne jamais faire d'excès d'aucune sorte, de ne songer enfin qu'au soin de votre santé, vous vivrez une vingtaine d'années, pour le moins, peut-être davantage, car on peut tout espérer de la nature chez un homme jeune comme vous, et dont la constitution est suffisante.

— Merci, mon cher docteur, dit le duc; et si je préfère demeurer à Paris et vivre de la vie de tout le monde ?

— Je crois savoir ce que vous entendez par là, répondit le docteur. Cela signifie *vivre à outrance*, n'est-ce pas ?

— Oui, fit le duc.

— Dans ce cas, vous n'en avez pas pour cinq ans.

Le duc en était vers le milieu de sa cinquième année, et la prédiction de son médecin s'accomplissait à la lettre. Le jeune homme, épuisé par les veilles, le jeu, les excès de table et de femmes, apparaissait alors comme le fantôme

de ce qu'il avait été. Il avait disposé son existence de telle sorte, que, depuis cinq ans, il ne s'était pas écoulé une heure pendant laquelle il pût avoir le loisir de méditer sur sa situation. Les années que la mort lui avait accordées, il les avait si bien escamotées, qu'elles n'avaient pas été réellement vécues par lui; à peine lui en restait-il un vague souvenir. Cependant un sentiment secret l'avertissait de sa fin prochaine. Mais il n'en était pas plus triste. Jamais homme ne rit de meilleur cœur au nez de la vie, et ne parut moins se soucier d'elle. Il mettait de l'intrépidité à braver gaiement l'ennemi qu'il portait en lui. Il se montrait constamment supérieur à cet ennemi, et, quand, dans les derniers temps, il se sentait subitement glacé par l'approche d'une syncope, il s'asseyait dans un fauteuil, et, avec le sang-froid du soldat qu'on va fusiller, et qui tient à honneur de commander le feu, il s'écriait mentalement :

— Mieux vaut aujourd'hui que demain. Finissons-en donc tout de suite !

Jusqu'alors, cependant, il avait survécu et il continuait à faire ce qu'il pouvait pour échapper à lui-même. Il avait royalement gaspillé sa fortune, permettant à chacun de puiser dans sa bourse, et ne comptant même pas le nombre de billets de banque ou de pièces d'or que tant de doigts déliés en tiraient. Que dis-je? Bien souvent, quand une jolie femme, avec toute sorte de ménagements, et baissant les yeux avec confusion, lui demandait une *certaine somme d'argent* pour sa toilette, il lui envoyait le double de la somme fixée, et quelques menus bijoux *par-dessus le marché*. Il disait philosophiquement qu'on était

toujours assez riche pour se faire enterrer, et que, d'ailleurs, il ne tenait point à la pompe des funérailles. Il avait assuré l'existence de sa nourrice, de ses domestiques, de ses chevaux, de ses chiens, de trois ou quatre demoiselles, —bonnes personnes,— de tous ceux qui l'avaient servi ou aimé; et même, plus soucieux de la santé d'autrui que de la sienne, il avait fait pour un de ses anciens camarades, sans fortune, ce qu'il dédaignait de faire pour lui-même : le dotant pour qu'il pût aller habiter une ville du Midi et lutter victorieusement contre la phthisie qui lui déchirait les poumons. Tous les membres de sa famille étaient riches et aussi heureux qu'on peut l'être quand on n'a rien à souhaiter. Il n'avait donc pas grand'chose à faire ici-bas. Aussi ne demandait-il qu'à s'en aller bien vite, et tout doucement, et sans bruit.

Le comte de Bugny avait une affection réelle pour le jeune duc, non pas qu'il approuvât sa façon de se comporter dans un monde où il ne devait faire qu'une courte apparition, mais parce qu'il avait pénétré la résignation profonde qui se cachait sous la frivolité de ses dehors. Jamais il ne lui avait adressé d'observations, et encore moins offert de conseils, sachant bien que, auprès d'un pareil homme, les conseils auraient eu peu de chances de se faire écouter. Il ne lui demandait même plus de nouvelles de sa santé, dans ses lettres, le duc répondant invariablement par une fin de non-recevoir à cette question, qu'il trouvait oiseuse, en disant avec politesse que jamais il ne s'était aussi bien porté. L'officier, chaque fois qu'il venait à Paris, se comportait avec son ami comme on le fait avec une personne qui doit partir prochainement pour un long

voyage : il le quittait le moins possible, l'écoutait et le regardait, de manière à bien imprimer toute sa personne dans sa mémoire ; et le duc, qui avait de la pénétration et n'était point insensible à cette marque d'attachement, s'exerçait à se faire voir sous le côté qui lui était le plus avantageux.

Le soir même du jour où le comte fut si brutalement congédié par Valmaseda, il se rendit chez son ami, et le trouva occupé à se faire habiller pour aller dîner au café de *Paris*, où il avait donné rendez-vous à quelques-uns de ses intimes. Le duc, en voyant entrer de Bugny, lui sauta au cou ; puis, le faisant asseoir, il se mit à le regarder avec un air de satisfaction extraordinaire. Cela le rattachait à la vie, le pauvre garçon ! de promener ses yeux sur une nature aussi vigoureuse que l'était celle du comte. Mais l'impression qu'il éprouvait se répercutait chez l'officier en sens inverse. En constatant les ravages que la maladie avait faits chez son ami depuis leur dernière entrevue, il sentait son cœur se serrer, et, oubliant ses préoccupations, il restait là à le regarder avec une pitié douloureuse.

— Tu me trouves changé, n'est-ce pas ? dit le duc.

— Oui, beaucoup.

— Cependant je n'ai jamais été aussi vaillant. Tiens ! ce soir, il me semble que j'irais à cloche-pied de la Bastille à la place de la Concorde.

Disant cela, le duc se leva, étouffant, et de Bugny fut effrayé quand il le vit debout, en pleine lumière. Le malade avait tellement maigri, que ses vêtements semblaient flotter autour de son corps. Son nez bourbonien s'était effilé comme une lame de couteau, et sa peau reluisait

comme de l'ivoire. Il avait les pommettes saillantes et tachées de petites plaques rouges, les sclérotiques d'un bleu de perle, et ses cheveux, d'un blond lustré, ajoutaient encore à la pâleur de son visage. Une toux sèche et dure le fit haleter tout à coup, et il appuya sur ses lèvres un mouchoir de batiste. De Bugny vit alors le mouchoir se tacher de sang.

— C'est la fièvre qui me soutient, reprit le duc d'une voix rauque, lorsque l'accès de toux fut passé.

Et il se rassit.

— Mais ne parlons plus de *tout cela*, parlons de toi. A quand la noce, mon cher?

De Bugny secoua tristement la tête.

— Est-ce que tu ne te maries plus? demanda le duc.

De Bugny, en quelques mots, le mit au courant de sa situation. En entendant prononcer le nom de Saint-Bertrand, le duc ouvrit de grands yeux, puis il semit à siffler doucement, en respirant l'air, comme un homme qui apprend une chose à laquelle il n'était point préparé, et qui fait naître en lui tout un monde de pensées nouvelles.

— Ah! Saint-Bertrand veut se marier! dit-il enfin quand de Bugny eut achevé sa confidence, et c'est lui qui te coupe l'herbe sous le pied!

— Est-ce que tu le connais? demanda le comte.

— Parbleu! qui ne connaît pas Saint-Bertrand?

— Je voulais précisément te demander des renseignements sur lui. Quel homme est-ce?

— Peuh!... fit le duc en avançant les lèvres. C'est un charmant homme!

— Vraiment?

— Oui, tout à fait.

— Comment l'entends-tu?

— Je veux dire que c'est un gentil compagnon, que tout le monde le recherche, qu'il n'est pas de bonne partie de plaisir sans lui, qu'il est beau joueur, très-joli garçon, bien élevé. Il a cependant été, l'an dernier, *black-boulé* au Jockey-Club.

— Que signifie ce mot?

— Il signifie que, Saint-Bertrand s'étant présenté au club, a été refusé, qu'on lui a donné des boules noires.

— Et pourquoi?

— Que veux-tu! il ne manque pas d'aventuriers qui cherchent à se faufiler parmi nous! et quelques admissions malheureuses que nous avons faites nous ont rendus très-rigoureux. Je ne dis pas, cependant, que Saint-Bertrand soit un intrigant. Mais on ne connaît rien de lui. Il ne tient à rien. On ne sait quelle est sa famille, ni de quoi il vit. Ses dehors parlent en sa faveur; mais nous sommes payés pour nous méfier des dehors depuis que nous y avons été pris. Je n'ai jamais été lié avec Saint-Bertrand, au surplus; il y a même fort longtemps que je ne l'ai vu.

De Bugny commençait à prendre un très-grand intérêt à ce que lui disait le duc d'Authon. Il hochait doucement la tête.

— Il me semble, murmura-t-il, que ce sont là, déjà, des indices.

— Bah! fit le duc en portant son mouchoir à ses lèvres, est-ce qu'on sait rien d'exact sur le compte de personne, aujourd'hui? Peut-être a-t-on été injuste envers Saint-Ber-

trand, après tout. Aurais-tu l'intention de lui chercher querelle? ajouta-t-il.

— Moi? dit le comte. Fi donc! Penses-tu que je veuille mettre une tache de sang sur la robe de ma fiancée?

Le duc lui serra la main.

— Tu as raison, mon cher, comme toujours. Mais, alors, que vas-tu faire pour empêcher ce mariage?

— Je n'en sais rien. Cela dépend de ce que j'apprendrai sur le compte de mon rival.

— Eh bien, viens dîner avec moi. Nous trouverons, au café de *Paris*, des gens qui l'ont beaucoup fréquenté, et, à nous deux, ce sera bien le diable si nous ne parvenons à les faire parler.

— Soit! fit le comte.

Les deux amis se rendirent immédiatement au café de *Paris*. Huit heures sonnaient. Les salles du restaurant étaient encombrées de monde. Le duc fit entrer de Bugny dans un petit salon écarté où quelques jeunes gens l'attendaient, debout et causant autour d'une table servie avec luxe. Il y avait là de Perche, Rogatchef, Cocodès, La Gruelle, et d'autres bons vivants encore.

Quand la présentation eut été faite, on se mit à table.

Plusieurs fois, au commencement du dîner, le comte de Bugny regarda le duc d'Authon fixement, comme pour lui rappeler le motif qui l'avait amené là; mais le duc, ne jugeant pas le moment opportun pour faire causer ses amis, secouait lentement la tête. En homme qui connaît son monde, il attendait que les langues fussent déliées par le vin. Quand un nombre suffisant de bouteilles vides eut disparu de la table, enlevé par les garçons, il inter-

rompit une intéressante discussion relative au dernier ballet de l'Opéra, qui passionnait tous les convives.

— A propos de ballet, s'écria-t-il en s'adressant à La Gruelle, qu'est donc devenu Saint-Bertrand ? On ne le voit plus.

— Il se range ! dit La Gruelle avec un soupir.

— Comment cela?

— Eh oui. Il dit qu'il s'ennuie, qu'il veut s'occuper. Je lui ai proposé une position magnifique; mais il fallait aller à Constantinople. Il n'en a pas voulu.

— Et que fait-il?

— Ma foi ! je n'en sais rien. Je crois qu'il a été malade.

— Il est allé à Vichy, dit Cocodès.

— Je l'ai rencontré plusieurs fois à la Bourse, dit le comte de Perche.

— Ah bah?

— Oui, il avait l'air très-grave. Il causait avec un jeune banquier.

— Et de quoi causait-il?

— D'affaires, probablement.

— Saint-Bertrand se lançant *dans les affaires !* s'écria La Gruelle. Est-ce drôle! Je ne peux pas m'y habituer !

— Est-il *toujours* riche? demanda le duc.

Un éclat de rire général lui répondit. Rogatchef ne rit pas, lui, mais il sourit méchamment, en baissant le nez vers son assiette.

— Ah çà ! pourquoi riez-vous? dit le duc d'Authon.

— Parce que notre ami n'a jamais été riche, et vous le savez bien! fit La Gruelle.

— Alors, de quoi vit-il?

— De quoi vit le loup dans les bois? demanda Cocodès.

De Bugny et le duc d'Authon échangèrent un regard.

— Hector, dit enfin le dernier, voilà une comparaison qui, si elle était rapportée à Saint-Bertrand, vous mettrait sur les bras une méchante affaire.

— Bah! reprit Cocodès, les yeux étincelants et la face cramoisie, on peut bien la lui répéter, si l'on veut. J'ai une dent contre lui, moi, et je ne m'en cache pas.

— Pourquoi?

— Ah ! parce que...

— Saint-Bertrand, dit La Gruelle, lui a soufflé la petite Cocodète.

— Ce n'est pas pour cela! dit Hector, qui, grâce aux trois bouteilles de chambertin qu'il avait bues, se sentait d'une humeur féroce. Mais c'est très-ennuyeux de fréquenter des gens dont on ne connait pas les ressources. Moi, je vous dis que Saint-Bertrand ne peut vivre et n'a jamais vécu que du jeu.

— Eh bien, quoi! fit le duc en souriant, pour le pousser, s'il joue honnêtement, ce garçon?...

— Ce n'est pas jouer honnêtement, dit Hector, que d'empocher quand on gagne, et de ne pas payer quand on perd.

— Au fait! j'y pense, dit La Gruelle. Notre ami me redoit quatre mille francs.

— A moi six! dit une voix.

— Mon Dieu! il m'en doit quinze, à moi, fit le duc; mais je n'ai pas d'inquiétudes.

Rogatchef lui décocha un regard sournois; mais il ne dit rien.

— Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder, Rogatchef, dit le duc, et pourquoi ne parlez-vous pas ?

Rogatchef devint subitement pâle, et bégaya :

— Je ne sais rien de défavorable sur le compte de M. de Saint-Bertrand.

— Eh bien, si vous savez quelque chose de favorable, dites-le, cela nous changera.

— Je ne sais rien, non plus, de favorable, répondit le prince. Je ne sais rien du tout. Cependant...

Sur ce mot, gros de promesses, chacun se tut, attendit, leva les yeux, et regarda le petit prince.

— Cependant? demanda le duc.

— Je veux dire, reprit Rogatchef en lançant un regard à de Bugny, car il avait bien vu à quel point la discussion l'intéressait, je veux dire qu'il y a quelqu'un qui le connaît mieux que nous tous.

— Qui donc? demanda La Gruelle.

— Mais... mademoiselle Barberine.

Et, ayant prononcé ce nom, le prince, effrayé de son courage, s'essuya le front.

Un ouragan de cris lui répondit.

— Oh! oui, elle le connait! disait La Gruelle, et elle a été bien payée pour cela!

— Lui en a-t-il fait voir de toutes les couleurs! disait Hector.

— Le fait est qu'il ne s'est pas galamment conduit avec elle, fit sentencieusement le comte de Perche.

Et chacun ajoutait son mot, car chacun avait envié longtemps la place que le vicomte avait prise auprès de la danseuse.

Quand le bruit fut un peu apaisé, le duc, faisant l'ignorant, demanda *s'ils étaient encore ensemble*.

Cette question souleva une nouvelle explosion de cris.

— Mais oui!

— Mais non!

— Je vous dis que si!

— Oh! par exemple!

— Vous n'êtes pas au courant, monsieur!

— Laissez donc.

— La preuve qu'ils *ne sont plus ensemble*, — dit La Gruelle d'une voix qui dominait le vacarme, — c'est que, depuis un an, Saint-Bertrand ne se montre plus à l'Opéra.

— Belle raison! dit quelqu'un.

— La preuve qu'ils *sont toujours ensemble*, reprit Cocodès d'une voix plus forte encore que celle de La Gruelle, c'est que Barberine, depuis un an, a maigri d'au moins trente livres!

Nouveaux éclats de rire.

— Charmante preuve!

— Il n'y a que vous pour trouver de tels arguments, mon cher.

— Il est dans le vrai

— Oui!

— Non!

— Si!

— Le fait est qu'elle a l'air bien triste, cette enfant, dit le comte de Perche.

— Eh bien, fit La Gruelle, si elle a l'air triste, c'est qu'elle l'aime encore et qu'ils sont brouillés, voilà.

— Ta ta ta! fit Cocodès entre deux rasades, *tout ça c'est des farces!*

Rogatchef, qui n'ouvrait la bouche que pour dire des *choses utiles*, demanda timidement si la danseuse avait contracté une nouvelle liaison.

— Répondez à cela, vous! dit Cocodès. Une femme aussi jolie que Barberine resterait-elle sans amant? Est-ce que nous tous, ici, nous ne serions pas trop heureux de la consoler? Eh *ben*, on ne lui en connaît pas, d'amant! donc, Saint-Bertrand continue à la faire maigrir.

— Ceci me paraît plein de sens, à moi, fit le duc d'Authon. Qu'en dis-tu, de Bugny?

De Bugny se sentait si heureux du tour qu'avait pris la conversation, que, pour la première fois de la soirée, il se laissa aller à sourire.

Cependant, le dîner étant terminé, on avait apporté le café, les liqueurs et les cigares; chacun s'était plus ou moins éloigné de la table, se plaçant à califourchon sur sa chaise ou s'allongeant sur le canapé. Et la discussion menaçait de dégénérer en dispute entre La Gruelle et Cocodès.

— Je vous parie ce que vous voudrez, disait le dernier, les yeux rouges et flamboyants, que Barberine est encore avec Saint-Bertrand. Je le connais, ce gaillard-là. Il cache son jeu; c'est un sournois, je vous dis.

— Qu'est-ce que vous pariez? dit La Gruelle.

— Dix mille francs! vingt mille francs!

— Vingt mille francs? Allons donc! Vous croyez me faire reculer, vous? Eh bien, proposez-m'en donc cinquante mille.

— Cinquante mille! ça va! hurla Hector.

— Je les tiens! dit majestueusement La Gruelle.

Les deux parieurs s'étaient pris la main et se la secouaient en se disant des choses désagréables.

— J'achèterai deux paires de jolis chevaux que je connais, avec vos cinquante mille francs, mon cher, glapissait Hector; car elle est encore avec lui.

— Moi, mon bon, je destine les vôtres à une parure en saphirs qui fait rêver Héloïse, répondait La Gruelle; car elle n'est plus avec lui.

— Ah! des saphirs! *Quèque* chose de beau! Je vous réponds qu'elle s'en passera, votre Héloïse.

— C'est vous qui vous en passerez, de vos jolis chevaux!

— Nous verrons!

— Oui, nous verrons!

Ils continuaient à se secouer la main en se dévorant des yeux.

— Ils sont ivres tous les deux, dit le duc à l'oreille de de Bugny. Tu n'as plus rien à apprendre ici? Allons-nous-en.

De Bugny sortit avec son ami. Il était redevenu sérieux.

— Quelle singulière société tu fréquentes, lui dit-il, quand ils eurent fait quelques pas sur le boulevard.

— Que veux-tu! répondit l'autre avec tristesse, quand on est dans ma position, on ne voit pas qui l'on veut, mais qui l'on peut! Ce sont tous des gens *comme il faut*, cependant, reprit-il avec un énorme soupir.

Et, quelques minutes plus tard, reportant sa pensée sur les préoccupations de son ami :

— Maintenant que tu es à peu près édifié sur le compte de Saint-Bertrand, lui dit-il, quel sera ton plan de conduite?

— Je ne suis point suffisamment édifié pour y songer, répondit de Bugny. Il faut que je sache, d'abord, si ton ami Hector gagnera ses jolis chevaux, ou si ton autre ami La Gruelle enverra la parure de saphirs à son Héloïse.

— Et comment le sauras-tu? fit le duc.

— J'irai le demander à mademoiselle Barberine.

Il se mit en route, en effet, le lendemain, assez embarrassé de savoir sous quel prétexte il se présenterait chez la danseuse. Mais, comme il traversait le boulevard pour entrer dans la rue Taitbout, le hasard plaça sur ses pas une personne qui, sans s'en douter, devait le tirer d'affaire. Cette personne n'était autre que le chevalier Florimond de Bel-Assise. Il reconnut le comte de Bugny du premier coup d'œil. Il détourna les yeux pour l'éviter; mais le comte, qui avait toujours éprouvé une grande sympathie pour le bonhomme, ne sachant pas, d'ailleurs, que des liens secrets l'attachaient à son rival, se placa devant lui, l'accosta, lui serra la main, et, se rappelant combien, à Bordeaux, il avait paru enchanté de son projet de mariage, il lui prit le bras et lui raconta tout au long sa mésaventure. Le chevalier, en l'écoutant, enfonçait son triple menton dans sa haute cravate blanche, et, très-embarrassé de cette confidence, ne répondait rien.

Cependant, comme on ne peut laisser parler les gens tout seuls, le chevalier, en homme bien élevé, crut devoir adresser à de Bugny quelques paroles de condoléance; mais, à sa grande surprise, le comte, changeant

aussitôt de ton, lui dit que, depuis la veille au soir, ses affaires avaient pris une meilleure tournure. Le chevalier, ouvrant alors de grands yeux et l'interrogeant, de Bugny lui fit part de tout ce qu'il avait appris au café de *Paris* et de l'intention où il était de rendre visite à Barberine. Ce fut un coup terrible pour le digne homme! La crainte que cette Barberine, dont son fils ne lui avait point parlé, ne connût et ne révélât au comte de Bugny quelque chose des aventures de Louis Béraud, le terrifiait. En même temps, subitement mis en défiance contre Saint-Bertrand par les faits scandaleux que le comte venait de lui apprendre, il voulut, lui aussi, essayer de savoir jusqu'à quel point ils étaient vrais. Et enfin, la seule idée que son fils allait probablement se trouver en présence de son rival, acheva de lui faire perdre l'esprit. Dans l'excès de terreur qui le harcelait, et ne songeant même plus à la promesse qu'il avait faite à Saint-Bertrand de ne *pas se mêler de ses affaires*, il forma tout à coup une résolution désespérée : celle de se placer entre ces deux hommes, de s'imposer à eux pour les calmer, pour trouver un moyen de les empêcher de se nuire. Le chevalier, en ce moment, avait toute la naïveté de la peur. Et ne sachant encore exactement ni ce qu'il allait faire, ni ce qu'il adviendrait pour son fils et pour lui-même de sa démarche, sans préambule, tout à coup, comme un lièvre qui se jette dans le feu pour échapper aux chiens, il proposa à de Bugny de l'accompagner chez la danseuse, affirmant qu'il la connaissait, qu'elle serait ravie de le voir, que c'était une très-bonne personne, et que, d'ailleurs, lui, Florimond, il le présenterait.

Le comte n'eut garde de refuser une offre aussi obligeante. Enchanté du hasard qui le servait si bien à point, il prit le bras du chevalier et tous les deux s'acheminèrent vers la rue Taitbout.

En chemin, le chevalier cherchait à rassembler ses idées, et se disait :

— Cette Barberine ! il me semble l'avoir vue danser à Moscou ; mais je ne lui ai jamais dit un mot. Enfin, allons-y toujours. Si je sais ce que je lui dirai, par exemple !...

XIX

LE CHAT ET LA SOURIS.

Le matin de ce même jour où le comte de Bugny et le chevalier Florimond devaient rendre visite à Barberine avait été choisi par Saint-Bertrand pour dénouer sournoisement le dernier et faible lien qui l'attachait encore à sa maîtresse. Il la venait voir de moins en moins fréquemment, depuis quelque temps, et chacune de ses visites donnait lieu à de nouvelles discussions, qui, grâce au persiflage de l'un et à la douleur concentrée de l'autre, devenaient de plus en plus aigres. Barberine, perfidement conseillée par son amant, avait contracté, dès le commencement de l'hiver, un engagement de deux mois avec le théâtre de Londres. Elle devait partir huit jours plus tard. Déjà elle

faisait ses emplettes, ses préparatifs, et elle ne dansait plus à l'Opéra. Elle sentait vaguement que Saint-Bertrand n'avait pas envie de l'accompagner, qu'il cherchait un prétexte pour rester à Paris, — dans quel but? elle l'ignorait encore, — et, décidée à ne pas se séparer de lui, elle attendait qu'il lui fournît l'occasion de le lui signifier, et de lui dire, en même temps, tout ce que, depuis plus d'un an, elle avait sur le cœur. Lui, comptait en effet sur l'absence de Barberine pour mettre en œuvre les moyens cachés qu'il avait — ou croyait avoir — pour vaincre les scrupules d'Éveline et la forcer à l'épouser. Toutes les manœuvres qu'il avait fait jouer depuis un an étaient sur le point d'aboutir. Il avait supprimé ou tourné adroitement tous les obstacles qui le séparaient de son but. Comme on ne l'avait pas informé de l'arrivée du comte de Bugny, il pensait n'avoir plus à lutter, en ce moment, que contre Barberine ; et, avec cette adresse instinctive qui l'avait toujours si bien servi, loin de fournir à sa maîtresse un motif de rupture éclatante qui aurait fait du bruit, il prétendait s'y prendre avec elle de telle sorte, qu'elle se crût plus étroitement liée à lui que jamais, et l'engageât, elle-même, à ne pas l'accompagner en Angleterre. — Une fois marié, ce qu'elle pouvait dire et faire lui était absolument indifférent. — Le vicomte, au moment de rompre la dernière liaison de sa jeunesse, n'était ni plus ni moins délicat que ne le sont la plupart des hommes, en pareil cas.

Il n'était guère plus de neuf heures quand il arriva chez Barberine. La danseuse dormait encore; il s'en doutait; et ce fut sa femme de chambre, Charlotte, qui le fit entrer

dans le salon. Cette fille, jeune, jolie, un peu coquette, véritable Parisienne à qui la fréquentation des coulisses avait donné de l'aplomb et de l'expérience, était fort attachée à sa maîtresse. Elle était entrée à son service dès son arrivée à Paris. Elle avait connu la mère de la danseuse et Gaskell. Depuis la mort de l'une et le départ de l'autre, elle avait su s'insinuer dnns la confiance de Barberine. Elle était en même temps, pour elle, une fidèle domestique et une amie. Elle était aussi un conseil. Et s'étant mis en tête que le vicomte de Saint-Bertrand devait épouser Barberine, en fille de cœur qu'elle était, elle avait toujours, jusqu'alors, cherché à cacher ses torts, et ne lui avait jamais ménagé les remontrances que ses infidélités méritaient.

— Charlotte, lui dit Saint-Bertrand en entrant, je voudrais te parler ; reste là et ferme la porte.

Il avait la douceur d'un mouton, et cet air un peu vague et langoureux qui éveille l'intérêt d'autrui. Posant son chapeau sur une table, il alla lentement s'asseoir dans un fauteuil.

Charlotte, qui le connaissait, s'attendant à *quelque chose de nouveau*, mit les mains dans les poches de son tablier, et resta debout devant lui.

— Charlotte, reprit-il en faisant indirectement allusion à une discussion assez vive qu'il avait eue l'avant-veille avec Barberine en présence de la femme de chambre, on peut obtenir de toi des paroles sensées, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit Charlotte.

— On peut espérer que tu ne t'emporteras pas aux premiers mots, que tu n'invoqueras pas le ciel et les saints,

que tu ne prendras pas les choses au rebours, que tu écouteras, enfin?

— Oui, monsieur, fit encore Charlotte.

— Bien. Dis-moi... Mon Dieu! fit-il soudain en désignant la joue de Charlotte, le joli signe que tu as là!

— Vraiment?

— Délicieux!... Ton amoureux, Charlotte, est-il fidèle?

— Est-ce qu'on sait jamais cela?

— Prends garde! tu vas éveiller Barberine.

— Elle est donc toujours irritée contre vous? demanda la femme de chambre avec malice.

— J'espère que non, dit Saint-Bertrand.

Et, il ajouta d'un air dégagé:

— Sais-tu qu'elle part pour Londres?

— Je sais aussi que vous l'accompagnez.

— Tu te trompes, dit Saint-Bertrand.

Et, lui coupant soudain la parole:

— Quand te maries-tu? reprit-il.

— Je ne me marie pas, monsieur.

— Tu voudrais te marier, hein? dit-il en riant, et ton amoureux ne veut pas t'épouser?

— Épousez-vous madame? répondit Charlotte.

Comme il ne disait rien, elle le ramena au point important de la discussion.

— Madame sait-elle que vous ne l'accompagnez pas?

— Non, dit-il; mais écoute.

Ici, il se leva, et, tirant un petit écrin de sa poche, il s'approcha de la jolie fille.

— Tiens, dit-il de sa voix câline, j'ai acheté pour toi

ces boucles d'oreilles. Veux-tu me faire le plaisir de les accepter?

Charlotte était femme. Elle rougit. Cependant, Saint-Bertrand suspendit une des boucles d'or auprès de sa joue, et Charlotte se regardait, de loin, dans le miroir. Enfin, elle lui dit :

— Vous avez besoin de moi, n'est-ce pas?

— Oui.

— Que dois-je faire?

— Très-peu de chose, répondit-il en lissant du bout des doigts les cheveux noirs de la femme de chambre. Tout à l'heure, quand je serai parti, tu diras à Barberine, en confidence, que Robert, mon domestique, te fait les yeux doux et te raconte tout ce qui se passe dans ma maison.

— Alors, il doit m'en dire de belles! fit Charlotte.

Saint-Bertrand se mit à rire, puis il continua :

— Barberine, nécessairement, ne manquera pas de t'interroger. Tu répondras que mon père est arrivé subitement à Paris.

— Tiens! vous avez un père? dit Charlotte.

— Cela t'étonne?

— Je me demande, répondit-elle, quel peut être votre intérêt à avoir un père?

Saint-Bertrand fronça les sourcils.

— Tu ajouteras qu'il est descendu chez moi, qu'il ne me quitte pas, s'informe de toutes mes actions, et que, voyant que je n'ai pas encore pu me faire de position, il s'est mis dans la tête de m'emmener avec lui en Algérie pour me mettre en possession d'une fort belle concession

de terres qu'il vient d'obtenir, et qu'il veut me donner de son vivant.

— Ah! il a du bien en Algérie! fit Charlotte.

— Oui. Tu diras également à ta maîtresse que j'ai d'abord refusé, ne voulant, à aucun prix, me séparer d'elle. Mais mon père a insisté. J'ai besoin de lui, tu comprends? Je ne peux pas le désobliger. Je pars donc, mais pour deux mois seulement, et je vais réellement en Afrique avec mon père...

Et, caressant encore les cheveux de la jolie fille, il ajouta :

— Je n'ai jamais vu de plus beaux cheveux que les tiens.

— Pourquoi ne racontez-vous pas vous-même votre petite histoire à madame? demanda la femme de chambre.

— Je le ferai, dit Saint-Bertrand; mais il faut que cette histoire, qui est vraie, d'ailleurs, lui soit confirmée.

Ici, il lui lança un de ces regards durs, secrètement impératifs, dont il connaissait la puissance.

— Sans cela, elle n'y croirait qu'à demi. Et je veux qu'elle y croie tout à fait. Comprends-tu?

— Oui, dit Charlotte.

Et, poussant un soupir, elle lui rendit son écrin.

— Si vous voulez que je vous parle avec franchise, vous ferez bien de charger une autre personne de confirmer cette histoire à madame.

— Que dis-tu?

— Je dis, monsieur, que cela me fait mal au cœur, à la fin, de vous aider à tromper ma maîtresse. Une femme jeune, jolie, posée comme elle, et qui vous aime tant!

C'est vrai, cela, il n'y a pas de courage avec elle! Elle gobe tout ce qu'on lui dit, et se contente de pleurer. Lui faire du chagrin, voyez-vous, c'est une chose sans mérite! autant vaudrait battre un enfant.

— Depuis quand te sont venues ces idées? dit le vicomte.

— Depuis que, de fil en aiguille, vous m'amenez à faire des méchancetés.

— Quelle méchanceté vois-tu donc à préparer ta maîtresse à une séparation momentanée, que les circonstances ont rendue indispensable?

Charlotte était indignée.

— Je n'en sais rien, moi! s'écria-t-elle; est-ce que je peux deviner vos trames? Vous êtes tout mystérieux depuis plus d'un an. Tantôt, vous arrivez ici en belle humeur; on se réjouit avec vous. Bon! le moment d'après, votre figure s'allonge, et vous parlez de vous faire périr. Sans compter que vous disparaissez pendant des semaines! Tenez, si vous voulez le savoir, je m'attends à tout avec vous. Ah! tant pis, si cela vous blesse! Je suis franche, et je vous aurai dit, une fois au moins, ce que j'ai sur la conscience depuis longtemps.

Saint-Bertrand la regardait avec inquiétude.

— Prends garde, Charlotte, lui dit-il, tu sais qu'il n'y a pas de meilleur garçon que moi dans tout le monde; mais il ne faut pas contrarier mes volontés : je ne le pardonne pas.

Et son regard prit encore la même expression de menace et de dureté, pendant qu'il répétait :

— Prends garde!

— Mais..., monsieur, fit Charlotte intimidée.

— Va, tu es une bonne fille, reprit le vicomte, quoique de tête un peu chaude, et je t'aime bien. Allons... reprends cet écrin.

Et, après le lui avoir remis dans les mains, il s'écria :

— Veux-tu me permettre de t'embrasser, Charlotte?

Alors il lui prit la main, la baisa froidement à la joue ; puis, lui montrant la porte, il ajouta en souriant :

— Maintenant, laisse-moi seul.

Charlotte sortit. Saint-Bertrand s'assit et prit un journal de modes. Au bout de cinq minutes, il entendit tinter la sonnette de Barberine, et bientôt, plus fraîche et plus jolie que jamais, la danseuse, vêtue d'une élégante robe de chambre, entra dans le salon.

Saint-Bertrand se leva en l'apercevant, lui serra les mains et voulut l'embrasser, mais elle le repoussa doucement.

— Laisse! laisse! dit-elle, je ne suis pas la dupe de tes câlineries.

Il avait repris son air doux.

— Vas-tu gronder encore? lui dit-il.

Barberine s'était assise auprès de la table ; elle avait pris un mignon chausson de danse dans une corbeille à ouvrage, et elle se mit à en piquer l'extrémité avec de la laine blanche.

— Pourquoi ne gronderais-je pas? demanda-t-elle.

— Je me sens triste! répondit le vicomte en s'asseyant à son côté.

— Que t'est-il *encore* arrivé?

— Rien, dit-il.

Et il se mit à manier le peloton de laine.

— Tu as joué, n'est-ce pas? fit Barberine, et tu as perdu?

— Non.

— Alors, tu es tourmenté par tes créanciers?

— Peuh!... oui... non.

— Alors, qu'as-tu?

— Je réfléchis beaucoup depuis quelque temps.

— A quoi donc réfléchis-tu?

— A ma jeunesse, dit mélancoliquement Saint-Bertrand, à ma gaieté, à mes illusions qui s'envolent de compagnie, à ma vie manquée...

— Ta vie manquée, méchant! fit Barberine en jetan son chausson sur la table avec colère.

— Eh! pour l'amour de Dieu! dit le vicomte, ne t'emporte pas encore!

— Je voudrais bien savoir, poursuivit Barberine en reprenant son chausson de danse, en quoi ta vie est manquée

— En ceci : que je ne suis bon à rien, que je n'ai rien et que l'avenir m'effraye. Oui, j'ai peur. C'est indigne de moi, diras-tu, mais c'est ainsi. J'ai trop de créanciers à Paris pour y pouvoir demeurer en paix, et j'y suis trop connu, déjà, pour y vivre d'expédients longtemps encore Mes expédients sont usés : ils ne séduisent plus personne J'ai beau inventer, tour à tour, un moyen infaillible pou gagner à la roulette, et un autre moyen, non moins infaillible, pour faire fortune à la Bourse; on ne m'avanc pas d'argent là-dessus, parce que, ne m'étant pas enrich moi-même, je ne paye pas d'exemple. Rien ne me réussit Tiens! j'ai voulu faire le bulletin financier dans un journal

Eh bien, on m'a remercié au bout de trois mois. Mes articles ne manquaient pas d'esprit, cependant; je n'écrivais que fort peu de vérités, et j'avais trouvé le moyen d'amuser le public. Mais on m'accusait de faire mes affaires au détriment des abonnés du journal, sous prétexte que je peignais tout en rose quand j'avais acheté des fonds à la Bourse, et tout en noir quand j'en avais vendu. J'ai voulu aussi maquignonner. C'est un joli métier, qui devient *à la mode.* — Trois millionnaires se liguèrent contre moi. Je n'étais pas de force : ils me *coulèrent.* Je ne parle que pour mémoire de mes affaires en tableaux. J'invente un peintre; j'en invente même deux; j'accapare toutes leurs toiles; je réunis une collection magnifique. On s'étouffait à la salle des ventes. Crac! le même jour, on vendait les tableaux d'un autre peintre, également inventé par un amateur; celui-là peignait le nu, il obtint nécessairement la préférence, et j'en fus pour cent mille francs, que je dois encore. Que devenir? Je ne peux pas me faire *impresario,* comme Gaskell; ça lui a trop peu réussi! Commissionnaire en vins? On m'accuserait de boire mon fonds de commerce. Courtier d'assurances? Franchement, c'est trop mal porté! Ah! Barberine! chère Barberine! dit-il en joignant les mains, si tu savais comme je suis malheureux! J'ai envie de pleurer quand je songe que je m'enfonce un peu plus dans la misère, chaque jour. L'idée qu'un beau matin on pourra m'envoyer pourrir à Clichy me soulève le cœur. Il ne me reste qu'une ressource pour vivre tranquille et me faire une sorte de position modeste.

Ici, se préparant à raconter son histoire de concession de terres, en Algérie, il baissa les yeux, par pudeur. Mais

Barberine, qui, jusqu'ici, l'avait écouté en silence, ne le laissa point achever. Elle se leva, soudain, et, posant son chausson de satin sur la table, elle lui dit, en le menaçant gentiment de l'index :

— Tu veux m'épouser, toi!

A ces mots, Saint-Bertrand se leva aussi, et si promptement, qu'il fit reculer son fauteuil jusqu'au mur.

— Je veux l'épouser? se dit-il.

Barberine continua. Elle était radieuse.

— Je m'en doutais. Je m'en étais toujours doutée, surtout depuis hier.

— Eh bien, se dit Saint-Bertrand stupéfait, elle a le don de deviner les choses!

— Tiens! reprit la danseuse, je ne t'en parlais pas, mais je ne cessais d'y penser. Imagine-toi que, hier matin, le concierge m'a remis un journal, je ne sais lequel. C'était un de ces petits recueils de cancans comme il y en a tant aujourd'hui...

— Où diable veut-elle en venir? se dit Saint-Bertrand.

— Ce journal annonçait qu'un aimable et intelligent personnage, bien connu dans les clubs et à l'Opéra, et qu'on ne désignait que par les initiales S. B., songeait à dire adieu à la vie de garçon en épousant une jeune Méridionale.

— Morbleu! rugit Saint-Bertrand.

Mais il rugit en dedans.

— Après cela, reprit Barberine, il y avait une méchanceté.

— Laquelle?

— L'auteur de l'article, qui s'appelle, à ce qu'il paraît, *Attache-Grelot!* — un drôle de nom, n'est-ce pas? — ne

nommait pas la femme; mais il faisait insidieusement observer que son nom rimait avec *débine*, *famine*, *ruine*, et toute une kyrielle de mots de mauvais augure.

— Si je savais qui m'a joué ce tour-là! se dit Saint-Bertrand.

— Cet article m'inquiétait un peu, reprit la danseuse. non pas que ce qu'il racontait ne pût s'appliquer à moi, car je suis née à Venise; mais il se terminait par une autre méchanceté, à mon adresse, celle-là.

— Vraiment? fit Saint-Bertrand.

— Oh! une méchanceté des plus inventées! « Ce mariage n'est pas encore fait, disait-on, car l'aimable personnage en question a un rival. »

— Un rival?

— Oui. Un officier.

— Hein?

— Oh! ne t'emporte pas, Arthur! Je te jure que ce n'est pas vrai!

— Pas vrai! fit Saint-Bertrand.

Et, sur-le-champ, avec sa présence d'esprit habituelle, il eut l'idée de profiter de cette occasion. Feignant donc d'éprouver une sourde colère :

— Il faut avouer que tu ne manques pas d'audace, Barberine. Laisse-moi. Ta ruse est ingénieuse, et j'admire la façon dont tu te sers pour congédier les gens.

Barberine, stupéfaite, ne trouvait rien à répondre.

— Pourquoi mentir? reprit Saint-Bertrand. Pourquoi ne pas me dire que tu ne m'aimes plus? Mon Dieu! je ne t'en veux pas de ton inconstance, et, si tu l'avouais sincèrement, je ne te la reprocherais pas.

Barberine le regardait avec douleur.

— Bien ! reprit-il. Je sais ce que parler veut dire. Ne crois pas, cependant, que je me plaigne. A ta place, je ferais probablement ce que tu fais. Il est si naturel que tu me préfères un homme plus heureux !

— Mais, enfant que tu es !... s'écria la danseuse.

— Non ! pas d'explications ; je les déteste.

Et, lui serrant la main :

— Allons, ma chère, autant nous séparer tout de suite. Je serai toujours ton ami, tu le sais, et, si jamais tu as besoin de mes services...

Disant cela, il fit un pas vers la porte.

C'en était trop pour Barberine. Elle le saisit par le bras, et, se haussant dans sa petite taille en frappant du pied :

— Voyons ! cette odieuse plaisanterie finira-t-elle ? Est-ce que je veux te quitter ? Est-ce que j'en aime un autre ? Est-ce que je peux vivre sans toi ? Tu parles bien froidement de séparation. Tes services !... — ici elle lui lança un regard foudroyant — je ne sais si jamais j'aurai l'idée de les réclamer...

Alors sa voix s'attendrit.

— Mais je sais que je t'aime, et, plutôt que de te perdre... — Disant ces mots, les larmes lui jaillirent des yeux. — Tiens ! ne parle jamais de nous quitter !

Elle était tombée dans ses bras. Il comprit que la ruse était vaine. Alors, avec le même sang-froid, le cruel se mit à la consoler.

— Allons ! allons ! disait-il, ne sanglote pas ainsi, Barberine. Puisque je t'avais mal comprise !...

Et, la faisant asseoir, il ajouta d'un ton boudeur :

— Aussi, pourquoi viens-tu me raconter cette histoire d'officier ?

— Je te dis depuis une heure qu'elle n'est pas vraie bégayait Barberine en sanglotant toujours.

— Eh bien, n'en parlons plus ! dit Saint-Bertrand. J'ai eu tort.

— Tu ne me laisses pas m'expliquer.

— Oui. J'ai eu tort, te dis-je.

— Tu prends tout en mauvaise part.

— Eh ! ce n'est pas ma faute, reprit Saint-Bertrand. Si tu savais !...

— Quoi, encore ? fit Barberine.

Il s'était assis à ses pieds. Il sentait la nécessité de l'apaiser pour le succès de l'expédient — subtil mélange de mensonges et de vérités — auquel il lui fallait revenir.

— Si tu me vois ainsi méfiant et chagrin, lui dit-il, ce n'est pas que je veuille te faire de la peine. Mon Dieu ! je verserais mon sang pour toi, tu le sais bien ! Mais il est survenu dans ma vie un événement dont je n'ai point osé te parler jusqu'ici, et qui peut la bouleverser de fond en comble.

— Tu me fais peur ! dit Barberine ; qu'est-ce donc ?

— J'ai revu mon père.

— Ton père existe ?

— Parbleu !

— Tu ne m'avais jamais parlé de lui.

— Tu sauras que mon père est un homme d'esprit profond et très-pénétrant ; un homme dur, austère, qui

ne rit jamais, dont le regard intimide, à qui l'on ne fait pas croire ce que l'on veut, et qui s'est toujours montré sans pitié pour les folies de jeunesse. Comme il voyageait depuis deux ans, j'ai pu jouir de ma liberté ; mais il est revenu, et, s'il apprenait certaines choses, il ne me les pardonnerait pas, je t'assure !

— Ton père n'a donc jamais été jeune ? dit Barberine.

— Au contraire.

— Eh bien, alors ?

— C'est précisément pour cela, répondit Saint-Bertrand. Quand on est sage par obligation, on n'excuse guère les folies des autres.

— Il ne me plaît pas beaucoup, ton père, reprit Barberine ; mais enfin, qu'aura-t-il à dire si tu te maries ?

— Oh ! rien...

— Eh bien, dit la danseuse en levant sur lui ses beaux yeux bleus, tout s'arrange admirablement ainsi. Je suis un beau parti, moi ! Je gagne cinquante mille francs par an, à l'Opéra.

Elle n'osait ajouter qu'elle était une artiste de talent, qu'elle devait sa position à elle-même, et que tout ce qu'il y avait en Europe d'hommes distingués se serait estimé trop heureux d'obtenir d'elle un regard ; mais elle le sentait, et cela donnait un air de fierté ravissant à son jeune et charmant visage.

Saint-Bertrand cependant demeura froid.

— Mon père est si positif ! répondit-il. Il ne manquera pas d'objecter que tu ne les gagneras pas toujours.

— Vraiment ? fit Barberine.

— Eh oui !... dit Saint-Bertrand. Une danseuse n'a

guère plus de dix ans de *travail dans les jambes*, et il le sait.

Barberine le regarda de travers. Il lui semblait que son amant aurait pu répondre *autre chose*.

— Au surplus, reprit-il, ce n'est pas sur cette question que porteraient les plus graves objections de mon père.

— Sur quoi donc porteraient-elles ?

— Eh !... sur ta position.

Barberine, à ces mots, leva le front.

— Et qu'y a-t-il donc à dire sur ma position ? s'écria-t-elle. Une danseuse ne vaut-elle point une autre femme ? Ne me suis-je pas élevée par mon seul talent ? Que pouvais-je faire, n'ayant pas de père, et ma mère étant obligée de travailler pour vivre ? N'es-tu pas le seul homme que j'aie aimé ? Qu'aurons-nous à nous reprocher, tous deux, quand le mariage aura légitimé notre liaison ? Ah ! les hommes !... Si, au lieu d'être une pauvre fille abandonnée à elle-même, j'avais eu une famille, le monde te flétrirait pour m'avoir séduite ! Et parce que je suis une danseuse, que je monte sur les planches, que je dois tout ce que je suis à moi seule, on a crié bravo ! quand tu as fait de moi ta maîtresse, et l'on te sifflerait si tu te décidais à m'épouser ?

— Que veux-tu ! reprit Saint-Bertrand. C'est absurde ! mais c'est ainsi. Je ne peux pas supprimer les préjugés du monde, et, malheureusement, mon père les respecte tous comme des articles de foi.

— Tiens ! ne discutons plus ! dit Barberine ; tu me ferais devenir folle ! Ton père !...

Ici, tout ce qu'elle avait fait pour son amant lui vint en même temps à l'esprit, mais elle n'y fit pas la moindre allusion.

— C'est à désespérer de redevenir jamais honnête femme ! s'écria-t-elle.

— Pauvre Barberine ! se dit Saint-Bertrand.

Sa conscience, en ce moment, plaidait pour elle; mais, avec la dureté des gens qui n'aiment plus, poussé d'ailleurs par la nécessité qu'il s'était imposée à lui-même, il ne songea qu'à continuer son subterfuge, et, mentant impudemment une fois de plus :

— Écoute, lui dit-il en se levant, tu t'es toujours bien conduite avec moi ; il ne sera pas dit que je ne me le rappelle pas. Je vais tenter un effort suprême auprès de mon père, et, s'il me refuse son consentement... tu peux t'en rapporter à moi, je trouverai le moyen de m'en passer.

Barberine le retint par la main.

— Que veux-tu faire ? lui dit-elle.

— Laisse, répondit-il, j'ai mon idée.

Et, au moment où Charlotte entrait dans le salon, il prit son chapeau et sortit.

Barberine était demeurée rêveuse à sa place. Quand elle leva les yeux, elle aperçut sa femme de chambre debout devant elle, avec un air confit et mystérieux, en tenant ses deux mains enfoncées dans les poches de son tablier.

Charlotte avait fait *ses réflexions* depuis une heure, et elle s'était décidée à prendre une héroïque résolution.

— Madame, dit elle du ton d'un écolier qui débite une

fable de mémoire, je vous dirai d'abord que Robert me fait les yeux doux et me raconte tout ce qui se passe chez monsieur.

Les inquiétudes de Barberine, à peine endormies, se réveillèrent.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Voici, madame, reprit Charlotte du même ton. Il paraît que le père de monsieur est arrivé subitement à Paris, qu'il est descendu chez son fils, ne le quitte pas, s'informe de toutes ses actions, et s'est mis en tête de l'emmener avec lui en Algérie, pour le mettre en possession d'une de ses terres.

— Perds-tu l'esprit ? fit Barberine. On dirait que tu récites une leçon apprise par cœur.

— Moi, madame? dit Charlotte. Je perds l'esprit ? Vous le verrez tout à l'heure. Mais je continue. Monsieur a d'abord refusé, ne voulant, à aucun prix, se séparer de vous. Mais son père a insisté. Il a besoin de lui. Vous comprenez ? Il ne peut pas le désobliger. Il part donc, mais pour quelques mois seulement ; et il va réellement en Algérie, avec son père.

— En Algérie?... dit Barberine stupéfaite. Allons ! fit-elle avec humeur, je perds mon temps à t'écouter ! Arthur est allé supplier son père de consentir à notre mariage.

Ce fut au tour de Charlotte d'être surprise. Et, reprenant sa voix naturelle :

— Vòtre mariage? à vous? avec lui?... Et vous croyez cela, madame?

— Pourquoi pas? dit Barberine. Qui le forçait à me dire qu'il voulait m'épouser? à en parler à ses amis? Il faut

bien qu'il en ait parlé à quelqu'un, puisque les journaux le répètent.

— Ah! ma foi! s'écria Charlotte, on me chassera, si l'on veut, mais je ne prêterai pas les mains à cette tromperie! Voyons, madame, reprit-elle, croyez-vous que, si monsieur avait vraiment l'intention de vous épouser, il m'aurait fait ce petit cadeau?

Et elle lui montra les boucles d'oreilles.

— Il t'a donné cela? dit Barberine.

— Oui. Et à condition que je dirais à madame que son grand bêta de Robert, et non pas lui, remarquez-le bien, m'est venu raconter cette histoire d'Algérie et de son père.

Barberine devint toute pâle, et murmura :

— Il y a, dans tout cela, quelque chose que je ne m'explique pas et qui m'effraye!

— Et moi, donc! s'écria Charlotte. Mais, si je ne comprends pas les détails du complot formé contre vous, je suis sûre qu'il existe! Je le sens, voyez-vous, *à plein nez*, comme on dit. C'est que les Parisiennes, madame, ont un instinct particulier pour se méfier de certaines choses et de certains hommes. Pour moi, je ne suis qu'une ignorante; mais voici des bijoux qui me crient aux oreilles : « Attention, Charlotte! On va faire de la peine à ta maîtresse, ma chère amie! »

— Mais... que supposes-tu donc? demanda Barberine.

— Oh! d'abord, répondit Charlotte, je n'ai jamais cru que monsieur avait la moindre intention de se séparer de madame. Il a de trop bonnes raisons pour rester avec elle! Je n'ai pas, non plus, été dupe de la résurrection de mon-

sieur son père. Ce père-là, voyez-vous, il arrive trop bien à point : c'est un père de comédie. Mais... je suppose que monsieur aura gagné quelque argent mignon à la Bourse ou au jeu de baccara, et que, étant devenu subitement amoureux de quelque facile demoiselle, il aime mieux aller se promener pendant un mois ou deux avec elle, que vous accompagner à Londres, où vous auriez les yeux sur lui.

— Ah! si je le savais! dit Barberine en frappant du pied.

Puis, exaspérée de tant souffrir, elle se prit le front à deux mains.

— Mais tranquillisez-vous, madame, continua Charlotte. Il reviendra, comme il est revenu bien souvent. Alors, il aura la mine longue d'une aune, le gousset vide, et c'est vous qui aurez à supporter un bel assaut de tendresse! Va-t-il assez vous adorer, quand il aura mangé son argent!

— Oh!... tais-toi! s'écria Barberine. Tu me déchires le cœur, avec tes sarcasmes. Ne parle plus!... Quand je pense que, tout à l'heure encore, il était là... à mes pieds!... Tu me ferais douter de lui!

Charlotte leva les épaules. En ce moment, on entendit tinter faiblement la sonnette de la porte.

— Faut-il ouvrir, madame? demanda la femme de chambre.

— Sans doute, dit Barberine.

Et, suffoquée par l'inquiétude, elle se mit à marcher au hasard, dans le salon.

Charlotte sortit et revint, tenant à la main deux cartes de visite.

— Deux messieurs que je ne connais pas, madame, dit-elle.

Barberine prit les cartes et lut :

LE CHEVALIER FLORIMOND DE BEL-ASSISE
Courrier d'ambassade.

LE COMTE DE BUGNY
Chef d'escadron au 2e chasseurs d'Afrique

— Que peuvent me vouloir ces messieurs? demanda-t-elle à Charlotte.

— Ils ne me l'ont pas dit, madame.

— Eh bien, fais-les entrer ici, dit Barberine, et prie-les d'attendre un moment. Puis viens m'aider à changer de robe.

Barberine rentra dans sa chambre, et Charlotte introduisit dans le salon les deux étrangers.

XX

REVANCHE DE LA SOURIS

Le chevalier Florimond n'eut pas plutôt obtenu du comte de Bugny l'autorisation de l'accompagner chez Barberine, que toutes les difficultés de l'entreprise qu'il allait tenter se présentèrent en même temps à son esprit. Il s'ensuivit que, après avoir fait quelques pas auprès du

comte sans rien dire, il essaya, d'abord timidement, puis de façon plus explicite, à le dissuader de son dessein. Mais, comme on le pense bien, le bonhomme perdait son temps et ses peines. Le comte n'était pas de ces gens qui reviennent jamais sur une décision. Aussi se contenta-t-il de répondre au chevalier que rien ne l'obligeait à le suivre, et que, s'il voyait des inconvénients à le présenter à la danseuse, il pouvait le laisser se présenter tout seul, et qu'il ne lui en voudrait pas pour cela.

La discussion, commencée entre eux dans la rue continua nécessairement dans le salon de Barberine, où Charlotte les avait introduits en les priant de vouloir bien attendre quelques instants. Le chevalier se montrait d'autant plus pressant qu'il voyait le moment du danger approcher. Ses instances finirent par éveiller les soupçons du comte. Il se demanda si ce Saint-Bertrand qui, en son absence, avait trouvé le moyen de fasciner les parents d'Éveline, n'aurait pas également séduit quelque peu le chevalier; si le bonhomme, à qui il venait de se confier, ne serait pas un allié secret de son rival; et s'il ne lui avait pas proposé de l'accompagner uniquement pour enrayer ses projets? Ce doute eut pour résultat de rendre le comte d'autant plus agressif qu'il voyait le chevalier plus timide. Il espéra le faire parler en l'effrayant. Prenant donc une attitude réservée, il affecta de répondre avec sécheresse aux nouvelles prières que lui adressait Florimond pour l'engager à se retirer.

— Monsieur le comte, lui répétait pour la dixième fois le chevalier, j'ai l'honneur de vous dire que ce que nous venons faire ici est de la dernière inconvenance.

— Je ne trouve pas, moi, répondit de Bugny fort tranquillement.

— Voyons, monsieur le comte, reprit le vieillard, est-ce bien à vous, est-ce convenable, je vous le demande, de vous introduire ainsi chez une femme, et qu'elle femme ! une femme de théâtre, pour... ?

— Permettez, chevalier, répondit le comte, tous les moyens sont bons et convenables quand il s'agit de démasquer un intrigant.

— Eh bien, monsieur le comte, je vous dirai d'abord que vous faites fausse route. Il n'y a rien de plus à dire sur le compte de M. de Saint-Bertrand que sur celui de tant de jeunes gens qui... mon Dieu ! ont peut-être un peu abusé du plaisir dans leur jeunesse. Je l'ai connu autrefois...

— Ah! vous l'avez connu? dit de Bugny. J'ignorais cela.

— C'est-à-dire, reprit Florimond, qui se sentait engagé sur un mauvais terrain, que j'ai surtout connu son père. C'était un très-digne homme, je vous assure, et qui n'aurait pas fait de mal à une mouche; et si, contre sa volonté, il se trouva mêlé un jour à une affaire bien désagréable...

Ici, il s'interrompit, se demandant qu'elle pouvait être l'utilité de ce qu'il disait.

— Eh bien, qui vous arrête, chevalier? demanda le comte.

— Voyons, laissons toutes ces considérations de côté, répondit Florimond. Croyez-vous que vous apprendrez ici un mot de vérité sur M. de Saint-Bertrand ?

— Je l'espère.

— Vous vous adressez bien. Une femme ne calomnie-t-elle pas, invariablement, l'homme qui l'a quittée?

— Qui vous dit que ce soit lui, et non pas elle, qui a rompu leur liaison?

— Est-ce que ce ne sont pas toujours les hommes qui rompent les liaisons?

— Vous croyez?

— Dame! c'est si naturel! mademoiselle Barberine, en sa qualité de femme abandonnée, ne manquera donc pas de diffamer Saint-Bertrand. Le pauvre diable sera bien heureux, si elle ne l'accuse pas d'avoir été aux galères.

— Allons donc! vous allez trop loin, chevalier, fit de Bugny en souriant.

— Quant à moi, reprit le chevalier, je me sens disposé à n'accorder aucune créance à tout ce que mademoiselle Barberine va nous raconter.

— Libre à vous. Mais j'en ferai mon profit, moi.

Et, pour rompre cette discussion qui ne lui apprenait plus rien, le comte se leva et se mit à regarder les tableaux suspendus aux murs.

— Quelle situation! se disait le chevalier avec angoisse. Si Barberine sait quelque chose et si elle parle, mon brigand de fils est déshonoré, et il est capable de dire que je suis son père, pour me faire pièce. Si elle ne parle pas, celui-ci, furieux de ne rien apprendre, va bien certainement le provoquer, n'ayant plus d'autre moyen pour lui disputer sa fiancée. Je ne vois que des drames de tous côtés, et je suis obligé de demeurer entre ces hommes endiablés, pour recevoir les reproches de l'un, et me voir exposé

aux soupçons de l'autre, avec la perspective de passer, d'une part, pour un père dénaturé, et, d'une autre, peut-être pour le complice d'un intrigant. Ah ! si l'on me reprend à devenir père en dehors du mariage !...

Comme il rêvait à ces choses tristes, Barberine entra dans le salon, et les deux hommes s'avancèrent pour la saluer.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, leur dit-elle. Asseyez-vous, messieurs.

— Laissez-moi commencer, voulez-vous? dit Florimond à l'oreille de de Bugny, en s'asseyant.

Le comte lui répondit par un signe affirmatif.

— Messieurs, me direz-vous...? fit Barberine en portant ses regards de l'un sur l'autre.

— Mademoiselle, dit le chevalier en se penchant sur le dossier de sa chaise d'un air aimable, mon ami et moi... Serais-je assez heureux pour que vous me reconnussiez, mademoiselle?

— Mais... non, monsieur, dit Barberine.

— Cependant, reprit Florimond avec l'aplomb du désespoir, j'ai eu l'honneur de vous être présenté le jour même de vos débuts.

— Ah! à Moscou? dit la danseuse.

— A Moscou.

— Je vous demande pardon, monsieur. Il y a si longtemps, déjà. Je ne m'en souvenais plus.

— Vous êtes bien excusable de ne pas me reconnaître, mademoiselle. Une artiste reçoit les hommages et les félicitations de tant de gens, un jour de débuts ! Et puis je suis très-changé.

— Oui ?

— Oui. Depuis j'ai eu également l'honneur de vous offrir mes compliments, à l'Opéra. C'était, si je m'en souviens, peu de temps après votre arrivée à Paris. Ah ! il y avait à cette époque une foule de soupirants autour de vous. Vous étiez fort entourée au foyer de la danse, et, dès que vous apparaissiez sur la scène, tous les amateurs de l'orchestre ne respiraient plus que par les yeux. Quel triomphe pour vous, que ce rôle si poétique et si touchant de la Sylphide ! Je vois encore d'ici, chaque soir, la salle du théâtre, pleine à crouler ! Ces milliers de lorgnettes braquées sur vous ! cette pluie de fleurs ! cette émotion ! ces bravos ! ces cris ! Et comme vous étiez émue en envoyant vos jolis baisers à la ronde ! Et que de gens se levaient pour les saisir au passage ! Mais vous étiez une personne sage, et même quelques-uns se plaignaient un peu, tout bas, de vos rigueurs.

— Plaît-il ? fit Barberine en souriant, un peu étonnée de cette galanterie indiscrète.

— Eh ! parbleu ! reprit Florimond, qui s'enhardissait en parlant, je me rappelle qu'il y avait alors, dans le nombre de vos plus fervents adorateurs, un bien charmant garçon. Voyons, mettez-moi donc un peu sur la voie... Ah ! Saint-Bertrand.

— Vous le connaissez ? dit Barberine.

— Beaucoup.

Et sur-le-champ, prenant les devants pour empêcher la danseuse de médire de son fils, ou, tout au moins, pour atténuer ce qu'elle pourrait dire de défavorable sur son compte :

— Quel homme séduisant, mademoiselle! Figurez-vous, mon cher, dit-il en tournant son menton dans sa cravate pour s'adresser à de Bugny, un gaillard véritablement né coiffé, qui sait tout sans avoir jamais rien appris. Et il est si bon enfant, quand il s'y met!... C'est un homme universel! Tenez, si on l'en priait, je crois qu'il serait capable de danser un pas; et il le danserait peut-être aussi bien que vous, mademoiselle. — Ici, il se mit à rire aux éclats. — Oh! c'est qu'il en est très-capable!

Le chevalier était enchanté de sa facétie.

— Maintenant, se disait-il, elle n'osera parler mal de lui.

— Je vois que vous le connaissez, dit Barberine en souriant du bout des lèvres.

Cependant de Bugny, qui avait écouté cette conversation en silence, jugea qu'il était temps d'intervenir.

— Qu'est-il donc devenu, M. de Saint-Bertrand? demanda-t-il.

Cette question supprima tout à coup la bonne humeur de Florimond.

— Mais il est à Paris, dit Barberine. Il était encore chez moi tout à l'heure.

Les deux hommes se regardèrent. De Bugny souriait, le chevalier pâlissait.

— Il est encore son amant, se disaient-ils.

— Qu'ont-ils donc tous les deux? se demandait la danseuse.

— Si nous nous en allions? disaient les yeux de Florimond, tourné vers de Bugny.

L'autre leva les épaules.

— Messieurs, dit enfin Barberine, que le souvenir des révélations de Charlotte inquiétait, vous le connaissez personnellement, dites-vous? Connaissez-vous son père?

Florimond devint vert et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

De Bugny s'aperçut de l'effroi du vieillard.

— Sans doute, mademoiselle, répondit-il.

A ce mot effrayant, Florimond le regarda tout ébahi : il commençait à perdre la tête.

— C'est un homme impitoyable, n'est-ce pas? dit Barberine, un méchant homme ! plein de préjugés ! un tyran qui ne pardonne rien à la jeunesse.

— Quoi ! lui? fit de Bugny.

Et, s'adressant à Florimond :

— Ah çà ! mais..., chevalier, que disiez-vous donc tout à l'heure?

Le pauvre chevalier faisait peine à voir.

— Misérable! se disait-il, il me déshonore au moment où je me compromets pour le sauver. Après tout, reprit-il, cela ne me touche pas directement. De même qu'il a pris un faux nom, il a pu se donner un faux père.

— Je croyais que vous le connaissiez? continua de Bugny.

— Ne le connaissez-vous pas? lui dit Barberine.

— Si fait! si fait! dit Florimond n'ayant plus la moindre conscience de ses paroles.

- Eh bien, alors...? demanda la danseuse.

- Mon Dieu! bégaya le chevalier, cela dépend de la façon d'envisager les caractères. Il est bien évident que, sous un certain point de vue, le père de Saint-Bertrand

peut passer pour un homme atroce... Eh bien, pas du tout! — Ah! sarpejeu! se dit-il à lui-même, dans quel guêpier me suis-je mis!

— Vous ne me rassurez qu'à moitié, dit Barberine.

De Bugny résolut de venir au secours du chevalier.

—Mademoiselle, dit-il, mon ami et moi, nous ignorions que vous eussiez conservé des relations avec M. de Saint-Bertrand.

— Avec lui? fit Barberine. Mais je le vois tous les jours.

— Il ne s'était pas vanté de cela, le bandit! se dit le pauvre Florimond.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, reprit de Bugny, vous ne devez pas ignorer la résolution qu'il a formée récemment.

— Quelle résolution, monsieur?

— Celle de se marier.

— Qui le saurait mieux que moi? dit tranquillement la danseuse.

Les deux hommes se regardèrent encore.

— Ne serait-il plus son amant? se disaient-ils.

— Ah! il vous a confié...? dit Florimond.

— Quoi, confié?

— Ses projets de mariage.

— Mais, puisque c'est moi qu'il épouse, dit Barberine.

Sur ce mot, le comte et le chevalier se levèrent précipitamment.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? se demandaient-ils.

Barberine les regardait avec surprise.

— Vous ignoriez que ce fût moi? leur dit-elle.

— Non, non, non. Pas du tout! répondit imperturbablement Florimond.

— Pour ma part, mademoiselle, dit le comte, je conviens que je l'ignorais.

— C'est moi-même.

— Mais alors, se dit le chevalier, tout s'arrange admirablement ainsi, ce me semble.

Barberine reprit :

— Il est allé chercher le consentement de son père.

— Mon consentement? se disait le chevalier croyant rêver.

— Mademoiselle, reprit de Bugny enchanté de la tournure que prenaient les choses, si vous nous voyez un peu troublés, mon ami et moi, c'est que les renseignements qu'on nous a donnés ne s'accordent pas précisément avec ce que vous venez de nous apprendre. On nous a bien dit, en effet, que M. de Saint-Bertrand avait formé l'intention de se marier; seulement, la personne qu'il devait épouser...

— Eh bien, monsieur? dit Barberine en se levant, le cœur serré.

— Ce n'était pas vous, répondit le comte à voix basse.

— Qui donc, alors? fit la danseuse en pâlissant.

De Bugny baissa les yeux.

Florimond balbutia :

— Une jeune fille des plus charmantes, mademoiselle.

Barberine demeura d'abord comme foudroyée. Puis, portant la main à son front :

— Oh! cet article de journal! s'écria-t-elle. Monsieur, dit-elle en s'avançant vers de Bugny, je vous crois un

homme d'honneur... Vous ne pouvez pas savoir ce que je souffre; je vous en prie, répondez-moi comme à Dieu!

Le comte se sentait ému devant cette douleur, et il regardait la danseuse avec une expression de pitié.

— Où est née cette jeune fille? dit Barberine.

— Elle est originaire d'Espagne.

— C'est cela! une Méridionale!... Et... attendez!... sa main est également recherchée par un autre homme, n'est-ce pas?

De Bugny tressaillit, hésita.

— Un officier? dit Barberine.

— Je suis cet officier, répondit de Bugny.

— Et comment se nomme-t-elle? reprit Barberine. Oh! je vous en supplie, dites-le-moi.

— Elle se nomme Éveline!...

— Éveline! s'écria la danseuse en s'affaissant sur un siége. Et j'avais cru que c'était moi!

De Bugny oubliait sa joie pour ne songer qu'aux peines de la pauvre fille. Quant au bon chevalier, ne comprenant absolument rien à ce qu'il entendait, il les regardait tous deux en pleurant.

— Quand je pense, se disait-il, que c'est un homme issu de moi qui fait tant de chagrin à une si jolie femme! Oh! scélérat!

Et il s'essuyait les yeux; puis, s'adressant à Barberine :

— Mademoiselle, ne vous désespérez pas. Tout peut encore se réparer. Vous êtes victime d'un malentendu. Je vous promets d'user de toute mon influence. — Allons, bon!

reprit-il entre ses dents, voilà que je vais encore me compromettre. C'est que, ma parole d'honneur, je ne sais plus où j'en suis!

Barberine, cependant, s'était à demi soulevée sur son fauteuil.

— Attendez, dit-elle au bonhomme, il me reste à éclaircir un dernier fait, qui doit être encore un mensonge. Vous m'avez dit, monsieur, que vous connaissiez son père. Est-il vrai qu'il veuille l'emmener en Algérie?

— En Algérie! s'écria Florimond exaspéré. Et pourquoi faire, mon Dieu?

Barberine se tordait les mains.

— Ah! malheureuse! disait-elle, il m'a jouée comme si j'étais la dernière des femmes! et il a mêlé la raillerie à la plus lâche des trahisons! Oh! je me vengerai! Je sais... je peux révéler certaines choses! Il vaudrait mieux pour lui être mort que de me voir acharnée sur ses pas, pour lui dire, pour lui crier... Ah! tenez, messieurs, reprit-elle, pardonnez-moi; mais voir ma loyauté ainsi bafouée... ma fierté... mes seules affections...

Ici, elle se mit à sangloter, et, appuyant son poing fermé sur le côté de sa poitrine, elle retomba sur son siége, en s'écriant :

— Ah! quels serpents j'ai dans le cœur!

Le comte et le chevalier se pressaient autour d'elle. Quelque temps, elle pleura sur leurs mains, sans rien dire, pensant à sa mère morte, à Gaskell qui l'avait avertie, à tout ce qui pouvait rendre sa souffrance encore plus aiguë. Tout à coup, la sonnette tinta et Charlotte entra dans le salon pour aller ouvrir.

Barberine s'était dressée en sursaut.

— C'est lui! dit-elle.

Et, sur-le-champ, maîtrisant son émotion, essuyant ses yeux, appelant à son aide son art de comédienne pour se composer un visage et un maintien calme, elle retint Charlotte par le bras, et, s'adressant à de Bugny :

— Monsieur, je ne vous connais pas, lui dit-elle, mais, encore une fois, je vous crois un homme d'honneur. Soutiendrez-vous devant lui ce que vous m'avez dit?

— Pas moi! pas moi! dit Florimond. Ils vont se battre en duel ici, c'est certain!

De Bugny, cependant, serrait la main de Barberine.

— Je vous le promets, lui dit-il.

— Eh bien, entrez ici, dans ma chambre. Vous laisserez la porte ouverte; la portière est déjà baissée; vous entendrez donc tout sans être vus. Et moi, je vous appellerai quand il en sera temps.

— Allons, venez! dit de Bugny à Florimond. Tout va le mieux du monde, vous voyez.

Et il l'entraîna dans la chambre.

Alors Barberine reprit sa place auprès de la table, et, calme, elle se remit à piquer le bout de son chausson de danse.

Charlotte alla ouvrir la porte, et Saint-Bertrand entra dans le salon.

— Ah! c'est toi! lui dit Barberine d'une voix tranquille. As-tu vu ton père?

Saint-Bertrand paraissait de charmante humeur.

— Succès complet! s'écria-t-il. J'ai eu, en route, une idée sublime!

— Laquelle? dit la danseuse.

— D'abord, je n'ai pas dit un mot de notre mariage à mon père. C'était absolument inutile, ou plutôt cela n'eût servi qu'à m'attirer un sermon. Je me suis dit : « J'ai vingt-huit ans; je suis enfant naturel, non reconnu. Je puis donc me marier de mon plein gré. » N'est-ce pas évident?

— Oui.

— Seulement, comme mon père pourrait fort bien me déshériter si je lui rompais en visière, comme je tiens d'ailleurs à conserver son affection, il me faudra, afin de le bien disposer et de n'éveiller pas ses soupçons, tu comprends, il me faudra l'accompagner... Oh! pour un mois ou deux...

— Ah! oui, je sais, dit Barberine. Charlotte m'a parlé de cela.

— Tiens! reprit Saint-Bertrand faisant l'étonné, Charlotte connaissait ce projet de voyage?

— Robert, ton domestique, le lui avait dit.

— Ce Robert! fit impudemment Saint-Bertrand. Je m'étais toujours douté qu'il m'espionnait! Enfin, reprit-il d'une voix câline, tout est ainsi parfaitement arrangé! Dans deux mois, je vais te retrouver à Londres.

— C'est cela, répondit Barberine en tirant son aiguille.

— Nous nous marions, reprit Saint-Bertrand.

— Nous nous marions, répéta la danseuse en piquant son chausson.

— Et, une fois le mariage conclu, il faudra bien que mon père en prenne son parti!

— C'est certain!

— Il grondera bien, d'abord, peut-être un peu. Mais, comme il n'y aura pas de remède à la chose, il ne tardera pas à s'apaiser. Nous l'apaiserons. Eh bien, est-ce assez habile?

— Oh! très-habile! dit Barberine.

Saint-Bertrand lui passa le bras autour de la taille.

— Fais-moi donc ton compliment, petite fée.

— Je te jure que je suis bien heureuse! dit Barberine frémissant de colère sous ce bras caressant, je suis bien rassurée! Tout est parfaitement arrangé. Mais assieds-toi donc là.

Il s'assit; elle continua :

— Je te dirai que j'ai reçu une visite en ton absence.

— Vraiment? dit Saint-Bertrand.

— Oui. Oh! une visite de peu d'importance. Le chevalier Florimond de Bel-Assise. Le connais-tu?

Saint-Bertrand resta stupéfait; mais il se domina tout à coup, et répondit :

— Pas du tout.

— C'est singulier! dit Barberine, il m'a dit, cependant, qu'il était un vieil ami de ton père.

— C'est possible, fit sèchement Saint-Bertrand; que t'a-t-il dit encore?

Barberine voulait savourer sa vengeance.

— Oh! rien de bien intéressant! répondit-elle

— Mais quoi, enfin?

— Eh bien, d'abord, il m'a présenté un de ses amis : le comte de Bugny.

Ce nom arriva aux oreilles de Saint-Bertrand comme

un choc terrible. Tout son sang afflua à son cœur. Mais il demeura immobile.

— Vraiment? dit-il.

— Oui, reprit Barberine; le connais-tu, lui?

— Non.

Il sentait que, moins il parlerait, mieux cela vaudrait.

— Comme tu dis cela! fit la danseuse en tirant délicatement son aiguille: oui, non. Serais-tu contrarié de cette visite?

— Moi? Non.

— Il paraît, reprit-elle en souriant, que ce M. de Bugny va se marier, lui aussi?

— Ah!

— Oui. Il m'a tout conté. Il épouse une charmante jeune fille, originaire d'Espagne.

— Ah!

— Oui. Et... quelle chose singulière! son nom rime avec le mien, à ce qu'il paraît.

— Ah!

— Elle se nomme Éveline.

Il y eut ici un moment de silence. Saint-Bertrand cherchait une ruse, une défaite, un mensonge, quelque chose pour se débarrasser immédiatement de cet interrogatoire déguisé. Barberine, elle, laissait reposer son cœur. Enfin :

— M. de Bugny a obtenu le consentement des parents, reprit-elle. Tout est arrangé. Ils se marient dans quinze jours.

Disant cela, elle le regarda.

— Qu'as-tu donc? lui dit-elle.

— Moi? Rien, fit brièvement Saint-Bertrand.

— Tu n'as rien? reprit-elle lentement. On dirait cependant... que tu pâlis. Regarde donc par ici.

Et, se levant, elle lui fit signe de se lever. Leurs yeux alors se rencontrèrent, et ils demeurèrent quelque temps à s'observer. Le visage de Saint-Bertrand était impénétrable; celui de Barberine s'animait par degrés. Enfin, la fureur l'emporta, et, le menaçant de la main :

— Misérable! s'écria-t-elle.

Saint-Bertrand recula.

— Menteur! lâche menteur! homme à deux visages! Tu sais te dominer quand tu le veux! Soutiens donc, cependant, que tu ne me trahissais pas!

Il voulut s'écrier.

— Tais-toi! dit-elle. Tu vas mentir encore. Ah! ton plan était bien habile! Tu avais trouvé un bon prétexte pour ne pas venir à Londres! Et, pendant que je t'aurais attendu, moi, te croyant en Algérie, occupé à te ménager l'affection de ton père, un jour, par les journaux sans doute, j'aurais appris que tu t'étais marié!

— Quand tu auras fini!... dit Saint-Bertrand en s'asseyant d'un air de mauvaise humeur.

— Je n'ai pas fini! reprit-elle. Écoute : j'ai tout sacrifié pour toi! l'estime des autres et jusqu'à la mienne. — Ici, elle s'attendrit, et des larmes brillèrent au bord de ses yeux. — Je t'ai aimé... comme je crois que, si j'étais mère, je ne pourrais point aimer mon enfant. Cet argent que je possédais, que j'avais gagné,... tu l'as gaspillé au jeu en une heure, et je ne t'ai pas fait un reproche... — Ici, elle s'anima par degrés en parlant. — C'est moi

qui t'ai nourri, qui te cachais quand tes créanciers voulaient te mettre en prison. Je t'ai pris dans la boue. Je t'ai toujours été fidèle. Et Dieu sait, cependant!... Va-t'en d'ici! Je t'aurais pardonné une infidélité; mais... te marier! — Alors elle se tordit les mains, et, suffoquant : — Folle que je suis, de pleurer encore!... Je t'aimais, malheureux! tu ne me reverras de ta vie!

— Ah çà! te moques-tu de moi, Barberine? répondit-il en se levant, car il espérait toujours pouvoir l'abuser. Qu'est-ce que cette histoire de mariage? Où as-tu pris que je veuille me marier avec un autre? Comment! j'arrive ici joyeux, étant enfin parvenu à tout disposer pour notre bonheur, et tu me traites comme un laquais! Ma parole d'honneur, c'est à renoncer à regarder jamais une femme! Et tout cela, parce que tu as reçu la visite de je ne sais quels mauvais plaisants.

— Tu ne sais quels mauvais plaisants, dis-tu? Tu es bien fort, car ils ne sont pas là pour te répondre.

— Eh! quand ils seraient là! fit-il avec colère, crois-tu que je ne leur dirais pas leur fait en face?

— Oui? reprit Barberine. Eh bien, tu vas le leur dire, car ils sont là!

Parlant ainsi, elle souleva du bras la portière de sa chambre, et les deux hommes apparurent sur le seuil.

— Ah! je suis pris! se dit Saint Bertrand.

Mais aussitôt, comprenant qu'il avait tout à perdre dans une rencontre avec son rival, qu'Éveline ne voudrait jamais le revoir s'il versait une goutte de son sang, il résolut de se soustraire à l'*explication* que le comte allait lui demander.

Au moment donc où les deux hommes entraient dans le salon, supprimant en lui toute émotion, et par un de ces retours imprévus de conduite qui lui étaient familiers, il alla prendre son chapeau, et, sans même regarder le comte et son père, il s'élança vers la porte.

Barberine voulut lui barrer le passage.

— Oh ! tu ne t'échapperas pas ainsi ! lui dit-elle.

Mais il n'avait jamais souffert que l'on contrariât sa volonté ! Aussi repoussa-t-il la pauvre fille, et rudement, si rudement, qu'elle alla tomber à quatre pas de là, sur un siége.

Une seconde plus tard, il était dehors. Et les autres, émerveillés de sa présence d'esprit, se regardaient entre eux, stupéfaits.

XXI

UN HOMME QUI SE DÉROBE

Quelques minutes plus tard, en sortant de chez Barberine, le chevalier, écrasé de honte par les faits scandaleux qui lui avaient été révélés sur le compte de son fils, se tenait à côté de M. de Bugny sans rien dire, et cherchant à remettre un peu d'ordre dans ses idées. Le brave homme était bien résolu maintenant à s'opposer de tout

son pouvoir au mariage de Saint-Bertrand avec Éveline. Lui laisser épouser la jeune fille, c'était, pour lui, comme s'il eût volontairement prêté les mains à un crime. Mais il ne voulait pas non plus que son fils fût déshonoré par son rival, et, encore moins, qu'ils recourussent au duel tous les deux pour terminer leur différend. Le chevalier n'avait pas assez de pénétration naturelle pour apprécier les motifs qui faisaient repousser par les deux rivaux toute idée d'une rencontre. Aussi ne songeait-il qu'aux moyens de s'interposer entre eux, sans savoir cependant comment il y parviendrait.

Quant au comte de Bugny, conseillé par sa mansuétude habituelle, il rêvait au moyen d'apprendre la vérité à M. Valmaseda, mais de façon à l'adoucir, afin de ménager la susceptibilité de l'avare qui allait recevoir une si rude atteinte.

Il s'ensuivit que, lorsque le chevalier interrogea le comte pour savoir quel serait son plan de conduite, le comte répondit évasivement.

— Voulez-vous me permettre de vous servir d'ambassadeur? dit alors Florimond. Par état, j'ai l'habitude des missions délicates. Dictez-moi votre *ultimatum*. Je le transmettrai à M. de Saint-Bertrand.

— Eh bien, répondit de Bugny, que le souvenir du désespoir de Barberine portait à l'indulgence, dites-lui que je veux bien ne pas ébruiter cette affaire. Mais c'est à condition que lui-même, aujourd'hui, se rendra chez M. Valmaseda, et lui dira qu'il renonce à la main d'Éveline. De plus, il lui faudra quitter Paris dans les vingt-quatre heures.

— Vous êtes le plus excellent homme que je connaisse! s'écria le chevalier.

— Croyez-vous? fit le comte en souriant. La vérité, c'est que la douleur de cette pauvre fille m'a navré. Ce Saint-Bertrand est un misérable! mais elle l'aime, après tout! Elle lui pardonnera. C'est pour elle, surtout, que je veux bien ne pas le perdre.

Le chevalier, attendri, lui serra les mains; puis, tandis que le comte allait attendre le résultat de sa visite, chez son ami le duc d'Authon, il se dirigea du côté de la rue Saint-Georges.

Tout en marchant, il se disait :

— Je suis sûr qu'il est furieux, et qu'il ne voudra jamais se soumettre.

Et alors, il préparait dans son esprit un long sermon assez éloquent pour convertir au bien le criminel le plus endurci. Et puis il poussait de fréquents soupirs; car, malgré la certitude de l'abjection de Saint-Bertrand qu'il avait acquise, le bonhomme ne pouvait oublier qu'il était son père.

Il le trouva dans son cabinet de toilette, allongé dans une large chauffeuse, les talons appuyés sur un gros tabouret, les coudes sur les bras du siége, et les poings enfoncés dans les deux joues. Le vicomte avait l'air extraordinairement sombre, et toutes les facultés de son esprit étaient tendues sur un point. En effet, la découverte qu'avait faite Barberine de ses projets de mariage n'était point entrée dans ses calculs. Et encore moins l'alliance de son père et de sa maîtresse avec son rival.

— Que faire pour qu'elle se taise? se disait-il.

Et aussi :

— Comment m'y prendre pour me délivrer de cet officier, sans le tuer?

Il avait donc l'air sombre; mais, dès qu'il vit entrer son père, ses traits se détendirent peu à peu, le feu de ses yeux s'éteignit, et, en moins de quelques secondes, son visage, se transformant, n'exprima rien qu'une sorte de résignation des plus convenables.

Il regarda le chevalier sans étonnement et d'un air tranquille. Et, comme il vit que le vieillard s'était fait une figure de circonstance, c'est-à-dire une figure menaçante, et que, déjà, il se mettait en position pour prononcer un discours :

— Eh bien, quoi? lui dit-il de sa voix la plus naturelle, avez-vous pas pensé que j'aie vécu six ans sans maîtresse? Et, quand on veut se marier, n'en trouve-t-on point toujours quelqu'une sous ses pas, pour vous en empêcher? Il y a plus d'un an que je cherchais à rompre avec Barberine. Mais... pas moyen! Elle tenait à moi comme la glu!

Le chevalier était déjà à demi désarçonné par cette façon inattendue de se disculper. Cependant, il en avait trop sur le cœur pour pouvoir garder le silence.

—Malheureux! s'écria-t-il tout à coup en croisant les bras.

— Pourquoi m'appelez-vous malheureux? lui dit Saint-Bertrand.

— Comment, pourquoi? reprit le père irrité. Et ces désordres dans lesquels vous avez vécu? Et ces dettes, ces dettes de jeu? Oui, malheureux! car vous l'avez ruinée, cette danseuse!

— Allons donc! répondit Saint-Bertrand d'un air go-

guenard. Vous croyez cela, vous? Barberine en dira bien d'autres si on la laisse faire et si on l'écoute. Au surplus, reprit-il, si j'ai des dettes, c'est que ma famille avait oublié de placer une inscription de rente dans mon berceau.

— Votre famille, monsieur! s'écria le chevalier.

Mais alors, il sentit que Saint-Bertrand l'avait encore attiré sur un mauvais terrain, et il demeura là, les yeux roulants, ne sachant plus que dire, et le bras en l'air.

Saint-Bertrand feignit hypocritement de venir à son secours.

— Puisque je voulais en finir avec la *vie de garçon*, il fallait donc me laisser faire. Ne vous avais-je pas dit, d'ailleurs, que j'avais mal vécu, et désirais me corriger? Mes ennemis pouvaient avoir l'idée de m'en empêcher. De leur part, cela se conçoit. Aussi je n'en veux pas à M. de Bugny, et encore moins à Barberine. Mais vous, mon père! quelle faute! Vous voilà bien avancé, maintenant. Je vais naturellement me trouver à votre charge. Et c'est vous qui l'aurez voulu!

— A ma charge? dit le chevalier, qui n'avait pas prévu ce nouveau désastre.

— Dame! fit Saint-Bertrand, vous ne me laisserez sans doute pas sur le pavé.

— Taisez-vous, monsieur! s'écria le chevalier.

Le bonhomme était indigné de lui voir contracter l'habitude de rejeter sur lui tous ses torts.

— Eh bien, je me tais, monsieur; mais parlez, vous : je vous écoute, répondit Saint-Bertrand.

Et il s'enfonça jusqu'aux oreilles dans les coussins de sa chauffeuse.

Le chevalier s'assit en face de lui.

— Que comptez-vous faire? lui dit-il.

Saint-Bertrand, connaissant maintenant à fond la *bonne pâte d'homme* que le hasard lui avait donnée pour père, était décidé à ne plus jamais lui dire un mot de vérité.

— Je compte renoncer à ce mariage, parbleu!

Le chevalier fut stupéfait de sa résignation.

— Quoi! fit-il ironiquement, vous vous soumettez si vite?

— Oui, monsieur.

— Et vous ne vous écriez plus, comme hier : « Je vous dis que j'aime Éveline! Ses dédains m'ont mis dans le cœur une passion que je ne me croyais pas capable de ressentir. Il faut donc qu'elle soit ma femme! Elle le sera, en dépit de son fiancé! »

— Non, monsieur.

— Ah çà! pourquoi? dit Florimond.

— Parce que, malgré ma prière, vous avez jugé convenable de vous mêler à cette affaire pour la traverser. Vous avez voulu la faire manquer. Vous avez parfaitement réussi. Je n'ai rien à vous reprocher, car vous êtes mon père. Et j'abandonne la partie.

Un autre, à la place du chevalier, se fût contenté de cette décision. Mais lui, n'ayant plus maintenant de craintes de duel, ne pouvait se refuser le plaisir de débiter un sermon. Et il excitait Saint-Bertrand pour qu'il lui en fournît l'occasion.

— Vous abandonnez la partie, dit-il. Alors vous n'êtes donc plus fatigué de cette existence de bohémien qui fut la vôtre?

— Si, toujours! reprit Saint-Bertrand. Mais vous m'avez empêché de la quitter. Il faut donc que je la reprenne.

— Je ne sais pas comment cela se fait, se dit Florimond, mais ce misérable-là, chaque fois que je le retrouve, il prend une attitude nouvelle, si bien que je ne peux jamais soulager mon cœur avec lui.

Le regardant alors avec ironie :

— Vous alliez bien, vous! une danseuse! une jeune fille! et vous vouliez les épouser toutes deux!

— Je n'ai jamais eu l'intention d'épouser Barberine.

— Hum! pauvre fille! dit le chevalier. Bien des gens diraient cependant que vous n'avez rien de mieux à faire, quoique vous ayez commis l'infamie de la ruiner.

— Eh! monsieur, reprit doucement Saint-Bertrand, ménagez l'aigreur de vos termes.

— Et comme vous m'aviez accommodé auprès d'elle! Votre père était un homme plein de préjugés, disiez-vous!

— Je n'ai jamais dit à personne que vous êtes mon père.

— Parbleu! ni moi non plus!... Mais laissons cela. Nous y reviendrons plus tard, à loisir. Ainsi donc, votre intention est de laisser la place à votre rival?

— Oui, monsieur.

— Alors, comment comptez-vous vous comporter avec les Valmaseda?

— Je compte leur rendre la parole qu'ils m'ont donnée.

— Et quand leur rendez-vous cette parole?

— Aujourd'hui.

Et, d'un ton des plus dégagés :

— Je ne vous cache pas que vous m'obligeriez infiniment, si vous pouviez m'aider à trouver un prétexte.

— Un prétexte ! dit M. de Bel-Assise. Et pourquoi faire ?

— Mais, monsieur, reprit Saint-Bertrand, est-il donc nécessaire de mettre M. et madame Valmaseda dans la confidence de ce qui s'est passé ce matin ? Quand je dis que je veux trouver un prétexte pour me dégager honorablement, j'entends que je veux avoir l'air de me dégager de mon plein gré.

— Ça, c'est juste ! dit le chevalier. Mais trouvez votre prétexte vous-même.

Le brave homme était émerveillé de le voir aller ainsi au-devant des désirs du comte de Bugny, et il se creusait vainement l'esprit pour savoir comment cela pouvait se faire.

— Je vous demanderai également, reprit Saint-Bertrand, de vouloir bien me délivrer des obsessions de cet officier. Il s'informe de moi. J'ai besoin de tout le monde, aujourd'hui. Ses démarches peuvent me faire beaucoup de tort.

— C'est encore juste, dit Florimond. Mais voyez, monsieur, quelle immense différence il y a entre vous et ce jeune homme. Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour lui enlever sa fiancée, et lui qui pourrait vous perdre aujourd'hui, ne le fait pas, par égard pour Barberine. Il consent à ne pas vous démasquer, à ne rien révéler de vos turpitudes, à la seule condition que vous ferez ce que vous êtes disposé à faire, c'est-à-dire que vous romprez ce mariage, auquel vous n'auriez jamais dû songer.

— Vraiment! dit Saint-Bertrand. C'est un bien aimable homme!

— Trêve de railleries! monsieur. Bien d'autres, à sa place, ne se montreraient pas aussi indulgents. Et vous tout le premier!...

— Oh! moi, je suis un homme bon à pendre maintenant!

— De plus, reprit le chevalier en se levant, vous aurez à quitter Paris dès aujourd'hui.

Saint-Bertrand, à ces mots, dressa l'oreille.

— C'est M. de Bugny qui m'impose cette condition?... demanda-t-il d'un ton glacé.

— Oui, monsieur.

Saint-Bertrand devint pâle; ses narines se dilatèrent; ses yeux prirent une expression de menace; mais il ne répondit rien.

— Eh bien, que décidez-vous? demanda le chevalier.

— Je décide que je ne partirai pas aujourd'hui, mais demain, reprit Saint-Bertrand.

— Pourquoi ce retard?

—Parce que, avant de partir, il me reste quelques mauvaises petites affaires à terminer.

— Quelles affaires?

— Des affaires de dettes; des affaires de jeu; des affaires de papier timbré qui pourraient me faire passer cinq ans à Clichy si je ne les arrangeais avant mon départ.

Le chevalier leva les mains au ciel.

— Et il disait qu'il était riche! et il prêtait des vingt mille francs à une écervelée de femme qui ne pourra jamais les lui rendre! —Voilà donc où vous en êtes arrivé! s'écria-

t-il. — Et il reprit avec un soupir : — Et moi qui n'ai plus un sou de côté! Où comptez-vous aller? dit-il enfin.

— Je n'en sais rien, reprit Saint-Bertrand. En Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Italie, partout où je serai certain de ne rencontrer ni la figure d'un créancier, ni celle d'une maîtresse jalouse, ni celle d'un rival heureux; et aussi, reprit-il en baissant les yeux, celle d'un père qui m'a retiré son estime.

— Monsieur, vous vous montrez injuste à mon égard, reprit Florimond. Il y a de l'amertume, plus que de l'amertume, il y a du sarcasme dans vos paroles. Si j'ai accompagné M. de Bugny chez mademoiselle Barberine, c'était dans une louable intention. Je voulais empêcher cette jeune femme de révéler au comte certaines choses qui pouvaient vous perdre, ou, si je n'avais pu l'empêcher de les dire, je voulais tout au moins les atténuer.

— Vous avez joliment réussi! dit Saint-Bertrand.

— Oui, j'ai réussi! dit le père. Un homme comme vous, un homme qui n'a même pas la conscience du sens moral, pouvait seul, dans la position où vous vous trouviez, former l'espoir d'épouser une jeune fille douée de toutes les vertus. Pour moi, je fais preuve peut-être d'une sévérité extraordinaire; mais, la main sur le cœur, je vous le dis: j'aimerais mieux vous voir mort que de laisser consommer par ma faute le malheur de cette enfant!

— C'est-à-dire que vous vous intéressez plus à elle qu'à votre fils. Bien obligé! dit Saint-Bertrand.

— Je m'intéresse à ceux qui sont intéressants! fit le chevalier.

— Oui! vous avez raison.

— Certainement que j'ai raison.

— C'est ce que je dis, monsieur. Mais alors, dites-moi donc pour quel motif vous ne me teniez pas, hier, le même langage.

— Parce que, hier, j'ignorais les abominables procédés que vous avez eus à l'égard de cette danseuse. Parce que je vous croyais riche, et n'avais même pas l'idée que vous songeriez à faire payer vos dettes par votre femme en vous mariant. Maintenant, monsieur, brisons là. Il est temps de vous faire connaître, avec détails, ce que je pense de l'ensemble de votre conduite.

— Je ferais peut-être mieux de me rendre chez M. Valmaseda, reprit Saint-Bertrand.

— Allez-y donc! dit le chevalier irrité. Mais, au moins, faites en sorte de reconnaître l'indulgence du comte de Bugny en lui facilitant sa rentrée dans la maison.

Saint-Bertrand regarda le vieillard avec admiration. Mais, jugeant inutile de discuter avec lui, il répondit :

— Vous pouvez vous en rapporter à moi, monsieur. S'il n'épouse pas mademoiselle Valmaseda maintenant, ce ne sera certes pas ma faute.

— Il est bien doux, se disait le chevalier. C'est étonnant, comme il est docile. Au fait! à quoi lui servirait de nous résister?

Ils sortirent ensemble. Quând ils furent arrivés à l'angle de la rue Saint-Georges et de la rue de Provence, le chevalier lui dit :

— Quand vous reverrai-je, maintenant?

— Quand vous me reverrez? reprit Saint-Bertrand. Ce ne sera probablement pas de sitôt! car, dès que j'aurai

dit à M. Valmaseda *ce que vous savez*, je n'aurai rien de plus pressé que de mettre un espace de pays considérable entre moi et les recors. Adieu, monsieur.

Et il souleva son chapeau.

— Ah! à propos, avant de nous quitter, je voudrais vous faire part d'une petite réflexion qui m'est venue en vous écoutant tout à l'heure.

— Une réflexion, monsieur? dit le chevalier.

— Oui, monsieur. La voici : à mon avis, quand un père veut avoir le droit de censurer les actions de son fils, il faut d'abord que ce fils ne puisse rien trouver à reprendre dans sa conduite. Si vous aviez épousé ma mère; si, tout au moins, vous m'aviez reconnu, j'aurais considéré comme une obligation, je dirai plus, je me serais fait un vif plaisir d'écouter le sermon que vous aviez composé à l'occasion de la rupture de mon mariage. Mais vous avez jugé prudent de manquer à vos devoirs, c'est pourquoi je ne me crois pas tenu d'obéir à tous les miens. Maintenant, j'espère que dorénavant, vous voudrez bien me considérer comme un étranger. J'ai vingt-huit ans, monsieur, et, entre le vicomte de Saint-Bertrand et le nommé Louis Béraud, fils de Suzanne Béraud, père inconnu..., il ne peut y avoir rien de commun que l'extrême désir de vous être agréable.

Et, lui faisant un beau salut, avec une aisance qui n'avait d'égale que la sécheresse de son cœur, il le quitta.

Le chevalier était resté debout à sa place, l'œil atone et la bouche ouverte, comme si, par quelque miracle, il avait été subitement changé en statue. Il ne pouvait se dissimuler qu'il y eût un certain fonds de vérité dans la

réflexion de son fils; mais il ne l'aurait jamais cru capable de lui tenir en face un langage aussi dur, aussi cruel! Le bonhomme, il est vrai, n'avait pas rempli tous les devoirs qui lui étaient imposés par sa qualité de père; mais il avait pris soin de son enfant, et ne lui avait jamais marchandé les témoignages de son affection.

— C'est fini! se dit-il en s'éloignant, il m'a congédié comme un laquais!

Et, depuis la rue Saint-Georges jusqu'au boulevard de la Madeleine, où demeurait le duc d'Authon, il répéta machinalement les mêmes paroles. La nullité de l'esprit ne fait pas l'absence du cœur. Au contraire. Le pauvre chevalier n'avait jamais autant aimé son fils qu'au moment où celui-ci, impitoyable, ingrat et indigne, avait insolemment rompu d'un mot tous leurs liens.

Il était tellement abasourdi par le souvenir de ce qu'il avait entendu, que, en gravissant l'escalier qui conduisait à l'appartement du duc, il se heurta contre un monsieur qui descendait les marches en se tenant à la rampe. Et sur-le-champ, animés tous les deux par l'officieuse intention de livrer le passage, ils se jetèrent ensemble du même côté; puis, se cognant encore, ils se précipitèrent dans l'autre sens, mais toujours en vain. L'individu qui se livrait à ce jeu forcé, conjointement avec le chevalier, était un petit vieillard imberbe, dont l'épaule droite avançait plus que de raison vers l'oreille, et dont les yeux étaient cachés sous les verres brunis d'énormes lunettes d'argent. Voyant qu'il ne parviendrait pas à prendre le bon côté, car le chevalier, dans son empressement, s'y jetait toujours avant lui, il se mit tout à coup à jurer dans un af-

freux baragouin allemand, et alors le chevalier effrayé, s'étant soudainement aplati contre la muraille, l'homme aux lunettes se faufila prestement dans le chemin libre.

Le chevalier Florimond n'avait jamais vu cet homme. S'il l'avait connu, par bonheur, ou s'il était arrivé chez le duc d'Authon quelques instants plus tôt, il aurait pu trouver, dans sa conversation, certains motifs de regretter un peu moins l'ingratitude de son fils. Le sieur Gugenheim, intendant et agent secret de la Mélédine, — car c'était lui, lui rasé, transformé, déguisé! — venait justement de raconter à de Bugny tout ce qu'il savait sur le compte de Saint-Bertrand, et il en savait long! sans oublier son vrai nom de Louis Béraud, les liens de famille qui existaient entre lui et le chevalier Florimond et le fameux procès avorté, relatif à la fausse accusation de soustraction d'argent, toutes choses qu'il avait apprises depuis peu, grâce à ses recherches.

Et c'était lui déjà qui, par ordre de la princesse, avait inspiré au sieur *Attache-Grelot* l'article malveillant relatif au projet de mariage de Saint-Bertrand, qui avait trompé Barberine.

Maintenant, satisfait d'avoir fourni d'*utiles renseignements* à un homme aussi distingué que le comte de Bugny, le sieur Gugenheim se rendait chez la danseuse, afin de les lui communiquer aussi, avec addition de plusieurs autres.

Le résultat le plus immédiat de la visite de Gugenheim au comte de Bugny, fut que le chevalier, lorsqu'il se présenta chez le duc, fut assez froidement reçu par les jeunes gens. Cependant les nouvelles qu'il apportait étaient des

plus favorables. Saint-Bertrand consentait à faire tout ce qu'on exigeait de lui. Mais cela parut à peine intéresser les deux amis. Le duc avait un certain air de hauteur qui imposait fort au bonhomme, et le comte, en l'écoutant, le regardait avec un sérieux extraordinaire.

Quand il eut terminé le récit un peu abrégé, et pour cause! de son ambassade, ses auditeurs se regardèrent et demeurèrent silencieux. Enfin, s'adressant à son ami, et se servant de la langue anglaise afin de n'être compris que de lui, le duc dit, en faisant la moue :

— Dis-lui tout ce que nous savons, et sans ménagements. Allons! parle!

— Non, répondit le comte en se servant de la même langue.

— Pourquoi?

— Parce que ce brave homme ignore certainement les infamies qu'on vient de nous apprendre, et que je ne veux pas le faire rougir.

— Tu crois cela, toi? fit le duc.

— Et s'il était d'accord avec son fils, pour te jouer?

— Je le craignais ce matin; mais, maintenant, je pense que ce n'est pas possible.

— Pourquoi?

— Il vient de quitter son fils. S'il était d'accord avec lui, aurait-il des larmes aux yeux?

— Allons, tu as encore raison! fit le duc.

— Chevalier, dit alors affectueusement le comte au vieillard en lui tendant la main, veuillez nous pardonner cet aparté. Et maintenant, me permettez-vous de vous demander un dernier service?

— Mais bien certainement, monsieur le comte. Qu'est-ce que c'est?

— Ce serait de m'accompagner ce soir, chez M. Valmaseda.

— Très-volontiers. Mais pourquoi faire?

— Pour voir comment M. de Saint-Bertrand tient sa parole.

— Oh! vous pouvez être sûr qu'il la tiendra, monsieur le comte. Mais *cela ne fait rien;* je vous accompagnerai.

Quand le chevalier fut parti, le comte se tourna vers son ami :

— Tu ne diras rien à personne de ce que nous avons appris aujourd'hui, n'est-ce pas? lui dit-il.

— Je te le promets, répondit le duc. Mais pourquoi?

— Parce que maintenant que tous mes vœux vont être exaucés, j'ai deux motifs au lieu d'un pour ne pas faire de tort à ce Saint-Bertrand.

— Lesquels, donc?

— Le repos de son père et celui de sa maîtresse.

— Ma parole d'honneur! mon cher, je te trouve par trop indulgent. Un gredin comme celui-là!... mais ce serait plaisir de le démasquer! Et quand je pense qu'il voulait t'enlever ta fiancée! Ah! tu as le bonheur accommodant, toi!

— Le premier devoir du bonheur, répondit simplement le comte, est de respecter le malheur d'autrui.

— Allons, tu as toujours raison! fit le duc.

Et le phthisique embrassa l'homme sain sur les deux joues.

XXII

LA PAROLE DE MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND

Le comte de Bugny, en se rendant à Versailles, n'avait pas l'intention de se présenter devant M. et madame Valmaseda pour profiter de la stupeur qui devait résulter chez eux du désistement de Saint-Bertrand, et se faire agréer de nouveau comme le futur époux de leur nièce. Dans sa pensée, ce n'était pas à lui de se proposer maintenant aux parents d'Éveline, mais à eux de venir s'excuser auprès de lui. Cependant il ne pouvait résister au désir de revoir la jeune fille, et, supposant que la visite de Saint-Bertrand avait dû être de courte durée, il prit avec le chevalier Florimond le train du chemin de fer de sept heures du soir, comptant trouver l'occasion de faire dire à Éveline qu'il désirait lui parler et l'attendait dans quelque recoin du jardin. Quant au motif qui l'avait poussé à se faire accompagner par le chevalier, le comte se chargera de nous le révéler un peu plus tard.

Il faisait presque nuit quand ils arrivèrent sur le boulevard du Roi. La grille du jardin était ouverte. Ils franchirent le seuil sans être aperçus. Mais le comte n'eut besoin de se confier à personne pour prévenir Éveline de son arrivée. Au détour d'une allée couverte et obscure, ils rencontrèrent la jeune fille, errant au hasard sous les arbres, et aussitôt, l'attirant dans un petit pavillon isolé,

situé à l'extrémité de l'avenue, ils l'interrogèrent. Éveline leur apprit que Saint-Bertrand était arrivé vers cinq heures, qu'il avait trouvé une société assez nombreuse réunie chez sa tante, qu'on l'avait retenu à dîner, qu'en ce moment, on venait à peine de sortir de table, que la plupart des invités se disposaient à se retirer; et, répondant à une dernière question plus directe, que lui adressa de Bugny, elle lui dit qu'elle ne croyait pas que le vicomte eût eu, jusqu'à présent, de conversation particulière avec son oncle ni avec sa tante.

— C'est qu'il n'en a pas encore trouvé l'occasion, dit Florimond à de Bugny; mais il va certainement profiter du moment où ils seront seuls.

Le comte, serrant les deux mains de la jeune fille, lui apprit alors que, grâce à un concours de circonstances qu'il ne pouvait lui révéler, il avait obtenu de Saint-Bertrand qu'il renonçat à sa main, et que ce dernier n'était venu à Versailles que pour l'annoncer à sa famille.

Pendant que de Bugny parlait, Éveline se tenait devant lui, rêveuse, et paraissant assez peu convaincue de la réalité de ce qu'elle entendait. Le comte fut étonné de son attitude.

— Vous prenez bien froidement cette nouvelle, lui dit-il. N'y croiriez-vous pas? Ce que je vous dis est très-réel, cependant.

— Pardonnez-moi, mon ami, répondit la jeune fille, mais, si vous me voyez mal répondre à votre joie, c'est que..., malgré moi, je ne partage pas tout à fait votre confiance.

— Que signifie cela ? dit de Bugny.

— Tenez, reprit Éveline, laissez-moi vous parler à cœur

ouvert, comme si je me parlais à moi-même, ou plutôt comme si vous étiez déjà mon mari. Les jeunes filles, voyez-vous, n'ont pas d'expérience, mais elles observent toute chose sans en avoir l'air et sans rien dire. Pendant qu'on les laisse sur leur chaise pour causer d'affaires ou de politique avec les hommes, et de sujets moins sérieux avec les femmes, leur imagination travaille, et rien de ce qui se passe autour d'elles ne leur échappe. Je vous étonnerais bien si je vous disais tout ce que j'ai deviné du monde, en tirant mon aiguille à tapisserie dans un coin du salon de ma tante; et personne ne s'en doutait!

— Et qu'avez-vous donc deviné? fit de Bugny. Cela m'intéresse.

— Ceci, reprit Éveline : que j'ignore ce qui s'est passé entre vous et M. de Saint-Bertrand; mais que, à ne consulter que mon seul instinct de femme, je dis qu'il vous jouera, comme il fait de tous ceux qui ont eu le malheur de l'approcher.

Les deux hommes se regardèrent.

— Si vous aviez assisté comme moi, continua Éveline, pendant plus d'une année, à ses manœuvres; si, comme moi, vous aviez vu avec quelle habileté, dans les occasions les plus difficiles, il sait amener les gens, peu à peu, à adopter son opinion; si, surtout, vous aviez pu observer l'influence vraiment inouïe qu'il exerce sur mon oncle et sur ma tante, les dirigeant vers un but caché sans qu'ils s'en doutent, et sans que lui ait seulement l'air d'y songer vous frémiriez à l'idée d'une telle fascination. Il les tourne et les retourne à sa fantasie, avec une facilité qui tient du prodige. Les choses dont ils sont le plus certains,

il les en fait douter, s'il le veut. Ce qu'il a l'idée d'obtenir, il ne le demande pas, et cependant on le lui offre; et, comme il ne lui coûte pas de mentir, encore moins de promettre, qu'il lui suffit de se montrer pour vaincre, son pouvoir est d'autant plus grand qu'il a mille moyens pour le défendre, et qu'on ne sait comment s'y prendre pour le miner. Ce pouvoir ne provient pas chez lui d'un calcul. Il émane de sa personne, de son air, de ses façons de sourire, d'écouter, de parler. Et c'est là ce qui me le fait surtout redouter! On peut se méfier d'un fourbe qui n'est qu'un fourbe : ses dehors seuls vous avertissent. Mais un homme qui vient à vous, aimable et souriant comme un enfant, tout le monde y serait pris! Aussi, malgré la promesse qu'il vous a faite, tant que mon oncle ne l'aura pas chassé d'ici, je ne m'en croirai jamais délivrée. Tenez, je serais là, en toilette de mariée, avec vous, entourée de nos parents, de nos amis, prête à partir pour l'église, s'il arrivait tout à coup,... eh bien, je frémirais encore; car, pour sûr, il est homme à défaire les choses les plus avancées.

— Singulière pénétration chez vous, Éveline, dit de Bugny.

— Toute fille, à ma place, répondit-elle, si elle était franche, vous dirait ce que je vous dis. Quand on s'est vu, comme moi, aux prises avec une situation désespérée, on sait combien l'instinct de la préservation active les efforts de l'intelligence. Il m'a suffi de souffrir pour acquérir en un mois l'expérience de dix années.

— Eh bien, repartit de Bugny, je vous réponds qu'il ne s'agit plus pour vous de souffrir. Et si, ce soir, M de

Saint-Bertrand ne tient pas sa parole, demain je vous promets de l'y obliger.

Mais force leur fut, en ce moment, de se taire. Par la porte du pavillon entr'ouverte, un murmure de voix arriva jusqu'à eux, et, regardant, ils virent s'avancer dans l'allée trois personnes.

C'étaient le vicomte de Saint-Bertrand et les époux Valmaseda. Saint-Bertrand, l'air maussade et soucieux, allait en avant. La femme et le mari, discutant, marchaient à quelques pas en arrière. Ils passèrent devant la porte du pavillon où se tenaient le chevalier et les amants, et continuèrent leur promenade.

— Je vous dis qu'il a quelque chose, balbutiait entre ses dents madame Valmaseda.

—Vous croyez? Je ne crois pas, moi, répondait le mari.

— J'en suis sûre. Je m'en suis bien aperçue pendant le dîner. Interrogez-le.

— Que ne l'interrogez-vous vous-même?

Madame Valmaseda, se voyant ainsi encouragée, fit quelques pas en marchant vite, et prit familièrement le bras du vicomte.

— Voyons, monsieur de Saint-Bertrand, lui dit-elle, que se passe-t-il? Vous avez l'air triste à mourir.

— Hélas! madame, répondit-il, j'ai tant d'ennemis!

— Lesquels, donc?

— Votre nièce, d'abord. Elle ne m'aime pas, chère madame.

— Une jeune fille, s'écria la tante évaporée, sait-elle si elle aime, et qui elle aime?

— Elle aime M. de Bugny!

— Laissez donc!

— Et elle l'a revu!

— C'est bien malgré nous, je vous jure.

— Elle ne l'en a pas moins revu. Et M. de Bugny ne cherche que l'occasion de me nuire.

— S'il est possible! fit madame Valmaseda.

— Il n'est pas jusqu'à votre ami, le chevalier Florimond, reprit Saint-Bertrand, qui n'ait pris parti contre moi. Croirez-vous qu'il se ligue avec mon rival? Cependant, que peut-il me reprocher, lui?

— Oui, qu'a-t-il à vous reprocher? Votre vie tout entière n'est-elle pas irréprochable?

— Oh! je ne dis pas, chère madame, que, si l'on voulait examiner toutes les actions de ma vie, on n'en trouverait point, dans le nombre, quelques-unes que j'aurais aussi bien fait de ne pas commettre.

— Oui, mais,... fit madame Valmaseda d'un air aimable.

— Je fus livré, tout jeune, à moi-même, reprit Saint-Bertrand; j'ai donc vécu d'une existence un peu désœuvrée, et... mon Dieu! je ne me ferai pas meilleur que je ne suis! j'ai peut-être un peu trop aimé le plaisir.

— Il est si naturel d'aimer le plaisir!

— Mais, aujourd'hui, l'expérience m'a ouvert les yeux.

— Sans doute.

— L'exemple de votre famille... m'a donné le goût du mariage.

— Oui.

— Le moment est donc mal choisi pour tirer de mon passé je ne sais quelle histoire... Je vous dis cela, chère madame, parce que, tôt ou tard, on vous la contera cer-

tainement, en ayant soin de l'amplifier, pour me perdre dans votre esprit.

— De quelle histoire voulez-vous parler?

— D'une ancienne liaison de jeune homme, enterrée depuis des années.

— Vraiment?

— Je suis honteux de vous entretenir de ces détails, chère madame.

— Dites toujours.

— Eh bien, une femme de théâtre, une danseuse, assez jolie, du reste, et bonne fille, que j'ai connue autrefois... Croirez-vous qu'elle s'était mis en tête de m'épouser?

— Épouse-t-on de telles femmes?

— On ne lui en a pas moins fait accroire qu'elle avait des droits sur moi, et l'on s'est servi d'elle pour me menacer d'un scandale.

— Et qui donc?

— Je vous l'ai dit : M. de Bugny.

— Mais c'est indigne!

— Encore une fois, je ne vous dis cela, chère madame, que pour vous mettre en garde contre une calomnie. Puisque je dois renoncer à l'honneur que j'ai si longtemps envié, je veux, au moins, en m'éloignant, emporter avec moi votre estime.

— Que voulez-vous dire?

— Je dis que, maintenant, d'ici à bien longtemps du moins, je vais être obligé de cesser de vous voir.

— Et pourquoi?

— Voulez-vous que je sois témoin du bonheur de mon rival?

— Comment! N'épousez-vous donc plus Éveline?

— Eh! le puis-je, madame?

— Pourquoi pas?

— Ce matin, j'ai dû prendre l'engagement de renoncer à sa main.

— L'engagement? Envers qui?

— Mais envers M. de Bugny. Il m'avait menacé d'un cartel. J'ai compris qu'un duel entre nous ne pourrait manquer de faire le plus grand tort à votre nièce, et, plutôt que de la compromettre, j'ai mieux aimé me sacrifier.

— Ainsi, vous ne voulez plus être notre neveu? dit madame Valmaseda, stupéfaite.

— Hélas! madame! répondit tristement le vicomte de Saint-Bertrand.

Cependant le mari, qui, pendant la durée de ce dialogue. marchait auprès de sa femme en laissant échapper des signes d'impatience, leva la tête, et, touchant Saint-Bertrand au bras pour se faire écouter, lui dit tout à coup:

— Dites donc, je ne sais quelle mouche vous pique, moi. Tout ce que vous nous avez débité est fort bien imaginé; mais je ne vois pas qu'il y ait de quoi *fouetter un chat* dans votre affaire. Ma nièce est une sotte; bien! toutes les femmes le sont. C'est à vous de la ramener à la raison quand vous serez marié. Pour M. de Bugny, il vous en veut; c'est naturel, vous avez pris sa place. Mais je vous trouve bon de vous laisser molester par ce monsieur. Quant au chevalier Florimond, il a la rage de fourrer son nez partout, c'est vrai! Mais il n'a aucun droit sur vous, que je sache; et, comme ce n'est pas lui, qui doit donner une dot à ma nièce, il est facile, ce

me semble, de lui faire tourner les talons. Vous n'avez pas dit la vérité. Non; vous n'avez pas dit la vérité. Vous avez un autre motif pour rompre ce mariage.

— Je vous assure..., dit Saint-Bertrand.

— Vous avez un autre motif, vous dis-je, reprit Valmaseda. Quel est-il? Ne trouvez-vous pas la dot assez forte? Dites-le. On l'augmentera. Mais ne nous faites plus de contes à dormir debout. Je suis trop vieux pour y croire.

— Je vous jure, monsieur, répondit Saint-Bertrand, que je ne vous ai rien caché des causes de ma détermination. Je suis fatigué de la lutte. Épouser une fille malgré elle ne me séduit pas beaucoup; et me battre en duel pour la posséder, c'est trop chanceux : je recule.

— Mais, s'il en est ainsi, que comptez-vous donc faire?

— Partir. Voyager pendant quelque temps; chercher des distractions qui m'aideront à oublier ma mésaventure.

— Eh bien, vous me mettez dans une belle position, vous! s'écria Valmaseda.

— Que voulez-vous dire?

— Comment! reprit l'avare, depuis un an, je vous accueille comme un fils; ma maison devient la vôtre; il n'est pas de bons procédés que je n'aie pour vous. Je prends sur moi, à cause de vous, de manquer à ma parole; je rêve de vous laisser un jour, le plus tard possible, il est vrai, mais un jour enfin, tout mon bien; je ne me gouverne que par vous; je ne vois rien que par vos yeux! Il est vrai qu'ils sont bons, vos yeux! sans cela... Vous me faites placer et déplacer mon argent à votre guise, et tout

à coup, juste au moment où j'ai vendu mes valeurs par votre conseil, où mes fonds dorment à la Banque, improductifs, attendant je ne sais quelle affaire magnifique...

— Ah! oui, dit Saint-Bertrand, l'affaire des mines.

— Cela m'allait si bien! reprit Valmaseda. Des mines de plomb, en Catalogne. Moi qui suis justement né en Catalogne... Eh bien, c'est ce moment que vous choisissez pour nous planter là, mes fonds et moi, et me dire que vous allez voyager pour vous distraire?

— Mais,... monsieur,... balbutiait Saint-Bertrand.

— Libre à vous de ne pas épouser ma nièce, dit l'avare; mais, au moins, restez avec nous.

—Attendez, reprit alors Saint-Bertrand ; en y réfléchissant, il serait peut-être possible de donner suite à nos projets.

— Comment cela? dit madame Valmaseda.

Et elle se rapprocha de lui.

— Malheureusement, continua-t-il, le moyen qui se présente à mon esprit est un moyen... grave, un moyen... extrême.

— Quel est ce moyen? dit l'avare.

— Vous comprenez que, si j'ai consenti à me retirer, ce n'était pas que mademoiselle Éveline me déplût. Elle est jolie... très-bien élevée... douce de caractère... et je sais bien que, si M. de Bugny n'était point ici, si nous pouvions nous trouver réunis, n'importe où, à nous trois, en nous y prenant bien, nous finirions par le lui faire oublier, et bien vite!

— Ça, c'est certain! dit madame Valmaseda.

— Qu'est-ce que je demande? reprit Saint Bertrand. C'est de l'épouser. Et, l'on peut s'en rapporter à moi, je saurai bien me faire aimer d'elle après le mariage.

— Bon! bon! mais le moyen? dit Valmaseda.

— Eh bien, le moyen, selon moi, consiste à séparer votre nièce de M. de Bugny.

— C'est facile!

— A la soustraire aux suggestions dangereuses du chevalier Florimond.

— C'est facile encore.

— Et surtout à disposer les choses de telle façon, qu'elle ne se doute même pas du complot que nous aurons fait ensemble.

— Voyons le complot! dit Valmaseda.

— Le mois prochain, répondit Saint-Bertrand, nous devions aller en Espagne pour visiter ces mines, n'est-ce pas?

— Oui.

— Rien ne nous oblige à les voir avant la conclusion de l'affaire?

— Non.

— Et rien ne vous retient ici, ni à Paris?

— Non.

— Eh bien, au lieu d'aller en Espagne, allons en Italie, et, au lieu de partir dans un mois,... partons demain.

— Mais c'est parfait! dit madame Valmaseda.

— Partons demain! dit l'avare.

— Seulement, reprit Saint-Bertrand, gardez-vous bien d'en parler à personne.

— Soyez sans inquiétude!

— Au chevalier Florimond, surtout ! et encore moins à votre nièce ! Elle n'aurait qu'à prévenir M. de Bugny, et elle n'y manquerait pas, tout serait à recommencer.

— Tranquillisez-vous.

— Pour plus de sûreté, ne lui dites pas où vous allez. Vous partez; vous quittez Paris; vous l'emmenez avec vous : cela suffit.

— C'est clair !

— Et, pendant que M. de Bugny la cherchera en Espagne, s'il veut, nous nous installerons avec elle à Rome.

— A Rome soit !

— Vous comprenez que, là, Dieu merci ! on se passe de la municipalité pour contracter mariage, et l'on peut profiter d'une heure de découragement pour mener une fille à l'église et la marier haut la main !

— Vraiment ?

— Mais oui !

— Est-ce assez commode !

Tous les trois se congratulèrent d'une aussi triomphante idée, et Saint-Bertrand prit enfin congé des époux pour retourner à Paris faire ses malles.

Il venait à peine de les quitter, et ils se trouvaient tous deux encore au pied du perron, quand un domestique, s'adressant à Valmaseda :

— Monsieur, dit-il, M. le chevalier Florimond est au salon.

— C'est bien, dit Valmaseda.

Et, se tournant vers sa femme :

— J'ai bien envie de profiter de l'occasion pour en finir à tout jamais avec lui, moi !

— Ma foi! dit-elle, c'est peut-être une idée! mais alors ne dites mot du voyage.

— Soyez tranquille! dit l'avare.

Et il gravit les marches du perron pour recevoir le chevalier.

C'était le comte de Bugny qui avait envoyé là M. de Bel-Assise. Depuis que le sieur Gugenheim lui avait révélé tous les secrets de l'existence de Saint-Bertrand, l'idée que son rival chercherait à le jouer s'était emparée de son esprit, et ses soupçons avaient été fortifiés par les épanchements d'Éveline. S'il avait emmené avec lui le chevalier, c'est qu'il ne voulait pas — et cela sous aucun prétexte — avoir de relations directes avec Saint-Bertrand, et que, pour l'obliger à se démettre de ses prétentions, il croyait ne pas pouvoir employer de plus sûr intermédiaire que son père. Quand il vit le même soir, à travers l'ouverture de la porte du pavillon, le vicomte conférant si tranquillement avec les époux, il se dit que, dans ce moment, au lieu de dégager sa parole, comme il avait promis de le faire, son rival était fort capable d'ourdir un nouveau complot pour se soustraire à ses représailles; et alors, avant que d'agir ouvertement contre lui, il résolut de s'assurer de la justesse de ses doutes. Il pria donc le chevalier d'entrer dans le salon, comme s'il arrivait directement de Paris, et de confesser Valmaseda; ce à quoi le brave homme consentit d'autant plus volontiers, que sa confiance dans la promesse de son fils avait été grandement altérée par les confidences d'Éveline.

L'avare, dès qu'il l'aperçut, s'avança vers lui avec un air de feinte bonhomie·

— Ah! pardieu! lui dit-il, je suis enchanté de vous voir.

— Vous êtes bien bon, répondit Florimond.

— Il faut avouer, mon cher, reprit Valmaseda, que j'ai en vous un ami bien zélé. Vous daignez vous intéresser à mes affaires comme si elles étaient les vôtres.

— Oh! mon Dieu! fit le chevalier, c'est bien naturel! Nos relations datent déjà de vingt ans.

— Oui; mais, en agissant ainsi, n'avez-vous pas craint de vous montrer indiscret, mon cher?

— Indiscret! pourquoi?

— Dame! à ma place, bien des gens n'aimeraient pas qu'on prétendît leur rendre service malgré eux!

— Voyons, voyons, Valmaseda, dit le chevalier, ce préambule est inutile. Quand on est bien d'accord sur le fond d'une affaire, à quoi bon s'arrêter aux détails? Supprimons les détails, voulez-vous? Et, maintenant, dites-moi, avez-vous vu M. de Saint-Bertrand?

— Oui.

— Et tout est-il terminé entre vous?

— Sans doute.

— Ah! tant mieux! Alors, il vous a donc rendu votre parole?

— Quelle parole?

— Enfin, dit Florimond impatienté, il a pris congé de vous. Il ne reviendra plus ici?

— Il ne reviendra plus ici! s'écria l'avare avec indignation. Il n'en sortira plus, voulez-vous dire?

— Comment?... balbutia le chevalier.

L'avare, furieux, lui coupa la parole.

— Ah! vous vous êtes figuré qu'en recourant à l'intimidation et au scandale vous pourriez me forcer la main! Vous ne me connaissez guère. Sachez-le, le complot que vous avez ourdi contre un homme que j'estime au-dessus de tous, tournera à votre confusion et à celle de votre indigne ami. Hier, je voulais donner ma nièce à Saint-Bertrand. Aujourd'hui, si je ne me retenais... avec ma nièce, je lui donnerais tous mes biens.

— Comment, Valmaseda, répondit le chevalier, êtes-vous véritablement assez aveuglé pour agir ainsi? Savez-vous que cet homme à qui vous voulez sacrifier votre nièce, et que vous dites estimer au-dessus de tous les autres, je l'ai surpris aujourd'hui chez une femme dont il était l'amant depuis deux ans?

— Oui, je le sais! dit Valmaseda d'un air triomphant.

— Savez-vous aussi que cette femme, qui vaut mieux que lui, du reste, savez-vous qu'il s'était engagé à l'épouser?

— Oui, je le sais! répéta Valmaseda.

— Et savez-vous, enfin, continua le chevalier, qu'il a toujours vécu de l'existence la plus... que sa jeunesse s'est passée à... qu'il a... enfin, savez-vous que, ce matin, confus de voir ses turpitudes découvertes, il a promis de renoncer à votre nièce?

— Oui, je le sais!

— Mais, malheureux ami!... s'écria Florimond.

— Ah! il faut espérer que vous ne me chercherez pas querelle, vous! interrompit rudement Valmaseda. Quoique j'aie soixante ans passés, je ne suis point endurant, je vous le jure.

— Mais, mon ami...

— Il n'y a plus d'ami! Vous êtes un calomniateur. D'ailleurs, mêlez-vous de vos affaires; les miennes ne regardent que moi.

— Ah çà! il me semble que je deviens fou, s'écria Florimond, ou que je rêve. Ma foi, tant pis! il ne sera pas dit que je ne démasquerai pas ce misérable. Voilà par trop longtemps que je le porte sur mes épaules, et ce serait lâcheté à moi de le laisser triompher. Écoutez, Valmaseda, apprenez enfin ce secret qui a pesé comme un cauchemar sur mon existence, et que je cachais comme une honte.

Mais en cet instant le comte de Bugny entra dans le salon. Il avait entendu la discussion, car la fenêtre était ouverte. Lui qui, grâce à Gugenheim, connaissait toutes les actions de Saint-Bertrand, il ne voulait pas tolérer que l'honnête Florimond subît l'humiliation d'avouer qu'il était son père. Il sentait, au surplus, que même cela ne changerait rien maintenant aux intentions de Valmaseda.

Saisissant donc le chevalier par le bras au moment où il allait trahir son secret, il lui dit :

— Permettez, chevalier. C'en est assez. Ne prononcez pas un mot de plus, si vous m'aimez.

Et, se tournant alors vers Valmaseda :

— Monsieur, dit-il, vous vous êtes montré déloyal et cruel à mon égard, et profondément injuste à l'égard de ce digne homme. Il faut que vous en soyez puni. Vous le serez. Poursuivez donc vos projets. Enfoncez-vous dans votre folie. Elle est si excessive, qu'elle ne m'inspire plus

aujourd'hui aucune crainte; et, croyez-le, elle ne servira de rien au personnage dont vous êtes dupe. Avant trois jours, la honte que vous éprouverez de votre aveuglement sera telle, que, votre ami et moi, nous nous estimerons assez vengés!

— C'est bon! c'est bon! dit Valmaseda, je n'ai que faire de vos menaces. Mais tournez-moi les talons tous deux, s'il vous plaît!

— Monsieur, répondit de Bugny en souriant de cette aménité, vous êtes maître chez vous. Nous allons donc, monsieur et moi, *vous tourner les talons*, comme vous dites. Mais, avant de sortir, je vous donnerai un conseil.

— Qu'est-ce que c'est? fit l'avare d'un air méprisant.

— Ne souffrez pas que M. de Saint-Bertrand demeure à Paris. Cachez-le, près d'ici ou ici, et engagez-le bien à ne pas sortir ou à ne sortir que le soir.

Malheureusement pour de Bugny, en donnant cet avertissement ironique à Valmaseda, il ignorait que son rival devait quitter la France le lendemain, en enlevant les deux époux et sa chère Éveline.

XXIII

DÉFAILLANCE DE JEUNE FILLE

En disant au chevalier Florimond qu'il lui fallait terminer *quelques mauvaises affaires* avant de quitter Paris,

Saint-Bertrand n'avait d'autre idée que celle de gagner un peu de temps. Ce n'était pas cependant que les mauvaises affaires lui fissent faute. Il avait entre autres, sur les bras, celle du sieur Cerveiro, qui était de nature à lui causer de grands embarras. La lettre de change de trente mille francs, souscrite au profit du jeune escompteur, était alors échue depuis trois mois. Le vicomte n'avait pu la payer, il avait été poursuivi; Cerveiro avait obtenu un jugement contre lui; mais, avant de faire emprisonner son débiteur, cet homme pratique et sans fiel, plein de formes et de procédés, avait cru devoir lui rendre visite. Il en était résulté que Saint-Bertrand, n'ayant pas d'autre moyen de toucher le cœur de Cerveiro, lui avait confié dans les plus grands détails le secret de l'honnête entreprise qu'il poursuivait, et lui avait ainsi péremptoirement démontré que son intérêt, à lui escompteur, l'obligeait à le laisser en liberté, pour épouser Éveline.

En effet, le plus sûr moyen de faire manquer le mariage de Saint-Bertrand, c'était de le mettre à Clichy. Autant Valmaseda était disposé à donner sa nièce à un homme qu'il croyait riche et lancé dans le courant des grandes spéculations, autant il était impossible de lui faire accepter une sorte de *panier percé*, criblé de dettes et logé dans une maison du gouvernement. La seule chance qui restât donc au sieur Cerveiro pour *palper son argent*, c'était, comme le lui dit Saint-Bertrand, ce *diable de mariage*. L'escompteur le comprit tout de suite, et alors, afin de se mettre en règle, il fit signer à son débiteur un acquiescement au jugement qui le condamnait, par corps, au payement de la somme de trente mille francs; puis il s'en-

gagea sur parole à *le laisser tranquille* momentanément, à condition toutefois que ledit mariage ne traînerait pas par trop en longueur. Inutile d'ajouter que ce petit arrangement coûta cinq mille francs de plus au beau vicomte ; mais le sieur Cerveiro n'exigea pas d'argent comptant, et se contenta d'une nouvelle lettre de change à six mois d'échéance, dont la somme fut, à l'avance, destinée par lui aux premiers frais de l'éducation de ses cinq enfants.

Toutes choses étaient ainsi convenues entre eux, lorsque les événements que nous connaissons obligèrent Saint-Bertrand à modifier son plan de campagne. Valmaseda consentant à partir avec lui pour l'Italie, le vicomte se garda bien de prévenir son créancier de sa fuite, car il sentait que l'escompteur refuserait énergiquement de se démunir de son gage. Ce gage, c'était lui, Saint-Bertrand, qu'il venait voir tous les matins, pour savoir s'il se portait bien, et lui demander des nouvelles de *leur affaire*. Le vicomte, en donnant à son domestique l'ordre de faire ses malles, ne dit même pas à ce dernier qu'il partait pour l'Italie, pensant que Cerveiro pouvait fort bien l'avoir chargé de le surveiller. Il lui dit simplement qu'il allait à Vichy passer une quinzaine de jours avec *quelques personnes de sa connaissance*, et, craignant que son père et le comte de Bugny n'eussent vent de son départ et ne révélassent à Valmaseda certaines choses relatives à Louis Béraud, pour l'empêcher, il résolut d'aller s'installer à Versailles, et de n'en plus bouger que pour monter en chaise de poste avec ses dupes.

Il était tellement pressé de les revoir, le matin du jour fixé pour le départ, qu'il ne se donna même pas la peine

de mettre un peu d'ordre chez lui. Il se contenta de fermer à clef ses tiroirs, et, disant à son domestique de lui apporter ses malles à Versailles, aussitôt qu'elles seraient faites, il alla prendre le train de midi au chemin de fer, et, vers une heure, il franchissait le seuil de la maison du boulevard du Roi.

Mais il n'y rencontra personne, Valmaseda étant allé à Paris pour prendre de l'argent chez son banquier et un passe-port à la préfecture, et sa femme n'étant pas, pour le moment, dans un costume qui lui permît de se montrer. On pense bien, en effet, que madame Valmaseda n'était pas femme à s'embarquer pour l'Italie sans emporter avec elle quelques-unes de ses nippes. Au moment où l'on vint lui annoncer l'arrivée du vicomte, elle était à genoux par terre, dans sa chambre, cheveux défaits, en robe lâche et manches retroussées; et de ses blanches mains, elle-même! elle empilait ses robes, ses bijoux, ses châles, ses dentelles, ses onguents, ses parfums, ses pots de rouge, ses bonnets galants, ses fleurs fines, ses dentelles mignonnes, ses souliers, ses gants, quarante jupons, trente paires de bas de soie brodés, deux boites de cheveux postiches, cinq corsets de satin gris à nœuds roses, huit chapeaux, soixante mouchoirs, et le reste!... dans quatre caisses énormes qui devaient se grouper et s'échafauder tout autour et sur le sommet de la chaise de poste que le jardinier époussetait déjà dans la cour de la maison.

Madame Valmaseda fit dire à Saint-Bertrand qu'elle ne pourrait pas descendre au salon avant deux bonnes heures, et qu'elle le priait de l'excuser.

Saint-Bertrand, aimant mieux rêver dehors à ses affaires que de s'ennuyer dans le salon, se leva en bâillant du fauteuil où il était assis, et se dirigea vers la porte. Mais, au moment de tirer à lui le bouton de cette porte, il le sentit tourner dans sa main, la porte s'ouvrit, et, à sa grande surprise, Éveline parut soudain devant lui. La jeune fille avait le teint animé, les yeux brillants, et elle le regardait avec une expression de hauteur.

— C'est à vous que je veux parler, monsieur, lui dit-elle.

Jusqu'alors, bien que depuis quinze mois les jeunes gens se fussent rencontrés presque tous les jours, ils ne s'étaient jamais dit un mot seul à seule. Et même, devant ses parents, Éveline avait toujours affecté de répondre sèchement à tout ce que lui disait le vicomte. Sa voix produisit donc sur lui un singulier effet. Il sentait bien qu'elle le détestait, mais il la croyait timide et craintive. En la voyant ainsi venir à lui, sans baisser les yeux, il fut très-étonné, mais il ne perdit pas la tête.

— A moi, mademoiselle?... dit-il en reculant dans le salon et donnant à tout son visage cet air de douceur qui lui allait si bien. Un tel honneur a lieu de me flatter.

Mais Éveline sourit froidement, et, s'asseyant :

— Laissez les compliments, je vous prie. Je ne saurais comment y répondre.

— M'est-il possible, dit Saint-Bertrand en s'asseyant en face d'elle, de prendre autrement qu'avec reconnaissance la faveur que vous daignez m'accorder?

Sa voix était bien douce! ses regards étaient bien sou-

mis! bien affectueux! Mais la jeune fille conserva son masque impassible.

— Je ne suis pas venue pour vous accorder une faveur, monsieur, mais pour vous demander une explication que les événements ont rendue nécessaire.

Saint-Bertrand comprit aussitôt que *ses affaires allaient se gâter*.

— Pardon, mademoiselle, répondit-il. Mais vous êtes émue, tremblante. Ne serait-il pas à propos de remettre...?

Éveline l'interrompit.

— Non, monsieur.

— Alors... fit Saint-Bertrand, un peu plus sérieux, je vous écoute.

— Monsieur, dit Éveline, allant tout droit au fond des choses, si mes parents sont assez aveuglés pour vouloir vous donner ma main au mépris de leur parole et de ma volonté, c'est à eux que revient la responsabilité d'une démarche qui blesse mes habitudes aussi bien que mes sentiments. Je ne puis réclamer la protection du seul homme de qui je voudrais la tenir; je ne le pourrais, du moins, sans vous mettre en présence, et je l'exposerais alors à un danger. J'étoufferai donc mes scrupules pour me défendre moi-même, et, en me défendant, monsieur, j'essayerai de surmonter ce qu'il y a de pénible pour moi dans une semblable situation.

— Vous défendre, mademoiselle! dit Saint-Bertrand. Et contre qui?

— Contre vous, monsieur, qui me poursuivez de vos sollicitations depuis si longtemps, comme si, à défaut de

la répulsion qu'elles m'inspirent, vous ignoriez l'existence de l'engagement qui me lie à un autre.

— Mais, mademoiselle ! reprit Saint-Bertrand, je ne me savais pas assez malheureux... Et, d'ailleurs, madame votre tante a dû vous dire...

— Ma tante ne m'a rien dit, monsieur; mais, ce matin, quelques mots échappés à sa joie mal contenue m'ont révélé le complot formé contre mon libre arbitre.

— Aïe ! fit Saint-Bertrand entre ses dents. La peste soit de la bavarde !

— C'est vous, monsieur, reprit Éveline, qui avez dû conseiller ce départ précipité, sans doute pour me soustraire à la protection d'un homme que j'estime, que j'aime, monsieur, pourquoi ne le dirais-je pas ? et que vous avez abusé par un subterfuge.

— Un complot, mademoiselle? un subterfuge ? Les expressions dont vous vous servez sont cruelles !

— Et de quelles autres expressions puis-je me servir pour qualifier votre conduite ? Est-ce le fait d'un honnête homme, dites-moi, de s'acharner comme vous le faites après une malheureuse fille, dans l'espoir de la vaincre par le découragement et l'obsession ? Est-ce le fait d'un honnête homme, de prendre un engagement avec l'arrière-pensée de le trahir, et d'amener une femme aux extrémités où je suis ? Si vous ne sentez pas qu'il y a de ces pudeurs que l'on respecte, de ces personnes qu'on ne commet pas en de certaines intrigues ; si vous n'avez pitié d'une fille qui ne vous a rien fait et qu'on veut perdre, alors, monsieur, montrez-vous donc tel que vous êtes, et

ne vous étonnez plus si l'on vous traite moins en homme loyal qu'en persécuteur odieux.

— Mais, mademoiselle,... dit Saint-Bertrand. C'est bizarre! ajouta-t-il en se parlant à lui-même, cette jeune fille que j'ai toujours vue silencieuse et renfermée, je ne l'aurais pas crue capable de parler ainsi!

Éveline cependant s'excitait en parlant. Sa voix était brève, dure. Ses grands yeux éclatants — des yeux de Junon — ne se détachaient pas des yeux de son ennemi, et il y avait dans leur expression, comme dans l'expression de sa bouche, plus de mépris que de colère.

— Qu'espérez-vous donc, cependant, reprit-elle, en me faisant enlever par ma famille? Pensez-vous qu'il me suffira de quitter cette maison pour perdre mon indignation et mon courage, et que, parce qu'on m'aura traînée, malgré moi, je ne sais où, j'abdiquerai mes sentiments? Mais, monsieur, si, grâce à Dieu! il est une loi sacrée chez toutes les nations de la terre, c'est celle qui défend aux familles, fussent-elles de sang royal, de marier leurs enfants contre leur gré. Me prenez-vous pour une de ces femmes, parodie de leur sexe, dont on vient à bout en entassant dans leur corbeille de mariage les dentelles sur les diamants? Croyez-vous qu'on pourra me vaincre en m'effrayant? Sachez-le, je suis d'une race où la fierté compte pour quelque chose. En quelque lieu qu'on me mène, j'irai; mais j'irai tout entière, avec mes répulsions et mes affections; la crainte n'aura rien de moi, et, s'il faut tout vous dire, pour vous faire quitter votre espoir insolent et vos trames, j'aimerais mieux mourir que d'être à vous!

— Comme elle est belle! se disait Saint-Bertrand émerveillé d'une telle passion. — Mademoiselle, répondit-il avec l'air le plus respectueux, je ne croyais pas mériter tant de colère. Souffrez que je vous le dise : vous vous faites de mon caractère et de mes intentions une idée exagérée. Il n'y a jamais eu de complot tramé contre vous dans votre famille, et ce départ qui vous irrite si fort, j'y suis absolument étranger. Je puis avoir des défauts, j'en conviens; il faut bien que j'en aie, puisque mes soins ne m'ont servi qu'à m'attirer votre haine; mais je ne suis ni assez odieux ni assez niais pour concevoir l'idée de vous épouser malgré vous. Hier, au moment où j'appris la préférence accordée par vous à M. de Bugny, je rompis l'engagement contracté entre moi et votre famille. Maintenant, si vos parents refusent de vous marier à celui que vous préférez, est-ce ma faute? C'est bien assez pour moi d'avoir eu le tort de vous déplaire, sans que vous y ajoutiez celui de répondre des actions d'autrui.

Tout cela était dit sur un ton charmant et attristé, le ton qu'eût pu prendre un enfant pour se disculper d'une faute qu'il n'eût pas commise. Sans qu'il y mît d'étude ni d'hypocrisie, naturellement, candidement, — car il se croyait en mentant, le roué! — il abaissait ses longues paupières sur les yeux, pâlissait, tremblait; on eût dit qu'il allait pleurer. Un vieux juge y eût été pris. Mais Éveline le regardait toujours avec méfiance.

— Si vous ne voulez pas répondre des actions d'autrui, lui dit-elle, pourquoi donc en profitez-vous?

— En quoi donc est-ce que j'en profite? répondit-il. Voyons, mademoiselle, cette occasion ne se représentera

peut-être jamais; permettez-moi de mettre mon âme à nu devant vous. Je conviens avoir formé un espoir ambitieux, séduit que je fus, dès le premier jour, par cette grâce qui fait de vous une personne...

Mais ici, voyant Éveline lui lancer un regard de dédain, il s'interrompit.

— Pardon! mais ce que je voulais obtenir de vous n'avait rien qui pût vous blesser. A aucun prix, vos parents ne veulent entendre parler de M. de Bugny, et vous savez trop bien ce que vous leur devez, ce que vous devez au monde, à vous-même, pour former le dessein de l'épouser malgré eux. Vous n'êtes pas, Dieu merci, de ces femmes qui, même avec le droit pour elles, font scandale, et votre fierté ne s'accommoderait pas qu'on parlât jamais de vous, même pour vous approuver. Eh bien, puisque M. de Bugny ne saurait être votre époux, pourquoi ne permettriez-vous pas à... je n'ose dire un ami, le mot est trop ambitieux, mais à un galant homme qui ne peut se défendre d'une vie sympathie pour vous, de... d'essayer de vous offrir... non pas même les conseils, mais les consolations qu'on ne refuse de personne quand on se trouve dans votre situation? Je ne vous demanderais jamais autre chose; et, mon Dieu! faut-il tout dire? qui sait si quelque jour, quand la réflexion serait venue calmer chez vous une exaltation dangereuse, quoique légitime, vous ne conviendriez pas que l'amitié, sans s'élever jusqu'à l'amour, le vaut bien? C'est là tout ce que j'oserais attendre de vous, mademoiselle, si toutefois, mieux éclairée sur mon caractère et mes sentiments, vous daigniez m'y autoriser.

Tout cela était d'une telle habileté, qu'Éveline, hésitant un peu dans ses doutes, devint rêveuse.

— Ainsi, dit-elle, ce n'est pas vous, monsieur, qui avez conseillé ce départ?

— Mais non! fit-il avec vivacité.

— Et... vous ne devez pas partir avec nous?

— Ah! si.

— Pourquoi? dit-elle.

— Votre oncle m'a demandé de l'accompagner, comme un service. Pouvais-je le refuser?

Ceci n'était pas mal, faute de mieux, mais ressemblait un peu à une défaite. Éveline se méfia de nouveau.

— Et..., reprit-elle, savez-vous où nous allons?

— Non. On m'a dit : « Venez! » Je vais. Peu m'importe, au reste!

Sur ce mot, elle se redressa de toute sa hauteur, et, menaçant le menteur du regard :

— Pourquoi donc alors, tout à l'heure, avez-vous fait demander à ma tante, par le domestique, si mon oncle avait pris un passe-port pour l'Italie? J'étais dans le jardin, derrière cette porte, et j'ai tout entendu!

Saint-Bertrand se mordit les lèvres.

— Ah! reprit-elle, vous avez pensé m'abuser par des airs cauteleux et des paroles amicales! Mais sachez donc que, depuis un an, monsieur, je vous étudie; que je cherche à me rendre compte du moindre de vos sourires et de vos gestes; que je ne dors plus la nuit, absorbée que je suis par une idée fixe : celle de connaître entièrement mon ennemi. Tenez! je ne suis qu'une fille de dix-neuf ans, mais vous ne me tromperez pas; car je vous sais par cœur,

et je m'engage à l'avance à vous donner, à vous, la raison de toutes vos actions!

— Malepeste! se dit Saint-Bertrand, quelle résolution! J'aurai plus de peine que je ne croyais avec elle!...

Et, sur-le-champ, se levant avec un regard plein de menace et de fausseté:

— Mademoiselle, dit-il, je vois que, malheureusement, aujourd'hui du moins, vous n'êtes pas parfaitement disposée à me comprendre. Il y a, d'ailleurs, peu de convenance pour vous à prolonger cet entretien dans un salon où personne... que moi...

— Monsieur! fit Éveline avec l'accent d'une reine offensée par un valet.

Mais il opposait à son mépris le respect le plus insolent et le plus humble.

— Je sais trop ce que je vous dois pour ne pas me priver volontairement de l'honneur de vous entendre...

— Mais,... monsieur, fit encore Éveline.

— Veuillez agréer mes hommages respectueux, mademoiselle.

Et, lui faisant un profond salut, il se dirigea vers la porte.

Voyant cela, Éveline, indignée, chercha dans son mépris un mot, un seul, mais un mot suffisant pour l'empêcher de sortir. Et, sans qu'elle s'en doutât, celui qui lui vint à l'esprit était le plus cruel qui pût torturer sa conscience.

— Fi donc! s'écria-t-elle, ces mensonges, ces ruses, ces semblants de respect, tout cela..., *c'est pour de l'argent!*

Il touchait la porte des mains. Mais, à ce mot si violent et si vrai, il fit volte-face, et marcha sur elle. Elle eut peur, car c'était un autre homme qu'elle avait devant les yeux. Le renard cauteleux avait pris l'épouvantable apparence du tigre. Beau, mais alors d'une beauté de meurtrier, la lèvre relevée, l'œil sanglant, et pâle comme un spectre :

— Eh bien, oui ! vous l'avez dit ! s'écria-t-il, c'est pour de l'argent !... Mais pour autre chose encore ! reprit-il. Pour vous voir, vous si insultante ! si belle ! vous, femme ! à deux genoux devant mes pieds. Taisez-vous ! lui dit-il en serrant les poings. Ah ! vous m'avez outragé ! Préparez-vous à trembler, maintenant. Votre amant,... je vous le tuerai ! Votre oncle,... je le ruinerai. Votre tante,... je la perdrai ! Et tout cela, pour de l'argent, comme vous dites !

Elle pensait qu'il était devenu fou, mais il ne lui prouva que trop qu'il était lucide.

— Vous rappelez-vous le jeune d'Aigreville, lui dit-il, ce niais que j'ai fait déguerpir d'ici ? Je lui ai arraché les lettres de votre tante. Et quelles lettres !... Elles sont en ma possession. Si vous repoussez ma main aujourd'hui, ma première vengeance contre vous sera de donner à M. Valmaseda toutes ces lettres.

— Grand Dieu ! ne faites pas cela, dit Éveline. Ma tante !... *il* la tuerait !

— J'y compte bien ; car alors vous aurez sur votre tête le sang de cette femme qui vous a tenu lieu de mère.

— Misérable ! fit Éveline.

Et, ne pouvant supporter cette idée atroce, elle tomba, pâmée, sur une chaise.

Quand elle reprit ses sens, il avait disparu. Un autre homme se tenait debout à sa place; c'était le comte de Bugny. Elle resta quelque temps à rassembler ses idées, et enfin la mémoire lui revint tout à coup. Alors, elle se jeta dans les bras du comte.

— Ah! malheureuse! s'écria-t-elle. Il faut que je l'épouse maintenant!

XXIV

LES ADIEUX DE BARBERINE

— Non, chère enfant, il ne faut pas que vous l'épousiez, dit le comte à Éveline en la serrant contre son cœur. Je ne sais quelles menaces il a pu vous faire; mais il ne les mettra point à exécution.

Et, comme elle le regardait avec stupeur, il ajouta:

— Nous saurons bien l'en empêcher.

— Mais comment l'en empêcherez-vous? répondit-elle. En exposant votre vie, n'est-ce pas?

— Eh! non! fit-il en souriant.

— Alors, comment?

— En le mettant dans l'impossibilité de nuire à personne.

— Et croyez-vous, reprit Éveline, que, pour se venger, il ne vous forcera pas à le rencontrer sur le terrain?

— Allons donc! s'écria de Bugny souriant toujours. Les personnages de l'espèce de ce monsieur ont souvent le désir de se hausser dans l'estime des sots, en faisant preuve d'un courage facile. Mais les honnêtes gens ne sont point assez simples pour les y aider.

— Mais vous ne savez pas, reprit Éveline, jusqu'où vont ses désirs de vengeance. Ce n'est pas vous seulement qu'il poursuit. Ma tante, qui ne l'a que trop soutenu contre moi, il la perdra — il m'en a menacée — pour me mettre un remords dans le cœur, si je ne consens à l'épouser.

— Est-il assez vil pour cela?... dit le comte. Eh bien, rassurez-vous encore. Mais menez-moi sur-le-champ près de votre tante. Je lui fournirai le moyen de se tirer des griffes de ce Saint-Bertrand.

Éveline conduisit immédiatement le comte chez madame Valmaseda. Cependant le chevalier Florimond, qui était arrivé quelques instants après de Bugny, s'était mis à la recherche de son fils. Il le rencontra au fond du jardin.

— Un moment! j'ai affaire à vous, monsieur, lui dit-il, comme Saint-Bertrand cherchait à l'éviter. Ne voulez-vous point m'entendre? ajouta-t-il. Libre à vous. Mais je vous préviens que, si vous faites un pas, un seul, hors de cette allée, vous rencontrerez des gens qui vous ménageront moins que moi, je vous le jure.

— Ah! ah! se dit Saint-Bertrand, l'officier est là, qui m'attend, sans doute? Voyons: Valmaseda ne reviendra peut-être pas avant une heure. Si j'en finissais une bonne fois avec ce de Bugny?... Non. Il vaut encore mieux user le temps.

— Monsieur, reprit Florimond, hier, vous vous êtes indignement joué de moi. Mais je ne vous le reprocherai pas. Aujourd'hui, nous n'avons point de temps à perdre. Oui ou non, voulez-vous renoncer à ce mariage?

— Quoi! encore? fit Saint-Bertrand d'un ton moqueur.

— Oh! il ne s'agit plus de railler, dit le père. Répondez donc, et vite!

— Eh bien, fit le vicomte en souriant, que m'arrivera-t-il si je dis : *Oui?*

— Vous partirez d'ici sans être inquiété, et vous aurez la liberté d'aller exercer vos *talents* ailleurs.

— En vérité, c'est fort gracieux! Et, s'il me prend la fantaisie de dire : *Non?*

— Nous trouverons le moyen de vous soumettre.

— Vraiment? Et serais-je indiscret si je vous demandais de me faire connaître ce moyen?

— Vous le connaîtrez quand il en sera temps

— Et... quand en sera-t-il temps, monsieur?

— Vous le verrez.

— Comme vous avez l'air agressif! Vous m'en voulez, n'est-ce pas? à cause de ce que je vous ai dit hier? Eh bien, vous êtes un ingrat! N'êtes-vous pas délivré de moi, grâce à moi? Et cela n'est-il pas une chose heureuse?

— Oui, je suis délivré de vous, Dieu merci! reprit Florimond. Mais j'en serai encore bien mieux délivré tout à l'heure.

— Ah! c'est mal, ce que vous dites là! Parce que j'ai quelques légers torts envers vous, faut-il souhaiter ma mort?

— Sa mort!... fit le chevalier indigné.

— Croyez-vous qu'il me soit difficile de deviner que M. de Bugny m'attend avec ses témoins aux environs de ce jardin, et qu'il songe à m'empêcher de partir en me logeant une balle dans la tête? Il n'est pas nécessaire d'avoir immensément d'imagination pour se douter de cela. Cependant, comme le résultat d'un duel est toujours douteux, mon adversaire fait prudemment ce qu'il peut pour éviter d'en courir les chances. D'abord, il dépêche vers moi une belle éplorée; puis, craignant que ce premier ambassadeur ne soit insuffisant, il s'adresse à vous, il vous dit : «Vous êtes son père; attaquez-le par l'intimidation, il est possible qu'il cède; » et vous accourez tout ému, menaçant, jetant feu et flammes. Mais vous n'obtiendrez rien, vous le savez bien. Plutôt que de me retirer comme un niais ou comme un enfant, j'irais moi-même au-devant de ce duel, et, croyez-le, puisqu'on m'y force, je saurais bien m'en tirer à mon honneur.

— Il est aussi incapable de croire à un bon sentiment, cet être-là!... interrompit Florimond.

— Eh!

— Quoi?

— Vous parliez de bon sentiment, je crois?

— Oui, j'en parlais. Si je suis venu vous trouver, ce n'est pas que je veuille vous empêcher de vous battre. M. de Bugny ne vous fera pas l'honneur de se battre avec vous. Il a en main un moyen plus sûr que le duel de vous faire chasser d'ici comme le dernier des intrigants. Je suis venu parce que je me suis rappelé à temps votre mère. C'est par égard pour elle, pour sa mémoire, et non pour vous, que je vous dis : Prenez garde! Ne poussez pas à

bout ceux qui ont le droit et le pouvoir de vous perdre. Si vous ne vous retirez devant eux, vous le regretterez cruellement.

— Allons donc! s'écria Saint-Bertrand. Si l'on avait le moyen de me perdre, on s'en servirait sans dire gare!

— Quel homme!... dit le chevalier. Voyons : je n'ai pas le temps de discuter avec vous. Pour la dernière fois, voulez-vous suivre mes conseils?

— Peuh! non! fit le vicomte en souriant.

— Ainsi, votre résolution est prise?

— Oui.

— Vous ne voulez partir d'ici à aucun prix?

— Oh! à aucun prix.

— Ne vous en prenez donc qu'à vous de ce qui va vous arriver.

Et aussitôt, démasquant la porte du pavillon devant laquelle il se tenait, le chevalier fit place à une femme. Le voile de cette femme étant baissé, Saint-Bertrand ne la reconnut pas tout d'abord; mais, comme elle s'approchait de lui, il poussa tout à coup un cri :

— Barberine!

— Tu ne t'attendais point à me voir ici, n'est-ce pas? lui dit-elle.

Il lui saisit le bras, disant :

— Que me veux-tu?

— Tu le sauras.

Elle avait l'air si résolu, qu'elle lui fit peur, et, concevant à peine ce qu'il faisait, il l'entraîna dans le pavillon :

— Voyons, tu peux me faire beaucoup de tort, lui dit-il.

Je ne suis point ici chez moi. M. Valmaseda va rentrer d'un moment à l'autre. Au surplus... on m'attend, là dehors. Par ta faute, je vais avoir un duel sur les bras.

— Il s'agit bien de duel aujourd'hui, fit Barberine.

— De quoi donc s'agit-il? Parle bas.

— Il s'agit..., reprit-elle lentement. Mais, d'abord, écoute Cette entrevue est probablement la dernière que nous aurons ensemble, et je veux te dire aujourd'hui ce que j'ai sur le cœur depuis deux ans.

— Ah!... nous allons avoir une explication! s'écria Saint-Bertrand en frappant du pied.

— Écoute-moi : je ne te retiendrai pas longtemps, d'ailleurs; et je parlerai bas, puisque tu crains tellement d'être surpris. Depuis que je te connais, j'ai toujours vécu autrement que je ne voulais vivre. Dieu m'avait faite pour la vie paisible, pour les occupations tranquilles du foyer domestique, pour les affections pures et douces de la famille, et tu m'as condamnée à partager l'existence tourmentée des joueurs, sans qu'il me fût jamais possible de savoir si, après avoir cru aimer une sorte d'aventurier, je ne me trouverais pas appartenir un jour à...

— Barberine! fit Saint-Bertrand avec un geste terrible.

— Oh! ne crois pas, reprit-elle, que je sois venue ici pour me donner le facile plaisir de l'insulte. J'ai mieux à faire en ce moment, qui va décider de notre avenir à tous deux. Eh bien, je te disais que j'ai supporté l'horrible existence que tu m'as faite sans jamais me plaindre. Souffrir pour toi m'était doux! C'est pourtant une chose atroce que de s'avilir, quand on n'a d'autre idée que de se faire estimer. Mais c'est une fatalité attachée à ma situation

fausse! Jamais ce n'est un homme bon, humain, un honnête homme, que nous qui vivons en dehors du monde et au-dessus de ses préjugés, nous avisons de choisir. Lorsque nous nous donnons à lui, nous n'avons d'autre préoccupation que de le tromper. Quelque chose nous choque dans sa supériorité, et, comme ces oiseaux de mon pays qui se nourrissent de fruits vénéneux, nous ne pouvons éprouver d'amour que pour vous autres!...

— Pardieu! je ne souffrirai pas!... dit Saint-Bertrand. Mais elle l'interrompit :

— Laisse! dit-elle, je ne te ferai pas de reproche. C'est à moi, à moi seule... — Ici, imprudemment, elle commença à s'attendrir. — Si tu voulais, cependant! serait-il une existence plus heureuse que la tienne! Ce que je te demande, c'est de me permettre de prendre soin de toi, comme fait une mère pour son enfant. Voyons : n'est-ce donc rien pour toi de savoir qu'une femme existe qui ne respire que pour ton bonheur, qui prend sa part de toutes tes peines? L'amour, crois-le, peut consoler bien des maux, effacer bien des humiliations! Pardon! je ne devrais pas parler de cela. Mais... tu es bien à plaindre, car tu as de puissants ennemis. Si tu savais ce qu'ils m'ont révélé sur toi! C'est horrible! Eh bien, je ne t'en aime pas moins. Je ne peux m'empêcher de t'aimer. Vois, je pleure. De toi, tout me plaît, jusqu'à tes vices, dont pourtant je fus toujours la victime. Jamais je ne t'ai causé de chagrins. Et tu me rends malheureuse!... Malheureuse, ce n'est même point assez dire. Je ne sais comment exprimer ce que je suis!

Saint-Bertrand se sentait le cœur remué.

— Tiens, Barberine, dit-il en pâlissant, je ne mérite ni ton amour ni ta pitié. T'abuser plus longtemps est inutile, et il ne faut pas que tu croies à la possibilité d'un retour d'affection que les circonstances ne permettent pas. Je veux en finir à jamais avec ma jeunesse, et oublier même ce que j'ai pu rencontrer d'amitié vraie dans le cours de ma vie passée. Ma situation présente, qui est désespérée, m'en fait une loi. Tu es jeune, tu es belle; un autre, quelque jour, me remplacera auprès de toi, un autre qui mieux que moi...

— Tais-toi, interrompit Barberine, si tu as une pudeur, tais-toi! Il est une chose que tu ne vois pas, c'est que, à mesure que tu parles, je ne sais quel sentiment de dégoût se débat dans mon cœur contre mon amour.

— Voyons, répondit-il alors avec dureté, finissons-en avec ces larmes et ces reproches. Je ne suppose pas que tu sois venue ici dans l'unique but de te faire du mal et de me dire des choses que je sens mieux que toi. Il faut que ce mariage se fasse, coûte que coûte. Il se fera. Prends-en ton parti.

— Cette jeune fille,... dit Barberine essuyant ses yeux, tu l'aimes donc?

— Que t'importe?

— Et tu veux l'épouser malgré elle?

— Qui t'a dit cela?

— Oh! tu ne m'abuseras plus, reprit-elle avec colère. Je sais tout. Toi qui n'as ni position ni fortune; toi qui as toujours vécu aux dépens d'autrui, grâce à je ne sais quelles ruses, tu t'es fait passer ici pour un homme riche, et tu as abusé une famille au point de la pousser à te sa-

crifier une enfant. Mais les moyens dont tu t'es servi vont te manquer.

— Me manquer? dit-il en souriant.

— Pauvre calculateur! fit-elle avec un regard de pitié. Non-seulement tu as pensé vaincre la légitime obstination d'une jeune fille qui aime un autre homme, mais tu as cru qu'on voulait se défaire de toi par un duel. Dis-moi donc, à quoi bon un duel, quand tous tes ennemis sont d'accord pour te démasquer? Écoute! je te connaissais assez pour être sûre que tu resterais sourd à mes prières. Aussi j'avais pris mes précautions à l'avance pour me venger.

— Toi? lui dit Saint-Bertrand.

— Moi.

— Et comment comptes-tu te venger? reprit-il d'un air de dédain.

— D'abord, répondit Barberine, cette femme que tu tenais en ton pouvoir, grâce à moi, ses lettres lui seront rendues.

— Rendues! Par qui?

— Par ton rival, qui, comme moi, a été mis au courant des intrigues de ta vie entière; ton rival à qui j'ai donné, ce matin, ce paquet de lettres laissé chez toi, et que j'ai pris, de mon autorité, en crochetant une serrure; ton rival qui, pendant que je te tiens là, a déjà reconquis dans l'affection de madame Valmaseda la place que tu lui avais dérobée.

— Ah! malheur! fit Saint-Bertrand serrant les poings.

Barberine reprit:

— Que dis-tu de ce commencement d'action?

— Que m'importe? répondit-il. Madame Valmaseda n'a pas d'autorité chez elle, et, si elle s'avise de me trahir,... je sais comment m'y prendre avec son mari.

— Son mari! s'écria Barberine. Nous savons comment nous y prendre avec lui aussi, nous! Et nous nous servirons de notre moyen avant toi.

— Est-ce qu'il vous croira! dit Saint-Bertrand.

— Nous lui donnerons des preuves.

— Quelles preuves?

— As-tu donc oublié, dit Barberine, que, il y a trois mois, on s'est présenté chez toi pour toucher une lettre de change?

— Non. Je ne l'ai point oublié.

— Alors, as-tu donc vécu, depuis, dans un tel désordre, que tu n'as pas connu les poursuites intentées contre toi?

— Si. Je les ai connues.

— Et le résultat de ces poursuites, le connais-tu?

— Quel résultat? dit Saint-Bertrand.

— Tu es menacé d'une prise de corps.

Saint-Bertrand ne put s'empêcher de rire.

— Cerveiro, répondit-il, se garderait bien de me faire arrêter. A défaut de la promesse qu'il m'a faite, il sait qu'il n'a d'autre ressource pour être payé que celle résultant de mon mariage.

— Et tu as cru à la promesse de Cerveiro? dit Barberine.

— Pourquoi pas? N'est-elle pas conforme à son intérêt?

— Son intérêt ne lui dit-il pas qu'une certitude vaut mieux qu'une éventualité? Écoute encore. Ce matin, Cerveiro a vendu ta lettre de change.

— Vendu! à qui?

— A ceux qui avaient intérêt à l'acheter, je suppose. Et maintenant, les recors sont là. Ils t'attendent. Tiens! on les aperçoit d'ici, à la porte de ce jardin.

En entendant ces mots, Saint-Bertrand tressaillit; puis il fit quelques pas au hasard, en trébuchant comme un homme ivre, et cacha sa face dans ses mains. Enfin, il se laissa tomber sur un banc.

— Où trouver trente mille francs, mon Dieu? disait-il.

— Si tu les demandais à M. Valmaseda? dit Barberine.

Il releva la tête.

— Oui, n'est-ce pas? pour qu'il me fasse jeter dehors à coups de fourche. Laisse-moi. Cinq ans de prison, c'est la mort. Tu te vantais de ton amour, et c'est toi qui m'auras tué!

— Voyons, lui dit Barberine, la prison qui te fait tant de peur, tu pourrais l'éviter encore.

L'espoir lui revint tout à coup.

— Comment? répondit-il, à quel prix?

— On ne tient pas à te faire arrêter. Ce n'est point à des gens impitoyables que tu as affaire. Malgré le mal que tu leur as fait, ils veulent bien ne pas te perdre. Ils ne veulent qu'une chose, mais ils la veulent bien, et ils sont tous d'accord pour la vouloir : c'est que ce mariage ne se fasse pas... Invente ce que tu voudras pour le rompre. Qu'il soit réellement rompu, et tu sortiras d'ici librement.

— Mais,... Barberine, dit-il, comme s'il eût voulu l'implorer.

Elle demeura impassible:

— Tu as une minute pour réfléchir. Ou une rupture immédiate, ou la prison.

Disant cela, comme elle apercevait Valmaseda dans l'avenue, elle poussa son amant hors du pavillon.

— Allons! allons! lui dit de loin Valmaseda, dépêchons-nous, ou nous ne partirons point aujourd'hui. Où est ma femme? savez-vous?

— Non, répondit Saint-Bertrand, qui cherchait vaguement une feinte pour se tirer des mains de ses ennemis; mais j'ai besoin de vous parler, et je crains que, dans ce jardin...

En disant cela, il lui prit le bras et l'attira vers une charmille située à droite de l'avenue; mais il y aperçut aussitôt le chevalier et de Bugny, qui le guettaient à travers es feuilles.

— Diable! dit-il entre ses dents.

Et, rebroussant chemin, il se dirigea vers le pavillon Barberine se tenait debout derrière la porte entre-bâillée. Il la reconnut. Se dirigeant alors vers l'autre extrémité de l'avenue, il entrevit un groupe d'hommes auprès de la grille, et il ne lui fut pas difficile de reconnaître en eux les recors du sieur Cerveiro.

— Allons! dit-il, je suis traqué comme un loup dans une cave! Résignons-nous.

— Qu'avez-vous donc? lui disait cependant Valmaseda. Et pourquoi me promenez-vous ainsi?

Saint-Bertrand était atterré.

— Je n'ai rien, balbutia-t-il.

— Mais si! reprit l'avare. Vous avez l'air tout... chose.

— Je ne puis partir avec vous, répondit enfin Saint-Bertrand.

— Pourquoi?

Il cherchait un prétexte. Il ne voulait pas dire la vérité; mais, en dehors de la vérité, il ne trouvait rien.

— Une fâcheuse nouvelle... que je reçois... à l'instant...

— Eh bien? fit Valmaseda.

— Je ne puis donner suite à nos projets. Je suis ruiné, ajouta-t-il.

— Vous, ruiné? dit l'avare en haussant les épaules. Allons donc! Vous, un homme si habile? Ce n'est pas vrai.

— Mais si, c'est vrai, reprit le vicomte.

— Non. On ne se ruine pas comme cela.

— J'avais imprudemment engagé ma fortune dans une entreprise qui...

Valmaseda l'interrompit.

— Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

— Mais que croyez-vous donc? répliqua Saint-Bertrand.

— Je crois que vous cédez à l'intimidation, comme hier.

— Je vous assure...

— Laissez donc! vous reculez de nouveau devant un duel.

— Je vous jure, monsieur, dit Saint-Bertrand, pâle de colère, car il voyait le comte de Bugny à dix pas de lui, l'écoutant, je vous jure que vous vous trompez.

— Attends, se dit alors Valmaseda, je vais bien t'obliger à confesser la vérité.

Et, lui parlant avec bonhomie:

— Ce que vous m'apprenez est très-malheureux, lui dit-il. Mais il ne nous faut point *jeter le manche après la cognée*. On ne réussit pas toujours dans les affaires. Vous aurez plus de chance une autre fois.

Saint-Bertrand était ébahi de la philosophie de l'avare.

— C'est que..., reprit-il, je ne vous ai pas tout dit encore. Non-seulement je ne possède plus rien; mais je m'étais engagé sur parole, et je suis endetté maintenant.

Valmaseda se mit à rire.

— Vous, endetté? Allons, *vous me la donnez belle!*

— Faudra-t-il donc que j'avoue tout! se dit Saint-Bertrand.

— Et... de quelle somme êtes-vous endetté? dit ironiquement Valmaseda.

— Trente mille francs.

— Eh! bon Dieu! fit l'avare. Voilà-t-il pas une affaire? Trente mille francs! qu'est-ce que cela?

Saint-Bertrand croyait rêver, et l'espoir, insensiblement, se glissait en lui.

— Faut-il renoncer à nos projets pour si peu? continua Valmaseda. Allez, vous êtes un enfant! Je vous prêterai cette somme.

Et, riant dans sa barbe, il le regardait avec malice.

Saint-Bertrand hésita, puis il dit:

— Eh bien, ... donnez-la moi.

— Ah çà! c'est donc pressé? demanda Valmaseda, toujours souriant.

— Mais oui.

— Pourquoi?

Saint-Bertrand, ne supposant pas qu'il pût railler, répondit en baissant la voix :

— Écoutez. Comptant sur des ressources qui m'ont manqué au dernier moment, je me suis laissé poursuivre, et l'on a pris un jugement contre moi.

— Allons bon! fit Valmaseda riant toujours, un jugement!

— De sorte que, continua Saint-Bertrand, vous comprenez... je me vois menacé d'une arrestation.

Valmaseda ne riait plus.

— D'une arrestation immédiate, reprit le vicomte.

Valmaseda le regardait avec stupeur.

— Et, continua Saint-Bertrand, les recors m'ont suivi.

Valmaseda fit un haut-le-corps.

— Ils attendent, dit le vicomte. Ils sont ici, chez vous, derrière la grille du jardin.

A ces mots, Valmaseda, quittant le bras de Saint-Bertrand, s'écria, avec une explosion de fureur :

— Comment! chez moi? Mais ce que vous disiez est donc vrai! Vous êtes donc réellement ruiné? Une arrestation! des recors! Et moi qui voulais lui confier mes capitaux!

— Quoi! ne voulez vous plus...? dit Saint-Bertrand.

L'avare écumait de rage.

— Je veux que vous sortiez d'ici! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Un homme qui n'a pas le sou! Un homme qu'on vient arrêter pour dettes... Et ma femme qui le soutenait toujours! Ah! elle va me le payer!

Et, sans même regarder celui dont il était *si coiffé* tout à l'heure encore, il s'élança vers sa maison.

Saint-Bertrand s'était dirigé vers le pavillon.

Il y trouva réunis son père, le comte de Bugny et Barberine.

Il tressaillit en reconnaissant son rival. Il l'avait à peine entrevu jusqu'alors; il ne lui avait jamais dit un mot; mais il ne put se contenir en l'apercevant dans un tel moment, et, se dirigeant droit vers lui, la haine dans les yeux, il allait l'insulter peut-être. Mais le comte l'arrêta d'un geste et d'un mot :

— Monsieur Louis Béraud ! s'écria-t-il.

Alors, se dominant, il se tut, et, portant les yeux tour à tour sur le chevalier et sur Barberine, son visage prit une expression de pitié, et, regardant enfin celui qui était demeuré comme foudroyé à la seule énonciation de son nom, il reprit :

— Monsieur, je n'ai jamais cru le mal qu'on m'a dit de vous. Et vous pouvez compter sur mon silence.

Le saluant alors froidement, mais avec un regard que Saint-Bertrand ne devait jamais oublier, il sortit du pavillon, entraînant avec lui le père, qui ployait sur ses vieilles jambes.

Et Barberine demeura seule avec Saint-Bertrand.

A peine les deux hommes furent-ils partis, que ce dernier, prenant une résolution subite, releva la tête.

— Eh bien, dit-il à la danseuse, es-tu contente ? Me voilà congédié d'ici, maintenant.

La colère, la stupeur s'étaient envolées déjà de son front, et il n'y avait même plus d'aigreur dans sa voix.

Barberine répondit :

— Oui, je suis contente.

— Et..., reprit-il en la regardant d'une *certaine ma-*

nière, tandis que je suis en train d'expier mes torts,... que dois-je faire encore pour te plaire ?

— Rien.

— Ainsi, dit-il d'une voix plus douce, caressante, presque rieuse, tu ne trouves rien... dans tes souvenirs... dans ton cœur... Enfin, tu n'as rien de plus à me dire ?

— Si !

— Quoi?

— Ceci, dit Barberine. Au moment de te quitter pour toujours, je n'ai pas voulu permettre à tes ennemis de te perdre, comme ils avaient le droit de le faire, et comme ils l'auraient fait probablement. Le but que je poursuivais est atteint. Ne pouvant être à moi désormais, tu ne seras à personne, personne du moins à qui tu m'aies voulu sacrifier. Maintenant, regarde-moi : une fois dans ta vie, tu as rencontré un amour vrai, et tu l'as tué. Tu as fait de moi la femme la plus malheureuse, et, tout à l'heure encore, pendant que je te suppliais, tu m'as déchiré le cœur, tu t'es montré sans pitié. Eh bien, il te reste à savoir comment je me suis vengée. Tiens, voici ta lettre de change. C'est moi qui l'ai payée.

Il tendit aussitôt les deux bras vers elle.

— Oh ! Barberine, s'écria-t-il, que tu es bonne! et que je t'aime !

Mais elle se redressa de toute la hauteur de son mépris; et, s'arrachant de ses mains :

— Tais-toi ! va-t'en, malheureux ! lui dit-elle.

Et, comme il la poursuivait dans le pavillon, cherchant à la serrer dans ses bras :

— Va-t'en! s'écria-t-elle encore. Tu es bien hardi de me suivre!

Et, le repoussant des deux mains, elle s'enveloppa de sa mante, sortit du pavillon, se jeta dans une voiture qui l'attendait à la porte, et le laissa là, écrasé.

C'est alors qu'un petit vieillard, à lunettes d'argent, un peu bossu, à l'air timide, et grommelant quelques paroles inintelligibles dans un baragouin allemand, dépassa la grille et se dirigea lentement du côté du vicomte de Saint-Bertrand.

XXV

UNE FEMME DÉSOLÉE DE SON TRIOMPHE; UN AVARE EMBARRASSÉ DE SON ARGENT

Le départ précipité de Barberine stupéfia Saint-Bertrand. Ayant rompu son mariage, il s'était cru certain de toucher le cœur de sa maîtresse. Au moment où Gugenheim s'avança vers lui, il se trouvait dans un de ces terribles moments de défaillance où les hommes les plus résolus n'ont plus d'idées, d'intentions, de volonté, et s'abandonnent lâchement à la première tentation qui se présente. Cette fois, quoiqu'il fût délivré de la crainte immédiate de la prison, le vicomte se sentait absolument à bout de ressources. En effet, Barberine, que, dans ses

calculs, il avait toujours considérée comme une sorte de pis aller, devait être désormais morte pour lui; il ne croyait plus pouvoir jamais compter sur Wanda; et, tout compte fait, il avait un peu plus de cent mille écus de dettes.

Il fut très-étonné de voir ce *petit vièux* s'approcher de lui. Il lui rendit son salut sans le reconnaître. L'autre lui dit alors son nom... mais tout bas. Saint-Bertrand tressaillit. Chose étrange! il ne voyait plus en Gugenheim, comme autrefois, l'agent d'une femme qui voulait lui faire commettre une action infâme. Il le regardait avec une sorte d'attendrissement naïf, comme si le hideux vieillard eût représenté pour lui... un sauveur.

Une voiture confortable, bien close, attelée de deux forts chevaux, attendait Gugenheim sur le boulevard, à quelques pas de la maison Valmaseda. Saint-Bertrand y monta. Gugenheim s'y glissa et s'assit humblement en face du vicomte, sur la banquette. Le cocher, comme s'il avait reçu ses instructions à l'avance, toucha ses chevaux, et la voiture, s'ébranlant enfin dans un nuage de poussière, disparut en quelques minutes dans la direction de Paris.

Saint-Bertrand, désespéré de sa défaite, le cœur plein de rage, de haine, de rancune, avait pris son parti de sa nouvelle situation.

— C'est vous qui avez fait manquer ce mariage, n'est-ce pas? dit-il à Gugenheim.

— Oui, un peu.

— L'article du journal était de vous?

— Oui.

— Et c'est vous qui avez raconté... ce que vous savez... au comte de Bugny?

— Oui.

— Vous l'avez raconté de même à Barberine?

— Oui.

— Et qu'avez-vous fait encore?

— Nous avons effrayé Cerveiro.

— Ah! bah!

— Oui.

— Et nous avons fait prêter trente mille francs à madame Barberine.

— Bon! par qui?

— Par Cerveiro. Madame Barberine lui a donné cinq mille francs de commission, et, comme garantie de la somme prêtée, elle lui a transféré tous ses droits au traité conclu par vous, en son nom, avec le théâtre de Londres.

— C'est très-intelligent, cela, savez-vous? dit Saint-Bertrand d'un ton gouailleur.

— Oui, répondit Gugenheim.

— Et vous n'avez rien fait de plus?

— Non... Ah! si. Nous avons fait saisir à la poste toutes les lettres écrites par vous à la comtesse Wanda, et toutes celles adressées par elle à vous.

— Vraiment?

— Oui.

— Et... est-ce tout?

— Non. Nous nous sommes procuré la copie de l'acte de naissance de M. Louis Béraud, ainsi que celle de la plainte déposée contre lui à Nancy, il y a neuf ans, par un monsieur dont il avait enlevé la femme.

— Mais c'est parfait! dit Saint-Bertrand. De sorte que si, par hasard, je ne me soumets pas à toutes les volontés de madame Mélédine, non contente de m'avoir séparé de la comtesse Wanda, de Barberine, et d'avoir fait manquer mon mariage, elle va me dénoncer à la justice comme porteur d'un faux nom, et, quoiqu'elle sache que je suis innocent de la soustraction d'argent dont on m'accuse, elle va réveiller cette vieille affaire pour me déconsidérer, n'est-ce pas?

— Oh! mon Dieu, oui, monsieur le vicomte, dit Gugenheim avec candeur. De plus, comme vous pouvez, avec un habile avocat, obtenir un acquittement pour le fait de ces peccadilles de votre jeunesse, nous avons l'intention d'acheter tous les titres de vos créances, pour acquérir le droit de vous enfermer à Clichy.

— Ah çà! monsieur Gugenheim, répondit Saint-Bertrand, que le seul nom de Clichy horripilait, et qui, à peine délivré de la crainte de la prison, ne s'en voyait pas de nouveau menacé sans terreur, savez-vous bien que je pourrais opposer à cette petite persécution quelques légères représailles?

— Lesquelles donc, monsieur le vicomte?

— Mais, par exemple, je pourrais divulguer la cause de la conduite de madame Mélédine. Je pourrais dire *ce qu'elle est*, ce qu'elle attend de moi, à quelle action elle veut me pousser, et, croyez-le, cela ne lui ferait pas peu de tort.

— Oh! mon Dieu, ne vous gênez pas, si le cœur vous en dit, monsieur le vicomte. Diffamez madame la princesse. Vous le pouvez, mais.... personne ne vous croira.

— Vraiment?

— Oui. Je vous dirai, reprit Gugenheim, que nous sommes très-bien armés. Si nous l'avions voulu, nous aurions pu rompre, il y a bien longtemps déjà, votre mariage. Mais nous avons préféré vous faire croire que nous avions renoncé à nos projets. C était très-intéressant d'assister aux malices de votre politique, car vous êtes diablement rusé, monsieur le vicomte, et même, si vous me permettez de vous le dire, pas maladroit du tout.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit Saint-Bertrand. Mais pourquoi avez-vous agi ainsi?

— Nous voulions que la leçon, pour vous, fût complète. Aussi, nous vous avons pour ainsi dire laissé toucher des mains ce joli mariage. Puis, au moment où vous aviez déjà l'agréable odeur du succès dans les narines, nous nous sommes montrés tout à coup, et, d'une chiquenaude, nous avons renversé le château de cartes que vous aviez mis quinze mois à édifier. Maintenant, monsieur le vicomte, reprit Gugenheim avec la simplicité d'une conscience pure, serez-vous assez bon pour me faire connaître vos intentions?

Saint-Bertrand répondit :

— Je les ferai connaître à la princesse.

Puis il se renversa sur les coussins de la voiture, et ferma les yeux.

— Il faut avouer, se dit-il, que j'ai perdu quelque peu de temps à essayer de *me ranger*. La princesse me l'avait bien dit à Bade : quand on a cessé d'être honnête homme, on ne le redevient pas. Quoi que je fasse, mon passé me barre toujours le passage. J'ai beau chercher à l'éviter, il

finit invariablement par se jeter dans mes jambes, et ce sont de nouveaux horions chaque fois ! — Quand je pense, se dit-il un peu plus tard, que j'ai pu résister *aux souhaits* de cette charmante femme! et vendu mes bijoux, mes chevaux ! et que, je me suis endetté! et que, comme un pleutre honteux, je me suis abaissé jusqu'à mendier une place de commis! que j'ai rêvé de me faire soldat, et, pendant quinze mois, cajolé ce loup-cervier de Valmaseda... sa femme...

Tout à coup, les austères images d'Éveline et de son amant se dressèrent dans son esprit. Il devint pâle. Cette jeune fille si altière, qui l'avait si bien deviné! Ce jeune homme si calme, si maître de lui, dont il n'avait pu exciter la colère; qui, au dernier moment, l'avait assassiné de sa pitié, oh! quels sujets d'envie, pour lui qui allait commettre une action si lâche! Et alors, quelque temps, il demeura l'esprit cloué sur cette action, la pesant, l'examinant, se demandant combien d'hommes déjà, à sa connaissance, en avaient commis de pareilles; se demandant surtout, en frémissant, si et comment ils en avaient été punis.

Cependant, la voiture avait dépassé le pont de Saint-Cloud, et roulait au grand trot sur le pavé d'un village. Il y avait des enseignes accrochées au-dessus des boutiques. Saint-Bertrand les lisait machinalement. Sur l'une d'elles était tracé en grosses lettres un de ces noms hérissés de consonnes que les seuls Slaves peuvent prononcer — probablement parce que ce sont eux qui les portent — et, rencontrant ce nom du regard, Saint-Bertrand pâlit encore. Puis, haussant les épaules, il se dit :

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, ces gens-là !

Ah ! si, pour l'éclairer, les distances s'étaient rapprochées tout à coup ! si les événements de l'avenir se fussent accentués dans le présent ! s'il eût pu assister au résultat que devait avoir la chose qu'il allait faire ! voir tant de pères de famille emprisonnés, leurs femmes brutalement arrachées du foyer et se débattant aux mains d'une soldatesque sauvage ; leurs enfants enchaînés et dispersés sur les routes de la Sibérie et du Caucase ; les tortures, les supplices, le pillage ; les coups de fouet ! s'il eût pu entendre, à l'avance, tant de cris, de sanglots, de malédictions, sans doute il eût reculé. Mais, dans la grande avenue des Champs-Elysées, où la voiture de la princesse roulait alors, il n'y avait que d'élégants équipages, des cavaliers, des jeunes femmes ; et le luxe, la richesse, le plaisir s'étalaient de tous les côtés. A cette vue, le désir furieux de se replonger dans les délices de l'enfer parisien saisit étroitement le misérable. Il n'eut plus qu'une idée, celle de reprendre cette vie oisive, de la continuer à tout prix. Et l'image de la Mélédine lui apparut alors, non plus comme celle d'une femme qui l'avait amené à commettre une trahison, mais comme celle de la fée bienfaisante qui, d'un coup de baguette, allait réaliser tous ses vœux.

Cependant, la voiture, ayant traversé le pont Royal, s'était enfoncée dans le quartier Saint-Germain. Arrivée rue de l'Université, elle tourna sur elle-même, entra dans la cour d'un hôtel et s'arrêta devant un large perron. Saint-Bertrand, en mettant pied à terre, ne put s'empêcher de remarquer que l'hôtel avait *bon air*. Gugenheim, qui le précédait, le fit entrer dans un boudoir élégant où il le

pria d'attendre, et il alla prévenir la princesse de leur arrivée. Saint-Bertrand, pensant voir apparaître madame Mélédine, et croyant retrouver en elle la grande dame excentrique qu'il avait connue à Bade, préparait instinctivement son maintien et son visage. Il avait même déjà trouvé une *phrase heureuse* pour entamer la conversation avec elle, et, jetant machinalement un coup d'œil sur un miroir, il ne paraissait point mécontent de sa tenue. Tout cela, ce jour-là, ne devait cependant pas lui servir à grand'chose. Gugenheim vint le retrouver, la mine un peu compassée, et, le guignant de l'œil par-dessus ses lunettes, il lui dit simplement :

— Madame la princesse est bien fâchée, mais elle a du monde à dîner ; on va se mettre à table ; elle vous prie de repasser demain.

Le vicomte fronça le sourcil, puis réfléchit.

— A quelle heure? demanda-t-il.

— Mais... vers midi, fit Gugenheim.

— Soit, répliqua Saint-Bertrand sèchement. A midi. Je reviendrai.

Il s'en alla, tout seul, à pied, piteusement, se demandant ce que *cela voulait dire*, frémissant à l'idée qu'on eût pu vouloir se jouer de lui. Il ne comprenait pas que, après l'avoir ainsi poursuivi, traqué, acculé dans une position désespérée ; après l'avoir, pour ainsi dire, enlevé de la maison Valmaseda, la princesse ne profitât pas de son découragement pour lui arracher sur-le-champ ce que, le lendemain, éclairé par la réflexion, il pouvait refuser ou se faire marchander peut-être. Il comprenait encore moins que, après quinze mois de patience, loin de traiter avec

lui de puissance à puissance, on lui fit dire négligemment, comme à un fournisseur qui se présente à une heure indue pour toucher le montant d'une facture : *Repassez demain.*

Ceci prouve que, malgré son expérience, Saint-Bertrand ne connaissait pas encore parfaitement le monde ni les femmes. Il le vit bien le lendemain.

Cette fois, il s'était composé un maintien réservé, celui d'un homme blessé par un manque d'égards. Le valet de pied à qui il remit sa carte le fit entrer, non plus dans le boudoir, mais dans un grand salon dont les volets étaient fermés. Tout au fond, vers la cheminée, dont l'âtre était alors plein de fleurs, une dame en toilette d'été : robe de nankin, mantelet de dentelles, chapeau de crêpe, paraissait sérieusement occupée à mettre ses gants. En entendant le bruit léger des pas du vicomte, elle se retourna, et Saint-Bertrand reconnut alors dans cette élégante parisienne la princesse Mélédine.

Elle le salua légèrement, et, sans attendre qu'il parlât, sans lui offrir de s'asseoir, sans le regarder, si ce n'est peut-être par-dessus l'épaule, elle lui dit :

— C'est vous, monsieur? Et vous venez pour *votre affaire?*

Saint-Bertrand resta stupéfait.

— Je vous dirai, reprit-elle, que *les choses* se sont un peu modifiées depuis quinze mois. Nous tenons encore, mais beaucoup moins, infiniment moins, à nous approprier ces papiers. Et cela, par une bonne raison, c'est que, à la rigueur, nous pourrions nous en passer. En un mot, nous n'en avons *presque* plus besoin.

La Mélédine, dès les premiers mots, modifiait perfidement la situation respective des deux parties. A l'entendre, Saint-Bertrand ne cédait pas à la nécessité, mais venait, de lui-même, proposer de se vendre, et elle dépréciait la valeur de son service, afin de l'humilier.

Il ne s'attendait pas à cette tactique, mais il en comprit la portée, et, rendant à la Mélédine traîtrise pour traîtrise, poliment, presque aimablement :

— S'il en est ainsi, madame, répondit-il, pourquoi m'a-t-on réduit à l'obligation où je suis? pourquoi ne me laisse-t-on d'autre alternative que de me brûler la cervelle ou de faire ce que je fais? Pourquoi, si, comme vous le dites, on n'a *presque* plus besoin de moi, est on venu m'arracher d'une maison dont, à l'avance, on m'avait fait fermer la porte?

— Ce n'est pas moi qui ai fait cela, dit-elle d'un ton dégagé en tendant son gant de peau sur sa main fluette, c'est Gugenheim. Le bonhomme fait du zèle. Il vieillit.

— Alors, madame, reprit Saint-Bertrand, glacé de fureur, je vous donnerai un conseil.

— Lequel, monsieur?

— Celui de chasser ce Gugenheim qui fait du zèle, ou de daigner ne plus vous occuper de moi.

— Bah! dit-elle en tournant la main pour boutonner son gant, vous en seriez trop fâché. Et, *puisque nous y sommes...*

Elle s'interrompit et le regarda. Elle n'avait plus dans les yeux cette expression de raillerie qu'il lui avait vue autrefois, mais une fixité dure, semblable à celle du regard d'un oiseau de proie. Cependant, elle était bien émue,

car elle serrait les lèvres en respirant avec effort, et elle commençait à pâlir. Elle reprit :

— Quelles sont vos prétentions, aujourd'hui?

— Mes prétentions, madame? répondit Saint-Bertrand. Si l'on m'avait laissé la liberté de les faire valoir, elles seraient exactement ce qu'elles étaient à Bade.

— Et, comme on ne vous a pas laissé cette liberté,... interrompit-elle.

Il l'interrompit à son tour.

— Elles sont de jeter au feu ces papiers, dont vous n'avez *presque* plus besoin.

— Faites donc! dit-elle en lui tournant le dos.

Elle feignait de chercher le jour pour boutonner son second gant ; mais, en réalité, elle voulait lui cacher la joie qui faisait resplendir sa figure.

Saint-Bertrand, hors de lui, qui ne se doutait pas de cette joie, sentant que, s'il demeurait là, il aurait quelque peine à contenir sa colère, tourna soudain sur les talons et se dirigea vers la porte. Mais, à moitié chemin, les conséquences de son départ se dressèrent dans son esprit. Il hésita, puis revint sur ses pas, et, cette fois, s'approchant de la princesse, il la prit délicatement par le coude et lui fit tourner tout le corps, de façon à placer son visage en face du sien.

— Allons, dit-il de sa voix douce, et en souriant, votre rancune est apaisée, je suppose? Parlez-moi donc comme à un ami.

Mais elle dégagea son bras, et, reculant d'un pas, promena lentement les yeux du haut en bas de sa personne. Son regard, le regard d'un juge écoutant la déposition

d'un espion, établissait entre eux, de nouveau, une incommensurable distance. Il était comme saturé d'étonnement et de mépris.

— Je vous trouve familier, monsieur, lui dit-elle.

— Je vais l'être encore bien plus tout à l'heure, fit-il en riant.

Et, lui saisissant les deux mains, il les approcha deses lèvres.

Elle les retira violemment.

Ainsi son intention semblait bien marquée. Non-seulement elle voulait que le misérable vendît les secrets de Wanda, mais, tout en le payant, elle entendait le traiter comme il méritait de l'être. Et lui qui avait osé lui résister autrefois, goutte à goutte, maintenant, elle lui distillait sa honte, afin de la lui mieux faire avaler.

Peut-être voulait-elle qu'il refusât de se vendre?...

Mais son orgueil, à lui, n'était point maté. N'écoutant donc que son orgueil, et lui rendant mépris pour mépris :

— Vous êtes d'une maladresse inconcevable, lui dit-il. Et je ne comprends vraiment pas la naïveté des gens qui vous emploient.

— Monsieur !... dit-elle en frappant du pied; car elle n'aimait pas qu'on lui dît *ses vérités*.

— Ne vous emportez pas, madame, interrompit-il. Vous et moi, je le vois, nous ne parviendrons pas de si tôt à nous entendre. La leçon que vous m'avez donnée est sévère. Elle me profitera.

Il sortit alors du salon. Mais, chose étrange! madame Mélédine, quand elle se vit seule, se laissa tomber sur un

siége. Et, comme si elle eût été ravie de sa propre défaite, elle s'écria :

— Ah ! je le savais bien, qu'il ne consentirait jamais à cela !

Le bonheur qu'elle éprouva de la résistance de Saint-Bertrand ne l'empêcha pas, cependant, de continuer à s'occuper de *ses affaires*. Le lendemain, à son réveil, le vicomte recevait trois assignations, toutes au nom du sieur Gugenheim, qui le sommait d'avoir à payer entre ses mains la somme de trois cent mille francs.

Ainsi la Mélédine avait acheté déjà ses créances. Avant un mois, elle était sûre de tenir Saint-Bertrand entre les quatre murs d'une prison. A cette idée, la peur, une peur folle, s'empara de lui, et, prenant une détermination désespérée, il résolut aussitôt de quitter la France et de se réfugier auprès de la seule personne qui pouvait s'intéresser à lui, et qui avait été la cause indirecte de tous ses tourments : de Wanda.

Il prit un passe-port pour la Russie. On le visa, sans faire d'observations, à l'ambassade. Le même soir, il était sur la route de Varsovie. Mais, quand il eut atteint la frontière de Pologne, il comprit qu'il ne parviendrait pas à joindre la comtesse. En effet, le signalement du vicomte avait été envoyé à tous les bureaux de police du royaume, et, à la seule inspection de son passe-port, les employés, avec des formes charmantes, l'engageaient poliment à retourner dans son pays. En vain, il eut l'idée de passer par le Nord, par le Sud. Partout, ses tentatives furent inutiles. Une fois même, comme il essayait de pénétrer, la nuit, déguisé, par les glacis, dans une petite ville où il espérait

trouver le moyen de gagner Varsovie en se joignant à une troupe de marchands ambulants qu'il avait soudoyés d'avance, les sentinelles l'aperçurent et l'accueillirent à coups de fusil.

Il se sentit vaincu, et le lendemain, il reprit la route de France.

En arrivant à Paris, après une mois d'absence, il se trouva sans domicile. Gugenheim avait pris jugement contre lui, et ses meubles avaient été vendus.

De plus, le portier de sa maison l'avertit que, depuis quelques jours, on voyait rôder dans le quartier des hommes *de bien mauvaise mine!*

— Ce sont les recors, se dit-il, et, cette fois, on va m'arrêter.

Les lâchetés ne lui coûtaient plus. Il essaya de voir Barberine. Mais, depuis trois semaines, la danseuse était à Londres.

Il eut alors l'idée d'aller à Londres. Il ne le put. Son voyage avait épuisé ses dernières ressources. Il avait vendu sa montre à Berlin, pour pouvoir regagner la France. Il ne lui restait plus au monde que soixante francs.

Il écrivit à Barberine. Sa lettre était adroite, pathétique, bien faite pour toucher le cœur de la jeune femme. Elle ne lui répondit pas.

Alors il fit une autre lâcheté, plus inutile, celle-là, que toutes celles qu'il avait déjà sur la conscience. Il se dirigea vers l'hôtel où logeait son père; son père, qu'il avait bafoué, renié! On lui dit qu'il était parti la veille, chargé des dépêches du gouvernement pour Constantinople, et qu'il ne devait pas revenir avant trois mois.

Il prit dans cet hôtel, non un appartement, mais une chambre modeste.

Il eut pendant quatre heures l'idée de se tuer. Il ne se tua pas.

Il en fut empêché par un vague espoir, cet espoir irraisonné, bestial, qui prend l'homme dans les langes de son berceau et ne le quitte que lorsqu'il est enveloppé dans le linceul.

Il en fut surtout empêché par Gugenheim.

Gugenheim n'avait pas l'âme tendre. Au contraire. Mais il avait ce qu'on appelle l'*esprit de suite* : il savait que les papiers de la comtesse Wanda *devaient* passer des mains du vicomte dans les siennes. Pour quel motif ? Il ne s'en inquiétait même pas. Mais il faisait ce qu'il fallait pour réussir dans sa mission, sans se préoccuper des hésitations et des bizarreries de sa maîtresse. Qu'il y eût entre elle et le vicomte une affaire d'amour ou d'amour-propre, cela ne le regardait point. C'était à eux à terminer leur différend particulier comme ils l'entendraient. A lui incombait le devoir d'obéir à sa consigne.

Le jour où Saint-Bertrand, enfermé dans la chambre qu'il occupait dans l'hôtel du quartier Montmartre où avait demeuré son père, assis au pied de son lit, les bras croisés, se demandait s'il affronterait de nouveau le mépris de la Mélédine ou s'il se tuerait, il vit entrer tout à coup chez lui Gugenheim ; il ne tressaillit même pas en l'apercevant, car il l'attendait. Gugenheim, ce jour-là, avait l'air excessivement doux.

— Je viens pour vous tirer d'affaire, lui dit-il. Je ne sais ce que vous avez dit, *la dernière fois,* à madame la

princesse, mais elle est irritée contre vous. Elle ne veut plus vous voir. Voulez-vous *conclure* avec moi ?

— Comment ? dit Saint-Bertrand brutalement.

— J'ai dans ma poche, reprit Gugenheim, les titres de toutes vos créances. Je pourrai vous les remettre après-demain. Mais... vous savez ?... donnant... donnant.

— Pourquoi après-demain et pas aujourd'hui ? demanda Saint-Bertrand.

— Parce que M. de Bugny épouse demain mademoiselle Valmaseda, et que nous voulons vous *tenir* jusqu'à la conclusion de ce mariage.

Saint Bertrand avait laissé tomber son menton sur sa poitrine et son esprit était perdu dans une mer de pensées.

— Que dites-vous? lui demanda Gugenheim après quelques minutes d'un lourd silence.

Saint-Bertrand releva la tête.

— Je dis que je vous attendrai ici pendant huit jours. Vous reviendrez quand vous voudrez.

Le lendemain, le comte de Bugny, réconcilié, depuis huit jours, avec M. Valmaseda, par sa sœur, qui était accourue de Bordeaux à la nouvelle de son retour, s'habilla de bon matin pour aller chercher sa fiancée. Mais il paraît qu'il était dit que, jusqu'au dernier moment, de nouveaux obstacles s'opposeraient à son mariage. A l'instant où le comte allait monter en voiture avec le duc d'Authon, son premier témoin, sa sœur arriva chez lui avec son mari, et tous les deux avaient la mine bouleversée, comme des gens porteurs de fâcheuses nouvelles.

— Que se passe-t-il donc ? demanda de Bugny.

— Il se passe, lui dit sa sœur, que tu ne peux entrer dans la famille de M. Valmaseda.

Le comte tressaillit.

— Pourquoi ? demanda-il.

— Parce que M. Valmaseda est un malhonnête homme, parce qu'il doit sa fortune à des entreprises qui frisent la friponnerie !

Le duc regarda le comte. Le comte était sérieux.

— Voilà un bien gros mot, ma sœur ! répondit-il.

— Il n'est que trop mérité, dit la jeune femme. Hier est arrivé du Mexique un oncle de mon mari, négociant honorable et estimé, incapable d'une calomnie, et de la probité de qui nous sommes sûrs comme de la tienne. Il a connu M. Valmaseda, dans les colonies espagnoles. Il affirme qu'il y a laissé la réputation d'un usurier, d'un homme qui s'est enrichi en exploitant indignement tous ceux qui ont été en relation d'affaires avec lui.

— Tu es sûre de ce que tu dis là ? demanda le comte.

— Je puis en jurer.

Le comte réfléchit un peu, puis il dit :

— Raison de plus alors, pour que j'épouse Éveline.

Un même cri partit de trois bouches :

— Pourquoi cela?

Le comte souriait.

— Parce que lui donner mon nom maintenant est le seul moyen que j'aie de lui faire quitter le nom flétri qu'elle porte. Parce que, à défaut de l'affection que j'ai pour elle, la pitié me fait un devoir de l'arracher des mains de ses parents. Parce qu'elle ne doit pas répondre des actions qu'elle n'a point commises ; que je l'épouse, non à cause

de sa famille, mais uniquement à cause d'elle-même ; et que, si quelque honte rejaillit sur moi de mon alliance avec cette famille, ma femme ne m'en estimera que davantage et ne m'en aimera que mieux.

— Allons ! il a encore raison, murmura le duc.

Quand la cérémonie du mariage fut terminée, de Bugny se rendit avec sa femme chez M. Valmaseda, devenu son oncle. L'avare avait pris son parti de cette union, le comte ayant consenti à épouser sa nièce sans contrat, et s'étant contenté de sa parole pour la pension qu'il devait lui faire.

— Monsieur, lui dit le comte en le saluant sans quitter le bras de sa femme, il est une chose dont je me suis aperçu, c'est que vous tenez fort à votre argent. Et cela se conçoit, car vous avez joué gros jeu pour l'acquérir. Gardez-le donc. Gardez-le à jamais, monsieur, et tout entier. Ma femme, pas plus que moi, n'accepte votre pension. Et, quant à votre succession, nous la refusons tous deux à l'avance. Si je vous en préviens dès aujourd'hui, c'est pour que vous ayez le temps de trouver d'autres héritiers.

Valmaseda demeura foudroyé.

— Mais... êtes-vous fou?... Cela ne s'est jamais vu... nulle part ! s'écria-t-il.

— Il n'est pas mauvais, dit le comte, que cela se voie, au moins une fois.

— Alors, qu'est-ce que j'en ferai, de mon argent? reprit l'avare

— Interrogez votre conscience, monsieur. Elle vous répondra.

Éveline pleurait en sortant avec son mari de la maison de son oncle.

— Regrettez-vous ce que j'ai fait, ma chère femme? lui demanda-t-il.

—Non! oh! non! reprit Éveline. Mais vous l'avez humilié, et, quelles que soient les fautes qu'il a commises, je ne puis oublier que mon oncle a pris soin de moi.

— Je vous approuve de pleurer, répondit doucement le comte.

Cette affaire fit un bruit énorme à Paris. Pour rendre justice à la vérité, je dois dire qu'on blâma généralement le comte. Il ne s'en étonna ni ne s'en affligea. Il n'avait jamais entendu faire un mariage d'argent; et, au surplus, il estimait trop peu Saint-Bertrand pour n'être pas heureux de n'avoir avec lui aucune sorte de ressemblance.

Mais ce fut Saint-Bertrand qui ouvrit de grands yeux quand Gugenheim s'en vint lui conter cette histoire!

Gugenheim fit monter le vicomte en voiture avec lui. Ils allèrent ensemble chez l'agent de change où étaient déposés les papiers de Wanda. De là, ils se rendirent à l'hôtel de madame Mélédine. Gugenheim tenait alors les précieux papiers dans ses mains. Toutes les dettes de Saint-Bertrand étaient payées, même les dettes de jeu, car Gugenheim ne s'était point montré avare d'un argent qui ne sortait pas de sa poche.

—Je vous assure que la princesse vous adore, avait-il dit en route à Saint-Bertrand. Et elle est veuve... Et elle est riche. Allons! quittez cet air funèbre. L'amour et la fortune vous attendent. Vous allez être trop heureux!

Il laissa Saint-Bertrand dans le boudoir. Ce boudoir était situé tout à côté du grand salon. L'hôtel était silencieux. Saint-Bertrand entendit d'abord la voix de Gugenheim

qui rendait compte à la princesse du résultat de sa mission. Le vicomte s'attendait à la voir arriver radieuse, car elle avait enfin triomphé ! Mais, à sa grande surprise, la voix de Gugenheim commença bientôt à baisser de ton, en tremblant, pendant que celle de la princesse s'élevait comme celle d'une personne emportée par la colère. Saint-Bertrand s'approcha du mur et prêta l'oreille. Tout à coup la porte du boudoir s'ouvrit violemment, et la Mélédine apparut devant lui, exaspérée, avec des larmes dans les yeux.

— Misérable ! s'écria-t-elle en l'apercevant, tu as eu assez de courage pour exposer une fois ta vie dans un duel, et tu n'en as pas eu assez pour supporter la misère et la prison. Tiens ! voilà de l'argent, puisque l'argent est *tout* pour toi, dans le monde. — Et elle lui jetait des billets de banque au visage. — Mais... sache-le : à Bade, j'avais cru trouver en toi un homme, et, depuis, je t'aimais ! Si tu avais su résister ; si, comme je l'espérais, tu avais mieux aimé mourir que de te vendre, je t'aurais tiré de prison, dès ce soir, pour te donner des millions avec ma main ; pour te servir à genoux toute ma vie ; pour anéantir ces papiers qui ne m'importaient plus alors ; pour faire enfin, de toi, un des hommes les plus honorés, les plus puissants !... Mais, traître ! tu n'avais pas deviné cela. C'était trop élevé pour ton âme de fange. D'ailleurs, tu me mettais sans doute à ton niveau. Moi, si j'ai succombé à la délation, c'était par jalousie, par vengeance. Toi, c'est pour de l'argent ! Prends-le donc, cet argent de ta trahison ! Écoute, cependant : chacun de ces chiffons de papier est le prix de la mort d'un homme. Et que le sang qui va couler tombe sur toi !

Elle sortit en le maudissant. Cependant Gugenheim ramassait un à un les billets de banque, et, haussant les épaules, les entassait dans les poches de Saint-Bertrand.

Saint-Bertrand s'en alla. Il était pétrifié d'étonnement De toutes les leçons qu'il avait reçues, celle-là était la plus inattendue... et la plus dure.

Il s'en alla, épouvanté de ce qu'il avait fait, se rappelant alors les bienfaits de Wanda, la sublime confiance du comte Ladislas.

Une voix, renforcée de loin par des milliers de voix, lui criait :

— Tu nous as tués!

Et chaque passant qu'il croisait dans la rue lui apparaissait comme un vengeur.

Mais, en rentrant chez lui, et cherchant la clef de son appartement dans sa poche, il y trouva les titres de toutes ses créances et un monceau de billets de banque.

Il y en avait pour plus de deux cent mille francs

FIN DE MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (1)

(1) Voir, pour le complément de cette étude, *le Mari de la danseuse.*

TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

0

